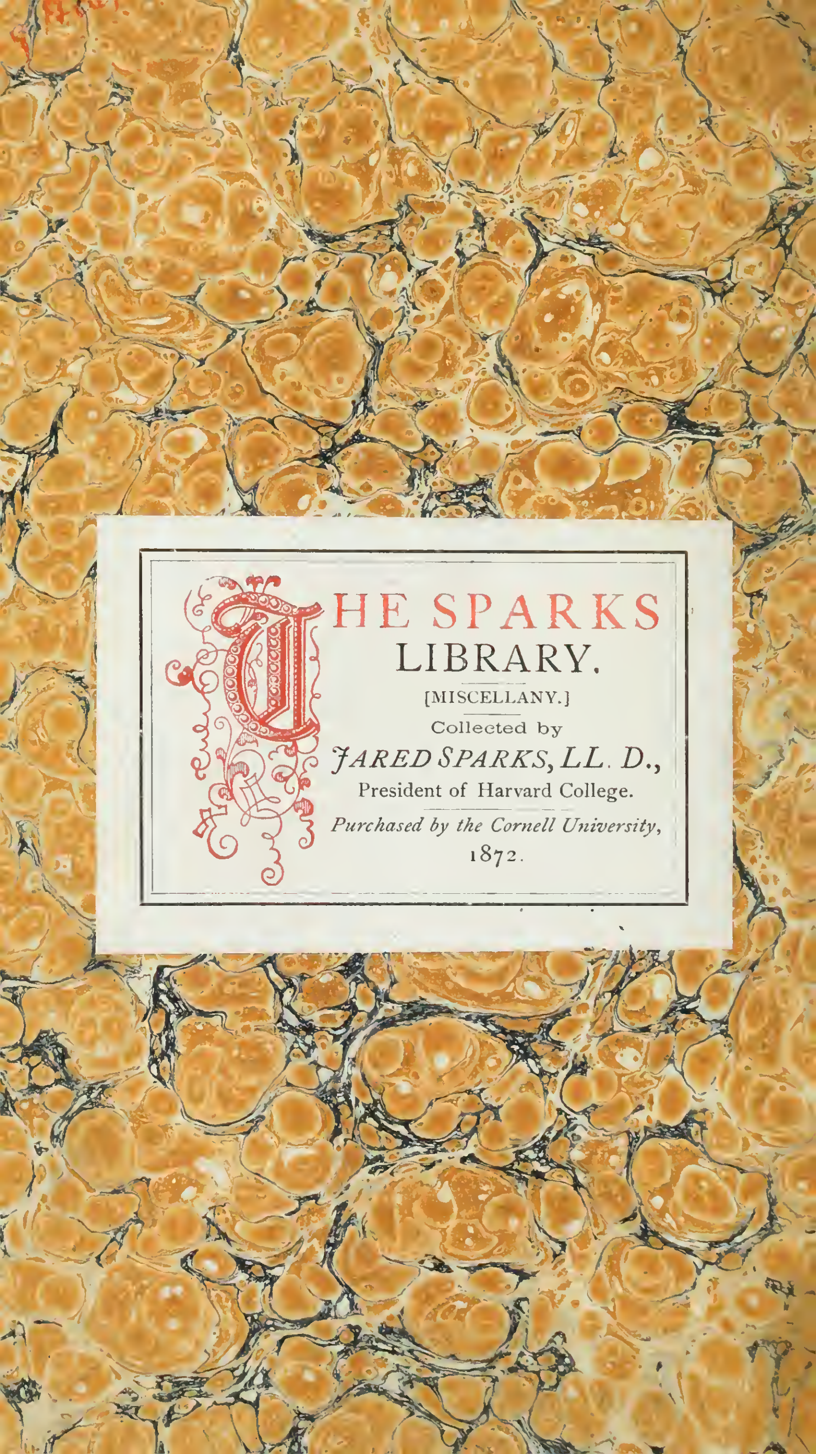
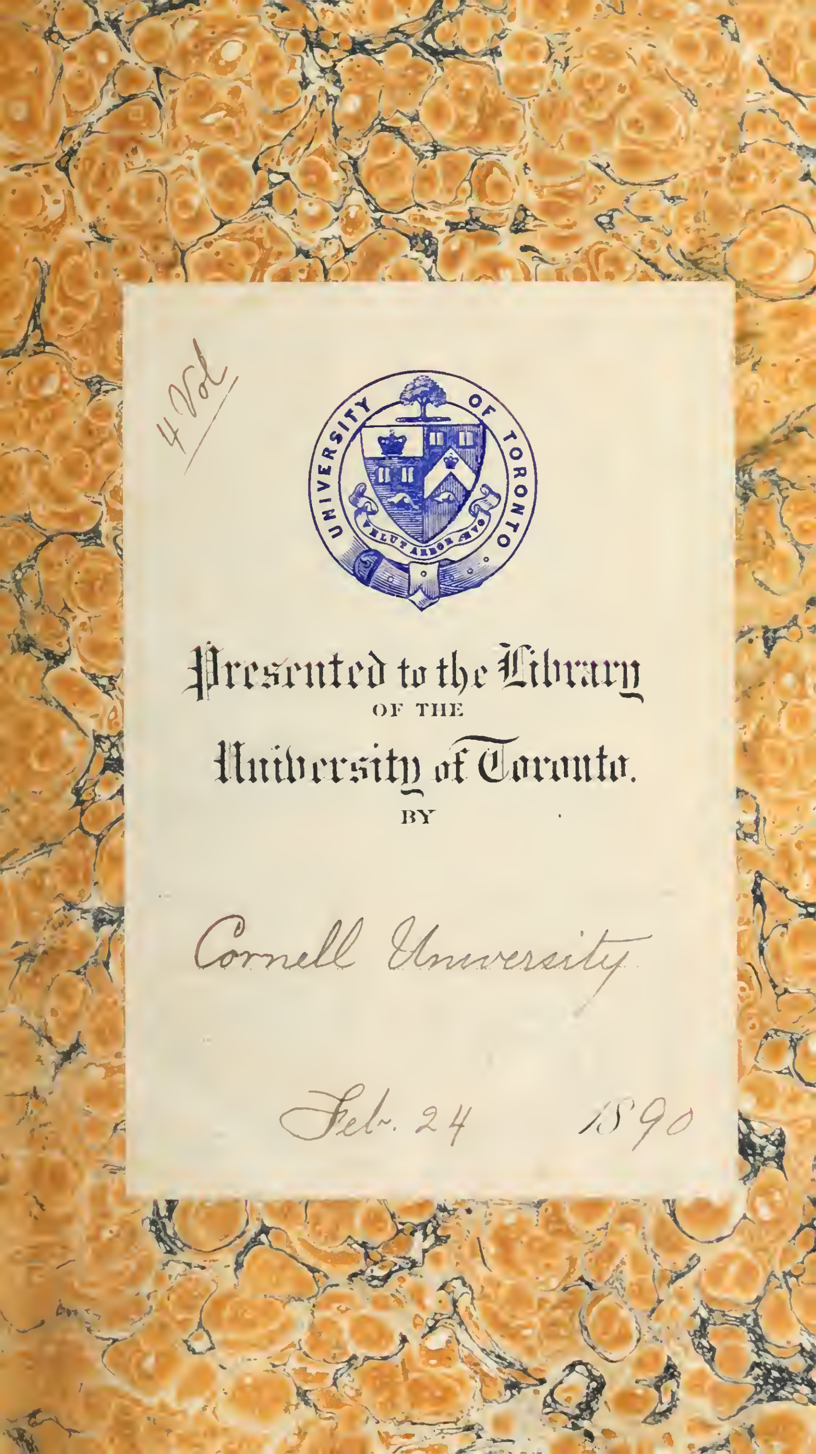



THE SPARKS
LIBRARY.
[MISCELLANY.]
Collected by
JARED SPARKS, LL. D.,
President of Harvard College.
Purchased by the Cornell University,
1872.


4 Vol
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO
Presented to the Library
OF THE
University of Toronto.
BY
Cornell University
Feb. 24 1890

Jared Sparks

« Les gens de Normandie habitent encore parmi nous,
« et y demeureront à jamais. Des Normands descendent
« les hauts personnages de ce pays, et les hommes de basse
« condition sont fils des Saxons. »

Chronique de Robert de Glocester.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE L'ANGLETERRE

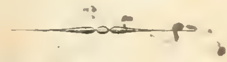
PAR LES NORMANDS,

DE SES CAUSES ET DE SES SUITES JUSQU'A NOS JOURS, EN ANGLETERRE, EN ÉCOSSE, EN IRLANDE ET SUR LE CONTINENT;

PAR AUGUSTIN THIERRY.

. . . . The folk of Normandie
Among us woneth yet, and shalleth evermore.
Of Normans beth these high men thath beth in this land,
And the low men of Saxons. . . . . .

ROBERT OF GLOCESTER'S CHRONICLE.



SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

AVEC ATLAS.



TOME PREMIER.

PARIS,

A. SAUTELET ET CIE, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXVI.

INTRODUCTION.

Les principaux états de l'Europe moderne sont parvenus aujourd'hui à un très haut degré d'unité territoriale; et l'habitude de vivre sous le même gouvernement et au sein de la même civilisation, semble avoir introduit parmi les habitants de chaque état une entière communauté de mœurs, de langage et de patriotisme. Cependant il n'en est presque pas un seul qui ne présente encore des traces vivantes de la diversité des races d'hommes qui, à la longue, se sont agrégées sur son territoire. Cette variété de races se montre sous différents aspects. Tantôt une complète séparation d'idiomes, de traditions locales, de sentiments politiques, et une sorte d'hostilité instinctive, distingue de la grande masse nationale la population de certains cantons peu étendus; tantôt une simple différence de dialecte, ou même d'accentuation, marque, quoique d'une manière plus faible, la limite des

établissements fondés par des peuples d'origine diverse, et long-temps séparés par de profondes inimitiés. Plus on se reporte en arrière, plus on trouve ces variétés de races prononcées; on aperçoit clairement l'existence de plusieurs peuples dans l'enceinte géographique qui porte le nom d'un seul : à la place des patois provinciaux, on rencontre des langues complètes et régulières ; et ce qui semblait uniquement défaut de civilisation et résistance aux lumières, prend, dans le passé, l'aspect de mœurs originales et d'un attachement patriotique à d'anciennes institutions. Ainsi des faits qui ne sont plus d'aucune importance sociale conservent encore une grande importance historique. C'est fausser l'histoire que d'y introduire le mépris philosophique pour tout ce qui s'éloigne de l'uniformité de la civilisation actuelle, et de regarder comme seuls dignes d'une mention honorable les peuples au nom desquels le hasard des événements a attaché l'idée et le sort de cette civilisation.

Les différentes populations du continent européen, et des îles qui l'avoisinent, sont venues, à diverses époques, se juxtaposer et envahir, les unes sur les autres, des territoires déjà occupés, ne s'arrêtant qu'au point où des obstacles natu-

rels ou bien une résistance plus forte, occasionée par une plus grande concentration de la population vaincue, les obligeaient de faire halte. Ainsi, les vaincus de différentes époques se sont trouvés rangés par couches de populations dans les divers sens où s'étaient dirigés les grandes émigrations de peuples. Dans ce mouvement d'invasions successives, les races les plus anciennes, réduites à un petit nombre de familles, ont déserté les plaines et fui vers les montagnes, où elles se sont maintenues pauvres, mais indépendantes; tandis que leurs envahisseurs, envahis à leur tour, devenaient serfs de la glèbe dans les campagnes qu'ils occupaient, faute de rencontrer un asile vacant dans des lieux inexpugnables. C'est ce qui arriva en Gaule à la race gallique, lorsque après avoir refoulé les Basques vers les montagnes, elle fut elle-même pressée du nord au sud par la race cambrienne ou celtique; en Angleterre, à la portion de cette même race cambrienne qui n'habitait point le pays de Galles, lorsque les Anglo-saxons envahirent l'île dans la direction de l'est à l'ouest; enfin, aux Anglo-saxons eux-mêmes, lorsque les Normands eurent débarqué sur leur territoire en l'année 1066.

La conquête de l'Angleterre par Guillaume-

le-Bâtard, duc de Normandie, est la dernière conquête territoriale qui se soit opérée dans la partie occidentale de l'Europe. Depuis lors, il n'y a plus eu que des conquêtes politiques, différentes de celles des barbares, qui se transportaient en familles sur le territoire envahi, se le partageaient par tête, et ne laissaient aux vaincus que la vie, sous la condition de travailler et de rester paisibles. Cette invasion ayant eu lieu dans un temps plus rapproché de nous que celles des populations germaniques qui, au cinquième siècle, démembrèrent l'empire romain, nous possédons, sur tous les faits qui s'y rapportent, des documents bien plus nombreux. Ils sont même assez complets pour donner une juste idée de ce qu'était la conquête au moyen âge, pour montrer comment elle s'exécutait et se maintenait, quel genre de spoliations et de souffrances elle faisait subir aux vaincus, et quels moyens employaient ceux-ci pour réagir contre leurs envahisseurs. Ce tableau, retracé dans tout son détail et avec les couleurs qui lui sont propres, doit offrir un intérêt historique plus général que ne semblent le comporter les bornes de temps et de lieu où il est circonscrit; car presque tous les peuples de l'Europe ont, dans leur existence actuelle, quelque chose qui dé-

rive des conquêtes du moyen âge. C'est à ces conquêtes que la plupart doivent leurs limites géographiques, le nom qu'ils portent, et en grande partie leur constitution intérieure, c'est-à-dire leur distribution en ordres et en classes.

Les classes supérieures et inférieures, qui s'observent aujourd'hui et luttent ensemble pour des systèmes d'idées ou de gouvernement, ne sont autres, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une époque antérieure. Ainsi l'épée de la conquête, en renouvelant la face de l'Europe et la distribution de ses habitants en nations différentes, a laissé sa vieille empreinte sur chaque nation, créée par le mélange de plusieurs races. La race des envahisseurs est restée une classe privilégiée, dès qu'elle a cessé d'être une nation à part. Elle a formé une noblesse guerrière qui, se recrutant, pour ne pas s'éteindre, de tout ce qu'il y avait d'ambitieux, d'aventuriers, de turbulents dans les rangs inférieurs, a dominé sur la masse laborieuse et paisible, tant qu'a duré le gouvernement militaire dérivant de la conquête. La race envahie, dépouillée de la propriété du sol, du commandement et de la liberté, ne vivant pas des armes, mais du travail, n'habitant point des châteaux-forts, mais des villes, a fondé une

autre association à côté de l'association militaire des conquérants. Soit qu'elle ait conservé, dans les murailles de ses villes, les restes de la civilisation romaine; soit qu'à l'aide de la faible part qu'elle en avait reçue, elle ait recommencé une civilisation nouvelle, cette classe s'est relevée à mesure que s'est affaiblie l'organisation féodale de la noblesse issue des anciens conquérants ou par descendance naturelle ou par filiation politique.

Jusqu'ici les historiens des peuples modernes, en racontant ces grands événements, ont transporté les idées, les mœurs et l'état politique de leur temps dans les temps passés. Les chroniqueurs de l'époque féodale ont placé les barons et la pairie de Philippe-Auguste dans la cour de Charlemagne, et ils ont confondu le gouvernement brutal et l'état violent de la conquête avec le régime plus régulier et les usages plus fixes de l'établissement féodal. Les historiens de l'ère monarchique, qui se sont exclusivement rendus les historiens du prince, ont eu des idées plus singulières et plus étroites encore. Ils ont modelé la royauté germanique des premiers conquérants de l'empire romain et la royauté féodale du douzième siècle, sur les vastes et puissantes royautés du dix-septième. Vivant

dans un temps où il n'y avait qu'un seul prince et qu'une seule cour, ils ont, commodément, attribué cet ordre de choses aux époques précédentes. Pour ce qui concerne l'histoire de France, les diverses invasions des Gaules, les nombreuses populations, différentes d'origine et de mœurs, placées sur leur territoire, la division du sol en plusieurs pays, parce qu'il y a eu plusieurs peuples, enfin la réunion lente opérée, pendant six cents ans, de tous ces pays, sous le même sceptre, sont des faits entièrement négligés par eux. Les historiens formés par le dix-huitième siècle ont été également trop préoccupés de la philosophie de leur temps. Témoins des progrès de la classe moyenne, et organes de ses besoins contre la législation et les croyances du moyen âge, ils n'ont point envisagé de sang-froid ni décrit avec exactitude les temps anciens où cette classe jouissait à peine de l'existence civile. Ils ont traité les faits avec le dédain du droit et de la raison; ce qui est très-bon pour opérer une révolution dans les esprits et dans l'état, mais l'est beaucoup moins pour écrire l'histoire. Du reste, il ne faut point que cela surprenne : on ne peut pas, quelque supériorité d'esprit que l'on ait, dépasser l'horizon de son siècle, et chaque nouvelle époque donne à

l'histoire de nouveaux points de vue et une forme particulière.

Aujourd'hui il n'est plus permis de faire l'histoire au profit d'une seule idée. Notre siècle ne le veut point; il demande qu'on lui apprenne tout, qu'on lui retrace et qu'on lui explique l'existence des nations aux diverses époques, et qu'on donne à chaque siècle passé sa véritable place, sa couleur et sa signification. C'est ce que j'ai tâché de faire pour le grand événement dont j'ai entrepris l'histoire. Je n'ai consulté que des documents et des textes originaux, soit pour détailler les diverses circonstances du récit, soit pour caractériser les personnages et les populations qui y figurent. J'ai puisé si largement dans ces textes, que je me flatte d'y avoir laissé peu de chose à prendre. Les traditions nationales des populations les moins connues, et les anciennes poésies populaires, m'ont fourni beaucoup d'indications sur le mode d'existence, les sentiments et les idées des hommes dans les temps et les lieux divers où je transporte le lecteur.

Quant au récit, je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible du langage des anciens historiens, soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. Lorsque j'ai été obligé de suppléer à leur insuffisance par

des vues plus générales, j'ai cherché à les autoriser en reproduisant les traits originaux qui m'y avaient conduit par induction. Enfin, j'ai toujours conservé la forme narrative, pour que le lecteur ne passât pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne, et que l'ouvrage ne présentât point les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entremêlés de dissertations. J'ai cru d'ailleurs que si je m'attachais plutôt à raconter qu'à disserter, même dans l'exposition des faits et des résultats généraux, je pourrais donner une sorte de vie aux grandes masses d'hommes comme aux personnages individuels, et que, de cette manière, la destinée politique des nations offrirait quelque chose de cet intérêt humain qu'inspire involontairement le détail naïf des changements de fortune et des aventures d'un seul homme.

Je me propose donc d'exposer dans le plus grand détail la lutte nationale qui suivit la conquête de l'Angleterre par les Normands établis en Gaule; de montrer, dans tout ce qu'en retrace l'histoire, les relations hostiles de deux peuples violemment réunis sur le même sol; de les suivre dans leurs longues guerres et leur séparation obstinée, jusqu'à ce que du mélange et des rapports de leurs races, de leurs mœurs, de

leurs besoins, de leurs langues, il se soit formé un seul peuple, une langue commune, une législation uniforme. Le théâtre de ce grand drame est l'île de Bretagne, l'Irlande et aussi la France, à cause des relations que les rois issus du conquérant de l'Angleterre ont eues depuis l'invasion avec cette partie du continent. En-deçà comme au-delà du détroit, leurs entreprises ont modifié l'existence politique et sociale d'un grand nombre de populations dont l'histoire est presque complètement ignorée. L'obscurité dans laquelle sont tombées ces populations ne vient point de ce qu'elles ne méritaient pas de trouver, comme les autres, des historiens; la plupart même sont remarquables par une originalité de caractère qui les distingue profondément des grandes nations où elles se sont fondues. Pour résister à cette fusion opérée malgré elles, elles ont déployé une activité politique à laquelle se rattachent de grands événements faussement attribués jusqu'ici, soit à l'ambition de certains hommes, soit à d'autres causes accidentelles. Ces nouvelles recherches peuvent contribuer à éclaircir le problème, encore bien incertain, des diverses variétés de l'espèce humaine en Europe, et des grandes races primitives auxquelles ces variétés se rattachent.

Sous ce point de vue philosophique, et à part l'intérêt pittoresque que je me suis efforcé d'obtenir, j'ai cru faire une chose véritablement utile au progrès de la science en construisant, s'il m'est permis de parler ainsi, l'histoire des Gallois, des Irlandais de race pure, des Écossais, soit d'ancienne race, soit de race mélangée, des Bretons et des Normands du continent, et surtout de la nombreuse population qui habitait et habite encore la Gaule méridionale entre la Loire, le Rhône et les deux mers. Sans donner moins d'importance aux grands faits célèbres dans l'histoire moderne, je me suis intéressé, je l'avoue, d'une affection toute particulière aux événements locaux relatifs à ces populations négligées, comme si je m'étais cru moi-même dans l'obligation de réparer une injustice non méritée. Quoique forcé de raconter sommairement les révolutions qui leur sont propres, je l'ai fait avec chaleur, avec sympathie, avec une sorte de partialité. Peut-être qu'une tendance involontaire à trouver que la force et le hasard ont toujours tort, m'a entraîné vers les différentes masses d'hommes à qui la formation des grands états a enlevé leur indépendance, leur nationalité, et jusqu'à leur nom de peuple, aujourd'hui remplacé par un nom étranger. Ce grand mou-

vement de destruction était inévitable, je le sais. Quelque violent et illégitime qu'il ait été dans son principe, il a pour résultat présent la civilisation européenne. Mais il est permis à celui qui ne voit point sans enthousiasme cette civilisation et les grandes destinées qu'elle prépare au genre humain, de s'affliger, en regardant le passé, sur la ruine d'autres civilisations qui auraient pu grandir aussi et fructifier pour le monde, si la fortune avait été pour elles.

J'avais besoin de donner ces courtes explications pour qu'on ne fût pas surpris, en lisant ce livre, d'y trouver l'histoire d'une conquête, et même de plusieurs conquêtes, faite au rebours de la méthode employée jusqu'ici par les historiens modernes. Tous, suivant une route qui leur a semblé naturelle, vont des vainqueurs aux vaincus; ils se transportent plus volontiers dans le camp où l'on triomphe que dans celui où l'on succombe, et présentent la conquête comme achevée aussitôt que le conquérant s'est proclamé maître, faisant abstraction, comme lui, de toutes les résistances ultérieures dont s'est jouée son épée ou sa politique. Voilà comment, pour tous ceux qui ont traité l'histoire d'Angleterre, il n'y a plus de Saxons après la bataille de Hastings et le couronnement de Guillaume-le-

Bâtard; il a fallu qu'un romancier, homme de génie, vînt, dans ces derniers temps, révéler au peuple anglais que ses aïeux n'avaient pas tous été vaincus dans un seul combat.

Un grand peuple ne se subjugue pas aussi promptement que sembleraient le faire croire les actes officiels de ceux qui le gouvernent par le droit de la force. La résurrection de la nation grecque prouve que l'on s'abuse étrangement en prenant l'histoire des rois ou même des peuples conquérants pour celle de tout le pays sur lequel ils dominent. Le regret patriotique vit encore au fond des cœurs long-temps après qu'il n'y a plus d'espérance de relever l'ancienne patrie. Ce sentiment, quand il a perdu la puissance de créer des armées, crée encore des bandes de partisans, des brigands politiques dans les forêts ou sur les montagnes, et fait vénérer comme des martyrs ceux qui meurent par le gibet. Voilà ce que des travaux récents nous ont appris pour la nation grecque moderne[1], et ce que j'ai trouvé pour la race anglo-saxonne, en recueillant son histoire où on ne l'avait point cherchée, dans des faits particu-

1. Voyez les excellentes Dissertations historiques, insérées par M. Fauriel dans son recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne*.

liers, dans des légendes ou des traditions populaires, jusqu'ici jugées indignes de servir de fondement à un ouvrage sérieux et à une narration probable. La ressemblance entre l'état des Grecs sous les Turcs et celui des Anglais de race sous les Normands, non-seulement pour ce qu'il y a de matériel dans l'asservissement, mais pour la forme particulière que revêt l'esprit national au milieu des souffrances de l'oppression, pour les instincts moraux et les croyances superstitieuses qui en naissent, pour la manière de haïr ceux qu'on voudrait et qu'on ne peut vaincre, et d'aimer ceux qui luttent encore lorsque la masse courbe la tête, est un fait bien digne de remarque. De ce rapprochement peut sortir quelque lumière pour l'étude morale de l'homme.

Le point de vue de la distinction des deux races en Angleterre, après la conquête, ne donne pas seulement de l'importance à des faits inaperçus ou négligés, il donne une physionomie et une signification toute nouvelle à des événements célèbres mais inexactement expliqués. La longue querelle du roi Henri II et de l'archevêque Thomas Becket, est un de ces événements; l'on en trouvera dans cet ouvrage une version entièrement différente de celle qui est le plus en crédit. Si dans le récit de la lutte de

ces deux personnages fameux les historiens philosophes ont pris parti contre le plus faible et le plus malheureux, c'est faute d'avoir envisagé cette lutte sous son véritable aspect, faute d'avoir connu tous les éléments dont se composait la haine mutuelle des deux adversaires. Ils ont complètement oublié envers un homme assassiné avec des circonstances odieuses les principes de justice et de philantropie dont ils faisaient profession. Après six siècles, ils ont poursuivi sa mémoire avec acharnement, et pourtant il n'y a rien de commun entre la cause des ennemis de Thomas Becket au douzième siècle, et celle de la philosophie au dix-huitième. Henri II n'était point un roi citoyen, un partisan de l'indépendance religieuse, un antagoniste systématique de la domination papale; et, comme on le verra, il s'agissait de tout autre chose dans son aversion obstinée pour un homme contre lequel il fut le premier à solliciter l'appui du pape.

Si les graves circonstances qui accompagnèrent la lutte du cinquième roi de race normande avec le premier archevêque de race anglaise depuis la conquête doivent être attribuées, plus qu'à toute autre cause, à l'hostilité encore vivante des conquérants et des vaincus; un autre fait non

moins important, la grande guerre civile qui s'éleva sous les règnes de Jean et de Henri III fut aussi une querelle de races plutôt que de gouvernement. Elle eut pour motif réel la crainte bien ou mal fondée qu'éprouvèrent les barons d'origine normande de subir une conquête de la part d'étrangers appelés en Angleterre par les rois, et d'être dépouillés de la propriété territoriale et du commandement, par des Poitevins, des Aquitains et des Provençaux, comme, un siècle et demi auparavant, eux-mêmes en avaient dépouillé les Saxons. C'est cet intérêt matériel, et non le pur désir de fonder des institutions politiques, qui mit en insurrection contre les rois le *baronage* et la *chevalerie* d'Angleterre. Si ce grand mouvement aristocratique fut soutenu par la faveur populaire, c'est que l'alarme d'une seconde conquête et l'indignation contre ce qui semblait devoir l'amener fut commune au pauvre et au riche, au Saxon et au Normand.

L'examen approfondi de tous les phénomènes politiques qui accompagnèrent les conquêtes au moyen âge, et l'observation du rôle qu'y joua la religion, m'ont conduit à une nouvelle manière de considérer les progrès du pouvoir papal et de l'unité catholique. Jusqu'ici les historiens ont présenté ce pouvoir comme s'étendant

uniquement par une influence métaphysique, comme conquérant par la persuasion; mais il est certain que ses conquêtes, ainsi que toutes les autres, se sont effectuées par les moyens ordinaires, par des moyens matériels. Si les papes n'ont pas fait, en personne, d'expéditions militaires, ils se sont associés à presque toutes les grandes invasions et à la fortune des conquérants, même de conquérants encore payens. C'est la destruction des églises indépendantes, opérée dans l'Europe chrétienne, concurremment avec celle des nations libres, qui a donné de la réalité au titre d'universelle, pris par l'église romaine long-temps avant que ce titre lui convînt. Depuis le cinquième siècle jusqu'au treizième, il n'y a pas eu une seule conquête qui n'ait profité à la cour de Rome autant qu'à ceux qui l'avaient opérée par la lance et par l'épée. Ce point de vue encore inaperçu de l'histoire du moyen âge m'a conduit, à l'égard des différentes églises nationales que celle de Rome appelait hérétiques ou schismatiques, au même genre d'intérêt et de sympathie dont j'ai parlé plus haut relativement aux nations elles-mêmes. J'ai eu même un motif de plus, c'est que la plupart de ces églises, dont la doctrine et les pratiques ont été abolies successivement, pro-

fessaient un christianisme plus pur, plus ardent, et surtout plus désintéressé que celui du clergé romain.

Je dois dire, en finissant, quelques mots sur le plan et la composition de cet ouvrage. On y trouvera, ainsi que l'annonce le titre, un récit complet de tous les détails relatifs à la conquête normande, placé entre deux narrations plus sommaires, l'une des faits qui ont précédé et préparé cette conquête, l'autre de ceux qui en ont découlé comme conséquence. Avant de présenter et de mettre en action les personnages qui figurent dans le grand drame de la conquête, j'ai cherché à faire connaître le terrain sur lequel devaient avoir lieu ces différentes scènes. Pour cela, j'ai transporté le lecteur tantôt dans la Grande-Bretagne, tantôt sur le continent. J'ai exposé l'origine, la situation intérieure et extérieure, les premières relations mutuelles de la population de l'Angleterre et de celle du duché de Normandie, et par quelle sorte de hasards ces rapports se sont compliqués au point de devenir nécessairement hostiles, et d'amener un projet d'invasion de la part de la seconde de ces puissances. Le succès de l'invasion normande, couronnée par le gain de la bataille de Hastings, donne lieu à une conquête dont les progrès,

l'établissement et les suites immédiates, forment plusieurs époques bien marquées.

La première époque est celle de l'envahissement territorial : elle commence à la victoire de Hastings, le 14 octobre de l'année 1066, et embrasse les progrès successifs des conquérants, de l'est à l'ouest et du sud au nord; elle se termine en 1070, lorsque tous les centres de résistance ont été détruits, lorsque tous les hommes puissants se sont soumis, ou ont abandonné le pays. La seconde époque, celle de l'envahissement politique, commence où finit la première; elle comprend la série d'efforts tentés par le conquérant pour désorganiser et dénationaliser, si l'on peut s'exprimer ainsi, la population vaincue. Elle se termine en 1076, par l'exécution à mort du dernier chef de race saxonne, et l'arrêt de dégradation du dernier évêque de cette même race. Dans la troisième époque, le conquérant soumet à un ordre régulier les résultats violents de la conquête, et transforme en propriété légale, sinon légitime, les prises de possession de ses soldats: cette époque se termine en 1608, par une grande revue de tous les conquérants possesseurs de terres, qui, renouvelant ensemble au roi le serment d'hommage-lige, figurent pour la première fois comme nation établie, et non

plus comme armée en campagne. La quatrième est remplie des querelles intestines de la nation conquérante et de ses guerres civiles soit pour la possession du territoire conquis, soit pour le droit d'y commander. Cette période, plus longue que toutes les précédentes, ne se termine qu'en 1152, par l'extinction de tous les prétendants au trône d'Angleterre, à l'exception d'un seul, Henri, fils de Geoffroi comte d'Anjou et de l'impératrice Mathilde, nièce de Guillaume-le-Conquérant. Enfin, dans la cinquième époque, les Normands d'Angleterre et du continent, n'ayant plus à consumer en querelles intestines leur activité et leurs forces, partent de leurs deux centres d'action pour conquérir et coloniser au dehors, ou étendre leur suprématie sans se déplacer. Henri II et son successeur Richard Ier sont les représentants de cette époque, remplie par des guerres sur le continent et par de nouvelles conquêtes territoriales ou politiques. Elle se termine, dans les premières années du treizième siècle, par une réaction contre la domination anglo-normande, tellement violente, que la Normandie elle-même, la patrie des rois, des seigneurs et de la population militaire de l'Angleterre, est séparée pour jamais de ce pays auquel elle avait donné des conquérants.

A ces différentes époques correspondent des changements successifs dans la destinée de la nation anglo-saxonne; elle perd d'abord la propriété du sol, ensuite son ancienne organisation politique et religieuse, puis, à la faveur des divisions de ses maîtres, et en s'attachant au parti des rois contre les vassaux en révolte, elle obtient des concessions qui lui donnent, quelques moments, l'espérance de redevenir un peuple, ou bien elle essaie encore, quoique inutilement, de s'affranchir par la force. Enfin, accablée par l'extinction des partis dans la population normande, elle cesse de jouer un rôle politique, perd son caractère national dans les actes publics et dans l'histoire, et descend à l'état de classe inférieure. Ses révoltes, devenues extrêmement rares, sont qualifiées simplement par les écrivains contemporains de querelles entre les pauvres et les riches, et c'est l'histoire d'une émeute de ce genre, arrivée à Londres en 1196 et conduite par un personnage évidemment Saxon de naissance, qui termine le récit détaillé des faits relatifs à la conquête.

Après avoir conduit jusqu'à ce point l'histoire de la conquête normande, j'ai continué, sous une forme plus sommaire, celle des populations de races diverses qui figurent dans le cours de

l'ouvrage. La résistance qu'elles opposèrent aux nations plus puissantes qu'elles, leur défaite, les établissements des vainqueurs au milieu d'elles, les révolutions qu'elles ont tentées ou accomplies; les événements, soit politiques, soit militaires, sur lesquels leur influence s'est exercée, la fusion des peuples, des langues, des mœurs et son moment précis; voilà ce que j'ai essayé d'éclaircir et de montrer. Cette dernière partie de l'ouvrage, consacrant à chaque race d'hommes un article spécial, commence par les populations continentales qui, depuis, sont devenues françaises. Celles qu'on appelle aujourd'hui anglaises viennent ensuite, chacune à son rang: les Gallois, dont l'esprit de nationalité est si vivace qu'il a survécu à une conquête territoriale; les Écossais, qui n'ont jamais subi de conquêtes de ce genre, et qui ont lutté avec une si grande énergie contre la conquête politique; les Irlandais, auxquels il aurait mieux valu devenir serfs comme les Anglo-saxons, que de rester avec le peu d'indépendance qu'ils ont conservé au prix de la paix, du bien-être et de la civilisation: enfin la population de l'Angleterre, d'origine normande ou saxonne, chez laquelle ces différences nationales sont devenues une distinction de classe affaiblie de plus en plus par le temps.

Je n'ai plus qu'à rendre compte d'une innovation historique purement matérielle en quelque sorte, mais qui m'a paru aussi importante que toutes les autres. L'emploi de l'orthographe anglaise pour les noms des familles conquérantes et de leur postérité a contribué à rendre moins sensible, dans le récit des historiens, la distinction des races. J'ai restitué soigneusement à tous ces noms leur physionomie normande, afin d'obtenir par là un plus haut degré de cette couleur locale qui me semble une des conditions non-seulement de l'intérêt, mais encore de la vérité historique. J'ai égalément reproduit, avec leur véritable caractère, les noms qui appartiennent à la période saxonne de l'histoire d'Angleterre et à l'époque germanique de l'histoire de France; j'ai fait varier l'orthographe de ces noms de manière à leur rendre leur ancienne forme contemporaine et à indiquer positivement leur son et leur composition. J'ai évité, par le même motif, d'appliquer à aucun temps le langage d'un autre, d'employer pour les faits et les distinctions politiques du moyen âge les formules du style moderne et des titres d'une date récente. Ainsi, faits politiques, détails de mœurs, forme, langage, noms propres, je me suis proposé de tout rétablir; et,

en restituant à chacune des périodes de temps embrassées par mon récit ses dehors particuliers, ses traits originaux, et, si je puis le dire, son entière réalité, j'ai essayé de porter dans cette partie de l'histoire la certitude et la fixité qui sont le caractère des sciences positives.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES BRETONS JUSQU'AU IXe SIÈCLE.

Si l'on en croit d'anciennes traditions, la grande île qui porte aujourd'hui le nom de pays-uni d'Angleterre et d'Écosse, fut nommée primitivement la contrée *aux vertes collines;* ensuite l'île du *miel,* et, en troisième lieu, l'île de *Bryt* ou de *Prydain* [1]*;* de ce dernier mot latinisé paraît s'être formé le nom de Bretagne. Dès la plus haute antiquité, l'île de Prydain, ou la Bretagne, a paru, à ceux qui la visitaient, divisée de l'est à l'ouest en deux grandes portions inégales dont les fleuves du Forth et de Clyde formaient la

1 Trioedd ynys Prydain, n. 1. Archæology of Wales, p. 57.

limite commune. La partie du nord se nommait Al-ben [1], c'est-à-dire région des montagnes, l'autre, à l'occident, portait le nom de Kymru, et celui de Lloëgr à l'orient et au sud. Ces deux dénominations ne dérivaient point, comme la première, de la nature du sol, mais du nom de deux peuples distincts l'un de l'autre, qui habitaient conjointement presque toute l'étendue de la Bretagne méridionale. C'étaient le peuple des Kymrys et celui des Lloëgrys [2], ou, pour suivre l'orthographe latine, des Cambriens et des Logriens.

La nation des Cambriens se vantait d'être la plus ancienne; elle était venue en masse des extrémités orientales de l'Europe, à travers l'Océan germanique. Une partie des émigrants avait abordé sur la côte des Gaules; l'autre était descendue sur la rive opposée du détroit [3], et avait ainsi colonisé la Bretagne, encore sans habitants humains, peuplée seulement d'ours et de bœufs sauvages, disent les traditions cambriennes [4], et où, par conséquent, les nouveaux colons s'établirent comme premiers occupants du sol, sans

1. Aliàs Alban, Albyn; en latin *Albania*, Albanie.
2. Plus correctement, Lloegrwys.
3. Fretum gallicum, fretum Morinorum.
4. Trioedd ynys Prydain. Archæology of Wales, p. 57.

opposition, sans guerre, et sans violence [1]. Cette honorable prétention ne peut guère se soutenir historiquement; selon toute probabilité, les émigrés cambriens trouvèrent des hommes dans l'île de Bretagne, des hommes d'une autre origine qu'eux, et d'un langage différent, sur lesquels ils envahirent le pays. Beaucoup de noms de lieux étrangers à la langue cambrienne l'attestent, ainsi que des ruines d'une époque inconnue, attribuées par la tradition vulgaire à une race éteinte de chasseurs qui dressaient, au lieu de chiens, les renards et les chats sauvages [2]. Cette population primitive de la Bretagne fut repoussée vers l'ouest et vers le nord par l'invasion graduelle des étrangers qui avaient abordé à l'orient.

Une partie des fugitifs passa la mer, et gagna la grande île que ses habitants appelaient Érin [3], et les autres îles de l'ouest, peuplées, selon toute apparence, d'hommes de même race et de même langage que les aborigènes bretons.

1. Trioedd ynys Prydain, n. 5. Archæol. of Wales, p. 58.

2. Horæ Britannicæ, t. II, p. 31. *Ibid.* p. 327. Ces ruines sont appelées ordinairement *Cyttiau y Gwyddelad*, maisons des Gaëls. Voyez Lhwyd, Archæologia britannica.

3. En latin *Ierne*, *Iwerna*, *Iernia*, *Hibernia*.

Ceux qui firent leur retraite au nord de la Bretagne trouvèrent un asile inexpugnable dans les hautes montagnes qui se prolongent depuis les bords de la Clyde jusqu'aux extrémités de l'île, et s'y maintinrent sous le nom de Gaëls ou de Galls [1], qu'ils portent encore. Les débris de cette race dépossédée, auxquels vinrent se joindre, dans différents temps, plusieurs bandes d'émigrés de l'île d'Érin, formèrent la population de l'Albanie ou du haut pays de l'île de Bretagne, population étrangère à celle des plaines du sud, et son ennemie naturelle, à cause des ressentiments héréditaires nés du souvenir de la conquête. L'époque où s'opérèrent ces mouvements de population est incertaine; et ce fut dans un temps postérieur, mais aussi difficile à fixer, que les hommes appelés Logriens vinrent, selon les annales bretonnes débarquer au sud de l'île [2].

Ils émigrèrent, selon les mêmes annales, de la côte sud-ouest des Gaules [3], et tiraient leur

1. Plus correctement, Gadhels, Gwyddils.

2. Horæ Britannicæ, t. II, p. 292-300. —Trioedd. etc. Archæology of Wales, t. II, p. 58.

3. Le nom de *Ligures* donné par les Romains à plusieurs tribus celtiques des bords de la Méditerranée semble rattacher ces tribus à la population des *Lloëgrys*.

origine de la race primitive des Cambriens, avec lesquels il leur était facile de communiquer par le langage[1]. Pour faire place à ces nouveaux venus, les premiers colons, soit volontairement, comme porte la vieille tradition, soit par force (ce qui semblerait plus croyable), se rangèrent le long des bords de la mer occidentale, qui prirent dès lors exclusivement le nom de Cambrie, pendant que les Logriens donnaient leur propre nom aux rivages du sud et de l'est, sur lesquels ils se répandirent. Après la fondation de cette seconde colonie, vint encore un troisième ban d'émigrés issus de la même race primitive, et parlant aussi le même langage, ou un dialecte peu différent. Le lieu qu'ils habitaient antérieurement était la portion de la Gaule occidentale comprise entre la Seine et la Loire, et, de même que les Logriens, ils obtinrent des terres en Bretagne, sans beaucoup de contestations. C'est à eux que les anciennes annales et les poëmes nationaux attribuent spécialement le nom de Brython ou de Bretons, qui, dans les langues étrangères, servait à désigner d'une manière générale tous les habitants de l'île. On ignore le lieu précis de leur établissement; l'opi-

4. Trioedd ynys Prydain, n. 5, p. 58.

nion la plus probable est qu'ils se fixèrent au nord des Cambriens et des Logriens, sur la frontière de la population gallique, entre le golfe du Forth et celui de Solway[1].

Ces nations de commune origine furent visitées en divers temps, soit pacifiquement, soit d'une manière hostile, par diverses peuplades étrangères. Des hommes partis du territoire gaulois, qu'on nomme aujourd'hui la Flandre, obligés d'abandonner sans retour leur pays natal à cause d'une grande inondation, vinrent sur des vaisseaux sans voiles, aborder dans la petite île de Wight et sur la côte voisine, premièrement comme hôtes de bonne grâce et ensuite comme envahisseurs[2]. Les Coraniens[3], hommes de race teutonique, venus d'un pays que les annales bretonnes désignent par le nom de terre des marais[4], entrèrent dans le golfe formé par l'embouchure de l'Humber, et s'établirent le long des rives de ce fleuve et sur la côte orientale, séparant ainsi en deux portions le territoire des
55 av. l'ère vulg. Logriens. Enfin des légions romaines conduites par Jules César, descendirent à la pointe orien-

1. Trioedd, n. 5, p. 58.
2. Trioedd, n. 6. *Belgæ*. Jul. Cæsar. de rebus gallicis.
3. Coriniaidd. En latin, *Coritani*.
4. Trioedd. Archæol. of Wales. p. 58.

tale du territoire qui aujourd'hui porte le nom de Kent. Elles furent accueillies, au débarquement, avec une résistance opiniâtre, par les Bretons-Logriens, retranchés derrière leurs chariots de guerre; mais bientôt, par la trahison des peuplades de race étrangère, et surtout des Coraniens[1], les Romains, pénétrant dans l'intérieur de l'île, achevèrent peu à peu la conquête des deux pays de Logrie et de Cambrie. Les annales bretonnes les appellent Césariens[2], et les comptent parmi les peuples envahisseurs qui ne firent en Bretagne qu'un séjour temporaire. « Après avoir opprimé l'île pendant quatre cents « ans, disent ces annales, et en avoir exigé par « année le tribut de 3000 livres d'argent, ils « repartirent pour la terre de Rome, afin de re- « pousser l'invasion de la horde noire. Ils ne « laissèrent à leur départ que des femmes et des « enfants en bas âge, qui tous devinrent Cam- « briens[3]. »

1 à 400.

400 à 410.

Durant ce séjour de quatre siècles, les Romains étendirent leur conquête et leur domination sur tout le sud de l'île, jusqu'au pied des montagnes septentrionales qui avaient servi de

1. Trioedd, n. 8, p. 58.
2. *Cesariaidd*, ibid.
3. Trioedd ynys Prydain, n. 8.

1 à 410. rempart à la population aborigène contre l'invasion des Cambriens. L'invasion romaine s'arrêta aux mêmes limites que l'invasion bretonne, et le peuple des Galls resta libre pendant que la domination étrangère pesait sur ses anciens conquérants. Il fit reculer plus d'une fois les aigles impériales, et son antique aversion pour les habitants du sud de la Bretagne s'accrut au milieu des guerres qu'il eut à soutenir contre les gouverneurs romains. Le pillage des colonies et des villes municipales ornées de palais et de temples somptueux, redoubla, par un attrait nouveau, cette hostilité nationale. Chaque printemps, les hommes d'Alben ou de la Calédonie[1], passaient la Clyde dans des bateaux d'osier recouverts de cuir : devenus redoutables aux Romains, ils les forcèrent de bâtir aux extrémités de leur conquête deux immenses murailles garnies de tour et prolongées d'une mer à l'autre[2]. Ces irruptions, de plus en plus fréquentes, acquirent aux habitants de l'Albanie une célébrité terrible sous les noms de *Scots* et de *Pictes*, seuls employés par les écrivains latins, qui paraissent ignorer le nom de Galls[3].

1. Caledonia; en breton, *Calyddon,* le pays des forêts.
2. Vallum Antonini, vallum Hadriani, posteà Severi.
3. Claudiani Laudes Stilichonis, passim.

Le premier de ces deux noms appartenait en- 1
core aux habitants de l'île d'Érin, qu'en langue à 410.
romaine on appelait également *Hibernie* ou *Scotie*. La fraternité des montagnards bretons avec les hommes de l'Hibernie, et les fréquentes émigrations d'un peuple vers l'autre amenèrent cette communauté de nom. On appelait Scots, en Bretagne, les habitants des côtes et du grand archipel du nord-ouest, et Pictes ceux qui habitaient à l'orient, sur les bords de la mer germanique. Les territoires respectifs de ces deux peuples, ou de ces deux branches distinctes d'une même population, étaient séparés par la chaîne des monts Grampiens au pied desquels Gallawg[1], le grand chef des forêts du nord[2], avait vaillamment combattu contre les légions de l'empire. Les Scots et les Pictes différaient par leur manière de vivre : les premiers, habitants des montagnes, étaient chasseurs, ou bergers nomades; les autres, sur un sol plus uni, avaient un établissement plus fixe, cultivaient la terre et bâtissaient des demeures solides, dont les ruines portent encore leur nom. Lorsqu'ils ne s'étaient point ligués pour une irruption com-

1. En latin *Galgacus*.
2. Calyddon.

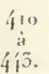
1 à 410. mune vers le sud, la bonne intelligence cessait quelquefois de régner entre eux; mais, à chaque occasion qui se présentait d'assaillir l'ennemi, leurs deux chefs, dont l'un résidait à l'embouchure du fleuve de Tay, et l'autre entre les lacs d'Argyle, devenaient frères et joignaient leurs drapeaux. Les Bretons du midi et les colons romains, dans leurs terreurs ou dans leur haine, ne séparèrent jamais les Scots des Pictes [1].

410 à 443. Après la retraite des légions rappelées pour défendre Rome contre l'invasion des Goths et celle du fameux Atil ou Attila, les Bretons cessèrent de reconnaître le pouvoir des gouverneurs étrangers qui régissaient leurs provinces et leurs villes. La forme et le nom même de ces administrations périrent; à leur place se releva l'autorité des anciens chefs de tribus, abolie autrefois par les Romains. D'antiques généalogies, conservées soigneusement par les poètes [2], servirent à désigner ceux qui pouvaient prétendre à la dignité de chefs de canton ou de famille, car ces mots étaient synonymes dans la langue des anciens Bretons [3], et les liens de parenté étaient la

1. Gildas, de excidio Britanniæ, passim.

2. En langue bretonne, *Beirdd*, Bardes.

3. *Penteulo*, caput familiæ (Lois d'Howell Dda. Cambrobriton, t. II, p. 298.)



base de leur état social. Les gens du plus bas étage parmi ce peuple notaient et retenaient de mémoire toute la ligne de leur descendance, avec un soin qui, chez les autres nations, fut le propre des riches et des grands[1]. Tout Breton, pauvre comme riche, avait besoin d'établir sa généalogie pour jouir pleinement de ses droits civils et de son titre de propriété dans le canton où il avait pris naissance. Car chaque canton appartenait à une seule famille primitive, et nul ne possédait légitimement aucune portion du sol s'il n'était membre de cette famille qui en s'agrandissant avait formé une tribu[2].

Au-dessus de cet ordre social bizarre qui formait dans le gouvernement une fédération de petites souverainetés, tantôt électives, tantôt héréditaires, les Bretons, affranchis de l'autorité romaine, élevèrent, pour la première fois, une haute souveraineté nationale. Ils créèrent un chef des chefs[3], un roi du pays, comme s'é-

1. Genealogiam quoque generis sui etiam de populo quilibet observat, et non solùm avos, atavos, sed usque ad sextam vel septimam, et ultrà procul, generationem, memoriter et promptè, genus enarrat. (Giraldi Cambrensis Itinerar. Walliæ.)

2. Zosimus inter scriptores rerum gallicarum et francic., t. I., p. 586.

3. Penteyrn.

410 à 443. noncent leurs annales [1], et ils le firent électif. Cette institution nouvelle, destinée en apparence à maintenir la nation mieux unie et plus forte contre les invasions du dehors, devint pour elle, au contraire, une cause de division, de faiblesse et bientôt d'asservissement sous l'étranger. Les deux grandes populations qui se partageaient le sud de l'île prétendirent chacune au droit exclusif de fournir des candidats pour la royauté du pays. Le siège de cette royauté centrale était sur le territoire logrien, dans l'ancienne ville municipale que les Bretons nommaient Lon-din [2], ou la ville des vaisseaux; il en résultait que les hommes de race logrienne parvenaient plus facilement que les autres à la dignité de chef des chefs. Les Cambriens, jaloux de cet avantage, soutenaient que l'autorité royale appartenait légitimement à leur race seule, comme la plus antique, comme celle qui avait accueilli les autres sur le sol de la Bretagne. Pour justifier cette prétention, ils faisaient remonter l'établissement du pouvoir qu'ils ambitionnaient bien au-delà des conquêtes romaines, et ils en attribuaient l'institution à un

1. Trioedd, n. 2. p. 57.
2. Al. Llundain; en latin *Londinium*.

certain Prydain fils d'Aodd, Cambrien, qui 410
autrefois, disaient-ils, avait réuni l'île entière à 443.
sous un même gouvernement monarchique, et décrété que ce gouvernement serait à jamais possédé par sa nation, comme nation privilégiée[1]. On ne sait par quelles fables les gens du sud et de l'est répliquèrent à ces fables : mais la dispute s'envenima; toute la Bretagne fut en guerre civile pour des querelles de rivalité. L'intervention des peuplades d'origine étrangère, toujours hostile contre les deux grandes branches de la population bretonne, alimenta les discordes de celles-ci et accrut la guerre intestine. Sous une succession de chefs intitulés nationaux, et toujours désavoués par une partie de la nation, nulle armée ne se leva, en remplacement des légions romaines, pour garder la frontière du pays contre les incursions des tribus galliques.

Au milieu de ce désordre, les Pictes et les Scots forcèrent le passage des deux grands murs que les Romains avaient bâtis, et d'autres ennemis non moins redoutables fondirent sur les côtes maritimes. C'étaient des pirates venus des rivages et des îles de l'Océan germanique, pour

1. Trioedd ynys Prydain, p. 57.

410 à 443. piller et retourner chez eux chargés de butin. Lorsque la tempête forçait à rentrer dans les ports les grands vaisseaux de construction romaine, on les voyait naviguer à pleines voiles, sur des barques fragiles[1], aborder et attaquer à l'improviste. Plusieurs tribus bretonnes firent séparément de grands efforts, et livrèrent quelques combats heureux contre leurs agresseurs soit germains, soit de race gallique. Les habitants des côtes du sud, qui communiquaient fréquemment avec le continent de l'Europe, sollicitèrent des secours étrangers; une ou deux
443 à 448. fois des troupes romaines venues de la Gaule, et engagées sans doute sous la condition d'une solde, combattirent pour les Bretons, et les aidèrent à relever les deux murailles munies de tours qu'avaient construites Adrien et Sévère[2].
416 à 449. Mais le temps arriva bientôt où les Romains furent eux-mêmes chassés de la Gaule par trois invasions de barbares, au midi, à l'est, et au nord, et par l'insurrection nationale des contrées

1. ... Cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.
(Sidonii Apollinar. carmina, apud script. rer. gal. et francic., t. I.)

2. Gildæ epist. de excidio Britanniæ.

maritimes de l'ouest[1]. Les soldats de l'empire 416
se replièrent sur l'Italie; il n'y eut plus dès à
lors pour les Bretons de secours à espérer de 449.
ce côté[2].

Dans ce temps la dignité de chef suprême de toute la Bretagne se trouvait aux mains d'un homme appelé Guorteyrn[3], de race logrienne. Plusieurs fois il assembla autour de lui tous les chefs des tribus bretonnes, afin de prendre, de concert avec eux, des mesures pour la défense du pays contre les invasions septentrionales. Il régnait peu d'union dans ces conseils, et, soit à raison, soit à tort, Guorteyrn avait beaucoup d'ennemis, surtout parmi les hommes de l'ouest, qui rarement consentaient à approuver ce que proposait le Logrien. Celui-ci, en vertu de sa prééminence royale, d'après l'avis de plusieurs tribus, mais sans l'aveu des Cambriens[4], prit

1. Totus ille tractus armoricus, ejectis magistratibus romanis... (Zosimi hist. inter script. rer. gallic. et franc., t. I, p. 586.)

2. Gildæ epist. de excidio Britanniæ.

3. *Gwrteyrn*, selon l'orthographe cambrienne. Les historiens anglo-saxons écrivent *Wyrtgern* ou *Wortigern*, ce qui devait produire le même son, d'après leur manière de prononcer.

4. Trioedd, etc. Cambro-briton., t. II, p. 49. 51. 455.

416 à 449. tout à coup la résolution d'introduire dans la
Bretagne une population de soldats étrangers
qui, moyennant des subsides d'argent et des concessions de terre, feraient, au service des Bretons, la guerre contre les Pictes et les Scots.
Vers l'époque où fut prise cette décision, que
les opposants traitaient de lâche, le hasard
449. amena sur la côte de Bretagne trois vaisseaux
de corsaires germains commandés par deux frères appelés Hengst et Horse[1]; ils abordèrent à l'orient du pays de Kent, sur la même pointe de terre où jadis avaient débarqué les légions romaines.

Il paraît que les hommes des trois navires venaient cette fois en Bretagne comme marchands et non comme pirates. Leur nom de nation était celui de Ghètes ou de Iutes[2], et leur nation se trouvait liée à une grande ligue de peuples répandue sur la côte marécageuse de l'Océan, au nord de l'Elbe, et s'intitulant du nom de

1. Chronicon saxonicum, ed. Gibson, p. 12. La chronique orthographie *Hengest* ou *Horsa*. Le *g* saxon est toujours dur, et l'*a* final saxon est une espèce d'*e* muet. *Hengst* signifie un étalon, et *horse* al. *hros* un cheval en général.

2. *Gæde,* hommes de haute taille. (Glossaire de Wachter.)

Saxons, ou d'hommes aux longs couteaux[1]. 449.
D'autres confédérations du même genre s'étaient déjà formées parmi les peuplades teutoniques, soit pour mieux résister aux Romains, soit pour prendre contre eux l'offensive avec plus d'avantage. L'on avait vu ainsi paraître successivement la ligue des Germains ou des hommes aux javelots, celle des Allemands ou des hommes de toute race, celle des Franks ou des intrépides[2]. A leur arrivée sur la côte de Bretagne, les chefs saxons Hengst et Horse reçurent du roi breton, Guorteyrn, un message et la proposition d'un enrôlement militaire pour eux et pour une armée de leur pays. Cette proposition n'avait rien d'étrange à leurs yeux, car la guerre était leur industrie. Ils promirent un corps de troupes considérable en échange de la petite île de Tanet[3], formée sur le rivage de Kent, d'un côté par la

1. Sax, seax, sachs, une épée courte; hand-sax, un poignard; ram-sax, une épée. (Gloss. Wachter.)

2. Gher, her; javelot, arme, guerre. (Gloss. Wachteri.) — All, call, tout; man, mann, mand, homme. — Frak, frek, frech, vrek, vrang; brave, féroce. (Ibid.) On trouve *Fracorum reges* sur les sceaux des premiers rois franks. L'*n* s'est introduite *euphoniæ gratia*, comme dans plusieurs autres mots: brechen al. prangen, briller.

3. En breton, *Danet*, aujourd'hui *Thanet*.

449. mer et de l'autre par une rivière qui se sépare en deux bras. Dix-sept navires amenèrent du nord la nouvelle colonie militaire; elle fit le partage de son île, et s'y organisa selon ses usages, sous le commandement des deux frères auteurs de l'entreprise. Elle recevait des Bretons, ses hôtes, toutes les choses nécessaires à la vie; plusieurs fois elle combattit vaillamment et fidèlement pour eux, et leva contre les Pictes et les Scots son étendart où était peint un cheval blanc, espèce d'emblême conforme au nom de ses deux chefs; plusieurs fois elle brisa les frêles javelots des montagnards, avec les grandes haches dont s'armaient les habitants de la Germanie[1]. Ces exploits excitèrent en Bretagne beaucoup de joie et d'amitié pour les Saxons: « Après « avoir terrassé nos ennemis, dit un ancien poëte, « ils célébraient avec nous les réjouissances de « la victoire; nous fêtions tous à l'envi leur bien- « venue; mais malheur au jour où nous les « avons aimés, malheur à Guorteyrn et à ses « lâches conseillers[2]! »

1. Cum illi pilis et lanceis pugnarent, isti vero securibus gladiisque largis..... (Henrici huntingdoniensis Historiar. p. 307.)

2. Arymes Prydain, chant national des Bretons. (Ar-

En effet, la bonne intelligence ne fut pas de 449 à
longue durée entre ceux qui faisaient la guerre et 455.
ceux pour qui la guerre se faisait; les premiers demandèrent bientôt plus de territoire, de vivres et d'argent qu'il n'en avait été stipulé, et menacèrent de se payer eux-mêmes, par le pillage et la conquête, si l'on refusait de les satisfaire. A l'appui de ces menaces, ils invitèrent quelques nouvelles bandes armées de leur nation à venir les rejoindre en Bretagne; ils débordèrent ainsi au-delà des limites convenues, et, par degrés, s'aggloméra sur la côte de Kent une nombreuse population germanique. Les Bretons, qui avaient besoin de son secours et qui la craignaient, traitaient avec elle de nation à nation. Il y eut, de part et d'autre, de fréquents messages, et de nouvelles conventions conclues et aussitôt violées[1]. Enfin les derniers liens se rompirent : les Saxons appelèrent les Pictes, et, à la faveur de cette diversion, s'avancèrent dans l'intérieur de la Bretagne, chassant devant eux ou forçant à se soumettre la population bretonne. Celle-ci ne leur ouvrit point facilement passage; une

chæology of Wales, et Cambrian register, for. 1796, p. 554.)

1. Arymes Prydain.

449 à 455. fois elle les repoussa jusqu'à la mer et les con-
traignit de se rembarquer; mais ils revinrent
plus acharnés et plus nombreux, conquirent
l'étendue de plusieurs milles de pays sur la rive
droite de la Tamise, et ne quittèrent plus leur
conquête. L'un des deux frères qui les comman-
455. daient fut tué en combattant[1]; l'autre, de simple
chef de guerre, devint chef de province[2]; et sa
455 à 477. province ou son royaume, pour parler le lan-
gage usuel, fut appelé royaume des hommes de
Kent, en langue saxonne, Kent-ware-rike[3].

Vingt-deux ans après le premier débarque-
ment des Germains, un autre chef saxon nommé
Ælle[4] amena trois vaisseaux au midi du terri-
toire de Kent, et, refoulant les Bretons vers le
477 à 495. nord et vers l'ouest, établit une seconde colo-
nie qui fut désignée par le nom de royaume des

1. Horse.

2. Guth-kineg, wig-kineg, folkes-kineg, theod-kineg, land-kineg. (Voyez les Glossaires teutoniques, gothiques et saxons de Wachter, d'Ihre et d'Edward Lye.)

3. La Chronique saxonne orthographie Cant-wara-rice; le *c* saxon est un *k*. — Henrici huntingdoniensis Hist., pag. 307 à 311. — Bedæ presbyteri Hist. lib. II, cap. 15. — Archæolog. of Wales, pag. 156.

4. Al. *Ælla*. Eall, all, tout; et par extension, grand, très-grand.

 477 à
Saxons du sud[1]. Dix-huit années après, un cer- 495.
tain Kerdic[2], suivi de la plus puissante armée
qui eût encore passé l'Océan pour chercher de
la terre en Bretagne, débarqua sur la côte mé- 495 à
ridionale, à l'ouest des Saxons du sud, et fonda 530.
un troisième royaume sous le nom de Saxe occidentale[3]. Les chefs qui succédèrent à Kerdic étendirent par degrés leur conquête jusqu'au voisinage de la Saverne : c'est là qu'était l'ancienne frontière de la population cambrienne; les envahisseurs ne trouvèrent pas cette population disposée à leur céder la place, et elle soutint contre eux une lutte opiniâtre, pendant laquelle d'autres émigrés, débarquant sur la côte de l'est, s'emparèrent de la rive gauche de la Tamise et de la grande cité de Londin ou de Londres. Ils intitulèrent Saxe orientale[4] le territoire où ils s'établirent. Toutes ces conquêtes se firent aux dépens du seul pays de Logrie et de la race des Bretons logriens, qui avait invité les Saxons à venir habiter près d'elle.

Du moment que la ville de Londres fut prise, 530 à 542.

1. Suth-seaxna-rice.
2. Les racines de ce nom propre sont inconnues.
3. West-seaxna-rice, plus brièvement, West-seax.
4. East-seaxna-rice. East-seax. Chron. sax., p. 12 à 30.

550 et que les côtes de la Logrie devinrent saxonnes,
à
542. les rois et les chefs choisis pour tenir tête aux conquérants furent tous de race cambrienne. Tel était le fameux Arthur. Il vainquit les Saxons dans plusieurs batailles, mais, malgré les services qu'il rendait aux siens, il eut des ennemis parmi eux, comme en avait eu Guorteyrn. Le titre de roi lui fit tirer l'épée contre les Bretons presque aussi souvent que contre l'étranger, et il fut blessé à mort dans un combat livré à son propre neveu. On le transporta dans une île formée par des rivières près d'Afallach[1], aujourd'hui Glastonbury, au sud du golfe où
542 se jette la Saverne. Il y mourut de ses blessures,
à
547. mais comme c'était le temps où les Saxons occidentaux envahirent ce territoire, dans le tumulte de l'invasion, personne ne sut exactement les circonstances de la mort d'Arthur, ni le lieu où il fut enseveli. Cette ignorance attira sur son nom une célébrité mystérieuse : il y avait déjà long-temps qu'il n'était plus, et on l'attendait encore; le besoin qu'on avait du grand chef de guerre qui savait vaincre les Germains nourrissait la vaine espérance de le voir reparaître un jour. Cette espérance n'eut pas de fin, et, du-

1. Insula avallonia.

rant plusieurs siècles, la nation qui avait aimé 547.
Arthur ne se découragea point d'attendre sa guérison et son retour [1].

L'émigration des habitants des marais de l'Elbe et des îles qui les avoisinent inspira le désir d'émigrer de même et apprit le chemin de la Bretagne à des peuples situés plus loin vers l'est, près des bords de la mer Baltique, et qu'on
nommait alors Anghels ou Angles [2]. Après avoir 547.
essayé de petites invasions partielles sur la côte nord-est de la Bretagne, la population des Angles se mit tout entière en marche, sous la conduite d'un chef de guerre nommé Ide [3] et de ses douze fils. Leurs nombreux vaisseaux abordèrent entre les embouchures du Forth et de la Tweed. Pour mieux réussir contre les Bretons de ces contrées, ils firent alliance avec les Pictes, et ces deux ennemis confédérés s'avancèrent de l'est à

1. Quem adhuc vere bruti Britones expectant venturum (Guillelmus neubrigensis, Hist. du douzième siècle, l. V)... Venturum expectant, expectabuntque perenne (Wilhelmi Britonis Philippeis, inter scriptores rerum gallic. et francic., tom. XV). Nennius, cap. 62. — Bedæ presbyt. Hist.

2. Engle, Angle, Anglen.

3. Al. *Ida*. Ed, œd, ead; heureux. (Gloss. de Wachter.)

547. l'ouest, frappant les indigènes d'un tel effroi, que le roi des Angles reçut d'eux le surnom d'*homme de feu*[1]. Malgré sa férocité et sa bravoure, Ide rencontra au pied des montagnes d'où descend la Clyde, une population qui lui résista. « L'homme de feu est venu contre nous, « dit un poète breton contemporain, il nous a « demandé d'une voix forte : Voulez-vous me « livrer des otages, êtes vous prêts? Owen lui « a répondu en agitant sa lance : Non, nous ne « te livrerons point d'otages; non, nous ne « sommes pas prêts. Urien, le chef du pays, « s'est alors écrié : Enfants d'une même race, « unis pour la même cause, levons notre éten- « dart sur les montagnes, et précipitons-nous « dans la plaine; précipitons-nous sur l'homme « de feu, et unissons dans le même carnage lui, « son armée et ses auxiliaires[2]. »

Ce même Urien, à la tête des Bretons du nord, fils des anciens émigrés de la Gaule armoricaine,
547 à 559. remporta plusieurs victoires sur les envahisseurs confédérés. Le chef des Germains périt sur les bords de la Clyde; mais dans une bataille décisive où figurèrent d'un côté les Pictes et les Angles,

1. Flamddwyn. (Archæology of Wales.)
2. Taliesin, ibid., pag. 58.

de l'autre les hommes du val de la Clyde, les hommes des bords du Forth et ceux de Deïfr et de Brynich[1], c'est-à-dire du pays montueux situé au nord de l'Humber, la cause bretonne fut vaincue. Il y périt un grand nombre de chefs 559 à 560. portant le collier d'or, marque du haut commandement chez les Bretons[2]. Peu d'entre les hommes qui assistèrent à ce combat revinrent dans leurs foyers : « A leur retour, dit un vieux « poète, ils contèrent à leurs femmes un récit de « paix, mais les femmes sentirent sur leurs ha- « bits l'odeur du sang[3]. »

Le peuple victorieux se répandit sur toute la contrée orientale, entre le Forth et l'Humber. Ceux d'entre les vaincus à qui la domination étrangère semblait insupportable se réfugiaient vers le sud dans le pays des Cambriens, qui portait déjà et qui porte aujourd'hui le nom de Galles. Les conquérants germains n'imposèrent point de nouveaux noms à la contrée du nord; ils gardèrent les anciennes dénominations géographiques, et même s'en servirent pour distinguer leurs différentes colonies, suivant le lieu de

1. Al. Bryneich et Deywr, ou Dewyr.
2. Aneurin, Archæology of Wales, pag. 4.
3. Ibid., pag. 4 à 13.

559 leur habitation. Ils s'intitulèrent, par exemple,
à
560. hommes du nord de l'Humber[1], hommes de Deïfr, hommes de Brynich, ou, suivant l'orthographe latine, Northumbriens, Deïriens, Berniciens. Le nom de territoire des Angles[2] ne fut donné qu'à une petite partie de la côte de l'est, où des hommes de cette nation, avant l'émigration générale, avaient fondé une colonie peu nombreuse, mais capable de se maintenir contre l'hostilité des indigènes, grâce à la protection des Saxons orientaux, au nord desquels elle habitait[3].

L'ancienne population des Coraniens, établie depuis des siècles au sud de l'Humber, et qu'un si long séjour parmi les Bretons n'avait pu ré-
560. concilier avec eux, se joignit volontairement aux envahisseurs anglo-saxons, comme elle s'était jointe autrefois aux envahisseurs romains[4]. Dans son alliance avec les conquérants, son nom de peuple disparut de la contrée qu'elle habitait, mais le nom de ses alliés ne l'y remplaça point;

1. Northan-hymbra-menn, en latin, *Nordanhymbri Northumbri.*

2. East-engla-land, East-englas, en latin, *Orientales Angli, Estanglia.*

3. Chronicon saxonicum Ed. Gibson.

4. Voyez plus haut, page 7.

tous les deux se perdirent, et le pays situé entre l'Humber et la Tamise fut dès lors appelé pays de Merk [1], en latin Mercie, probablement à cause de sa situation voisine des Bretons libres de l'ouest, dont il formait la frontière ou la *marche*, comme disaient les Germains [2]. Ce furent des Angles descendus des territoires de Deïre et de Bernicie, ou venus de la côte orientale, qui fondèrent sous ce nom la huitième et dernière colonie germanique en Bretagne [3]. Les limites du peuple des Marches [4], mélangé de Coraniens et d'Angles, ne furent point fixées dès le premier jour; ce peuple s'agrandit progressivement vers l'ouest aux dépens des Cambriens, et vers le sud aux dépens des Saxons eux-mêmes, auxquels il ne se sentait point lié par la communauté d'origine, d'une manière aussi étroite que les Saxons l'étaient entre eux [5]. 560.

De ces huit colonies, principautés, états ou

1. Myrcan, Myrcna-rice. Chron. saxon.

2. Mærc, merc, mark; limite. (Gloss. Wachteri.)

3. On n'en compte ordinairement que sept, mais il y en eut d'abord huit, puis sept, puis six, puis encore une fois huit, par l'effet de différentes révolutions.

4. Myrcna-menn. Mercii.

5. Horæ Britannicæ, t. II, p. 222. — Trioedd etc. Archæol. of Wales.

560. royaumes, comme on voudra les appeler, fondés en Bretagne, dans l'espace d'un siècle, par la conquête des Saxons et des Angles, aucun n'avait de territoire sur les bords de la mer de l'ouest, excepté celui des Saxons occidentaux, qui pourtant ne s'étendait point au nord du golfe où se jette la Saverne. Les côtes de l'occident, presque dans toute leur longueur depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles, demeuraient au pouvoir de la race indigène et surtout des Bretons cambriens. La forme irrégulière de ces côtes isolait de la grande masse de cette population encore libre les tribus qui habitaient vers le midi au-delà du golfe de la Saverne, et vers le nord au-delà du golfe de Solway. Mais entre ces deux points opposés se trouvait un long espace de terre compacte, quoique plus ou moins resserré selon le degré de projection des côtes dans l'Océan. Ce territoire montagneux et peu fertile était l'habitation des Cambriens[1]; ils y offraient un asile sûr, mais pauvre, aux émigrés de tous les coins de la Bretagne, aux hommes qui aimaient mieux, disent d'anciens historiens, souffrir et vivre indépendants, qu'habiter une belle contrée sous

1. Gwylt Wallia. (Taliesin, Archæology of Wales, 95.)

la servitude étrangère[1]. D'autres traversèrent 560.
l'Océan pour aller retrouver dans la Gaule un des pays que leurs aïeux avaient peuplés en même temps que la Bretagne, et où vivaient encore des hommes issus de leur race et parlant leur langage.

De nombreux vaisseaux de fugitifs Bretons 450 à 500
abordèrent successivement à la pointe la plus occidentale de l'Armorique, dans les cantons qui, sous les Romains et même avant eux, avaient été appelés territoires des Osismiens et des Vénètes. D'accord avec les anciens habitants, qui reconnaissaient en eux des frères d'origine, les nouveaux venus se répandirent sur toute la côte septentrionale jusqu'à la petite rivière qu'on nomme Coësnon, et vers le sud, jusqu'au territoire de la cité des Vénètes, aujourd'hui Vannes. Ils fondèrent sur cette étendue de pays une sorte d'état séparé qui embrassa tous les petits lieux voisins des côtes, mais hors duquel restèrent les grandes villes de Vannes, de Nantes et de Rennes. L'accroissement de population de ce coin de terre occidental, le grand nombre

1. Miseram cum libertate vitam potius transigere, quam hostium subjici dominio. (Joannis Fordun Scotorum historia, pag. 648.)

450 à 500. d'hommes de race et de langue celtiques[1] qui s'y trouvèrent ainsi rassemblés sur peu d'espace, le préservèrent de l'irruption du langage romain, qui, sous des formes plus ou moins corrompues, gagnait peu à peu toute la Gaule. Le nom de Bretagne fut attaché à ces côtes, et en fit disparaître les noms divers des populations indigènes, pendant que l'île qui, depuis tant de siècles, avait porté ce nom, le perdait elle-même, et, prenant le nom de ses conquérants, commençait à être appelée terre des Saxons et des Angles, ou, en un seul mot, Angleterre[2].

Dans le temps où les hommes de Bretagne, fuyant devant les Anglo-saxons, s'établissaient sur la pointe de terre qu'on appelait la corne de

1. Celtæ, Keltoi, Galatæ, noms que les Romains et les Grecs donnaient aux populations gauloises. Le nom de Celte est le nom générique des populations cambriennes, soit de la Bretagne, soit de la Gaule. Les Gaëls d'Irlande et d'Ecosse ne sont point proprement des Celtes, et si dans le cours de cet ouvrage l'épithète de *celtique* est quelquefois appliquée à leurs institutions et à leurs mœurs, c'est lorsqu'il s'agit d'une ressemblance quelconque de ces mœurs et de ces institutions avec celles des Cambriens.

2. Engel-seaxna-land, Engla-land, prononcez Engle-land; par corruption, England.

Gaule[1], des Saxons expatriés de la Germanie ve- 450
naient fixer leur demeure sur une autre pointe à 500.
plus septentrionale de la côte des Gaules, aux environs de la ville dont l'ancien nom s'est changé en celui de Bayeux[2]. Dans le même temps
aussi, la ligue germanique, dont les membres 420
prenaient depuis deux siècles le nom de Franks, à 500.
c'est-à-dire intrépides[3], descendait en plusieurs bans des bouches du Rhin et de la Meuse sur les terres centrales de la Gaule, deux autres nations de race teutonique avaient déjà envahi complètement et habitaient à demeure fixe toutes les belles provinces du sud, entre la Loire et les deux mers. Les Goths qui prenaient le nom de Goths occidentaux[4], occupaient le pays situé à l'ouest du Rhône; les Burgondes[5] tenaient la contrée de l'est. L'entrée de ces deux peuples barbares avait été violente et accompagnée de grands ravages; ils avaient usurpé une portion

1. *Cornu Galliæ :* c'est le même nom que celui de la pointe méridionale de l'île de Bretagne.

2. Saxones Bajocassini, Otlinga saxonica. (Rerum gallicar. et francicar. scriptores, passim.)

3. Voyez plus haut, page 17.

4. West-gothen, en latin, *Wisigothi*.

5. Burh-gunden, Burh-gunder, hommes associés par le serment.

420 des biens de chaque famille indigène[1] : mais l'a-
à
500. mour du repos les avait promptement adoucis[2]; ils se rapprochaient des vaincus, et tendaient à devenir pour eux de simples voisins et des amis. Les Goths principalement se laissaient gagner aux mœurs romaines, qui alors étaient les mœurs des habitants civilisés de la Gaule; leurs lois reproduisaient littéralement celles des Romains; ils se faisaient gloire des arts et affectaient la politesse de Rome[3].

Les Franks, au contraire, remplissaient le nord des Gaules de terreur et de ravages; étrangers aux mœurs et aux arts des cités et des colonies romaines, ils les dévastaient avec indifférence et même avec une sorte de plaisir[4]. Comme ils

1. Tertiam partem agrorum inter se Gothi diviserunt (Procopius, de Bello gothico). Sortes gothicæ, hospes Burgundio (Leges Wisigoth. et Burgund. passim).

2. Blande, mansuete, innocenterque vivunt, non quasi cum subjectis, sed cum fratribus. (Paulus Orosius, inter scriptor. rer. francic., tom. I.)

3. Isidori Chronic. apud rer. gallic. scriptores, tom. I; in notis ad Sid. Apollinaris epist. XVII, lib. V. — Procopius, de Bello gothico. — Sidon. Apollin. Carmina. — Cassiodori Epistolæ, passim.

4. Memores injuriarum quas a Romanis pertulerant... (Roriconis, lib. II, apud scriptores rerum gallicar. et francic. tom. III).

étaient encore payens, aucune sympathie religieuse ne tempérait leur humeur sauvage. N'épargnant, ni le sexe ni l'âge, disent les anciens historiens[1], détruisant les églises et les maisons des villes et des campagnes, ils s'avançaient graduellement vers le midi pour envahir toute l'étendue des Gaules; tandis que les Goths et les Burgondes, poussés par une ambition pareille, mais avec des formes moins barbares, quelquefois d'accord, souvent en guerre, cherchaient à faire des progrès dans la direction opposée. Dans l'état de faiblesse où se trouvaient les provinces centrales, encore unies, mais seulement de nom, à l'empire romain, et profondément dégoûtées de cet empire, qui, selon les paroles d'un ancien poète gaulois, leur faisait sentir le poids de son ombre[2], il y avait tout lieu de croire que les habitants de ces provinces, incapables de résister aux peuples conquérants qui les pressaient de trois côtés, capituleraient avec le moins féroce; qu'en un mot, la Gaule entière se soumettrait soit aux Goths, soit aux Burgondes, chrétiens comme elle, pour échapper aux mains des

420 à 500.

1. Gesta regum francorum, ibid. tom. II.

2. . . . . Portavimus umbram
Imperii.
(Sidonii Apollinaris Carmina, apud rer. gallic. script. tom. I.)

420 à 500. Franks. Telle était sa vraie politique; mais ceux qui disposaient de son sort en décidèrent autrement.

Ces hommes étaient les évêques, Romains ou Gaulois de naissance, auxquels les décrets des empereurs avaient attribué dans les provinces et dans les villes une grande autorité administrative[1], et qui, à la faveur du désordre où l'invasion des barbares jeta le gouvernement romain, accrurent illégalement cette autorité déjà exorbitante. Les évêques, qui prenaient tous alors le titre de *papes* ou de *pères*, étaient les plénipotentiaires des cités gauloises, soit avec l'empire qui s'éloignait d'elles, soit avec les Germains qui approchaient. Ils conduisaient à leur gré les négociations diplomatiques[2], et, soit habitude, soit crainte, nul ne s'avisait de les contredire, car leur pouvoir avait pour sanction pénale les sanglantes lois de police de l'empire à son déclin.

Enfants de Rome, et strictement tenus, en vertu des ordonnances impériales, de reconnaître

1. Leges Arcadii et Theodosii junioris.

2. Per vos (episcopos) mala fœderum currunt, per vos regni utriusque pacta conditionesque portantur. (Sidonii Apollinaris epistola, apud scriptores rer. gallic. et francic. tom. I.)

comme leur patron et leur chef commun l'évêque 420 à 500. de la *ville éternelle*[1], de ne rien faire sans son aveu, de prendre ses décrets pour lois et sa politique pour règle, de modeler leur propre foi sur la sienne, et de contribuer ainsi par l'unité de religion à l'unité d'empire, les évêques des provinces gauloises, au moment où la puissance impériale cessa d'agir sur eux, tout libres qu'ils devinrent alors, ne se firent point de nouveaux errements. Par instinct ou par calcul, ils travaillèrent encore, selon les paroles même de l'un d'entre eux, à retenir sous l'autorité de Rome, par le lien de la foi religieuse, les pays où s'était brisé le lien de la sujétion politique[2]. Leur aversion ou leur bienveillance pour les peuples barbares émigrés de la Germanie n'avait point pour mesure le degré de barbarie et de férocité de ces peuples, mais s'exerçait en raison de leur aptitude présumée à recevoir le christianisme tel que

1. Decernimus ne quid tam episcopis gallicanis, quam aliarum provinciarum, liceat sine viri venerabilis papæ *urbis æternæ* auctoritate tentare, sed illis pro lege sit quidquid sanxit et sanxerit. (Lex Theodosii et Valentiniani, apud scriptores rerum gallic. t. I. sub anno 445.)

2. Populos Galliarum quos limes gothicæ sortis incluserit, teneamus ex fide, etsi non tenemus ex fœdere. (Sidonii Apollinaris epistola sub anno 474, apud rerum gallicar. et francic. scriptores, tome I.)

420 à 500. la ville de Rome le professait, tel que l'avait professé l'empire. Or cette aptitude était jugée bien plus grande dans un peuple encore payen que dans des chrétiens schismatiques, sciemment et volontairement séparés de la communion romaine, tels que les Goths et les Burgondes, qui professaient la foi du Christ selon la doctrine d'Arius[1]. Mais les Franks étaient étrangers à toute croyance chrétienne, et cette considération suffit pour que le cœur des évêques gaulois se tournât vers eux, et que tous, suivant l'expression d'un auteur presque contemporain, souhaitassent la domination des Franks avec un désir d'amour[2].

La portion du territoire des Gaules occupée par les tribus frankes s'étendait alors du Rhin à la Somme, et la tribu la plus avancée vers l'ouest et vers le sud était celle des Sicambres ou des enfants de Mere-wig[3], ainsi appelés du nom d'un de leurs anciens chefs, renommé par sa bravoure et respecté de toute la peuplade comme un aïeul

1. Chronic. Prosperi Tyronis, sub anno 404. Ibid.

2. Cùm omnes eos amore desiderabili cuperent regnare. (Gregor. turonensis, cap. 23.)

3. Par corruption Mérovée, en latin, *Merovicus, Merovœus*. Mere, mœre, mehre, grand, célèbre; wig, guerrier. (Gloss. Wachteri.)

commun[1]. A la tête des enfants de Mere-wig se trouvait un jeune homme nommé Hlode-wig[2], ambitieux, avare et cruel. Les évêques gaulois le visitèrent et lui adressèrent leurs messages; plusieurs se firent les complaisants domestiques de sa maison, que dans leur langage romain ils appelaient la *royale cour*[3]. Le Sicambre fut d'abord peu sensible à leurs adulations, il n'en pilla pas moins les églises et les trésors du clergé; mais un vase précieux enlevé par les Franks dans la basilique de Rheims mit ce chef barbare en relations d'intérêts, et bientôt d'amitié, avec un prélat plus habile ou plus heureux que les autres.

481.

481 à 493.

1. Merovicus a quo Franci, intermisso Sicambrorum vocabulo, *Merovingi* dicti sunt, quasi communis pater ab omnibus coleretur. (Roriconis Historia, et Chronic. centulacense, apud rer. gall. et franc. script. tom. III.) En frank, *Merewings;* la terminaison *ing* indique filiation ou descendance.

2. Par corruption Louis, et mal à propos Clovis; en latin, *Chlotovechus, Clodovœus*. Les Franks et les Saxons avaient coutume anciennement d'aspirer la première syllabe de tous les mots commençant par une *l* ou par un *r*: *Hram* pour *ram*, *hloaf* pour *loaf*. C'est cette aspiration que représente le premier *ch* du mot *Chlotovechus*. Hlod, hlot, laut, loud, signifie bruyant, célèbre; wig, guerrier. (Gloss. Wachteri.)

3. Aula regia. (Vita S. Vedasti, ap. script. rer. francic. tom. II, pag. 372.)

481 à 493. Sous les auspices de Remigius, évèque de Rheims, les événements parurent concourir d'eux-mêmes au grand plan du haut clergé gaulois. D'abord, 493. par un hasard merveilleux, le payen qu'on désirait convertir à la foi romaine épousa la seule femme chrétienne selon les dogmes romains, qu'il y eût alors parmi toute la race teutonique; et les caresses de cette femme fidèle, comme s'expriment les histoires du temps, amollirent par degrés le cœur du mari infidèle [1]. Dans une 496. bataille livrée à des peuples germains qui voulaient suivre les Franks sur la terre des Gaules et en conquérir aussi leur part, Hlode-wig, dont les soldats pliaient, invoqua le dieu de Hlodehilde [2] (c'était le nom de son épouse), et promit de croire en lui, sous la condition d'être vainqueur; il le fut, et tint sa parole [3].

1. Fidelis infideli conjuncta viro. (Chronicon Aimoini, lib. XIV. Ibid. tom. III.)

2. En latin, *Chlotildis*, *Clodieldis*. Le *ch* ou *c* simple représentait l'aspiration de la première syllabe. Correctement, *Hlode-hilde*. Hild, held, kild, child, jeune homme, jeune fille; hlod, hlot, *ut suprà*.

3. Epistola Remigii episcopi ad Chlodovœum regem. (Dubos, Hist. de l'établissement de la monarchie française, t. I, p. 621.) — Gregor. Turon. inter script. rer. franc. t. II, p. 398. — Roriconis lib. II. — Vita Remigii episcopi, ibid. tom. III, pag. 375.

L'exemple du chef, les présents de Hlode- 496.
hilde et des évêques, peut-être l'attrait de la nouveauté, amenèrent la conversion d'un nombre de soldats franks, que les historiens portent à trois mille, en avouant que ces soldats voulurent tous être baptisés pour complaire à leur roi, avant même de savoir ce que c'était que le baptême[1]. La cérémonie eut lieu à Rheims, et tout ce que les arts des Romains, qui bientôt devaient périr en Gaule après avoir été usés par les barbares, fournissaient encore de brillant, fut déployé avec profusion pour parer le triomphe des évêques. Les rues étaient ornées de tapis; des voiles de diverses couleurs, tendus d'un toit à l'autre, interceptaient, comme aux jeux du cirque, l'éclat et la chaleur du jour; le pavé était jonché de fleurs, et des parfums brûlaient en abondance. L'évêque de Rheims marchait en habits dorés à côté du farouche Sicambre, qu'il appelait son fils spirituel : « Patron[2], lui disait « celui-ci émerveillé de tant de pompe, n'est-ce « pas là ce royaume du ciel où tu as promis de me « conduire? »

1. Roriconis lib. II, ibid. tom. III.

2. Patrone, est hoc regnum Dei?... (Vita Remigii apud

496. Des courriers portèrent rapidement au pape de Rome la nouvelle du baptême du roi des Franks; des lettres de félicitation et d'amitié furent adressées de la ville éternelle à ce roi qui courbait la tête sous son joug[1], et lui-même envoya de riches présents, comme tributs de soumission filiale, au bienheureux apôtre Pierre, protecteur de la nouvelle Rome. Du moment que le Frank Hlode-wig se fut déclaré le fils et le vassal de saint Pierre, sa conquête s'agrandit en Gaule sans aucune effusion de sang. Toutes les villes du nord-ouest jusqu'à la Loire et jusqu'au territoire des émigrés bretons, ouvrirent leurs portes à ses soldats. Les corps de troupes
497. stationnés dans les villes passèrent au service du Sicambre, et gardèrent, au milieu de ses guerriers vêtus de peaux[2], les armes et les enseignes
497 à 500. romaines. Bientôt les limites du territoire ou du royaume des Franks furent reculées vers le sud-est, et, à l'instigation de ceux qui l'avaient con-

script. rerum francic. tome III, pag. 377.) — Gesta regum franc. ibid.

1. Mitis, depone colla, Sicamber... (Script. rer. franc. t. III, pag. 375.)

2. Pellitæ turmæ. (Sidonius Apollinaris.) — Procopius, de Francis, apud scriptores rerum francicarum, tom. II.

verti, le néophyte entra à main armée sur les terres conquises par les Burgondes[1]. 497 à 500.

Les Burgondes étaient ariens, c'est-à-dire qu'ils ne croyaient pas que la seconde personne de la Trinité fût un Dieu comme la première; mais, malgré cette différence de doctrine, ils ne persécutaient nullement les prêtres et les évêques qui, dans leurs villes, professaient le symbole adopté par l'église romaine. Les évêques, peu reconnaissants de cette tolérance, correspondaient avec les Franks pour les exciter à faire une invasion, ou bien se prévalaient de la terreur de cette invasion pour persuader au chef des Burgondes d'embrasser la foi romaine, qu'ils qualifiaient de seule véritable, évangélique et orthodoxe. Ce chef, nommé Gonde-bald[2], quoique barbare et maître, leur résistait avec une grande douceur, tandis qu'eux lui parlaient avec le ton d'arrogance des magistrats de l'ancienne Rome envers les rois barbares, l'appelant insensé, apostat, et rebelle à la loi de Dieu[3]. « Cela n'est pas, 500.

1. Sigeberti chronicon, ibid. tom. III, pag. 336. — Vita S. Remigii. Ibid., pag. 379.

2. Par corruption *Gombaut*, en latin, *Gundobaldus*. Gond, gund, guth, guerre, guerrier; bald, bold, hardi.

3. Ex collatione episcoporum coram Gundebaldo rege,

500. « répondait-il patiemment; j'obéis à la loi de « Dieu, mais je ne veux pas, comme vous, croire « à trois dieux. D'ailleurs, si votre foi est la meil- « leure[1], pourquoi vos frères de religion ne « le prouvent-ils pas en empêchant le roi des « Franks de marcher contre nous pour nous dé- « truire?... »

501. L'entrée des Franks fut la seule réponse à cette question embarrassante; ils signalèrent leur passage par le meurtre et l'incendie; ils arrachèrent les vignes et les arbres à fruit, pillèrent les couvents, enlevèrent les vases sacrés et les
501 à 507. brisèrent sans aucun scrupule. Le roi des Burgondes, réduit à l'extrémité, se soumit aux vainqueurs, qui lui imposèrent le tribut à lui et à toutes ses villes, lui firent jurer d'être à l'avenir leur allié et leur soldat[2], et retournèrent au nord de la Loire avec un immense butin. Le clergé orthodoxe qualifiait cette expédition sanglante du nom de pieuse, d'illustre, de sainte

in append. ad Gregor. Turonens. edit. dom. Ruinart, pag. 1323

1. Si vestra fides est vera, quare episcopi vestri non impediunt regem Francorum, etc... (Gregor. Turon. edit. dom. Ruinart, pag. 1323.)

2. Miles, homo.

entreprise pour la vraie foi [1]; « mais [2], disait le 501
« vieux roi vaincu, la foi peut-elle résider où se à 507.
« trouvent la convoitise du bien d'autrui et la
« soif du sang des hommes? »

La victoire des Franks sur les Burgondes remit toutes les cités des bords du Rhône et de la Saône sous le pouvoir de l'église romaine et du palais de Saint-Jean-de-Latran, où se recueillait ainsi pièce à pièce l'héritage du vieux Capitole.
Six ans après, sous les mêmes auspices, com- 507.
mença la guerre contre les Goth. Hlode-wig assembla ses guerriers en cercle dans un vaste champ, et leur dit : « Il me déplaît que ces « Goths, qui sont ariens, occupent la meilleure « partie des Gaules; allons sur eux avec l'aide « de Dieu, et chassons-les; soumettons leur terre « à notre pouvoir, nous ferons bien, car elle « est très-bonne [3]. » La proposition plut aux Franks, qui l'approuvèrent par de grands cris,

1. Pia et veræ religionis cultrix Francorum dominatio. (Vita S. Dalmatii.)

2. Non est fides ubi est appetentia alieni et sitis sanguinis populorum. (Gregor. Turon. edit. dom. Ruinart, pag. 1323.) — Roriconis lib. 4, apud script. rer. franc. tom. III.

3. Eam nostris ditionibus subjiciamus, quia valdè bona est. (Gesta regum francor. Ibid. tom. II, pag. 553.)

507. et se mirent joyeusement en marche vers la bonne terre du midi. La terreur de leur approche, disent les vieux historiens, retentissait au loin devant eux [1]; l'esprit des habitants de la Gaule méridionale fut tellement troublé par cette terreur, qu'en plusieurs lieux l'on crut voir des présages et des signes terribles annonçant les maux de l'invasion. A Toulouse [2], dit-on, une source de sang jaillit du milieu de la ville, et coula durant un jour entier. Mais au milieu de la consternation publique, une classe d'hommes calculait impatiemment les journées de marche de la troupe des barbares; Quintianus, évêque orthodoxe de Rodez, fut surpris intrigant pour l'ennemi; et il n'était pas le seul prêtre qui se livrât à de pareilles manœuvres [3].

Les Franks passèrent la Loire, et à la distance de dix milles de la cité de Poitiers, se livra une bataille sanglante où les anciens habitants de la Gaule méridionale, la population gallo-romaine

1. Terror Francorum resonabat. (Greg. Tur. cap. 23.)

2. Sanguis erupit in medio Tholosæ civitatis, Francorum adveniente regno. (Idatii Chronic. sub anno III Anthemii.)

3. Vita S. Quintiani, apud script. rer. francic. t. III, pag. 408. — Gregor. Turon. de Aprunculo, Theodoro, Proculo, Dyonisio Volusiano et Vero, episcopis.

de l'Aquitaine et de l'Arvernie [1] combattirent 507.
avec les Goths pour la défense du pays. Mais leur cause ne prévalut point contre les haches [2] des Sicambres; All-rik [3], roi des Goths, fut tué en combattant, et les Arverniens perdirent dans cette défaite les principaux personnages de leur nation, qu'ils appelaient sénateurs, à la manière romaine. La trahison des prêtres livra les villes qui ne furent point prises d'assaut; une multitude avide et sauvage se répandit jusqu'au pied des Pyrénées, dévastant la terre, et traînant les hommes liés deux à deux comme des chiens, à la suite de ses chariots [4]. Partout où campait le chef victorieux, les orthodoxes assiégeaient sa tente. Germerius, évêque de Toulouse, qui resta vingt jours auprès de lui, mangeant à sa table, reçut en présent des croix d'or, des calices et des patènes d'argent, des couronnes dorées et

1. Arvernia, Alvernia, Alvernh, Auvergne.

2. Francisca, seu francica securis.

3. En latin, *Alaricus*. All, call, tout, entièrement; rik, ric, rich, reich, mâle, fort, brave; et par extension, puissant, riche.

4. Captivorum innumerabilis multitudo.... (Vita S. Eptadii, apud script. rer. franc. tom. III.) More canum binos et binos insimul copulatos. (Vita S. Eusicii. Ibid. tom. III, pag. 428.)

507. des voiles de pourpre, enlevés dans les églises ariennes[1]. Un autre évêque qui ne put venir lui-même, écrivit ces mots au roi sicambre : « Tu brilles par la puissance et par la sainteté, « et quand tu combats, c'est à nous qu'est le « triomphe[2]. »

508 à 511. Telle était la domination qui, s'étendant du Rhin aux Pyrénées, parvint à cerner de toutes parts le coin de terre occidental où s'étaient réfugiés les Bretons. Des gouverneurs franks s'établirent dans les villes de Nantes, de Vannes et de Rennes. Ces villes payèrent le tribut aux rois franks ; mais les Bretons refusèrent de le payer, et seuls ils osèrent tenter de soustraire leur petite contrée au destin de la Gaule entière. Dans cette entreprise hardie, il y avait pour eux d'autant plus de danger, que leur christianisme, comme celui des Goths et des Burgondes, différait en quelques points des dogmes de l'église

1. Quingenta siclos, et cruces aureas, et calices argenteos cum patenis, et tres coronas inauratas, et totidem pallia per aras ex bysso. (Vita S. Germerii episcopi tolosani. Ibid. pag. 381.)

2. Cùmque pugnatis, vincimus. (Epistola Aviti viennensis episcopi, in appendice ad Greg. Turon. p. 1322.) — Vita Eptadii episc. apud script. rer. franc. tom. III. — Roriconis Historia, ibid. — Vita S. Cæsarii arelatensis episcopi.

romaine. Chrétiens depuis plusieurs siècles, et 508
peut-être les plus fervents chrétiens du monde, à 511.
ils étaient descendus en Gaule, accompagnés de prêtres et de moines plus instruits que ceux du canton isolé où ils fixèrent leur demeure [1]. Ils épurèrent la foi, encore fort imparfaite, des anciens habitants de ce pays; ils portèrent même leurs prédications gratuites sur les territoires environnants, et, comme leurs missionnaires se présentaient sans intérêt, n'acceptant rien de personne, pas même le boire et le manger [2], ils furent partout bien accueillis. Les citoyens de Rennes choisirent pour évêque un émigré breton, et les Bretons instituèrent des évêques dans plusieurs villes de leur nouvelle patrie où il n'y en avait jamais eu. Ils firent cet établissement religieux, comme ils avaient fait leur établissement civil, sans demander permission ni conseil à aucun pouvoir étranger [3].

Les chefs de l'église bretonne ne lièrent point société avec les prélats de la Gaule franke, et ne se rendirent point aux conciles des Gaules convoqués par les rescrits des rois franks. Cette

1. Histoire de Bretagne, par dom Lobineau bénédictin, tom. I, pag. 7 à 13.

2. Trioedd ynys Prydain. Cambrian biography, p. 85.

3. Histoire de Bretagne, tom. I, pag. 7 et 8.

511 à 566. conduite attira bientôt sur eux des regards de haine. Le métropolitain de Tours, qui se prétendait chef spirituel de toute l'étendue de pays que les empereurs romains avaient appelée troisième province lyonnaise [1], fit sommer le clergé de la Petite-Bretagne, comme habitant son ancien diocèse, de le reconnaître pour archevêque et de recevoir ses commandements. Les Bretons ne crurent point que la circonscription impériale des territoires gaulois créât pour eux la moindre obligation de soumettre à l'autorité d'un étranger leur église nationale, par eux transplantée d'outre-mer; et d'ailleurs ils n'avaient point pour habitude d'attacher la suprématie archiépiscopale à la possession d'un siège déterminé, mais de la décerner au plus digne entre tous leurs évêques. Leur hiérarchie religieuse, vague et mobile au gré de la volonté populaire, n'était point enracinée au sol, ni échelonnée par divisions territoriales, comme celle qu'instituèrent les empereurs, quand ils firent du christianisme un moyen de gouvernement. Ainsi la prétention ambitieuse du prélat de Tours étant sans nulle valeur pour les Bretons, ils n'en tinrent pas le moindre compte; le Gaulois les excommu-

1. Lugdunensis tertia.

nia, et ils ne s'émurent point davantage, n'ayant 511
aucun regret d'être privés de la communion des à
étrangers dont eux-mêmes se séparaient [1]. 566.

Mais l'église gauloise orthodoxe, irritée de 566
cette résistance, leur fit bientôt une guerre à
plus dangereuse. La peuplade de Saxons encore 578.
payens qui habitait près de leur territoire [2], devint l'objet d'une tendre sollicitude de la part des évêques et des prêtres, qui s'occupaient avec un soin empressé, non pas tant de convertir ces barbares au christianisme, que de les empêcher d'être convertis par les Bretons, contre lesquels on espérait au besoin les faire servir militairement. « Veille avec soin sur tes Saxons [3], « l'insidieux Breton leur tend ses piéges, » écrivait un poète du temps à Félix, évèque de Nantes. Grace à la vigilance de Félix et de ses collègues, les Saxons de Bayeux restèrent purs de toute alliance avec leurs voisins rebelles au pouvoir sacerdotal. On les enrôla contre eux dans une 578.
expédition commandée par le roi frank Hilpe-rik [4],

1. Histoire de Bretagne, par dom Lobineau, pag. 8 à 13.

2. Voyez plus haut, pag. 30.

3. Insidiatores removes, vigil arte, Britannos. (Fortunati carmina, ap. rerum gallicar. script. tome II.)

4. Par corruption Chilpéric, en latin, *Chilpericus*; le

578. l'ami des évêques orthodoxes; mais leur armée fut taillée en pièces par les Bretons sur les bords de la Vilaine.

578 à 824. Plus d'une fois ce petit peuple, en punition de son indépendance religieuse, essuya de semblables attaques de la part des puissants chefs des conquérants de la Gaule. Chaque année, quand les rois franks assemblaient autour d'eux, en grand conseil, les capitaines de leurs provinces, ceux que dans leur langage ils appelaient *grafs*[1] et que les Gaulois nommaient comtes[2], le comte des frontières bretonnes[3] était souvent interrogé sur la foi religieuse des Bretons : « Ils
824. « ne croyent point aux vrais dogmes, répondait « le capitaine frank, ils ne suivent point la ligne « droite[4]. » Alors la guerre était votée contre eux par acclamation unanime; une armée rassemblée dans la Germanie et dans le nord de

ch indique l'aspiration. Hilp, help, hulf, secours, secourable; rik, fort, puissant.

1. Graf, grav, græf, geref, gerefa, préposé, préfet.

2. Comites.

3. Comes marchiæ britannicæ, en langue franke, *Brittene-marke-graf*.

4. Avia curva petunt.... (Ermoldi Nigelli carmen de Hludovico imperatore, lib. III, apud scriptor. rerum francic. tom. VI, pag. 50 et seq.)

la Gaule descendait vers l'embouchure de la 824.
Loire ; des prêtres et des moines quittaient leurs livres et dépouillaient la longue robe, pour suivre, l'épée au poing et le baudrier sur l'épaule, les soldats dont ils excitaient le rire [1]. Après la première bataille gagnée, le vainqueur publiait de son camp sur les rivières d'Ellé ou de Blavet, des manifestes sur la tonsure des clercs et la vie des moines de la Bretagne [2], leur enjoignant, sous des peines corporelles, de suivre à l'avenir les règles décrétées par l'église romaine [3].

Toutes les dissidences d'opinion et de pra- 300
tiques entre l'église orthodoxe et les Bretons à
de la Gaule, leur étaient communes avec les 500.
hommes de même race qui continuaient d'habiter l'île de Bretagne. Le point le plus important de ce schisme était le refus de croire à la dégradation originelle de notre nature et à la dam-

1. Cede armis, frater... (Ermoldi Nigelli, etc., *supra*, p. 53.)

2. Cum de conversatione monachorum illarum partium, sive de tonsione interrogassemus... (Diploma Hludovici pii imperatoris.)

3. Diploma Hludovici imperatoris. Histoire de Bretagne de dom Lobineau, pièces justificatives, t. II, p. 26. — Gregorii Turonensis lib. V, inter script. franc. t. II, p. 250. — Ibid. in nota ad calcem paginæ.

300 nation irrémissible des enfants morts sans bap-
à
500. tême. Les Bretons pensaient que, pour devenir meilleur, l'homme n'a pas besoin qu'une grace surnaturelle vienne l'illuminer gratuitement, mais que, de lui-même, par sa volonté et sa raison, il peut s'élever au bien moral. Cette doctrine avait été professée de temps immémorial
394. dans les poëmes des bardes celtiques; un prêtre chrétien, né en Bretagne et connu sous le nom de Pélagius, la porta dans les églises d'Orient, et fit grand bruit par son opposition au dogme romain de la culpabilité de tous les hommes
394 depuis la faute d'un premier père. Dénoncé à
à
416. l'autorité impériale comme ennemi des croyances officielles, il fut banni du monde romain [1] par un décret d'Honorius et de Théodose, et des sentences de proscription furent lancées contre ses disciples. Les habitants de l'île de Bretagne, déjà séparés de l'empire, échappèrent à ces persécutions, et purent croire en paix qu'aucun homme ne naît coupable; seulement ils furent quelquefois visités par des missionnaires orthodoxes qui essayèrent de les amener, par la

1. Romano procul orbe fugati, et ab aspectu urbium diversarum. (Chron. Prosperi Tyronis, inter script. rer. gallic. t. I.)

simple persuasion, aux dogmes de l'église romaine.

Dans les premiers temps de l'invasion saxonne, vinrent en Bretagne deux prédicateurs gaulois, Lupus et Germain, archevêque d'Auxerre; ces hommes combattaient les pélagiens, non par des arguments logiques, mais par des citations et des textes. « Comment prétendre, disaient-ils, « que l'homme naît sans tache originelle, quand « il est écrit : J'ai été conçu dans les iniquités, « et ma mère m'a enfanté dans le péché?» Cette espèce de preuve ne fut pas sans pouvoir sur quelques esprits grossiers[1], et Germain d'Auxerre parvint à relever un peu en Bretagne ce que les orthodoxes nommaient l'honneur de la grace divine[2]. Il faut dire, à la louange de cet homme, que sa propre conviction et son zèle personnel, plutôt qu'un ordre de l'autorité pontificale, l'avaient engagé à prêcher les Bretons, et qu'il portait un amour de frère à ceux qu'il essayait de convertir. Il en donna la preuve en marchant lui-même à la tête de ses prosélytes contre les conquérants saxons, qu'il fit reculer au cri d'*Al-*

416 à 500.

1. Bedæ presbyteri Historia. — Henrici hunting. Hist. pag. 329.

2. Bedæ presb. Hist. t. III, p. 10.

416 à 500. *leluia*, répété par toute sa troupe [1] : ce n'est pas ainsi que les agents accrédités de l'église romaine en usèrent avec la population bretonne établie dans le pays de Galles.

560 à 595. Au temps où les Anglo-saxons venaient d'achever la conquête de la plus belle partie de l'île de Bretagne, la dignité d'évêque ou de pape de Rome était possédée par un personnage habilement zélé pour la propagation de la foi catholique et l'agrandissement du nouvel empire romain qui s'établissait sur elle. Cet homme, appelé Grégoire, travaillait avec succès à resserrer de plus en plus autour de son siège apostolique les nœuds de la hiérarchie sacerdotale créée par la politique des empereurs. Les rois franks, chefs orthodoxes d'armées encore à demi payennes [2], étaient les grands alliés de Grégoire, et leur puissance redoutée au loin était la sanction de ses décrets pontificaux. Quand il jugeait à propos d'imposer aux évêques de la Gaule quelque nouvelle loi de subordina-

1. Victoria alleluiatica. (Horæ britannicæ, tom. II. p. 126-154.

2. Ita christiani sunt isti barbari, ut multos priscæ superstitionis ritus observent, humanas hostias atque impia sacrificia adhibentes. (Procopius, sub anno 540, inter script. rer. franc. tom. II. p. 38.)

tion envers lui-même ou les vicaires de son 560
choix, il adressait son ordonnance aux *glorieux* à 595.
personnages Hilde-berht et Thiode-berht[1], les chargeant de la faire exécuter par leur *force royale* et de punir les récalcitrants[2]. Des flat- 595.
teries outrées, les épithètes de très-illustre, de très-pieux, de très-chrétien, et l'envoi de certaines reliques à porter au cou dans les batailles, étaient de la part du pontife romain la solde peu coûteuse des bons offices du roi barbare[3].

Une pareille alliance avec les chefs des conquérants de la Grande-Bretagne fut de bonne heure l'objet de l'ambition du pape Grégoire; de bonne heure il forma le dessein de convertir les Anglo-saxons à la foi romaine, et de les enrôler comme les Franks parmi les vassaux de la souveraineté papale. Les pauvres chrétiens bretons, vaincus et dépossédés, ne troublèrent

1. Par corruption *Childebert* et *Thiébert*, en latin *Theodebertus*. Hild, held, jeune homme, guerrier, héros; berht, breht, briht, brillant. — Thiod, diet, un peuple, un grand nombre; et par extension, grandement, beaucoup.

2. Epistola Gregorii ad Childebertum regem, apud script. rer. franc. t. IV, p. 16.

3. Quæ collo suspensæ a malis omnibus vos tueantur. (Epistola Gregor. papæ ad Childebert. apud script. franc. t. IV. p. 17.)

595. point le Romain dans ses plans; ils n'essayèrent sur leurs ennemis payens aucune de ces prédications que l'église catholique appelait insidieuses quand elles ne venaient point de sa part. Le ressentiment de l'usurpation étrangère, le soin de la défense nationale occupaient trop leurs pensées pour qu'ils trouvassent la volonté ou le loisir de former avec leurs vainqueurs aucune liaison d'amitié [1].

Le pape Grégoire trouva donc le champ libre, et, pour préparer son entreprise, il fit chercher en plusieurs lieux, dans les marchés d'esclaves, des jeunes gens de race anglo-saxonne de dix-sept ou dix-huit ans [2]. Ses agents les achetaient et en faisaient des moines, leur imposant comme travail forcé la tâche d'apprendre de mémoire les dogmes orthodoxes, assez bien pour être capables de les enseigner dans leur langue. Il paraît que la plupart de ces missionnaires serfs furent rebelles au service auquel on les voulait dresser, car Grégoire, renonçant bientôt à son expédient bizarre, prit le parti d'envoyer des Romains à la conquête des ames anglo-saxonnes.

1. Epistolæ Gregorii papæ, passim.

2. Gregorii papæ epistolæ ad Candidum presbyterum, apud script. rer. franc. t. IV.

Le chef de cette mission s'appelait Augustin ; il 596.
fut consacré et intitulé d'avance évêque de l'Angleterre; ses compagnons le suivirent pleins de zèle jusqu'à la ville d'Aix[1], mais arrivés à ce point, ils s'effrayèrent de l'entreprise et voulurent retourner sur leurs pas. Augustin repartit seul pour aller demander au nom de tous à Grégoire la grace d'être exemptés de ce voyage périlleux, dont l'issue, disait-il, n'était rien moins que certaine chez un peuple d'une langue inconnue[2]. Mais le pape n'y consentit pas : « Il « est trop tard pour reculer, répondit-il, vous « êtes en route, vous devez marcher[3]. » Les missionnaires étaient tous moines d'un couvent annexé à la maison pontificale, ils avaient promis obéissance, ils obéirent et allèrent d'abord à Châlons où habitait Thiode-rik[4], fils de Hildeberht, roi d'une moitié de la portion orientale du pays conquis par les Franks[5]. Ensuite ils se

1. Aquæ Sextiæ.

2. Opera Gregorii papæ, t. IV, p. 55.

3. Opera Greg. papæ.

4. Par corruption *Thierri;* en latin, *Theodoricus.* Thiod, grandement; rik, brave, puissant.

5. Oster-frankene-rike. Ost-rike. Oster-liet. Osterland. En latin. *Austrifrancia*, *Austria*, *Austrasia*, *Regnum orientale.*

596. rendirent à Metz, où régnait sur l'autre moitié Thiode-berht, aussi fils de Hilde-berht [1].

Les Romains présentèrent à ces deux chefs des lettres pleines d'adulation, et d'une adulation assez grossière pour prouver que les pontifes de Rome avaient la plus mince opinion de l'intelligence de leurs alliés barbares, et la plus haute opinion de leur vanité. Grégoire savait que les Franks étaient en guerre avec les Saxons de la Germanie, leurs voisins du côté du nord, et, partant de ce fait, il n'hésitait pas à qualifier du nom de sujets des Franks les Anglo-saxons d'outre-mer que ses moines allaient convertir. « J'ai « pensé, écrivait-il aux deux fils de Hilde-berht, « j'ai pensé que vous deviez souhaiter avec ar- « deur l'heureuse conversion de vos sujets à la « foi que vous-mêmes professez, vous, leurs « maîtres et leurs rois; c'est ce qui m'a déter- « miné à faire partir Augustin le porteur des « présentes, avec d'autres serviteurs de Dieu, « pour y travailler sous vos auspices [2]. »

La mission remit aussi des lettres à l'aïeule

1. Epistola Gregorii papæ, ap. rerum franc. scriptores, tom. IV.

2. Subjectos vestros... reges et domini. (Opera Gregorii papæ, t. IV, p. 854.)

des deux jeunes rois, veuve de Sighe-berht[1] père 596.
de Hilde-berht, femme intrigante et ambitieuse qui, sous le nom de ses deux petits-fils, gouvernait la moitié de la Gaule. Elle était de la nation des Goths, alors refoulée par l'invasion franke au-delà des Pyrénées. Avant son mariage elle avait porté le nom de *Brune*, qui dans la langue germanique signifiait ce qu'il signifie dans notre langue actuelle; mais le Frank qui la prit pour épouse voulut orner et augmenter son nom, disent les historiens du temps, et il l'appela *Brune-hilde*, c'est-à-dire la fille brune[2]. D'arienne qu'elle était, elle devint catholique romaine; les prêtres de cette communion qui l'avaient rebaptisée et instruite louaient à l'envi la pureté de sa foi, et d'avance la proclamaient sainte, malgré les crimes dont chaque jour elle se couvrait, crimes presque incroyables par leur nombre et leur atrocité. « Vous dont le « zèle est ardent, les œuvres précieuses, et l'ame « corroborée par la crainte du Tout-Puissant, « écrivait le pape Grégoire à cette femme, nous

1. En latin, *Sigebertus*. Sig, sieg, sighe, victoire, victorieux; berht, brillant.

2. Par corruption *Brunehaut*; en latin, *Brunichildis*.

Ad nomen ejus ornandum et augendum. (Greg. Turon. inter script. rer. francic. t. II, p. 405.)

596. « vous prions de nous aider dans un grand ouvrage. La nation des Anglais nous a manifesté l'envie de recevoir la foi du Christ, et « nous voudrions contenter son désir [1]. » Les rois franks et leur ayeule s'inquiétèrent peu de vérifier cet ardent désir du peuple anglo-saxon, ou de le concilier avec la répugnance et les terreurs des missionnaires; ils accueillirent la mission, et la défrayèrent dans toute sa route vers la mer. Le chef des Franks occidentaux [2], quoiqu'en guerre avec ses parents de l'est, reçut les Romains non moins gracieusement qu'eux; on leur permit d'emmener des hommes de nation franke comme interprètes auprès des Saxons, qui parlaient presque la même langue [3].

Par un hasard favorable, il se trouva que l'un des plus puissants chefs anglo-saxons, Ethel-

1. Anglorum gentem velle fieri christianam. (Gregorii papæ operum t. II, p. 835.) Prona in bonis operibus.... in omnipotentis Dei timore, excellentiæ vestræ mens firmata est. (Ibid. et scriptor. rerum francicarum t. IV, p. 18-22.)

2. Wester-frankene-rike, West-rike: en latin, *Westricum*, par corruption *Neptricum*; ou *Westria*, par corruption *Neustria*; al. *Regnum occidentale*.

3. Naturalis ergo lingua Francorum communicat cum Anglis. (Willelmi Malmesb. Hist. p. 25.) — Bedæ presbyt. Hist. t. III, p. 25.

berht[1], roi du pays de Kent, venait d'épouser 596
une femme franke et de religion catholique. Cette nouvelle releva le courage des compagnons d'Augustin, et ils abordèrent avec confiance à cette même pointe de Thanet déjà fameuse par le débarquement des anciens Romains, et des deux frères qui avaient ouvert aux Saxons le chemin de la Bretagne. Les interprètes franks se rendirent auprès d'Ethel-berht; ils lui annoncèrent des hommes qui venaient de bien loin lui apporter une joyeuse nouvelle et l'offre d'un règne sans fin, s'il voulait croire à leurs paroles[2]. Le Saxon ne fit d'abord aucune réponse positive, et ordonna que les étrangers s'arrêtassent dans l'île de Thanet jusqu'au moment où il aurait délibéré sur le parti à prendre à leur égard. On peut croire que l'épouse fidèle de l'homme infidèle[3] ne resta pas oisive dans cet intervalle, et que toutes les effusions de la tendresse domestique furent employées à rendre

1. Al. Æthel-byrht, Æthel-briht. Æthel, ethel, edel, national, patriotique, de bonne race; berht, byrht, bright, brillant.

2. Nuncium ferre optimum, æterna in cœlis gaudia, et regnum sine fine. (Henrici huntingdoniensis Historia pag. 321.)

3. Voyez plus haut, p. 38.

596. le payen favorable aux moines de Rome. Il consentit à entrer en conférence avec eux; mais, par un reste de défiance, il ne put se résoudre à les recevoir dans sa maison ni dans sa cité royale, et vint les trouver dans leur île, où il voulut encore que l'entrevue eût lieu en plein air, pour prévenir l'effet de tout maléfice, dans le cas où ces étrangers en useraient contre lui [1]. Les Romains marchèrent au rendez-vous avec un appareil étudié, rangés en file, précédés d'une grande croix d'argent et d'un tableau du Christ; ils exposèrent l'objet de leur voyage et firent leurs propositions [2].

« Voilà de belles paroles et de belles pro-
« messes, leur répondit le roi payen; mais comme
« cela est pour moi tout nouveau, je ne puis
« sur-le-champ y ajouter foi, et abandonner la
« croyance que je professe avec toute ma nation.
« Cependant, puisque vous êtes venus de loin
« pour nous communiquer ce que vous-mêmes,
« à ce qu'il me semble, jugez utile et vrai, je
« ne vous maltraiterai point; je vous fournirai
« des provisions et des logements, et vous lais-

1. Ne, si quid maleficæ artis habuissent, eum superando deciperent. (Henrici huntingdon. Hist. p. 321.)

2. Ibid.

« serai libres de publier votre doctrine et de « persuader qui vous pourrez [1]. » 596.

Les moines se rendirent à la ville capitale, qu'on appelait la cité des hommes de Kent, en saxon, Kent-ware-byrig [2]; ils y entrèrent en procession, portant leur croix et leur tableau, et chantant des litanies. Ils eurent bientôt quelques prosélytes; une église bâtie autrefois par les Bretons, et abandonnée depuis la conquête saxonne, leur servit pour célébrer la messe; ils frappèrent les imaginations par de grandes austérités, ils firent même des miracles, et la vue de leurs prodiges gagna le cœur du roi Ethelberht, qui d'abord avait paru craindre de leur part quelque sortilège. Quand le chef du pays 596
de Kent eut reçu le baptême, la nouvelle reli- à
gion y devint la route de la faveur, et beaucoup 601.
d'hommes se précipitèrent dans cette route, quoique Ethel-berht, à ce que disent les historiens, ne voulût contraindre personne [3]. Il donna, pour gage de sa foi, à ses pères spirituels, des maisons et des fonds de terre; c'était dans tout

1. Bedæ presbyt. lib. I. cap. 25. — Henrici hunting. p. 321 et seq.

2. Al. Cant-ware-byrig; par corruption *Canterbury*.

3. Bedæ presbyt. Hist. — Henrici hunting. p. 321 et seq.

596 à 601. pays le premier salaire que réclamaient les prêtres romains convertisseurs des barbares. « Je « supplie ta grandeur et ta munificence, disait « le prêtre au roi néophyte, de me donner une « terre avec tous ses revenus, non pas pour moi, « mais pour le Christ, et de m'en faire acte de « cession solennelle, afin qu'en retour il t'ad« vienne un grand nombre de possessions dans « ce monde et encore un plus grand dans l'au« tre. » Le roi répondait : « Je te confirme la « propriété, sans réserve, de tout ce domaine qui « dépend de mon fisc, afin que cette terre te « soit une patrie, et qu'à l'avenir tu cesses d'être « étranger parmi nous [1]. »

Augustin prit le titre d'évêque du pays de Kent. La mission étendit ses travaux hors de ce territoire [2], et par la contagion de l'exemple elle obtint quelques succès chez les Saxons orientaux, dont le chef, appelé Sighe-berht [3], était parent d'Ethel-berht. Le pape Grégoire apprit avec une joie extrême qu'il avait des vassaux en Bretagne : « La moisson est grande, lui mandait Augustin, et

1. Vita S. Marculfi abattis, apud script. rer. francic. t. III, p. 425. — Diploma in append. ad Gregor. Turon.

2. Kent-ware, al. Cant-wara; en latin *Cantuarii*.

3. Voyez plus haut, pag. 59, le nom d'un roi frank

« les travailleurs n'y suffisent plus [1]. » A cette 601.
nouvelle, un second ban de missionnaires partit de Rome avec des lettres de recommandation adressées aux évêques de la Gaule, et une espèce de note diplomatique pour Augustin, le grand plénipotentiaire de l'église romaine en Bretagne. La note adressée à Mellitus et à Laurent, chefs de la nouvelle mission, était conçue en ces termes :

« Vous lui direz (à Augustin) qu'après de « mûres et graves réflexions sur l'affaire du « peuple anglais, j'ai arrêté dans mon esprit plu- « sieurs points importants : en premier lieu, il « faut se garder de détruire les temples des « idoles, il ne faut détruire que les idoles, puis « faire de l'eau bénite, en arroser les temples, « y construire des autels et y placer des re- » liques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une « chose bonne et utile qu'ils passent du culte « des démons au service du vrai Dieu, car tant « que la nation verra subsister ses anciens lieux « de dévotion, elle sera plus disposée à s'y « rendre, par un penchant d'habitude, pour « adorer le vrai Dieu [2].

1. Bedæ presbyt. Hist. lib. I, cap. 26.
2. Henrici huntingdon. Hist. p. 323.

601. « Secondement, on dit que les hommes de « cette nation ont coutume d'immoler des bœufs « en sacrifice; il faut que cet usage soit tourné « pour eux en solennité chrétienne, et que le « jour de la dédicace des temples changés en « églises, ainsi qu'aux fêtes des saints dont les « reliques y seront placées, on leur laisse cons- « truire, comme par le passé, des cabanes de « feuillage autour de ces mêmes églises; qu'ils « s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs ani- « maux, qui alors seront tués par eux, non plus « comme offrandes au diable, mais pour des « banquets chrétiens, au nom et en l'honneur « de Dieu, à qui ils rendront grace après s'être « bien rassasiés. C'est en réservant aux hommes « quelque chose pour la joie extérieure, que vous « les conduirez plus aisément à goûter les joies « intérieures[1]. »

Mellitus et Laurent remirent à Augustin, avec ces instructions, l'ornement du *pallium* ou du manteau pontifical qui, selon le cérémonial que l'église romaine avait emprunté de l'empire romain, était le signe visible et officiel du droit de commander à des évêques. Ils apportaient en

1. Henrici huntingdon. Hist. p. 323. — Script. rer. francic. t. IV, p. 30.

même temps un plan de constitution ecclésias- 601.
tique dressé d'avance à Rome, pour être appliqué au pays des Anglais, à mesure que s'y agrandiraient le terrain de la conversion et le domaine de la conquête spirituelle. Selon ce projet, Augustin devait ordonner douze évêques, et fixer dans la ville de Londres, quand cette ville deviendrait chrétienne, le siège métropolitain de qui releveraient les douze autres sièges. Pareillement, dès que la grande cité septentrionale appelée en latin Eboracum et en saxon Ever-wic[1], aurait reçu le christianisme, Augustin devait y instituer un évêque qui, recevant à son tour le pallium, deviendrait le métropolitain de douze autres. Le métropolitain futur, quoique dépendant d'Augustin durant la vie de ce dernier, sous les successeurs d'Augustin ne devait relever que de Rome seule[2].

C'est ainsi que se renouvelaient sous d'autres 601
formes, ces partages de provinces conquises ou à
à conquérir qui, dans des siècles antérieurs, 604.
avaient si souvent occupé le sénat romain. Le siège du premier archevêque des Saxons ne fut

1. Al. Eofor-wic; par contraction *York*.

2. Bedæ presbyst. Hist. t. II, p. 34. — Gregorii papæ epistolæ, p. 1163. — Horæ britannicæ, t. II, p. 259.

601 à 604. point établi à Londres comme l'ordonnaient les instructions papales, et, soit pour plaire davantage au roi nouveau-chrétien du pays de Kent, soit pour l'observer de plus près et se trouver mieux à portée de combattre en lui les retours de l'habitude, Augustin fixa sa demeure dans la cité de Canterbury et dans le palais même d'Ethel-berht. Un autre missionnaire romain s'é-
604. tablit comme simple évêque à Londres, capitale des Saxons orientaux, et Rofes-kester, aujourd'hui Rochester, entre Londres et Canterbury, fut le siège d'un second évêché. Le métropolitain et ses deux suffragants avaient la réputation de faire des miracles, et bientôt le bruit de leurs œuvres prodigieuses se répandit jusque dans la Gaule. Le pape Grégoire se servait habituellement de ces nouvelles pour ranimer dans le cœur des rois franks l'amour et la crainte de Rome[1]; mais, tout en se prévalant lui-même de la renommée d'Augustin, il ne voyait pas sans ombrage cette renommée s'agrandir, et son agent subalterne érigé en émule des apôtres[2]. Il existe

1. Epistolæ Gregorii papæ ad Brunichildem, ad Theudericum, ad Chlotarium, ap. script. rer. francic. t. IV, pag. 30-33.

2. Ut apostolorum virtutes, in signis quæ exhibet, imitari videatur. (Epist. Greg. pap. inter ejus opera, p. 928.)

une lettre ambiguë où le pape, n'osant exprimer 604.
toute sa pensée à cet égard, semble avertir l'apôtre des Saxons de ne point oublier son rang et son devoir, et de ralentir modestement l'exercice de ses pouvoirs surnaturels[1].

« En apprenant, dit Grégoire, les grandes 604 à
« merveilles que notre Dieu a voulu opérer par 605.
« vos mains, aux yeux de la nation qu'il a élue, « je m'en suis réjoui, parce que les prodiges « extérieurs servent efficacement à donner aux « ames du penchant vers la grace intérieure : « mais vous-même, prenez bien garde qu'au milieu de ces prodiges votre esprit ne s'enfle et « ne devienne présomptueux; prenez garde que « ce qui vous élève au-dehors en considération « et en honneur, ne vous soit au-dedans une « cause de chute par l'amorce de la vaine gloire[2]. » Ces conseils n'étaient pas sans motif, et le caractère ambitieux d'Augustin s'était déjà révélé à son patron : peu satisfait de sa dignité de métropolitain chez les Anglais, il avait convoité une suprématie plus flatteuse et en même temps plus lucrative sur des peuples anciennement chrétiens.

1. Greg. papæ epistolæ, p. 920.

2. Ne animus in suâ præsumptione se elevet, et unde foris per honorem tollitur, inde per inanem gloriam intus cadat. (Bedæ presbyt. Hist. l. II. p. 58.)

604 à 605. Dans l'une de ses dépêches à Rome, se trouvait entre autres choses cette question brève et péremptoire : « Comment dois-je traiter les évêques « de la Gaule et les évêques des Bretons[1] ? — Pour « les évêques de la Gaule, répondit Grégoire un « peu alarmé de la demande, je ne t'ai donné et « ne te donne aucune autorité sur eux, le pré- « lat d'Arles a reçu de moi le pallium, je ne puis « lui ôter son pouvoir ; c'est lui qui est le chef « et le juge des Gaulois, et il t'est interdit, à toi, « de mettre la faux du jugement dans le champ « d'autrui[2]. Quant aux évêques de race bretonne, « je te les confie tous ; enseigne les ignorants, « raffermis les faibles, et châtie à ton gré les mau- « vais[3]. »

L'énorme différence que le pontife romain jugeait à propos d'établir entre les Gaulois qu'il défendait contre les prétentions d'Augustin, et les Cambriens qu'il lui abandonnait, sera comprise, si l'on se rappelle que les Cambriens

1. Qualiter debemus cum Galliarum atque Britannorum episcopis agere ? (Gregor. papæ opera, p. 1158.)

2. Falcem judicii mittere non potes in alienam segetem. (Ibid.)

3. Britanniarum autem omnes episcopos tuæ fraternitati committimus, ut indocti doceantur, infirmi persuasione roborentur, perversi auctoritate corrigantur. (Bedæ Hist. t. II, p. 27.)

étaient schismatiques. Ces malheureux restes 604
d'une grande nation, resserrés dans un coin de à
leur ancienne patrie, avaient tout perdu, dit un 605.
de leurs vieux poètes, hormis leur nom, leur langage et leur Dieu[1]. Ils avaient sur la nature divine la même opinion que les Romains; ils croyaient en un seul Dieu en trois personnes, rémunérateur et vengeur, mais ne punissant point, comme l'établissaient les dogmes catholiques, les fautes du père sur sa postérité, accordant le don de la grace à quiconque pratiquait la justice, et ne damnant point les enfants morts avant d'avoir pu commettre un seul péché. Le dissentiment occasioné par cette différence de dogme entre l'église romaine et l'église bretonne était encore accru par l'observance de certaines formalités religieuses particulières aux Bretons. Ils ne plaçaient point la fète de Pâques précisément à l'époque fixée par les décrets des papes. Leurs moines n'étaient point vêtus, ni leurs prêtres tonsurés comme ceux du rit romain; surtout leurs moines étaient plus laborieux que ne l'ordonnaient les règles catholiques, car nul n'était reçu dans les couvents bretons s'il ne savait un art ou un métier[2], et

1. Taliesin, Archæology of Wales, vol. I, p. 95.

2. Ars unicuique dabatur, ut ex opere manuum quoti-

604 à 605. les religieux de chaque couvent étaient partagés en deux bandes qui alternativement priaient à la maison et sortaient pour aller au travail[1]. Les Cambriens avaient des évêques; mais ces évêques étaient la plupart du temps sans siège fixe, ils habitaient tantôt une ville, tantôt l'autre, comme de véritables surveillants, et leur archevêque siégeait de même indifféremment soit à Kerléon[2] sur l'Usc, soit à Menew[3], aujourd'hui Saint-David. Cet archevêque, indépendant de toute autorité étrangère, ne recevait point le pallium et ne le sollicitait point : mais c'étaient là des crimes irrémissibles aux yeux de ces prêtres de Rome si tolérants d'ailleurs pour les sacrifices payens[4]. C'en était assez pour que le pape Grégoire ne reconnût comme autorité religieuse aucun des évêques de la Cambrie, et se crût en

diano, se posset in victu necessario continere. (Vita S. Winwaloei. Preuves de l'histoire de Bretagne, tom. II, pag. 25.)

1. Horæ britannicæ, tom. II, pag. 232.

2. Al. Caër-Lleon.

3. Al. Mynyw. En latin *Menevia*.

4. Inter alia innumerabilium scelerum facta... (Bedæ, presbyt. Hist. pag. 21. — Trioedd ynys Prydain, Cambro-Briton. t. II, pag. 170. — Horæ britannicæ, t. II, pag. 223 à 232. — Ibid. 78 à 86.

droit de les livrer tous en tutelle et en correction à son serviteur Augustin. 604 à 605.

Augustin, par un message exprès, signifia au clergé des vaincus de la Grande-Bretagne l'ordre de le reconnaître comme archevêque souverain de l'île entière, sous peine d'encourir la colère de Rome et celle des Saxons. Pour démontrer aux prêtres cambriens la légitimité de sa requête impérieuse, il leur assigna une conférence sur les bords de la Saverne, limite de leur territoire et du territoire des conquérants. L'assemblée se tint en plein air sous un grand chêne[1]. Augustin y somma les Bretons de réformer leurs pratiques religieuses selon les usages de Rome, de se rallier à l'unité catholique, de lui prêter à lui-même obéissance, et de s'employer sous sa conduite à la conversion des Anglo-saxons. A l'appui de sa harangue étudiée, il fit paraître un prétendu aveugle, Saxon de naissance, et lui rendit la vue[2]; mais ni l'éloquence du Romain ni son miracle n'eurent le pouvoir d'effrayer les Cambriens, et de leur faire abjurer leur vieil

1. Cet arbre fut long-temps appelé le chêne d'Augustin; en saxon, Augustines-ac. V. Bedæ Hist. tom. II, pag. 45.

2. Oblatus est quidam de genere Anglorum luce privatus. (Ibid. pag. 45-46.)

605 à 607. esprit d'indépendance. Augustin ne se rebuta point ; il fixa une seconde entrevue où se rendirent complaisamment sept évêques de race bretonne et beaucoup de religieux, la plupart sortis d'un grand monastère appelé Bangor[1], et situé au nord du pays de Galles, sur les bords de la rivière de Dée.

A leur approche, le fier Romain dédaigna de se lever de son siège, et cette marque d'orgueil les blessa d'abord : « Nous n'avouerons jamais, « dit celui d'entre eux qui portait la parole, nous « n'avouerons jamais les prétendus droits de l'am-« bition romaine, non plus que ceux de la tyran-« nie saxonne. Nous devons, il est vrai, au pape « de Rome la soumission de charité fraternelle, « de même qu'à tous les chrétiens ; mais, pour « la soumission d'obéissance, nous ne la devons « qu'à Dieu, et après Dieu à notre vénérable « surveillant, l'évêque de Ker-léon sur l'Usc. « D'ailleurs nous demandons pourquoi ceux qui « se glorifient d'avoir converti les Saxons ne les « ont jamais réprimandés de leurs violences « contre nous et de leurs usurpations sur nous[2] ? »

1. Al. ban-chor, le grand chœur, la grande église.

2. Manuscrits bretons, cités dans le tome II des Horæ britannicæ, pag. 267, 268.

Pour toute réponse, Augustin fit aux prêtres gallois une sommation définitive de le reconnaître comme archevêque, et de l'aider à convertir les Germains de l'île de Bretagne. Les Gallois répliquèrent unanimement qu'ils ne lieraient point amitié avec les envahisseurs de leur pays, tant que ceux-ci ne restitueraient pas ce qu'ils avaient injustement ravi, « et quant à « l'homme, ajoutèrent-ils, qui ne se lève pas de- « vant nous, quant il n'est que notre égal, ja- « mais nous ne le prendrons pour supérieur[1]. « Eh bien donc! s'écria le Romain avec un « ton de menace, puisque vous ne voulez point « la paix avec des frères, vous aurez la guerre « avec des ennemis; puisque vous refusez d'en- « seigner avec moi le chemin de la vie à la na- « tion saxonne, cette nation viendra sous peu « vous apprendre le chemin de la mort[2]. » 605 à 607.

En effet peu de temps s'écoula, et le roi d'une peuplade anglo-saxonne, encore payenne, descendit de la contrée du nord, vers le lieu même où s'était tenue la conférence. Les religieux de Ban- 607.

1. Si modo nobis assurgere noluit, quanto magis, si ei subdi cœperimus, nos pro nihilo contemnet. (Bedæ presbyt. Hist. tom. II, pag. 47.)

2. Si nationi Anglorum noluissent viam vitæ predicare... (Ibid.)

607. gor sur la Dée, se souvenant de la menace d'Augustin, quittèrent leur couvent en grande terreur, et s'enfuirent vers l'armée que rassemblait le chef de la province galloise de Powis. Cette armée fut vaincue, et, dans la déroute, le payen vainqueur aperçut une troupe d'hommes singulièrement vêtus, sans armes, et tous agenouillés. On lui dit que c'étaient les gens du grand monastère, et qu'ils priaient pour le salut des leurs. « S'ils « crient à leur dieu pour mes ennemis, répliqua « le Saxon, ils combattent contre moi quoique « sans armes [1] » et ils les fit tous massacrer, au nombre de deux cents. Le monastère de Bangor, dont le chef avait porté la parole dans la fatale entrevue avec Augustin, fut détruit de fond en comble : « et c'est ainsi, disent les auteurs ec« clésiastiques, que s'accomplit la prédiction du « saint pontife, et que furent châtiés les perfides « qui avaient dédaigné, de sa part, l'offre de leur « salut éternel [2]. » Plusieurs siècles après cette sanglante expédition, il se trouva des amis de

1. Si adversum nos ad deum suum clamant, profecto et ipsi, quamvis arma non ferant, contra nos pugnant. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, p. 47.)

2. Ut temporalis interitus ultionem sentirent perfidi, quod oblata sibi perpetuæ salutis consilia spreverant. (Ibid.)

l'église romaine qui en rougirent pour elle, et 607.
qui, afin de l'absoudre par une fraude pieuse, falsifièrent dans quelques manuscrits le récit de l'historien original, de manière à faire penser qu'Augustin était mort quand eut lieu le combat contre les Bretons et le massacre des moines de Bangor[1]. Augustin était vieux à cette époque, mais il vécut encore au moins un an après l'exécution militaire qu'il avait prédite[2].

A sa mort, Laurent, comme lui Romain de 608 à 616.
nation, prit le titre d'archevêque; les Romains Mellitus et Justus étaient encore évêques, l'un à Londres et l'autre à Rochester. Le premier avait su gagner au christianisme Sig-berht, parent d'Ethel-berht, roi des Saxons orientaux, qui, pour preuve de ferveur chrétienne, faisait dresser dans sa nouvelle église des autels en l'honneur du pape Grégoire[3], et entourait les prêtres romains d'honneurs et d'autorité. Mais cela ne

1. Quamvis ipso, jam multo ante tempore, ad cœlestia regna translato. (Bedæ Hist. pag. 47.) Ces mots sont interpolés selon l'opinion de Goodwin et du Dr Hammond. Voy. Horæ britannicæ, t. II, pag. 371.

2. Completum Augustini presagium. (Bedæ Hist. t. II, pag. 47.)

3. In medio, altare in honorem B. Gregorii papæ dedicatum. (Bedæ Hist. pag. 47.)

608 à 616. fut pas de longue durée; à ce roi fervent succédèrent des hommes tièdes ou malveillants pour le nouveau culte, et quand les deux fils de Sigberht, qu'on nommait familièrement Siberht ou Sib, eurent mis leur père dans la tombe, ils retournèrent au paganisme, et abolirent toutes les lois dirigées contre la vieille religion nationale. Mais comme ils étaient d'un caractère doux, ils ne persécutèrent d'abord ni l'évêque Mellitus, ni le petit nombre de vrais croyants qui persistaient à l'écouter, ils se rendirent même à l'église chrétienne par passe-temps, et peut-être par une sorte d'incertitude secrète.

Un jour que le Romain donnait à ses fidèles la communion de l'eucharistie : « Pourquoi, lui dirent les deux jeunes chefs, ne nous « offres-tu pas comme aux autres de ce pain si « blanc que tu donnais à notre père Sib[1]? — Si « vous vouliez, répondit l'évêque, vous laver dans « la fontaine de salut où votre père a été lavé, « vous auriez comme lui votre part de ce pain « salutaire. — Nous ne voulons pas entrer dans « la fontaine, nous n'en avons nul besoin, et

1. L'usage de ces sortes de diminutifs pour les noms propres subsiste encore en Angleterre.

Quare non et nobis panem nitidum porrigis?... (Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 51.)

« cependant nous avons envie de nous restaurer 608
« avec ce pain[1]. » Ils renouvelèrent plusieurs fois à 616.
cette bizarre demande : toujours le Romain leur répéta qu'il ne pouvait y accéder, et eux imputant ses refus à une obstination de mauvaise grace, s'en irritèrent. « Puisque tu ne veux pas, dirent-« ils, nous complaire dans une chose si aisée, « tu sortiras de notre pays[2]. »

Ils le chassèrent en effet de Londres, lui et
tous ses compagnons. Les bannis vinrent dans 616.
le pays de Kent, auprès de Laurent et de Justus qu'ils trouvèrent aussi découragés par la tiédeur et le peu d'amour pour eux du successeur d'Ethel-berht. Tous prirent la résolution de passer en Gaule; Mellitus et Justus partirent ensemble; mais Laurent, sur le point de les suivre, voulut tenter un dernier effort pour changer l'esprit du roi de Kent, duquel dépendait, à ce qu'il paraît, le christianisme de la contrée. La dernière nuit qu'il devait passer chez les Saxons, il fit dresser son lit dans l'église de Saint-Pierre,

1. Nolumus fontem illum intrare, quia nec illo opus nos habere novimus; sed tamen pane illo refici voluimus. (Bedæ presbyt. Hist., t. II, p. 51.)

2. Si non vis assentire nobis in tam facili causa quam petimus, non poteris jam in nostra provincia demorari. (Ibid.)

616. bâtie à Canterbury par l'ancien roi[1]; et au matin, il en sortit meurtri de coups, blessé, et tout couvert de sang. Dans cet état il se rendit auprès d'Ed-bald[2], fils d'Éthel-berht : « Vois, lui « dit-il, ce que m'a fait Pierre pour me punir « d'avoir songé à quitter son troupeau[3]. » Le Saxon fut frappé de ce spectacle, et trembla d'encourir lui-même la vengeance de ce Pierre qui châtiait si durement ses amis. Il invita Laurent à demeurer, rappela Justus, et promit d'employer sa puissance à convertir de nouveau les apostats. Grace aux secours du bras temporel, la foi se ranima, pour ne plus s'éteindre, sur les deux rives de la Tamise. Mellitus fut le successeur de Laurent dans le siège archiépiscopal,
616 à 620. Justus succéda à Mellitus; et le roi de Kent, Ed-bald, qui avait voulu les chasser tous, fut complimenté par le pontife de Rome sur la pureté de sa croyance et la perfection de ses œuvres chrétiennes[4].

1. Jussit in ecclesia stratum sibi parari. (Bedæ presbyt. Hist., t. II, p. 51.)

2. Al. Æd-bald, Ead-bald. Ed, ead, heureux; bald, bold, hardi.

3. Propterea quod Dei gregem esset relicturus. (Chron. saxon. ed. Gibson.)

4. Bedæ Hist. t. II, p. 51. — Henrici hunt. p. 326.

Peu d'années après ces événements, une sœur d'Ed-bald, nommée Éthel-berghe[1], fut mariée au chef payen de la contrée au nord de l'Humber. La nouvelle épouse partit du pays de Kent accompagnée d'un prêtre, Romain de naissance, appelé Paulin, qui fut d'avance consacré archevêque d'York, selon le plan du pape Grégoire, et dans l'espérance que la femme fidèle séduirait le mari infidèle. Le roi de Northumbrie[2], appelé Ed-win[3], laissa son épouse Éthel-berghe professer la religion chrétienne, sous les auspices de l'homme qu'elle avait amené, et dont les cheveux noirs et le visage brun et maigre étaient un objet de surprise pour la race à chevelure blonde des habitants du pays[4]. Quand la femme d'Ed-win devint mère, Paulin annonça gravement au roi anglo-saxon qu'il avait obtenu pour elle la grace d'enfanter sans douleur, à condi-

616 à 620.

620.

1. Al. Æthel-byrg. Èthel, noble; burg, burgh, burh, byrh, berg, sécurité, protecteur, protectrice.

2. *Northumbria*, en saxon, Northan-hymbra-land, al. North-humber-land, le pays au nord de l'Humber.

3. Al. Ead-win. Ed, heureux; win, chéri, et aussi vainqueur.

4. Vir longæ staturæ, paululum incurvus, nigro capillo, facie macilenta, naso adunco pertenui, venerabilis simul et terribilis aspectu. (Bedæ Hist. pag. 66.)

620. tion que l'enfant serait baptisé au nom du Christ[1]. Dans l'effusion de sa joie paternelle, le payen permit tout ce que souhaitait sa femme ; mais pour sa part, il ne voulut écouter aucune proposition de baptême : seulement il laissait parler ceux qui désiraient le convertir, raisonnait avec eux, et quelquefois les embarrassait [2].

Afin de le déterminer au goût des biens célestes par l'attrait des choses de la terre, il vint de Rome une lettre du pape Boniface, adressée au *glorieux* Ed-win. « Je vous transmets, écri- « vait le pontife, la bénédiction de votre protec- « teur, le bienheureux Pierre, prince des apôtres, « c'est-à-dire une chemise de lin, ornée de bro- « deries d'or, et un manteau de laine fine d'An-
625 « cône [3]. » Éthel-berghe reçut de même, pour
à
628. gage de la bénédiction de l'apôtre Pierre, un peigne d'ivoire doré [4] et un miroir d'argent. Ces dons furent agréés, mais ils ne décidèrent point le roi Ed-win, dont l'esprit réfléchi ne pouvait être vaincu que par une forte impression morale [5].

1. Quod precibus suis obtinuerit, ut regina pareret absque dolore. (Henrici huntingd. Hist. pag. 327.)
2. Quid ageret discutiebat, vir natura sagacissimus. (Ib.)
3. Id est, camisiam unam... (Ibid.)
4. Id est, pectinem eburneum auratum. (Ibid.)
5. Bedæ Hist. tom. II. pag. 58.

Il y avait dans la vie du Saxon une aventure 625
extraordinaire dont il croyait avoir gardé le se- à 628.
cret à tous les hommes; mais ce secret lui avait probablement échappé parmi les confidences du lit nuptial. Dans sa jeunesse, et avant qu'il fût roi, il avait couru de grands périls de la part d'ennemis qui voulaient sa mort. Tombé entre leurs mains, sans espoir probable de salut, son imagination échauffée lui fit voir en songe un personnage inconnu qui, s'approchant d'un air grave, lui dit : « Que promettrais-tu à qui vou- « drait et pourrait te sauver? — Tout ce qui « sera jamais en mon pouvoir, répondit le Saxon. « — Eh bien, reprit l'inconnu, si celui qui peut « te sauver n'exigeait de toi que de vivre selon « ses conseils, les suivrais-tu? » Ed-win le jura, et l'apparition étendant une main et la lui posant sur la tête, dit : « Quand un pareil signe « se représentera à toi, rappelle-toi ce moment « et ce discours[1]. » Ed-win se tira de danger par des hasards heureux, mais le souvenir de son rêve lui resta gravé profondément dans la pensée.

Un jour qu'il était seul dans son appartement,

1. Cum ergo hoc tibi signum advenerit, memento hujus temporis et sermonis. (Bedæ Historia, pag. 63.—Henrici huntingd. pag. 327.)

625 la porte s'ouvrit tout-à-coup, et il vit venir à
à
628. lui un personnage marchant gravement comme celui du songe, qui s'approcha, et, sans prononcer un seul mot, lui posa la main sur la tête. C'était Paulin, à qui le Saint-Esprit, selon les historiens ecclésiastiques[1], avait révélé le moyen infaillible de vaincre son obstination. La victoire fut complète; le Saxon, frappé de stupeur, tomba la face contre terre, et le Romain, devenu son maître, le releva avec bonté. Ed-win promit d'être chrétien, mais imperturbable dans son bon sens, il promit pour lui seul, disant que les hommes du pays verraient eux-mêmes ce qu'ils devaient faire[2]. Paulin lui demanda de convoquer le grand conseil qui se réunissait autour des rois germains, dans toutes les occasions importantes, et auquel assistaient sous le nom d'anciens[3] ou de sages[4], les magistrats, les riches possesseurs de terres, les guerriers de
628. haut grade et les prêtres des dieux. Ed-win exposa devant les sages assemblés les motifs de son changement de croyance, et s'adressant à chacun

1. Bedæ Hist. t. II, pag. 62.

2. Quid eis videretur. (Ibid.)

3. Elder-menn, al. Ealdor-menn, *seniores*.

4. Witan, weisen, *sapientes*. L'assemblée s'appelait witena-gemote, *sapientium conventus*.

des assistants, l'un après l'autre, il demanda ce 628.
qu'il leur semblait à tous de cette doctrine nouvelle pour eux.

Le chef des prêtres parla le premier : « Mon « avis, dit-il, est que nos dieux sont sans pou« voir, et voici sur quoi je me fonde. Pas un « homme, dans tout le peuple, ne les a servis « avec plus de zèle que moi, et pourtant, je suis « loin d'être le plus riche et le plus honoré parmi « le peuple ; mon avis est donc que nos dieux « sont sans pouvoir [1]. » Un chef des guerriers se leva ensuite et parla en ces termes :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose « qui arrive parfois dans les jours d'hiver lorsque « tu es assis à table avec tes capitaines et tes « hommes d'armes [2], qu'un bon feu est allumé, « que ta salle est bien chaude, mais qu'il pleut, « neige et vente au dehors. Vient un petit oiseau « qui traverse la salle à tire d'aile, entrant par « une porte, sortant par l'autre ; l'instant de ce « trajet est pour lui plein de douceur, il ne sent « plus ni pluie ni orage ; mais cet instant est ra« pide, l'oiseau fuit en un clin d'œil, et de l'hiver

1. Unde nil valere deos probavi. (Bedæ Hist. tom. II. pag. 62.)

2. Mid thinum Ealdormannum and Thegnum. (Traduction saxonne de l'Histoire de Bède.)

628. « il repasse dans l'hiver [1]. Telle me semble la vie « des hommes sur cette terre, et sa durée d'un « moment comparée à la longueur du temps qui « la précède et qui la suit. Ce temps est téné- « breux et incommode pour nous ; il nous tour- « mente par l'impossibilité de le connaître ; si « donc la nouvelle doctrine peut nous en ap- « prendre quelque chose d'un peu certain, elle « mérite que nous la suivions [2] ».

Après que les autres chefs eurent parlé et que le Romain eut exposé ses dogmes, l'assemblée, votant comme pour la sanction des lois nationales, renonça solennellement au culte des anciens dieux ; mais quand le missionnaire proposa de détruire les images de ces dieux, nul, parmi les nouveaux chrétiens, ne se sentit assez fermement convaincu pour braver les dangers de cette profanation ; nul, excepté le grand-prêtre. Il demanda au roi des armes et un cheval étalon pour violer la loi de son ordre, qui interdisait aux prêtres l'habit de guerre et toute autre monture qu'une jument [3]. Ceint de l'épée et bran-

1. Of wintra in winter cometh. (Traduct. saxonne de l'Hist. de Bède.)

2. Henrici huntingdon. Hist. pag. 328.

3. Accepto equo admissario, cum pontifici idolorum non liceret nisi super equam equitare. (Ibid.)

dissant un javelot, il galoppa vers le temple, et à la vue de tout le peuple, qui le croyait hors de sens, il frappa de sa lance les murs et les images. On éleva une maison de bois où le roi Ed-win et un grand nombre d'hommes furent baptisés[1]. Paulin ayant ainsi conquis en réalité l'épiscopat dont il portait le titre, parcourut les contrées de Deïre[2] et de Bernicie, et baptisa dans les eaux de la Swale et de la Glen ceux qui s'empressaient d'obéir au décret de l'assemblée des sages[3]. 628.

L'influence politique du grand royaume de Northumberland entraîna vers le christianisme la population des Anglais orientaux habitant au midi de l'Humber et au nord des Saxons de l'est. Ce peuple avait déjà reçu quelques prédications des évêques romains du sud, mais les deux religions s'y balançaient encore avec une telle égalité, que le chef du pays, nommé Red-wald[4], avait dressé deux autels dans le même temple, l'un pour le Christ et l'autre pour les dieux des 628 à 655.

1. Baptisatus in domo lignea. (Scriptores collecti a Selden, t. II, pag. 1634.)

2. Par corruption au lieu du cambrien Deywr ou Deïfr. Voyez plus haut, pag. 26.

3. Wittena-gemote. Henrici huntingd. pag. 328.

4. Al. Ræd-wald. Ræd, red, parole, conseil, conseiller; wald, weald, walt, puissant, gouvernant.

655. Teutons, qu'il priait alternativement [1]. Trente ans après la conversion des habitants des rives de l'Humber, une femme de ce pays convertit le chef de la contrée des Marches, qui s'étendait depuis l'Humber jusqu'à la Tamise. Les derniers Anglo-saxons qui gardèrent leur ancien
688. culte furent ceux des côtes du sud; ils n'y renoncèrent qu'à la fin du septième siècle [2].

Huit moines romains furent successivement archevêques de Canterbury, avant que cette dignité, instituée pour les Saxons, parvînt à un homme de race saxonne [3]. Les successeurs d'Augustin ne renoncèrent point à l'espoir de contraindre le clergé de la Cambrie à plier sous leur autorité. Ils accablèrent les prêtres gallois de sommations et de messages; ils étendirent même leurs prétentions ambitieuses sur les prê-
608 tres de l'île d'Erin aussi indépendants que les
à Bretons de toute suprématie étrangère, et telle-
610. ment zélés pour la foi chrétienne, que leur patrie était surnommée l'île des Saints. Mais ce mérite de sainteté était nul aux yeux de la colonie romaine qui venait de s'impatroniser sur la partie

1. Horæ britannicæ, t. II, pag. 287.

2. Scriptores editi a Selden, t. II, pag. 1634. — Henrici huntingdon. Hist. pag. 328 et seq.

3. Berht-wald ou Briht-weald.

de la Bretagne conquise par les Anglo-saxons. 608 à
Elle envoya aux habitants d'Erin des messages 610.
pleins d'orgueil et d'aigreur : « Nous, députés « du siège apostolique dans les régions occidentales, nous avons naguère follement cru à la « réputation de sainteté de votre île ; mais nous « le savons aujourd'hui à n'en plus douter, vous « ne valez pas mieux que les Bretons [1]. Le voyage « de Columban dans la Gaule et celui d'un certain « Dagamman en Bretagne nous en ont pleinement convaincus ; car, entre autres choses, ce « Dagamman a passé par les lieux où nous habitons, et non-seulement il a refusé de venir « manger à notre table, mais encore de prendre « son repas dans la même maison que nous [2]. »

Les crimes de l'autre Hibernien étaient d'une 563 à
nature différente, et méritent d'être rapportés : 610.
Columban, ou plus exactement Colum, avait commencé sa carrière de prédicateur chrétien par traverser les lacs de la Bretagne septentrionale dans un bateau d'osier recouvert de peaux, afin de visiter, au nom du Christ, la race sauvage

1. Nihil discrepare a Britonibus. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 47.)

2. Non solum cibum nobiscum, sed in eodem hospitio quo vescebamur, sumere noluit. (Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 47.)

563 à 610. des montagnards du nord-ouest [1]. Il n'y avait point là de femmes chrétiennes pour séduire un mari payen, et Colum n'avait ni tuniques bordées de pourpre, ni manteaux de laine fine à offrir sous le nom de saint Pierre; il était pauvre, il fut souvent rebuté, et souvent courut le danger de la vie [2]. Il ne fonda point d'évêchés, et ne s'intitula jamais évêque; seulement il établit, sur un rocher des Hébrides [3], une école et un couvent d'hommes pauvres et laborieux comme lui. Après avoir converti seul beaucoup de gens chez les Scots et chez les Pictes, il se rendit en Gaule avec dix compagnons, afin d'aller prêcher dans les Vosges, pour les bûcherons et les chevriers. Les hommes d'Erin s'arrêtèrent au pied des montagnes, près d'une source d'eau chaude, dans un ancien village en ruines qui se nommait Luxovium en latin, et Luxeu dans la langue romane vulgaire [4].

Ce lieu faisait partie du territoire de Thioderik, roi des Franks orientaux, qui, attiré par

1. Gaels, Gwyddils. Voyez pag. 4.

2. Horæ britannicæ, t. II, pag. 302.

3. L'île d'Hy ou d'Iona.

4. Henrici hunting. Hist. pag. 380. — Muller, Histoire de la confédération suisse, t. I, pag. 159. — Horæ britannicæ, pag. 302-308.

le bruit public, vint visiter les étrangers et leur 609
demander des prières. Colum, peu habitué à mé- à 610.
nager les puissants, fit au visiteur des remontrances sévères sur ses mœurs et sur la mauvaise vie qu'il menait avec des femmes débauchées, de telle façon que la race royale des Franks ne se propageait plus que dans les lieux infâmes [1]. Ces reproches déplurent moins au roi qu'à l'aïeule du roi, à cette même Brune-hilde en qui le pape Grégoire avait reconnu des trésors inépuisables de sainteté et de grace divine [2], et qui, pour gouverner plus sûrement son petit-fils, l'éloignait et le dégoûtait du mariage, lui fournissant de ses propres mains des femmes de plaisir et de belles esclaves. A l'instigation de cette reine,
une accusation d'hérésie au premier chef fut por- 610.
tée devant un concile d'évêques contre l'homme qui avait osé se montrer plus sévère que l'église romaine sur la moralité des potentats barbares. Il fut condamné par sentence unanime, et banni de la Gaule avec ses compagnons. C'est probablement sur cet arrêt que les évêques romains

1. Ut regia proles ex lupanaribus videretur emergere. (Fredegarii scholastici Chron. inter script. rer. franc. t. III, pag. 424.)

2. Epistola Gregorii papæ ad Brunichildem; ap. script. rer. franc. t. IV, pag. 20-34.

610. de la Bretagne saxonne jugèrent que le christianisme des habitants de l'Hibernie était d'une nature suspecte, et qu'il avait besoin d'être épuré et réformé par eux[1].

610 à 755. La même église, qui expulsait de la Gaule les ennemis des vices des rois franks, donnait aux rois Anglo-saxons des croix bénites pour étendards, quand ils allaient exterminer les vieux chrétiens de la Bretagne[2]. Ceux-ci, dans leurs poésies nationales, accusent en partie de leurs désastres une conspiration étrangère, et des moines qu'ils nomment injustes[3]. Dans la conviction où ils étaient de cette malveillance de l'église romaine envers eux, ils s'affermissaient de plus en plus dans la volonté de repousser ses dogmes et son empire; ils aimaient mieux s'adresser, et s'adressèrent en effet plusieurs fois à l'église de Constantinople, pour prendre conseil sur les difficultés théologiques. Le plus renommé de leurs vieux sages, à la fois prêtre, chrétien et barde, maudit dans ses vers le pas-

1. Fredegarii scholast. Chron. int. script. rer. franc. t. III, pag. 427. — Hist. de Bretagne par dom Lobineau, t. I, pag. 32.

2. Bedæ presbyt. Hist. t. II, pag. 73.

3. Horæ britann. t. II, pag. 290.

teur négligent qui ne garde pas le troupeau de 610
Dieu contre la dent des loups de Rome[1]. à 755.

Mais les Romains, grace à la terreur des haches saxonnes, firent plier peu à peu l'esprit indépendant des églises schismatiques de la Bretagne.
Au huitième siècle, un évèque de la Cambrie 755.
septentrionale se mit à célébrer la fète de pâques au jour prescrit par les conciles catholiques; les autres évêques s'élevèrent contre ce changement, et, au bruit de cette dispute, les Anglo-saxons firent une irruption dans les cantons du sud où l'opposition se manifestait[2]. Pour conjurer la guerre étrangère et le ravage de son pays, un chef gallois essaya de sanctionner par son autorité civile l'altération des anciennes coutumes religieuses, et l'esprit public
s'en irrita au point que le chef fut tué dans une 777.
révolte. Cependant cet esprit lui-même s'affaiblit par degrés, et l'église de Rome eut des vassaux dans le pays de Galles[3].

Ses vassaux anglo-saxons lui rendirent au centuple les présents qu'ils avaient reçus d'elle, et les bénédictions de l'apôtre Pierre furent payées

1. Cattawg, Horæ britannicæ, t. II, p. 277.

2. Extraits de Caradoc de Llancarvan, historien gallois. Horæ britannicæ, t. II, pag. 367.

3. Horæ britannicæ, t. II, pag. 317-320.

600 en rentes annuelles. Les successeurs des anciens
à
656. chefs de pirates Hengst, Horse, Kerdic, Ælle et Ide, parés de titres latins ou grecs que les prêtres romains leur enseignèrent à joindre à leurs noms [1], et portant à la main, comme insigne de leur pouvoir, un bâton à fleurons dorés, au lieu d'une hache de bataille, cessèrent de mettre au premier rang les exercices de la guerre [2]. Leur ambition fut d'avoir autour d'eux, non de grandes troupes de braves, comme leurs pères, mais de nombreux couvents selon la règle de saint Benoît, la plus en faveur auprès des papes. Souvent eux-mêmes coupaient leur longue chevelure pour se vouer à la réclusion, et, si le besoin d'une vie active les retenait au milieu des affaires, ils comptaient comme un des grands jours de leur règne la consécration d'un monastère. Cet événement était célébré avec tout l'appareil des solennités nationales [3]; les chefs, les évêques, les guerriers, les sages

1. Rex, imperator, βασιλεὺς.

2. Exercitium armorum in secundis ponentes... (Willelmi malmesburiensis, pag. 101.)

3. Jussit indici per totam nationem omnibus thanis, episcopis, comitibus, omnibusque qui Deum diligerent, et constituit diem quo monasterium consecraretur. (Chron. saxon. ed Gibson, pag. 55.)

du peuple se rassemblaient, et le roi s'asseyait au milieu d'eux, entouré de sa famille. Quand les murs nouvellement bâtis avaient été arrosés d'eau bénite et consacrés sous les noms des bienheureux Pierre et Paul, les deux grands saints de l'orthodoxie, le roi saxon se levait et disait à haute voix [1] : 600 à 656.

« Graces soient rendues au Dieu très-haut, 656.
« de ce que j'ai pu faire quelque chose en l'hon-« neur du Christ et des saints apôtres. Tous tant « que vous êtes ici, soyez témoins et garants de « la donation faite par moi aux moines de ce « lieu, des terres, marais, étangs, cours d'eau « ci-après désignés... Je veux qu'ils les tiennent « et possèdent entièrement et d'une manière « royale [2], de sorte qu'aucun impôt n'y soit levé, « et que le monastère ne soit sujet d'aucune « puissance sur terre, excepté Rome; car c'est « là qu'iront chercher et visiter saint Pierre ceux « d'entre nous qui ne peuvent aller à Rome. Que « ceux qui me succéderont, soit mon fils, soit « mes frères, soit tout autre, maintiennent cette « donation inviolablement en tant qu'ils veulent « participer à la vie éternelle, en tant qu'ils

1. Chron. sax. ed. Gibson, pag. 55.

2. Adeo regaliter, adeoque libere... (Ibid.)

656. « veulent être sauvés du feu éternel ; quiconque « en retranchera quelque chose, que le portier « du ciel retranche de sa part dans le ciel ; qui- « conque y ajoutera quelque chose, que le por- « tier du ciel ajoute à sa part dans le ciel [1]. » Le roi prenait ensuite la feuille de parchemin qui contenait l'acte de donation, et il y traçait une croix ; après lui sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs, les évêques, les officiers publics, et tous les personnages de haut rang inscrivaient successivement le même signe, en répétant cette formule : « Je confirme par ma bouche et par « la croix du Christ [2]. »

656 à 684. Cette bonne intelligence des Anglo-saxons avec l'église de Rome, ou plutôt leur asservissement à cette église, ne fut pas de très-longue durée. Le prestige d'imagination s'affaiblit, et la honte de la dépendance se fit sentir par degrés. Pendant que certains rois courbaient le front devant le représentant de l'apôtre qui ouvrait et fermait le ciel [3], il y en eut qui répudièrent ou-

1. Quicumque nostrum munus diminuerit, diminuat ejus partem cœlestis janitor in regno cœlorum. (Chron. saxon. Gibson, pag. 35-38.)

2. Ibid.

3. Sanctus Petrus cum clave aperiat ei regnum cœlorum. (Ibid. pag. 38.)

vertement la loi de l'étranger déguisée sous le 684
nom de foi chrétienne[1]. Dans cette lutte, les à
prêtres de race saxonne, enfants spirituels des 950.
romains, se déclarèrent d'abord pour Rome[2]; mais ensuite, entraînés eux-mêmes dans le torrent de l'opinion nationale, ils tendirent à n'être plus soumis envers l'église ultramontaine qu'à ces devoirs de fraternité que les chrétiens bretons avaient offert de lui rendre, et que, de leur part, elle avait si durement dédaignés[3]. Alors
les Anglais devinrent pour Rome ce qu'avaient 950
été les Cambriens; elle fut leur ennemie achar- à
née et se joignit à leurs ennemis; elle enco- 1066.
uragea contre eux l'ambition étrangère, comme elle avait encouragé leur propre ambition contre les indigènes de la Bretagne. Elle fournit à leurs envahisseurs ces étendards à la croix qu'elle leur avait fait arborer; elle promit au nom de saint Pierre, à qui voudrait les conquérir, leur pays, leurs biens, leurs corps, et, puisqu'ils avaient cessé d'être ses sujets tributaires, elle s'efforça de les rendre esclaves de qui lui payerait le tribut.

1. Eddii vita Wilfridi episcopi, l. 61.
2. Horæ britannicæ, t. II, pag. 329-347.
3. Voyez plus haut, p. 74.

600 à 800. Le détail de ces événements postérieurs et de leurs conséquences occupera la plus grande partie de cette histoire, consacrée, comme l'indique son titre, au récit de la ruine du peuple anglo-saxon. Mais il n'est pas temps d'y arriver; il faut que le regard du lecteur s'arrête encore sur la race germanique victorieuse et sur la race celtique vaincue; qu'il voie l'étendard blanc des Saxons et des Angles repoussant de plus en plus vers l'ouest l'étendard rouge des Kymrys, et ne s'abaissant lui-même devant aucun drapeau étranger [1]. Les frontières anglo-saxonnes continuellement agrandies à l'occident, après s'être étendues au nord jusqu'aux fleuves du Forth et de la Clyde, furent pourtant resserrées de ce côté, à la fin du septième siècle. Les Pictes et les Scots, attaqués par Eg-frith [2], roi du Northhumber-land, l'attirèrent habilement dans les gorges de leurs montagnes, le défirent, et après leur victoire s'avancèrent au sud du Forth jusqu'à la rivière de Tweed, aux bords de laquelle ils fixèrent alors la limite de leur territoire. Cette

1. Les poésies nationales des Cambriens désignent fantastiquement ces deux drapeaux ennemis par les noms de *Dragon rouge* et de *Dragon blanc*.

2. Eg, ecg, aign, aiguisé; et, par extension, habile, spirituel; frith, frid, fred, fried, paix, pacifique.

limite, que les habitants du sud ne déplacèrent 684
plus dans la suite, marqua depuis ce jour le à 750.
nouveau point de séparation des deux parties de la Grande-Bretagne[1]. Les peuplades de la race des Angles qui habitaient la plaine entre le Forth et la Tweed furent agrégées, par ce changement, à la population des Pictes et des Scots ou des *Écossais*, nom que cette population mêlée prit bientôt seul, et dont s'est formé le nom moderne du pays.

A l'autre extrémité de l'île, les hommes de la pointe de Cornouailles, tout isolés qu'ils étaient, luttèrent long-temps pour leur indépendance, grace aux secours qu'ils reçurent quelquefois des Bretons de l'Armorique[2]. A la
fin ils devinrent tributaires des Saxons occiden- 750.
taux, mais les hommes du pays de Galles ne le devinrent pas : « Jamais, disent leurs vieux « poètes, non, jamais les Kymrys ne paieront le « tribut; ils soutiendront le combat jusqu'à la « mort pour la possession des terres que baigne « la Wye[3]. » C'est en effet aux rives de ce fleuve

1. Voyez à la page. 1. Picti terram suam cujus partem tenebant Angli recuperaverunt. (Bedæ Hist. lib. IV, cap. 26.—Henrici hunting. Hist. p. 336.)

2. Caradoc de Llancarvan, ap. Horas britan. t. II, p. 336.

3. Arymes Prydain, Cambrian register for 1776, p. 554.

750 à 800. que s'arrêta la domination saxonne; le dernier chef qui l'agrandit fut un roi du pays des Marches appelé Offe ou Offa [1]. Il franchit la Saverne et la chaîne de montagnes qui, formant comme les Apennins de la Bretagne méridionale, avaient jusque-là protégé le dernier asile des vaincus. A près de cinquante milles de distance au-delà des monts vers l'ouest, Offe construisit, pour remplacer ces limites naturelles, un long rempart et une tranchée qui s'étendit du sud au nord depuis le cours de la Wye jusqu'aux vallons où coule la Dée [2]. Là fut établie pour toujours la frontière des deux races d'hommes qui, avec des partages inégaux, habitaient conjointement tout le sud de la vieille île de Prydain, depuis la Tweed jusqu'au cap de Cornouailles [3].

Au nord du golfe où se jette la Dée, le pays renfermé entre les montagnes et la mer était déjà, depuis un demi-siècle, subjugué par les Anglais et dépeuplé d'anciens Bretons. Les fugitifs de ces contrées avaient gagné le grand asile du pays de Galles, ou bien l'angle de terre hérissé de montagnes que baigne la mer au golfe de

1. Offa, offo, obbo, doux, clément. (Gloss. Wachteri.)

2. En langue cambrienne, Claudh Offa; en anglais, *Offa's dyke.*

3. Henrici huntingdon. Hist. p. 407.

Solway. Dans cette dernière contrée, ils conservèrent encore long-temps une sorte de liberté sauvage, distingués de la race anglaise, dans la langue même de cette race, par le vieux nom de Cambriens, et ce nom est resté attaché au pays qui fut leur asile [1]. Au delà des plaines du Galloway, dans les vallées profondes où roule la Clyde [2], de petites peuplades bretonnes qui, à la faveur des lieux, s'étaient conservées libres au milieu du peuple des Angles, se maintinrent de même parmi les Scots et les Pictes, quand ces derniers eurent conquis toutes les basses terres d'Écosse jusqu'au Val d'Annan et à la Tweed. Ce dernier reste de Bretons de race pure avait pour capitale et pour forteresse la ville, bâtie sur un rocher, qu'on appelle aujourd'hui Dumbarton [3]. On trouve jusque dans le dixième siècle des traces de leur existence indépendante; mais, depuis ce temps, ils cessent d'être désignés par leur ancien nom national, soit qu'ils aient été anéantis tout d'un coup par la guerre, soit qu'ils se soient fondus insensiblement dans

800 à 900.

1. On l'appelle Cumber-land; en vieux saxon, *Cumbra-land.*

2 Ystrad-Clwyd.

3. Al. Dun-briton, *la ville des Bretons.*

800 la masse de population qui les environnait de
à
900. toutes parts.

Ainsi disparut de toute l'île de Bretagne, à l'exception de la petite et stérile contrée de Galles, la race celtique des Cambriens, Logriens et Bretons proprement dits, en partie émigrés directement de l'extrémité orientale de l'Europe, et en partie venus en Bretagne après un séjour plus ou moins long sur la côte occidentale des Gaules [1]. Ces faibles débris d'un grand peuple eurent la gloire de conserver la possession de leur dernier coin de terre contre les efforts d'un ennemi immensément supérieur en nombre et en richesses, souvent vaincus, jamais subjugués, et portant en eux-mêmes, à travers les siècles, la conviction imperturbable d'une éternité mystérieuse réservée à leur nom et à leur langue. Cette éternité fut prédite par les bardes gallois dès le premier jour des défaites [2], et toutes les fois que, dans la suite des temps, un nouvel envahisseur étranger traversa les montagnes de la Cambrie, après le gain des victoires les plus complètes, les vaincus lui répétaient : « Tu as « beau faire, tu ne détruiras point notre nom ni

1. Voyez plus haut, p. 1-5.
2. Taliesin, Archæology of Wales, t. I, p. 95.

« notre langue [1]. » Le hasard, la bravoure, et surtout la nature du pays, formé de rochers, de lacs et de sables, ont justifié ces prédictions téméraires, mais toujours sont-elles un signe remarquable de vigueur d'imagination dans le petit peuple qui osa en faire son acte de foi nationale. 800 à 900.

Les anciens Bretons vivaient de poésie : l'expression n'est pas trop forte; car, dans leurs axiomes politiques, conservés jusqu'à nos jours, ils placent le poète-musicien à côté de l'agriculteur et de l'artisan, comme l'un des trois *piliers* de l'existence sociale [2]. Leurs poètes n'avaient guère qu'un thème; c'était la destinée du pays, ses malheurs et ses espérances. La nation, poète à son tour, enchérissait sur leurs fictions, en prêtant des sens fantastiques à leurs paroles les plus simples : les souhaits des bardes passaient pour des promesses; leur attente était prophétie; leur silence même affirmait. S'ils ne chantaient pas la mort d'Arthur, c'était preuve qu'Arthur vivait encore; et quand le joueur de harpe, sans intention précise, faisait entendre un air mélancolique, l'auditoire attachait spontanément à cette mélodie vague le nom d'un des lieux devenus

1 Voyez la suite de cette histoire, livre XI.

2. Trioedd beirdd ynys Prydain. sec. XXI, n. 1

funestes par quelque bataille perdue contre les conquérants étrangers [1]. Cette vie de souvenirs et d'espérances embellit, pour les derniers Cambriens, leur pays de rocs et de marécages. Ils étaient gais et sociables, quoique pauvres [2]; ils supportaient légèrement la détresse comme une souffrance passagère, attendant, sans se lasser jamais, une grande révolution politique, qui devait leur faire recouvrer la possession de tout ce qu'ils avaient perdu, et leur rendre, selon l'expression d'un barde, la couronne de la Bretagne [3].

Bien des siècles s'écoulèrent, et, malgré les prédictions des bardes, l'ancienne patrie des Bretons ne retourna point aux mains de leurs descendants. Si l'oppresseur étranger fut vaincu, ce ne fut pas par la nation qui avait droit à cette victoire; ni ses défaites ni son asservissement ne profitèrent aux réfugiés du pays de Galles. Le récit des infortunes du peuple anglo-saxon, subjugué et opprimé par un peuple d'origine et

1. Morfa Rhuddlan, marais de Rhuddlan. Voyez la suite de cette histoire, livre IV, année 1070.

2. Giraldi cambrensis Itinerarium Walliæ, passim.

3. Taliesin, Archæology of Wales, vol. I, pag. 95. — Arymes Prydain, ibid. pag. 156 à 159. — Myrddhin's Afallenau. Ibid.

de langue différente, venu comme lui d'outre-mer, va commencer dans les pages qui suivent : sur cette race d'hommes jusqu'ici heureuse et triomphante se reportera dès lors l'intérêt de l'historien, dirigé précédemment vers la race souffrante des Bretons. Sans cesser d'être impartial, et sans altérer en aucune manière la vérité des faits, on peut plaindre, dans le passé comme dans le présent, le sort des hommes et des peuples victimes de l'injustice et de la violence. C'est un devoir d'équité et d'humanité à remplir; et, si les malheureux sont sacrés pour leurs contemporains, ils le sont également pour l'histoire.

LIVRE II.

DEPUIS LE PREMIER DÉBARQUEMENT DES DANOIS EN ANGLETERRE, JUSQU'A LA FIN DE LEUR DOMINATION.

787 -- 1048.

787. Il y avait plus d'un siècle et demi que la Bretagne méridionale presque entière portait le nom de terre des Anglais, et que, dans le langage de ses possesseurs de race germanique, le nom de Breton ou celui de Gallois signifiait serviteur et tributaire[1], lorsque des hommes inconnus vinrent avec trois vaisseaux, aborder à l'un des ports de la côte orientale. Afin d'apprendre d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, le magistrat saxon du lieu[2] se rendit au rivage; les inconnus le laissèrent approcher d'eux et l'entourèrent,

1. Wealh, un esclave, un domestique; horse-wealh, un palefrenier. (Gloss. apud scriptores ed. à Gale.) Si servus waliscus anglicum hominem occidat... (Leges Inæ. Chron. Johan. Brompton. p. 767.)

2. Gerefa, *graf* en dialecte frank. Voyez l. I, p. 51.

puis fondant tout à coup sur lui et sur son es- 787.
corte, ils le tuèrent, pillèrent les habitations voisines, et remirent promptement à la voile [1].

Telle fut la première apparition, en Angleterre, des pirates du nord appelés Danois [2] ou Normands [3], selon qu'ils venaient des îles de la mer Baltique ou de la côte montagneuse de Norwège. Ils descendaient de la même race primitive que les Anglo-saxons et les Franks; ils parlaient même un langage intelligible pour ces deux peuples, mais ce signe d'une antique fraternité ne préservait de leurs incursions hostiles ni la Bretagne saxonne ni la Gaule franke, ni même le territoire d'outre-Rhin, ancienne patrie des Franks, encore habité par des hommes de race et de langue germanique. La conversion des peuples teutons du sud à la religion chrétienne avait brisé toute espèce de liens entre eux et les Teutons du nord. L'homme du nord se glorifiait encore, au huitième siècle, du titre de fils d'Odin [4], et traitait de bâtards et de re-

1. Henrici hunting. Hist. p. 343.

2. En latin *Dani*. Dænen, Dæna, Dæniske.

3. En latin *Normanni*. North-menn, north-mathre, hommes du nord. C'est l'ancien nom national des Norwégiens.

4 Othin, Eothen. Woden. Wodan. On croit que ce

787 à 835. négats les Germains enfants de l'Église; il ne les distinguait point des peuples qu'eux-mêmes avaient vaincus et dont ils avaient adopté le culte. Franks ou Gaulois, Long-bards [1] ou Latins, tous étaient également odieux pour l'homme demeuré fidèle aux anciennes divinités de la Germanie. Une sorte de fanatisme religieux et de purisme patriotique s'alliait ainsi dans l'ame des Scandinaves à la fougue déréglée de leur caractère et à une soif de gain insatiable. Ils versaient avec plaisir le sang des prêtres, aimaient surtout à piller les églises, et faisaient coucher leurs chevaux dans les chapelles des palais [2]. Quand ils venaient de dévaster et d'incendier quelque canton du territoire chrétien, « nous leur avons chanté la messe des « lances, disaient-ils par dérision, elle a com« mencé de grand matin, et elle a duré tout le « jour [3]. »

mot dérive du mot otte, ætte, atte, qui signifie père. (Gloss. de Wachter.)

1. En latin *Longo-bardi.* Long-beards, long-barts, hommes aux longues pertuisannes.

2. Clerici et monachi crudelius damnabantur. (Script. rer. norman. 10.) — Aquisgrani in capella regis equos suos stabulant. (Chronicon Hermanni contracti inter scriptores rer. franc. tom. IV, pag. 246.)

3. Attom odda messo.... (Lodbrog's quida.) Verelii,

En trois jours de traversée par le vent d'est les flottes de barques à deux voiles des Danois et des Norwégiens arrivaient au sud de la Bretagne[1]. Les soldats de chaque flotte obéissaient en général à un chef unique, dont le vaisseau se distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'était le même chef qui commandait encore lorsque les pirates débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à cheval. On le saluait du titre germanique que les langues du midi traduisent par le mot de *roi*[2]; mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car à l'heure du festin toute la troupe s'asseyait en cercle, et la corne remplie de bière passait de main en main au hasard, et sans qu'il y eût ni premier ni dernier. *Le roi de la mer* ou *le roi*

787 à 835.

p. 456.—Scriptores rerum danicarum, tom. I, pag. 374. — Ibid. tom. IV, pag. 26. — Annal. Bertiniani, apud. script. rerum francic.

1. Triduo flantibus Euris, vela panduntur. (Scrip. rer. dan. tom. I, pag. 236.)

2. Kong, konung, kineg, konig, king, du mot ken, savoir et pouvoir, le plus savant, le plus puissant; en latin, *rex, rector, dux, ductor, præfectus, consul, centurio*, chef en général: le premier d'entre les capitaines portait quelquefois le titre de konga-kong, chef des chefs, roi des rois. (Ihre, Gloss. suecio-gothic.)

787 à 835. *du combat* [1] était partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était renommé comme le plus brave d'entre les braves, comme celui qui n'avait jamais dormi sous un toit de planches, qui jamais n'avait vidé la coupe auprès d'un foyer abrité [2].

Il savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval ; il courait, pendant la manœuvre, sur les rames en mouvement, lançait en jouant trois javelots au sommet des mâts, et alternativement les recevait dans sa main, les lançait de nouveau et les recevait encore sans les manquer une seule fois [3]. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de mailles qu'ils se promettaient d'échanger bientôt contre un égal poids d'or, les pirates danois cheminaient gaiement, comme disent leurs vieilles chansons, à travers *la route des cygnes* [4]. Sou-

1. Sæ-kong, her-kong. Siæ-konung, her-konung. Sec-king, here-king. Ou bien wig-kong, wig-kyng ; de wig, guerrier, guerre, combat.

2. Qui sub tigno fuliginoso nunquam dormiebat is regis maritimi titulo merito dignus videbatur. (Inglinga saga.)

3. Lodbrog's quida. — Kong Olaf's saga. — Snorre Sturleson's heimskringla.

4. Ofer swan rade.

vent les orages furieux des mers du nord disper- 787
saient et brisaient leurs frêles navires; tous ne à 835.
rejoignaient point le vaisseau du chef, au signal du ralliement; mais ceux qui survivaient au naufrage n'en avaient ni moins de confiance ni plus de souci; ils se riaient des vents et de l'Océan qui n'avaient pu leur nuire : « la force de la tem- « pète, chantaient-ils, aide le bras de nos ra- « meurs; l'ouragan est à notre service, il nous « jette où nous voulions aller [1]. »

La première grande armée de corsaires danois 835.
et normands qui se dirigea vers l'Angleterre aborda sur les côtes de Cornouailles; et les anciens habitants de ce pays, réduits par les Anglais à la dure condition de tributaires [2] se joignirent aux ennemis de leurs conquérants, soit dans l'espoir de regagner quelque peu de liberté, soit pour satisfaire simplement leur passion de vengeance nationale. Les hommes du nord furent repoussés, et les Bretons de Cor-
nouailles restèrent sous le joug des Saxons; mais 838.
peu de temps après d'autres flottes, abordant du côté de l'est, amenèrent les Danois en si grand

1. Marinæ tempestis procella nostris servit remigiis. (Abbo floriacensis.)

2 Voyez livre I, pag. 100.

838. nombre, que nulle force ne put les empêcher de pénétrer au cœur de l'Angleterre. Ils remontaient le cours des grands fleuves jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un lieu de station commode; là, ils descendaient de leurs barques, les amarraient, ou les tiraient à sec, se répandaient sur le pays, enlevaient de toutes parts les bêtes de somme, et, de marins qu'ils étaient, se faisaient cavaliers, comme s'expriment les chroniques du
838 temps[1]. D'abord, ils se bornèrent à piller et
à
867. à se retirer ensuite, laissant derrière eux sur les côtes quelques postes militaires et de petits camps retranchés pour protéger leur prochain retour; mais bientôt, changeant de tactique, ils s'établirent à demeure fixe, comme maîtres du sol et des habitants, et refoulèrent la race anglaise du nord-est vers le sud-ouest, comme celle-ci avait refoulé l'ancienne population bretonne, de la mer de Gaule vers l'autre mer[2].

867. La première colonie scandinave qui se soit arrêtée en Bretagne prit des terres entre les fleuves de l'Humber et de la Tyne; son établis-

1. Wurdon gehorsode. (Chron. saxon. ed. Gibson, pag. 145 et passim.)

2. Chron. sax. Ed. Gibson, p. 72. — Chron. Wallingford apud script. rer. anglic. ed. Gale.

sement détruisit le royaume anglo-saxon de Northumbrie, dont les chefs tués ou bannis furent remplacés par des Danois, et dont les habitants devinrent serfs et tributaires de l'armée envahissante. Une partie de cette armée poursuivit sa conquête au sud de l'Angleterre. La résistance du peuple anglo-saxon contre ses envahisseurs payens avait une couleur à la fois patriotique et religieuse. Les hommes qui prenaient les armes communiaient ensemble le même jour, et juraient, sur l'hostie consacrée, de mourir pour leur pays et pour la foi du Christ[1]. Des évêques, des prêtres et des moines marchaient au combat soit comme chefs, soit comme soldats volontaires[2]. 867 à 868.

Les Danois, s'avançant jusqu'à Nottingham, conquirent toute la partie orientale du royaume saxon de Mercie; puis ils entrèrent sur les terres marécageuses qui servaient de limites à ce royaume et à celui des Anglais orientaux, assiégeant les monastères bâtis sur les îles des ma-

1. Summo diluculo, auditis divinis officiis, et sumpto sacro viatico, omnes ad moriendum pro Christi fide patriæque defensione contra barbaros processerunt. — (Ingulfus croylandensis, pag. 865-867.)

2. Quibus præfuit frater Tolius monachus conversus. (Ibid.) — Diploma Beorredi regis, apud eumdem.

870 à 871. rais, tuant les moines, brisant les vases consacrés, et ouvrant les tombeaux pour y chercher des trésors[1]. Ils firent prisonnier Ed-mund[2], roi de l'Est-anglie[3]; et, le liant à un arbre, ils le tuèrent à coups de flèches. Un chef danois, appelé God-run[4], s'établit comme roi du pays. Les royaumes d'Est-sex, de Suth-sex et de Kent furent détruits de la même manière, et bientôt fut aussi envahi le territoire de West-sex ou des
871. Saxons occidentaux. Ethel-red[5], roi de cette dernière contrée, fut tué dans une bataille : l'assemblée des sages, c'est-à-dire, des chefs, des évêques et des guerriers[6] du pays, convoquée, selon la coutume, élut, pour lui succéder, son jeune frère, nommé Elf-red[7], de préférence à

1. Ingulf. croyland. p. 867.

2. Al. Ead-mund. Ed, ead, heureux; mund, tuteur, protecteur.

3. *Est-anglia.* Traduction latine du mot saxon East-engla-land.

4. Al. Gut-run. God, gut, bon, bonne; run, sentence, maxime, parole consacrée.

5. Al. Æthel-ræd. Ethel, noble; ræd, red, discours, discoureur, conseil, conseiller.

6. Thegnas; thegn, degn, degen, épée, homme d'épée.

7. Vulgairement Alfred, et plus correctement Ælf-ræd. Elf, ælf, alf, esprit, génie, fée, être surnaturel: red, conseil, conseiller.

l'un de ses fils. Elf-red se ligua contre les Danois 871
avec Burh-red[1], roi de Mercie, et ils combat- à 874.
tirent ensemble pour la conservation de ce qui restait du pays libre : c'était l'espace de terre compris entre la rivière de Mersey et l'Océan méridional, jusqu'à la baie de Portsmouth. Malgré leurs efforts, ils ne purent couvrir cette
longue frontière : la Mercie, déjà entamée, fut 874.
entièrement soumise, et son chef expulsé par les Danois. Ainsi, des huit rois anglo-saxons, il ne resta plus qu'Elf-red, et des huit royaumes, que celui de West-sex[2].

Elf-red livra plusieurs combats heureux aux émigrés de la Scandinavie, et peut-être n'eussent-ils jamais mis le pied sur ses frontières, si lui-même et son peuple eussent été bien unis ; mais il y avait entre le roi et la nation des germes de discorde d'une nature assez bizarre. Elf-red avait plus étudié qu'aucun de ses compatriotes ; il avait parcouru, jeune, les contrées méridionales de l'Europe, et en avait observé les mœurs ; il connaissait les langues savantes et la plupart des livres de l'antiquité. La supériorité de con-

1. Al. Beorh-ræd. Burh, burg, sûreté, sûr; red, comme ci-dessus.

2. Al. West-seaxna-land, West-seaxna-rice. — Ingulfus croyland. p. 167 à 169.

874 à 878. naissances que le roi saxon avait acquise lui inspirait une sorte de dédain pour la nation qu'il gouvernait. Il faisait peu de cas des lumières et de la prudence de ce conseil national qu'on nommait l'assemblée des sages. Rempli des idées de pouvoir absolu qui se présentent souvent dans les livres des Romains, il avait un désir violent de réformes politiques, et concevait des plans peut-être plus raisonnables que les coutumes anglo-saxonnes, mais manquant de sanction aux yeux d'un peuple qui ne les avait pas souhaités, et ne les comprenait pas. La tradition a vaguement conservé quelques traits sévères du gouvernement d'Elf-red[1], et long-temps après sa mort, on parlait de la rigueur excessive qu'il avait mise à punir les prévaricateurs et les mauvais juges : quoique cette rigueur eût pour objet l'intérêt de la nation anglo-saxonne, elle ne pouvait être agréable à cette nation, qui alors faisait plus de cas de la vie d'un homme libre que de la régularité dans les affaires publiques.

D'ailleurs, cette sévérité d'Elf-red envers les grands n'était point accompagnée d'affabilité envers les petits ; il les défendait sans paraître

1. Horne, Miroir des justices.

les aimer : leurs suppliques l'importunaient, et sa maison leur était fermée. « Si l'on avait be- « soin de son aide, dit un contemporain, soit « pour des nécessités personnelles, soit contre « l'oppression des puissants, il dédaignait d'ac- « cueillir et d'écouter la plainte ; il ne prêtait « aucun appui aux faibles, et les estimait comme « néant [1]. » 874 à 878.

Aussi quand, sept années après son élection, ce roi lettré, devenu odieux sans le savoir et sans le vouloir, eut à repousser une attaque formidable que les Danois firent contre le pays de l'ouest, et qu'il appela sous les drapeaux le peuple offensé par ses mépris, il fut effrayé de trouver des hommes mal disposés à lui obéir, et même peu soucieux du péril commun. Ce fut en vain qu'il envoya par les villes et les hameaux son messager de guerre, portant une flèche et une épée nue, et qu'il publia cette vieille proclamation nationale, à laquelle nul Saxon en état de porter les armes n'avait jamais résisté : « Que « quiconque n'est pas un homme de rien, soit « dans les bourgs, soit hors des bourgs, sorte 878.

1. Ille vero noluit eos audire, nec aliquod auxilium impendebat, sed omnino eos nihili pendebat. (Asserius menevensis, pages 31, 32.) — Ethelwerdi historia, page 847.

878. « de sa maison et vienne[1]. » Peu d'hommes vinrent; et le roi El-fred se vit presque seul avec le petit nombre d'amis qui admiraient son savoir, et qu'il touchait souvent jusqu'aux larmes par la lecture de ses écrits[2].

A la faveur de cette indifférence de la nation pour le chef qu'elle-même avait choisi, l'ennemi s'avançait rapidement. Elf-red, délaissé par les siens[3], à son tour les délaissa, et prit la fuite, dit un vieux historien, abandonnant ses guerriers, ses chefs, ses vaisseaux, ses trésors, tout son peuple, pour sauver sa vie[4]. Il alla, se cachant par les bois et les déserts, jusqu'aux limites du territoire anglais et de la terre des Bretons de Cornouailles, au confluent des deux

1. The wære un-nithing of porte and of uppe-land. (Chron. saxon. ed Gibson, p. 195.) Nithing, nidingr, nichtig, nietig, en anglais moderne, *naughty;* nequam, nihilum. — Angli nihil miserius æstimant quam hujusmodi dedecore vocabuli notari. (Mathæus parisiensis, Variantes, suppl. pag. 10.)

2. Ut audientibus lacrymosus quodammodo suscitaretur motus. (Ethelwerdi historia, p. 847.)

3. Despectu suorum, (Asser. menevensis, pag. 31.) Certo suorum dissidio. (Wallingford.)

4. His kempen calle forlet, and his heretogen, and eall his theode. (Mss. in the British musæum. Vesp., D. 14.)

rivières de Tone et de Parret. Là se trouvait une presqu'île entourée de marais : le roi saxon s'y réfugia, et habita, sous un faux nom, la cabane d'un pêcheur, obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Peu de gens, dans son royaume, savaient ce qui était arrivé de lui[1], et l'armée danoise y entra sans résistance. Un grand nombre d'habitants s'embarquèrent sur les côtes de l'ouest pour chercher un refuge, soit en Gaule, soit dans l'île d'Érin, que les Saxons nommaient d'Irlande[2]; le reste se soumit à payer le tribut et à labourer pour les Danois. Ils ne tardèrent pas à trouver les maux de la conquête mille fois pires que ceux du règne d'Elf-red, qui, dans le moment de la souffrance, leur avaient paru insupportables; ils regrettèrent leur premier état et le pouvoir du roi orgueilleux[3]. 878.

De son côté, Elf-red réfléchissait dans le malheur, et méditait sur les moyens de sauver le peuple, s'il était possible, et de rentrer en grace avec lui. Fortifié dans son île contre une surprise de l'ennemi par des retranchements de

1. Ubi esset, vel quo devenisset. (Asser. menev.)

2. Ira-land, ir-land. *Irorum terra.*

3. Chron. saxon. mss. — Asser. menevensis. p. 30 à 32

878. terre et de bois, il y menait la vie dure et sauvage réservée, dans tout pays conquis, au vaincu trop fier pour être esclave, la vie de brigand dans les bois, les marais et les gorges de montagnes. A la tête de ses amis formés en bandes, il pillait le Danois enrichi de dépouilles, et, à défaut de Danois, le Saxon qui obéissait aux étrangers et les reconnaissait pour maîtres[1]. Ceux que le joug étranger fatiguait, ceux qui s'étaient rendus coupables de lèse-majesté envers le plus fort, en défendant contre lui leurs biens, leurs femmes ou leurs filles, vinrent se ranger sous les ordres du chef inconnu qui refusait de partager la servitude générale. Après six mois d'une petite guerre de stratagèmes, de surprises et de combats nocturnes, le chef de partisans résolut de se nommer, de faire un appel à tout le pays de l'ouest, et d'attaquer ouvertement, sous l'étendard anglo-saxon, le principal camp des Danois. Ce camp était situé à Éthan-dun, sur la frontière des provinces de Wilts et de Sommerset, près d'une forêt appelée Sel-wood ou le

1. Nihil enim habebat quo uteretur, nisi quod a paganis aut etiam a christianis qui se paganorum subdiderant dominio, clam aut palam subtraheret. (Asser. pag. 30.)

Grand-bois[1]. Avant de donner le signal décisif, 878.
Elf-red voulut observer lui-même la position des étrangers; il entra dans leur camp sous l'habit d'un joueur de harpe, et divertit par des chansons saxonnes l'armée danoise, dont le langage différait peu du sien[2]; il se promena de tente en tente, et, à son retour, changeant d'emploi et de caractère, il envoya des messagers dans toute la contrée d'alentour, assignant pour rendez-vous aux Saxons qui voudraient s'armer et combattre, un lieu nommé la Pierre d'Eg-berht[3], sur la lisière orientale du Grand-bois, et à quelques milles du camp des étrangers[4].

Durant trois jours consécutifs, des hommes armés partis de toutes les directions, arrivèrent au lieu assigné, un à un, ou par petites bandes. Chaque nouveau venu était salué du nom de frère, et accueilli avec une joie vive et tumultueuse. Quelques bruits de cette agitation parvinrent au camp des Danois; ils démêlèrent autour d'eux l'apparence d'un grand mouvement;

1. Près de la ville de Frome; les environs s'appellent encore Woodland.

2. Lingua Danorum anglicanæ loquelæ vicina est. (Script. rerum danicar. tom. IV, pag. 26.)

3. Egberhtes-stane.

4. Ingulfus croyland. — Willelmus malmesb. pag. 43.

879 mais; comme il n'y avait point de traître, leurs
à
883. informations furent incertaines, et, ne sachant précisément où l'insurrection devait commencer, ils ne firent aucune manœuvre, et doublèrent seulement leurs postes extérieurs. Ils ne tardèrent pas à voir flotter la bannière au cheval blanc. Elf-red attaqua leurs redoutes d'Éthan-dun, par le côté le plus faible, les en chassa, et, comme s'exprime la chronique saxonne, resta maître du champ du carnage[1].

Une fois dispersés, les Danois ne se rallièrent plus, et God-run, leur chef, fit ce que faisaient souvent les gens de sa nation dans le péril, il promit, si les vainqueurs voulait renoncer à le poursuivre, de se faire baptiser lui et les siens, et de se retirer sur les côtes de l'est pour y habiter paisiblement. Le roi saxon, qui n'était point assez fort pour faire la guerre à outrance, accepta ces offres de paix. God-run et les autres
879. capitaines payens jurèrent, sur un bracelet consacré à leurs dieux[2], de recevoir fidèlement le baptême. Elf-red servit de père spirituel au chef danois, qui endossa, sur sa cuirasse de mailles,

1. Loco funeris dominatus est. — *Wæl-stead.* (Chronic. saxon. Gibson.)

2. On tham halgan beage. (Chron. saxon. Gibson. p. 83.)

la robe blanche des néophytes, et repartit avec 879 à 883.
les débris de ses troupes pour la terre d'Est-anglie, d'où il était venu, et d'où il s'engageait à ne plus sortir. Les limites des deux populations furent fixées par un traité définitif, juré, comme porte son préambule, par Elf-red, roi, God-run, roi, tous les sages anglo-saxons et tout le peuple danois[1]. Ces limites étaient, au sud, le cours de la Tamise jusqu'à la petite rivière de l'Éa, qui s'y jette en avant de Londres; au nord et à l'est, la rivière d'Ouse et la grande voie construite par les Bretons, et reconstruite de nouveau par les Romains, que les Saxons nommaient Wethlinga-street, le chemin des fils de Wethla[2].

Les Danois cantonnés dans la ville de la Mer-

1. Ælfred kyning and Guth-run kyning and ealles Angel-kynnes witan, and eal seo theod the on east-englum beoth. (Wilkins, Leges anglo-saxon. p. 47.) Dans quelques actes latins, Elf-red traduit son titre de kyning par le mot de *dux*. Ego Elf-red dux. (Charta sub anno 888. Gloss. saxonic. ed. Lyc.)

2. Strata quam filii regis Wethle straverunt. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 432.) Le mot avait en apparence cette signification; mais il est plus probable que wethlinge-street n'était que la corruption saxonne du breton *Gwyddelinsarn*, qui signifie le chemin des Gaëls (des Irlandais), nom fort convenable à une route qui conduisait de Douvres à la côte de Chester.

879 à 883. cie et sur tout le pays au sud et au nord de l'Humber, ne se crurent point obligés par le pacte d'Elf-red et de God-run. Ainsi la guerre ne cessa point, et fut seulement transportée sur la frontière septentrionale du territoire de West-sex. Tout ce territoire, celui de la Saxe méridionale ou de Suth-sex[1], et le pays des hommes
883. de Kent, délivrés de la servitude étrangère, proclamèrent également Elf-red comme libérateur et comme roi. Nulle voix ne s'éleva contre lui ni dans son propre pays, où son ancienne impopularité était effacée par ses nouveaux services, ni dans ceux qui, avant la conquête danoise, avaient eu des rois particuliers[2]. La partie de l'Angleterre que les Danois n'occupaient plus fut réunie en un seul corps, sous la même autorité royale; et ainsi fut anéantie l'ancienne division du peuple anglais en plusieurs peuples, en autant de peuples qu'il y avait eu de bans d'émigrés partis des îles et des rivages de l'ancienne patrie des Saxons et des Angles[3]. Le flot

1. Al. Suth-seaxna-land, Suth-seax; par corruption Sussex.

2. Hunc ut redemptorem suscepêre multi. (Ethelwerdi historia, pag. 846.)

3. Eald-seax; vetus saxonia, anglorum antiqua patria. (Chron. saxon. et latin. passim.)

des invasions danoises avait renversé pour jamais les lignes de forteresses qui s'élevaient auparavant entre chaque royaume et les royaumes voisins; à un isolement quelquefois hostile succéda l'union que produisent des malheurs communs et des espérances communes. 883 à 885.

Du moment que fut abolie la grande séparation du pays anglo-saxon en royaumes, les autres divisions territoriales prirent une importance qu'elles n'avaient point eue jusque-là, et c'est en effet depuis ce temps que les historiens commencent à faire mention des *skires*, *scires, shires*, ou fractions de royaumes [1], des *centaines*, et des *dixaines* de familles [2], circonscriptions locales aussi vieilles en Angleterre que l'établissement des Anglais, mais qui devaient être peu remarquées, tant qu'il se trouva au-dessus d'elles une plus grande circonscription politique. L'usage de compter les familles comme de simples unités, et de les agréger ensemble par collection de dix ou de cent, pour former des cantons et des districts, était commun à tous les peuples d'origine teutonique; on le rencontrait chez les Franks en

1. *Skeren, schæren, scheren;* en anglais moderne, *to share*, couper, diviser.

2. Hundred, tything.

883 à 885. Germanie et même en Gaule[1]. Si cette institution joue un grand rôle dans les lois qui portent le nom d'Elf-red, ce n'est point qu'il l'ait inventée, c'est, au contraire, que la trouvant enracinée au sol de l'Angleterre, et presque uniformément répandue sur tous les pays qu'il réunit sans violence à son royaume de West-sex, il y eut pour lui nécessité d'en faire la principale base de ses dispositions d'ordre public. Il n'institua pas plus les dixaines et les centaines de familles, et les chefs de districts et de cantons, appelés dixainiers et centeniers[2], qu'il n'institua les juges des shires ou des provinces[3] ni la procédure par témoins assermentés, choisis du consentement des parties[4]. Cette procédure était d'un usage immémorial chez tous les peuples d'origine germanique, et n'avait pas été inconnue à d'autres nations de l'antiquité.

Le chef des Saxons de l'ouest, devenu chef de quatre peuples anglo-saxons réunis, acquit, depuis son second avénement, tant de célébrité

1. Lex salica, tit. 63. — Tunchinus, tunchinium. Dineman, Zehninger. (Gloss. de Wachter.)

2. Tything-menn, hundredarii.

3. Ealder-menn, shire-gerefas, judices et vice-comites. (Ingulf. croyland. p. 870.)

4. Jurati.

comme brave, et surtout comme sage, qu'il est 883
difficile de retrouver dans l'histoire les traces de à 885.
la défaveur nationale dont il avait été frappé d'abord. Sans cesser de veiller au maintien de l'indépendance reconquise, Elf-red trouva des heures pour ces études qu'il aimait toujours, mais sans les préférer aux hommes à qui il en destinait le fruit. Il nous reste de lui plusieurs morceaux de vers et de prose remarquables par une grande force d'imagination et par la pompe de figures propres aux anciennes langues germaniques [1]. Elf-red passa sa vie entre ces travaux et la guerre. Le serment que lui avaient prêté les Danois de l'Est-anglie, d'abord sur le bracelet d'Odin, et ensuite sur la croix du Christ,
fut violé par eux à la première apparition d'une 885.
flotte de pirates sur les côtes. Ils saluèrent les nouveaux venus comme des frères : l'entraînement des souvenirs et de la sympathie nationale leur fit quitter les champs qu'ils labouraient, et détacher du poteau enfumé leur massue hérissée de pointes de fer [2]. Peu de temps après, sans violer aucun pacte, les Danois des rives de l'Hum-

1. Voyez l'Histoire des Anglo-saxons de Sharon Turner, vol. II.

2. Morgen-stern.

885 à 893. ber descendirent vers le sud pour se joindre, avec les hommes de l'Est-anglie, à l'armée du fameux roi de mer Hast-ing [1], qui prenant, comme disaient les poètes du nord, l'Océan pour habitation [2], passait sa vie à voyager du Danemark aux îles Orcades, des Orcades en Gaule, de Gaule en Irlande et d'Irlande en Angleterre.

Hast-ing trouva les Anglais sous la conduite du roi Elf-red, bien préparés à le recevoir en ennemi et non en maître. Il fut défait dans plusieurs batailles; une partie de son armée en déroute se retira chez les Danois du Northumberland, une autre partie se mêla aux Danois de l'est. Ceux qui avaient fait quelque gain dans leurs courses de terre et de mer devinrent bourgeois dans les villes et colons dans les campagnes; les plus pauvres radoubèrent leurs navires, et suivirent le chef infatigable à de nouvelles expéditions. Ils passèrent le détroit de la Gaule, et remontèrent le cours de la Seine [3]. Hast-ing, du haut de son vaisseau, raliait sa

1. Al. Hæst-eng, Hest-ing. Hest, heist, hast, agile, prompt; eng, ing, jong, jung, jeune.

2. Incolitat que mare. (Ermoldi Nigelli carmen. Script rerum danicar, tom. I, pag. 400.)

3. Mare transivit, et applicuit in ostium Sequanæ fluminis. (Asser. menevensis. pag. 72.)

troupe au son d'un cor d'ivoire qu'il portait au 897
cou, et que les habitants de la Gaule surnom- à 901.
maient le tonnerre[1]. Du moment que ces sons redoutés se faisaient entendre au loin, le serf gaulois quittait la glèbe du champ où il était attaché, pour s'enfuir avec son mince bagage au fond de la forêt voisine, et le noble frank, saisi de la même terreur, levait les ponts de son château-fort, courait au donjon faire la revue des armes, et ordonnait d'enfouir le tribut en argent qu'il avait levé sur la banlieue[2].

A la mort du bon roi Elf-red, son fils Ed- 901.
ward[3], qui s'était distingué dans la guerre contre Hast-ing, fut élu par les chefs et les sages anglo-saxons[4]. Un des fils du frère aîné et du prédé-
cesseur d'Elf-red s'avisa de protester contre 901
cette élection, en vertu de ses droits hérédi- à
taires, et au mépris des droits du peuple. A cette 905.
insolente et absurde prétention, les électeurs des rois anglais répondirent en déclarant re-

1. Tuba illi erat eburnea tonitruum nuncupata. (Dudo, de Sancto-Quintino.)

2. Willelmus malmesb. pag. 44.—Ethelwerdi Historia, pag. 846. — Ingulfus croyland. p. 871.

3. Al. Ead-weard. Ed, heureux; ward, gardien.

4. To kynge gecuron. (Chron. saxonne.) — Asser. pag. 72.

901 à 905. belle au pays et en condamnant à l'exil Ethel-wald[1], le fils d'Ethel-red. Cet homme, au lieu d'obéir à la sentence légalement portée contre lui, se jeta avec quelques-uns de ses partisans dans la ville de Wimborn sur la côte du sud-ouest, jurant de la garder ou de périr[2]. Mais il ne tint pas son serment; à l'approche de l'armée du peuple anglais, il s'enfuit sans combat, et courut chez les Danois de la Northumbrie se faire payen et pirate avec eux. Ils le prirent pour chef contre ses compatriotes. A leur tête, il fit une irruption sur le territoire anglais, et fut tué

905 à 924. dans les rangs des étrangers qu'il menait au pillage. Alors le roi Ed-ward prit l'offensive contre les Danois; il reconquit sur eux les côtes de l'est, depuis l'embouchure de la Tamise jusqu'au golfe de Boston, et les enferma dans leurs terres du nord, par une ligne de forteresses bâties en

924 à 927. avant du cours de l'Humber[3]. Son successeur Éthelstan[4] passa l'Humber, prit la ville d'York, et força les colons de race scandinave à jurer de

1. Al. Æthel-weald. Ethel, noble; weald, wald, walt, puissant, gouvernant.

2. Chron. saxon. Gibson, p. 100. — Henrici hunting. pag. 352.

3. Chron. saxon. Gibson, p. 100-109.

4. Al. Ætelstane. Superlatif saxon de Ethel, noble.

vouloir tout ce qu'il voudrait[1]. L'un des chefs 924 à 927.
des Danois vaincus fut conduit avec honneur dans le palais du roi saxon et admis à sa table; mais quatre jours de vie paisible suffirent pour le dégoûter; il s'enfuit, gagna la mer, et remonta sur un vaisseau de pirate, aussi incapable, dit l'ancien historien, de vivre hors de l'eau qu'un poisson[2].

L'armée saxonne s'avança jusqu'aux bords de 927 à 934.
la Tweed, et le Northumberland fut ajouté aux terres de la domination d'Ethelstan, qui, le premier de tous les rois anglais, régna sur toute l'Angleterre. Dans l'ardeur de cette conquête, les Anglo-saxons franchirent leur ancienne limite du nord[3], et troublèrent par une invasion les enfants des Pictes et des Scots, et la peuplade de vieux Bretons qui habitait le val de la Clyde[4].
Il se forma une ligue offensive entre ces diverses 934.
nations et les Danois qui vinrent d'outre-mer pour délivrer leurs compatriotes de la puissance

1. Chron. saxon. Gibson, pag. 109.

2. In aquâ sicut piscis vivere assuetus. (Willelm. malmesb. pag. 50.) — Chron. saxon. Gibson. — Ethelwerdi Hist. p. 847. — Scriptores rerum danicar. — Ingulf. croyl. pag. 871.

3. Voyez liv. I, pag. 99.

4. Ibid. pag. 97.

934. des hommes du sud. Olf ou Olaf[1], fils de Sigric[2] dernier roi danois de la Northumbrie, devint le généralissime de cette confédération, où l'on voyait réunis aux hommes venus de la Baltique les Danois des Orcades, les Galls des Hébrides armés du long sabre à deux mains qu'ils appelaient *glay-more* ou le grand glaive, les Galls du pied des monts grampiens, et les Cambriens de Dumbarton et du Galloway[3] portant des javelots longs et minces. La rencontre des deux armées se fit au nord de l'Humber, dans un lieu nommé en saxon Brunan-burh ou le bourg des Fontaines. La victoire se décida pour les Anglais, qui forcèrent les confédérés à regagner péniblement leurs vaisseaux, leurs îles et leurs montagnes. Ils nommèrent cette journée, le jour du grand combat[4], et la chantèrent dans des poëmes nationaux dont quelques fragments subsistent encore.

« Le roi Éthelstan, le chef des chefs, celui qui

1. Olf, ulf, hulf, secours, secourable.

2. Al. Sith-ric, sit-ric, peut-être par corruption; sig, victorieux; ric, fort, brave, puissant.

3. En latin *Galwidia*.

4. Unde usque ad præsens, bellum prænominatur magnum. (Ethelwerdi Historia, p. 848.) — Willelm. malmesb. p. 48-50. — Ingulf croyland. p. 37.

« donne des colliers aux braves, et son frère Ed- 934.
« mund l'illustre, ont combattu à Brunan-burh « avec le tranchant de l'épée. Ils ont fendu le « mur des boucliers; ils ont abattu les guerriers « de renom, la race des Scots et les hommes des « navires.

« Olaf s'est enfui avec un petit nombre d'hom-« mes, et il a pleuré sur les flots. L'étranger ne « racontera point cette bataille, assis à son foyer, « entouré de sa famille; car ses proches y suc-« combèrent, car ses amis n'en revinrent pas. « Les rois du nord, dans leurs conseils, se la-« menteront de ce que leurs guerriers ont voulu « jouer au jeu du carnage avec les enfants d'Ed-« ward.

« Le roi Éthelstan et son frère Ed-mund re-« gagnent la terre des Saxons de l'ouest. Ils « laissent derrière eux le corbeau se repaissant « de cadavres, le corbeau noir au bec pointu, « et le crapeau à la voix rauque, et l'aigle avide « de chair, et le milan vorace, et le loup fauve « des bois.

« Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans « cette île, jamais plus d'hommes n'y périrent « par le tranchant de l'épée, depuis le jour où « les Saxons et les Angles vinrent de l'est à tra-« vers l'Océan, où ils entrèrent en Bretagne, ces

934 à 937. « nobles forgerons de guerre, où ils vainquirent « les Welsches[1] et prirent le pays[2]. »

Éthelstan fit payer cher aux Cambriens du sud le secours que leurs frères du nord avaient donné à ses ennemis ; il ravagea le territoire des Gallois, il leur imposa des redevances, et le roi d'Aberfraw, comme s'expriment de vieux actes, paya au roi de Londres le tribut en argent, en bœufs, en faucons et en chiens de chasse[3]. Les Bretons de la Cornouaille furent chassés de la ville d'Exeter qu'ils habitaient alors en commun avec les Anglais[4]. Cette population fut refoulée vers le midi jusqu'au-delà du cours de la rivière de Tamer, qui devint alors, et aujourd'hui est encore la limite du pays de Cornouaille. Ethelstan se vantait, dans ses chartes, d'avoir subjugué tous les peuples étrangers à la race saxonne qui habitaient l'île de Bretagne[5]. Il donna un Norwégien pour gouverneur aux Anglo-danois de

1. Wealh, weallise, welsch, est le nom générique donné par les Teutons aux hommes de race celtique ou romaine.

2. Chron. saxon. ed. Gibson, p. 112-114.

3. Lois d'Howell Dda. liv. 3, chap. 2, p. 199.

4. Quam id temporis æquo cum Anglis jure habitabant. (Willelmus malmesburiensis. p. 50.)

5. Dugdale monasticon anglic. tom. I, p. 140.

la Northumbrie; c'était Er-ric[1], fils de Her-ald[2], 934 à 937.
vieux pirate qui se fit chrétien pour obtenir un commandement. Le jour de son baptême, il jura de garder et de défendre la Northumbrie contre les payens et les pirates[3]; de roi de mer qu'il 937.
était, il devint roi de province, comme s'exprimaient les Scandinaves[4]. Mais cette dignité trop pacifique cessa promptement de lui plaire, et il remonta sur ses vaisseaux. Après quelques années d'absence, il revint visiter les Northumbriens qui, l'accueillirent et le nommèrent de nouveau leur chef, sans l'aveu du roi saxon Ed-red[5], successeur du fils d'Éthelstan. Ed-red, s'a- 946.
vança contre eux, et les força d'abandonner Er-ric, qui, à son tour, pour se venger de leur désertion, vint les attaquer avec cinq chefs de corsaires du Danemark, des Orcades et des Hébrides. Il périt dans le premier combat avec les cinq rois de mer ses alliés. Sa mort fut chan-

1. Vulgo Eric. Er, her, combat, guerrier, chef; ric, fort, puissant.

2. Al. Har-old. Peut-être plus correctement Her-hold. Her, belliqueux; hold, fidèle.

3. Contra Danos aliosque piratas tuiturus. (Snorre Heimskringla, tom. I, pag. 127.)

4. Theod-kynning, fylkes-kyning, folkes-king.

5. Heureux conseiller. Voyez plus haut, pag. 114.

946. tée, suivant l'usage, par les poètes de la Scandinavie, qui, sans tenir compte du baptême qu'il avait reçu chez les Anglais, le placèrent, en idée, dans un autre paradis que celui du Christ et de ses saints [1].

« Il m'est venu un songe, dit le panégyriste « du pirate, je me suis vu au point du jour dans « la salle du Wal-hall [2], préparant tout pour la « réception des hommes tués dans les combats.

« J'ai réveillé les héros de leur sommeil; je les « ai engagés à se lever, à ranger les bancs, à « disposer les coupes à boire, comme pour l'ar- « rivée d'un roi.

« D'où vient tout ce bruit, s'écrie Braghis, « d'où vient que tant d'hommes s'agitent, et que « l'on remue tous les bancs? C'est qu'Er-ric doit « venir, répond Odin; je l'attends. Qu'on se lève, « qu'on aille à sa rencontre.

« Pourquoi donc sa venue te plaît-elle davan- « tage que celle d'un autre roi? C'est qu'en beau- « coup de lieux il a rougi son épée de sang; « c'est que son épée, teinte de sang, a parcouru « beaucoup de lieux.

1. Heimskringla, pag. 127. — Chron. saxon. Gibson, pag. 114.

2. Wal-hall, signifie palais des morts.

« Je te salue, Er-ric, brave guerrier; entre : 946.
« sois le bien-venu dans cette demeure. Dis-nous
« quels rois t'accompagnent; combien viennent
« avec toi du combat ?

« Cinq rois viennent, répond Er-ric, et moi,
« je suis le sixième [1]. »

La terre des Northumbriens, qui avait jusque- 946 à 955.
là conservé son ancien titre de royaume, le perdit alors, et fut divisée en plusieurs provinces. Le pays situé entre l'Humber et la Tees fut nommé province d'York; en saxon, Everwik-shire. Le reste du pays, jusqu'à la Tweed, garda le nom général de Northumbrie, *Northan-humbra-land*, quoiqu'on y distinguât plusieurs circonscriptions diverses, telles que la terre des Cambriens, *Cumbra-land*, près du golfe de Solway; la terre des montagnes de l'ouest, *West-moringa-land;* enfin, la Northumbrie proprement dite, sur les bords de la mer orientale, entre les fleuves de Tyne et de Tweed. Les chefs northumbriens, sous l'autorité supérieure des rois anglo-saxons, conservèrent le titre danois qu'ils avaient porté depuis l'invasion : on continua de les appeler Iarls, Erls, ou Eorls selon l'orthographe saxonne. C'est un mot dont la vraie signification est dou-

1. Torfæi, Hist. Norweg. lib. IV, cap. 10.

946 teuse, et que les Scandinaves appliquaient à toute
à
955. espèce de commandant, soit militaire, soit civil, qui agissait comme lieutenant du chef suprême, appelé Kyng ou Kyning[1]. Par degrés, les Anglo-saxons introduisirent ce titre dans leurs territoires du sud et de l'ouest, et en firent la qualification du haut magistrat à qui fut délégué le gouvernement des grandes provinces, appelées autrefois royaumes, avec la suprématie sur tous les magistrats locaux, sur les préfets des shires, *shire-gerefas* ou *shire-reves;* sur les préfets des villes, *port-reves;* sur les anciens du peuple, *elder-menn*[2]. Ce dernier titre avait été, avant celui d'*eorl*, le nom générique des grandes magistratures anglo-saxonnes; il fut dès-lors abaissé d'un degré, et ne s'étendit plus qu'aux juridictions inférieures et aux dignités municipales.

La grande masse des Danois nouveaux citoyens de l'Angleterre embrassa le christianisme pour cesser de paraître étrangère et odieuse à ses vainqueurs du sud. Plusieurs prirent, moyennant quelques concessions de terre, le titre et l'emploi de défenseurs perpétuels des églises,

1. Erl, dans la langue saxonne et dans celle des Franks, signifie simplement un homme, un homme fort, un guerrier.

2. Vulgairement *aldermen*.

qu'eux-mêmes avaient brûlées; d'autres revê- 955.
tirent l'habit de prêtres, et conservèrent sous cet habit la fougue et la dureté d'ame des brigands de mer. Un vieux chef de pirates, qui avait reçu tard le baptême, devint archevêque de Canterbury; il se servit du bâton pastoral comme il s'était servi de la hache d'armes, et, par respect pour le commandement de Dieu qui ordonne la pureté des mœurs, il fit mutiler et massacrer sous ses yeux la maîtresse d'un jeune roi saxon[1], lequel n'osa ni défendre celle qu'il aimait, ni demander compte de sa mort au vieux forban[2].

Dans la révolution qui rassembla l'Angleterre 955
tout entière, de la Tweed au cap de Cornouailles, à 975.
en un seul et même corps politique, le pouvoir des rois, devenus monarques, s'accrut en force à mesure qu'il s'étendit, et devint, pour chacune des peuplades nouvellement réunies, plus pesant que n'avait été l'ancien pouvoir de ses rois particuliers. L'association des provinces anglo-danoises aux provinces anglo-saxonnes attira né-

1. Ed-wig.

2. Summus pontifex Odo, vir grandævitatis maturitate fultus et omnium iniquitatum inflexibilis adversarius. (Vita Dunstani, in collect. Baronii.) — Chron. saxon. Gibson, pag. 114, 115 et suiv.

955 à 975. cessairement sur ces dernières quelque chose du régime dur et ombrageux qui devait peser sur les autres, parce qu'elles étaient peuplées d'étrangers soumis malgré eux. Les mêmes rois, exerçant leur pouvoir comme conquérants au nord, et au midi comme simples chefs nationaux, se laissèrent bientôt entraîner à confondre ces deux caractères, et à distinguer faiblement l'Anglo-danois de l'Anglo-saxon, l'étranger de l'indigène, le sujet du citoyen libre. Ces rois conçurent d'eux-mêmes et de leur puissance une opinion exagérée; ils s'entourèrent d'une pompe jusqu'alors inconnue : ils cessèrent d'être populaires, comme l'étaient leurs prédécesseurs, qui vivaient au milieu du peuple; qui, prenant le le peuple pour conseiller en toutes choses [1], le trouvaient toujours prêt à faire ce que lui-même avait délibéré. De là naquirent pour l'Angleterre
975 à 980. de nouvelles causes de faiblesse. Toute grande qu'elle parût désormais, sous des chefs dont les titres d'honneur remplissaient plusieurs lignes [2], elle était réellement moins capable de résister à un ennemi extérieur qu'au temps où, réduite à

1. Ræde, rædegifan geraednesse. Voyez les préambules des lois anglo-saxonnes, in Hickesii Thesauro linguarum septentrionalium.

2. Dugdale monasticon anglican. tom. I, pag. 140.

un petit nombre de provinces, ses lois nationales 975
portaient pour unique suscription : Moi, Elf- à 980.
red, roi des Saxons[1].

Les Danois d'Angleterre, à regret soumis à des rois de nation saxonne, tournaient constamment leurs regards vers la mer, espérant que chaque brise leur amènerait des libérateurs
et des chefs de leur ancienne patrie. Cette at- 980.
tente ne fut pas longue, et, sous le règne d'Éthel-red, fils d'Ed-gar[2], les émigrations des hommes du nord en Bretagne, qui n'avaient jamais complètement cessé, reprirent tout à coup un ca-
ractère hostile. Sept vaisseaux de guerre abor- 988.
dèrent sur le rivage de Kent, et pillèrent l'île de Thanet; trois autres vaisseaux, se dirigeant vers le sud, ravagèrent les lieux voisins de Southampton, et des troupes débarquées firent une in-
vasion dans les provinces orientales. L'alarme 991
se répandit jusqu'à Londres : Éthel-red assem- à 993.
bla le conseil national, formé en grande partie, sous un chef nonchalant et fastueux, de prêtres et de parasites[3]. Ce conseil décida prudemment

1. Ego Alfredus, occidentalium Saxonum rex.

2. Al. Ead-gar. Ed, heureux; gar, ger, her, javelot, arme, guerre, belliqueux.

3. Rex pulchre ad dormiendum factus. (Willem. malmesb. p. 68.) Rex imbellis, imbecillis, monachum po-

991 à 993. que les Danois étant venus pour piller, le meilleur moyen de les engager à repartir était de leur donner d'avance ce qu'ils voulaient prendre. L'on transforma en redevances pour eux certains tributs, anciennement levés sous le nom d'*impôt danois*, pour la solde des gens de guerre qui s'armaient contre les envahisseurs de Danemark
993. ou de Norwège[1]. Le premier paiement fut de dix mille livres, que les pirates reçurent, à condition de s'éloigner de l'Angleterre. Ils partirent en effet, mais ils revinrent bientôt plus nombreux, afin d'obtenir une plus grande somme. Leur flotte remonta le fleuve de l'Humber, et en dévasta les deux rives. Les hommes des provinces voisines accoururent en armes à leur rencontre; mais, sur le point d'en venir aux mains, trois de leurs chefs, Danois d'origine, les trahirent et passèrent à l'ennemi. Tous les Danois, nouveaux chrétiens de la Northumbrie, firent alliance et amitié avec les payens venus de la Baltique[2].

tius quam militem actione prætendens. (Vita Elfegi, Anglia sacra, tom. II, pag. 131.)

1. Dæne-geld, dæne-geold, en latin *Danegeldum*. Ex unaquaque hyda 12 denarios ad conducendos eos qui piratarum irruptioni obviarent. (Leges anglo-saxon. Wilkins.)

2. Chron. saxon. Gibson, page 126. — Ingulf. croyl.

Bientôt les vents du printemps amenèrent dans 994
la Tamise une flotte de quatre-vingts vaisseaux à 1002.
conduits par deux rois, Olaf de Norwège, et Swen[1] de Danemark, dont le second, après avoir reçu le baptême, était retourné au culte d'Odin. Les rois du nord plantèrent leur lance sur le pays des Anglais, ou la jetèrent dans le courant des fleuves de l'Angleterre, en signe de domination[2]. Ils marchaient, dit un vieil historien, escortés par le fer et le feu, leurs satellites ordinaires[3]. Éthel-red, à qui la conscience de son impopularité faisait craindre de rassembler une armée[4], proposa de nouveau aux pirates une somme d'argent pour prix de la paix; ils demandèrent vingt-quatre mille livres. Le roi saxon les 1002.
paya, et crut avoir remporté un grand triomphe en devenant le parrain d'un chef danois qui reçut, en grande cérémonie, dans l'église de

p. 890. — Johannis Bromptom, p. 877 à 889. — Eadmeri Novorum historia, p. 4. — Willelmus malmesb. pag. 68 à 69.

1. Swen, sweinn, sweyn, swayn, un jeune homme.

2. Conjecta in undas lancea monimenti gratia. (Script. rer. danic.)

3. Cum ducibus solitis marte et vulcano. (Jo. Brompton, pag. 883.)

4. Formidine meritorum nullum sibi fidelem metuens. (Willelmus malmesburiensis, p. 69.)

1002. Winchester, l'eau dans laquelle un de ses pareils se vantait d'avoir été lavé vingt fois [1].

La trêve des envahisseurs fut loin d'être paisible; dans les lieux de leurs cantonnements, ils outragèrent les femmes et tuèrent les hom-
1003. mes [2]. Les habitants saxons, à qui la mollesse de leur roi ne donnait aucun moyen de se défendre ouvertement, conspirèrent en secret; et dans un même jour, à une heure marquée d'avance, les étrangers, attaqués à l'improviste, furent massacrés sans distinction, hommes, femmes et enfants au berceau, par leurs hôtes et leurs voisins [3]. Ce terrible acte de vengeance, que des nations réduites au désespoir ont reproduit en d'autres temps, eut lieu le jour de saint Brice, dans l'année 1003. Le massacre ne s'étendit point sur les provinces du nord ni sur celles de l'est, où les Danois habitaient en trop grand nombre, comme colons et comme bourgeois; mais la plupart des nouveaux conquérants, les soldats du

1. Monachus Sancti Galli. Inter scriptores rerum franc. pag. 134. — Johan. Brompton, p. 879. — Chron. saxon. Gibson, pag. 126 et suiv.

2. Jam post pacem factam uxores et filias vi opprimere præsumpserunt. (Mathæi Westmonast. Flores histor. pag. 201.)

3. Mulieres cum liberis. (Ibid.)

roi Swen et l'une de ses sœurs y périrent. Swen 1003.
assembla, pour se venger, une armée plus nombreuse que la première, et dans laquelle, si l'on en croit un vieux auteur, il ne se trouvait pas un seul esclave, pas un affranchi, pas un vieillard, mais dont chaque combattant était libre, fils d'homme libre et dans la vigueur de l'âge[1].

Cette armée s'embarqua sur des vaisseaux de 1004.
haut bord, dont chacun portait un signe distinctif qui en désignait le commandant. Les uns avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, d'hommes en métal doré; les autres portaient au haut des mâts des oiseaux déployant leurs ailes et tournant avec le vent; les flancs des navires étaient peints de diverses couleurs, et des boucliers de fer poli y étaient suspendus en file[2]. Le vaisseau du roi avait la forme allongée d'un serpent dont la tête avançait à la proue, et dont la queue se recourbait à la poupe; on l'appelait, à cause de cela, le Grand-Dragon[3]. A leur débarquement sur la côte d'Angleterre, les Danois, formés en bataillons, dé- 1004 à 1006.

1. Nullus servus, nullus ex serva libertus. (Emmæ reginæ Anglorum Encomium, p. 166.) — Chron. saxon. Gibson, p. 127 et suiv.

2. Reginæ Emmæ Encomium, pag. 166.

3. Snorre's heimskringla, tom. II, p. 294.

1004 à 1006. ployèrent un drapeau de soie blanche au milieu duquel était brodé un corbeau ouvrant le bec et battant des ailes[1]. Dans tous les lieux où ils passaient, ils mangeaient gaiement le repas préparé à regret pour eux; et, à leur départ, ils tuaient l'hôte et brûlaient le logis[2].

Ils enlevaient partout les chevaux, et se faisant cavaliers, suivant la tactique de leurs prédécesseurs, ils marchaient rapidement à travers le pays, se présentaient tout à coup lorsqu'on les croyait loin, surprenaient les villes et les lieux forts. En peu de temps ils eurent conquis toutes les provinces du sud-est, depuis l'embouchure de l'Ouse jusqu'à la baie de Southampton. Éthelred et ses lâches conseillers décrétaient des levées d'argent toujours croissantes, pour conclure avec l'ennemi une trève d'un jour. Ceux des Anglais qui avaient le bonheur d'être encore préservés du pillage des Danois, n'échappaient point aux exactions royales, et sous une forme ou sous une autre, ils étaient certains de se voir tout enlever[3].

1. Corvus hians ore excutiensque alas. (Reg. Emmæ Encomium, p. 170.)

2. Reddebant hospiti cædem, hospitio flammam. (Henrici hunting. Hist. pag. 260.)

3. Ingulfus croyland. p. 890-891. — Willelmus malmesburiensis, p. 68.

Pendant que les grands de l'Angleterre fai- 1006 à 1012.
saient ainsi avec l'étranger leur pacte aux dépens des pauvres, il y eut un homme qui, quoique grand et puissant dans le pays, aima mieux mourir que de suivre cet exemple. Ce fut le prélat de Canterbury, appelé Elf-eg[1]. Prisonnier des Danois, après le siége de sa ville épiscopale, il resta long-temps dans les chaînes sans prononcer un seul mot de rançon. Les Danois se fatiguèrent les premiers, et proposèrent à leur captif de lui rendre la liberté pour trois mille livres, s'il promettait d'engager le roi Ethel-red à leur donner une somme quadruple. « Je ne possède « point tant d'argent, répondit l'archevêque « saxon, et je ne veux rien prendre à qui que « ce soit, ni rien conseiller à mon chef contre « l'honneur de mon pays[2]. » Il déclara hautement qu'il n'accepterait de personne aucun présent pour sa rançon, et défendit à ses amis de rien solliciter, disant que ce serait trahison de sa part que de payer les ennemis de l'Angleterre. Les Danois, plus avides d'argent que du sang de l'archevèque, renouvelaient souvent leurs demandes. « Vous me pressez en vain, leur ré-

1. Al. Ælf-eg. Elf, génie; eg, ecg, éternel.

2. Me nil contra patriæ decus regi suasurum. (Vita Elfegi, in Anglia sacra, tom. II, pag. 132.)

1012. « pétait Elf-eg, je ne suis pas homme à fournir « de la chair de chrétien aux dents payennes, à « vous livrer ce que les pauvres ont amassé pour « vivre[1]. »

Les Danois perdirent patience, et un jour qu'il leur était venu du midi des tonneaux de vin dont ils s'enivrèrent, ils se firent amener le prisonnier dans leur camp, à la place où ils tenaient leurs conseils de guerre[2], et lui firent subir, par dérision, le simulacre d'un jugement. Lorsque Elf-eg parut, un grand cri s'éleva de toute la troupe rangée en cercle : « De l'or, « évêque, donne-nous de l'or, ou nous allons « te faire jouer un rôle qui te rendra fameux « dans le monde[3]. » L'évêque fut inébranlable. Les Danois, irrités de sa constance, coururent vers un amas d'ossements, de cornes et de mâchoires de bœufs, qui étaient les débris de leurs repas, et les firent pleuvoir de tous côtés sur le Saxon[4]. Elf-eg tomba bientôt à demi-mort,

1. Christianorum carnes paganis dentibus conterendas... quod paupertas ad vitam paraverat. (Vita Elfegi, etc. p. 238.) Eadmeri nov. Historia, p. 4. — Ingulf. croyl. p. 891. — Johannis Brompt. 890.

2. To heora hustinga. (Chron. saxon. p. 142.)

3. Aurum, episcope, aurum. (Vita Elfegi, p. 140.)

4. Ossibus et boum cornibus. (Chron. saxon. Gibson. pag. 142.)

et fut achevé à coups de hache par l'un des pi- 1012.
rates, qu'il avait converti et baptisé de sa propre main. Les meurtriers voulurent d'abord jeter le cadavre dans un bourbier voisin, mais les Anglo-saxons, qui honoraient Elf-eg comme un martyr du Christ et de la patrie, achetèrent son corps au prix d'une grosse somme d'argent, et l'ensevelirent à Londres[1].

Cependant le roi Ethel-red pratiquait sans scrupule ce que l'archevêque de Canterbury, au péril de sa propre vie, avait refusé de lui conseiller. Un jour ses collecteurs de taxes[2] levaient des tributs pour les Danois, le lendemain les Danois se présentaient eux-mêmes et taxaient pour leur propre compte[3]. A leur départ les agents royaux revenaient encore, et traitaient les malheureux habitants plus durement que la première fois, les appelant traîtres et pourvoyeurs de l'ennemi[4]. Le vrai pourvoyeur des Danois, Ethel-red, lassa enfin la patience du peu-

1. Chron. saxon. Gibson, p. 142. — Johan. Brompton, p. 890, 891.

2. Exactores regii. (Ingulf. croyl. p. 890.)

3. Misit Turkillus danicus comes exactores suos. (Ingulf. croyl. p. 891.)

4. Tanquam patriæ proditorem et Danorum provisorem. (Ibid.)

1012. ple qui l'avait fait roi pour la défense commune. Quelque dur que fût l'empire des étrangers, on aima mieux passer d'un seul coup entre leurs mains, que de souffrir une longue agonie sous la main du despote saxon avant de subir cette
1013. destinée, désormais inévitable. Plusieurs provinces du centre se rendirent volontairement aux Danois; Oxford et Winchester ouvrirent bientôt leurs portes, et Swen, s'avançant dans le pays de l'ouest jusqu'au golfe de la Saverne, prit le titre de roi de toute l'Angleterre, sans qu'une épée sortît du fourreau pour lui en donner le démenti[1]. Ethel-red, effrayé de la désertion générale, s'enfuit dans la petite île de Wight, et de là passa le détroit pour aller en Gaule demander asile au frère de sa femme, chef d'une des provinces occidentales voisines de l'embouchure de la Seine[2].

1002 à 1013. En épousant une femme étrangère, Éthel-red avait conçu l'espoir d'obtenir des parents puissants de son épouse quelque secours contre les Danois; mais il s'était trompé dans son attente. Ce mariage, qui devait procurer des

1. Rex plenarius; fullne kyning. (Chron. saxon. Gibson.)

2. Ibid, pag. 144. — Willelm. malmes. p. 169. — Henrici hunting. pag. 362.

défenseurs à l'Angleterre [1], ne lui amena d'outre-mer que des solliciteurs d'emplois et des ambitieux avides d'argent et de dignités. Le mari de l'étrangère avait confié à ces étrangers la garde de quelques villes qui furent les premières rendues aux Danois [2]. Par un hasard assez singulier, le chef résidant en Gaule, dont le roi saxon avait recherché l'alliance comme un appui dans sa lutte avec les pirates de la Scandinavie, était lui-même d'origine scandinave, et fils d'anciens pirates envahisseurs de la portion du territoire gaulois qu'il régissait. Ses aïeux, après avoir plus d'une fois ravagé ce pays, comme les Danois ravageaient l'île de Bretagne, y avaient fondé une colonie qu'on appelait de leur nom *Normandie*, ou terre des Normands [3]. La Normandie était contiguë, du côté du midi, au territoire des réfugiés Bretons, et du côté de l'est elle touchait au pays dont elle avait été démembrée, à l'ancienne conquête des Franks, où les Franks ha-

1002 à 1013.

1. Ad majorem securitatem regni sui. (Jo. Brompt. p. 883.)

2. Henrici hunting. pag. 360. — Rogerii de Hoved Annales, p. 429.

3. Quam Northmanniam Northmanni vocaverunt, eo quod de Norwegia egressi essent. (Script. rer. northmannicar. p. 7.)

500. à 1013. bitaient encore, après cinq siècles, distincts des indigènes gaulois, moins par les mœurs et l'idiome que par la condition sociale. La liberté étant le droit de naissance des descendants du peuple victorieux; dans la langue vulgaire du onzième siècle, il n'y avait pour la désigner d'autre mot que celui de *Frankise*[1], et, pour signifier un homme libre, d'autre mot que celui d'*homme franc*[2].

Pour donner lieu à une séparation si durable des deux peuples, et l'enraciner jusque dans le langage de la race indigène, il n'avait pas suffi de la seule invasion, de la seule victoire des enfants de Mere-wig, ni de leur alliance étroite avec les prêtres catholiques et avec le pape de
600 à 700. Rome[3]. Moins de trois siècles après leur arrivée en Gaule, ces conquérants eux-mêmes étaient devenus presque Gaulois; les fils des guerriers sicambres habitaient les cités qui se relevaient de leur ruine, et les rois issus de Hlode-wig, aussi peu offensifs pour les vaincus que leurs

1. En latin, *frankisia*, *franchisia*; en langue moderne, *franchise*.

2. Francus homo, *frans home* en langue vulgaire. Voyez le recueil des historiens de la France et des Gaules, *passim*.

3. Voyez livre I, pages 38 et suivantes.

aïeux s'étaient montrés terribles, bornaient déjà toute leur domination à de paisibles promenades en char [1]. C'est alors qu'un second ban de Germains, de Franks d'entre Rhin et Meuse, purs de tout mélange avec les nations du midi, de Franks qui maniaient l'épée, vivaient à cheval [2], et n'aimaient à se reposer que dans les camps, ou dans une demeure fortifiée qui à elle seule était un camp, descendit du nord-est vers l'occident et vers le sud [3]. 600 à 700.

Les nouveaux envahisseurs traitèrent les Franks dégénérés de la Gaule comme ceux-ci avaient traité les Gaulois; ils unirent dans la même défaite et dans la même dépossession les fils des vainqueurs et les fils des vaincus [4]; surtout, ils anéantirent, pour ces derniers, la portion de liberté que l'indolence du peuple gouvernant leur avait permis de reprendre. Depuis la Meuse 700 à 750.

1. Plaustro bobus trahentibus vectus. (Annales Fuldenses. Script. fr. tom. II, p. 676.)

2. Inter Carbonariam sylvam et Mosam fluvium et Fresionum fines. (Annales Metenses, ibid. p. 677.) — Assidue exercebatur equitando, quod illi gentilitium erat. (Eginharti Vita Caroli; apud. script. rerum francic. tom. V.)

3. Rerum gallic. et franc. script. tom. II, p. 678.

4. Spolia ampla suis fidelibus impertitur. (Ibid. p. 169.)

700 à 750. jusqu'aux Pyrénées, la terre des Gaules fut partagée de nouveau, et la plupart des domaines passèrent à des maîtres étrangers, soit qu'ils appartinssent à des Franks d'origine, ou à des prêtres dotés par les Franks, ou à des Gallo-Romains fermiers des Franks et des prêtres. Les conquérants laissèrent, comme par dérision, les rois issus de Mere-wig garder quelque temps leur titre sans pouvoir [1]; puis, dans une assemblée tenue en plein champ, ils leur enlevèrent le signe de leur descendance germanique, les tondirent comme des Gaulois [2], et les destituèrent de la royauté.

Aussitôt que cette nouvelle race de barbares, sous la conduite de son chef Karl [3], surnommé *marteau de forge* [4], se fut répandue au midi, pillant, dévastant les cités, et y allumant des in-

1. Nomen illi regis inæstimabili pietate reservavit. (Script. rer. franc. tom. II, pag. 680.)

2. Depositus et tonsoratus est. (Ibid. p. 690.) — Malint videre interfectos quam tonsos. (Greg. Turon.) Crinigeri, setati, șetosi, setigeri, *lok-boren*. Vid. scrip. rer. franc. tom. II et III.

3. Par corruption *Charles*. — Al. Kerl, un homme, ou un homme robuste.

4. En latin *Tudites*, ou *Martellus*. Les historiens ne nous ont point transmis le surnom de cet homme dans sa langue franke.

cendies dont les traces subsistent encore sur les 700
voûtes du cirque de Nîmes, il vint de Rome des à 750.
ambassadeurs qui offrirent au capitaine frank
l'amitié des saints apôtres et l'alliance de l'Église.
En vertu de cette alliance, Pippin[1], fils de Karl,
élu roi de tous les Franks de la Germanie et de
la Gaule, après avoir été promené sur un bouclier,
fut consacré une première fois par l'archevèque
de Mayence, et ensuite par le pape 752.
Étienne, venu exprès dans le pays des Franks[2].
Celui-ci, rompant les derniers liens qui l'attachaient
aux empereurs de Constantinople, héritiers
de l'empire des Césars, conféra au roi 754.
germain le titre de patrice[3], ou de souverain
magistrat de la cité romaine, et en retour, le
Germain passa les Alpes, conquit sur les Longbards
plusieurs villes dont il fit don à saint Pierre 766.
et à l'Église de Rome[4].

Le petit-fils de Karl, appelé du même nom que

1. La signification et l'orthographe de ce mot sont douteuses : il paraît que c'est un de ces diminutifs familiers encore usités dans les langues teutoniques.

2. Ad optimum et sancti Petri fidelem dominum Pipinum, in Franciam veni. (Stephani papæ epistola, apud Reginonis prumiacensis Chronicon.)

3. Patricius. (Script. rer. italicar. p. 171.)

4. Beato Petro obtulit. (Anastasius Biblioth.)

774. son aïeul, franchit à son tour, au nom de l'apôtre saint Pierre, les clôtures qui fermaient les
786. défilés des monts [1], et chassa de la haute Italie la race germanique des rois long-bards, rivaux politiques du pouvoir pontifical. Le jour de
800 à 801. noël de l'année 801, le souverain pontife lui plaça sur la tête un diadème d'or, au nom du sénat et du peuple romain, et le salua du nom d'empereur, institué par Dieu, grand, pieux, heureux, clément, triomphant, toujours auguste. Karl emporta ces titres nouveaux dans sa ville d'Aaken, ou Aix-la-Chapelle, qui devint alors la cité impériale de l'Occident, comme Constantinople était celle de l'Orient. Les soldats germains appelèrent leur chef *Kaisar* [2], et ses courtisans ne l'abordèrent plus qu'en posant un genou en terre [3].

801 à 814. Les souvenirs attachés à un nom dont la splendeur n'était pas encore éteinte firent regarder le nouveau César comme supérieur à tous les rois. Karl ne se reposa point cependant sur le seul pouvoir de cette influence morale, il passa sa vie en armes, parcourant presque tout le midi

1. Clusæ Alpium, clausuræ.

2. Al. Keysar, keyser.

3. Rerum francicar. scriptores, tom. V.

de l'Europe à la tête de ses bandes teutoniques, 801
faisant entendre les sons de la langue tudesque à
aux habitants des rives de la Méditerranée, mais 814.
ne parlant jamais leur langue, et ne daignant quelquefois quitter son idiome maternel[1] que pour l'idiome classique des savants et des prêtres. Il établit des écoles de ce dernier langage dans sa ville impériale d'Aix. Mais dans ses plans, trop vantés, de culture littéraire, jamais il ne s'occupa ni des Gaulois, ni de la Gaule, qu'il regardait comme une contrée étrangère[2], où il ne prenait ni généraux, ni guerriers, dont il n'estimait que les forêts pour ses chasses d'automne[3], et les domaines pour leurs revenus qu'on lui voiturait chaque année dans ses résidences d'outre-Rhin, à Munster ou à Paterborn. S'il s'occupa quelquefois des vieilles cités gauloises, ce fut pour y faire enlever par force de bons ouvriers en armes et en étoffes, qu'il attachait comme serfs à ses domaines[4].

Tant que vécut ce premier César germain,

1. Eginhart. inter script. rer. francic. tome V.

2. Monachus Sancti-Galli, passim. — Eginhart.

3. Ibid.

4. Diplomata Caroli Magni apud script. rerum franc. — Ermoldi Nigelli Carmen de Ludovico imperatore, lib. I. Script. rer. franc. tom. VI.

801 à 814. dont l'épée ne se reposait jamais, ce favori de l'Église, pour qui les anges eux-mêmes, dans ses guerres, faisaient, si l'on en croit la légende, l'office d'espions et de guides[1]; tant qu'il promena ses armées vagabondes du nord au sud et de l'est à l'ouest, recevant en tous lieux de la bouche des prêtres le titre latin de Grand, qui, depuis cette époque, est resté si bizarrement joint à son nom[2]; tant qu'il tint son glaive suspendu sur la tête des nations du continent occidental, les nations restèrent unies malgré elles sous sa domination, étrangère pour toutes, hormis une
814. seule. Mais elles rompirent cette fausse union le jour que le conquérant descendit en habits impériaux dans le caveau sépulcral de sa basilique d'Aix. Un mouvement spontané d'insurrection contre le nouvel empire se manifesta parmi les peuples d'origine diverse, de mœurs et de langage divers qui s'y trouvaient associés malgré eux. La Gaule tendit à se séparer de la Germanie, l'Italie à s'isoler de toutes les deux. Chacune de ces grandes masses d'hommes, en s'ébranlant, en-

1. Au passage des Alpes. Voyez Muratori, Scriptores rerum italicar. tom. II.

2. Magnus, Carolus Magnus; dans le vieux langage *Callemaigne ;* dans la langue française moderne, *Charlemagne.*

traîna dans sa cause la portion du peuple con- 814
quérant qui habitait au milieu d'elle, comme à 841.
dominatrice du sol, et avec des titres de puissance et d'honneur, soit latins, soit germaniques[1].

Les Franks tirèrent l'épée contre les Franks, les frères contre les frères, les pères contre les fils. Trois des petits-fils de Karl, surnommé le
Grand, se livrèrent bataille entre eux au centre 841.
de la Gaule, l'un à la tête d'une armée de Gaulois et de Gallo-franks, l'autre avec les hommes de l'Italie, Latins ou Teutons de race, le troisième avec les Teutons purs, habitants de l'Allemagne[2]. La querelle domestique des rois issus du César frank n'était qu'un reflet de la querelle des peuples, et c'est pour cette raison même qu'elle fut si longue et si opiniâtre. Les rois firent et défirent vingt partages de cet empire, que les peuples voulaient dissoudre; ils se prêtèrent l'un à l'autre des serments en langue tudesque et en langue romane vulgaire[3], puis ils les rompirent aussitôt, ramenés presque malgré

1. Duces, comites, judices, missi, præfecti. præpositi; grafen, mark-grafen, land-grafen, tun-grafen, here-togen, rachen-burger, scheppen, sens-schalken, mære-schalken, etc.

2. A Fontenai, *Fontanetum*, près d'Auxerre.

3. Nithardi Historia; inter script. rer. francic. t. VI.

841 à 866. eux à la discorde, par la turbulence des masses que ne pouvait satisfaire aucun traité. D'une part, les Franks des bords du Rhin ne voulaient point renoncer à leur ancien privilège de fournir au pays méridional ses comtes, ses ducs, ses chefs de provinces et de villes; de l'autre, les indigènes du midi, peu satisfaits d'être garantis par une séparation politique de l'invasion annuelle de nouveaux seigneurs franks[1], aspiraient encore à se délivrer de la présence et du pouvoir des hommes de race franke demeurés parmi eux avec de tels privilèges, que le simple nom d'homme en langue tudesque, le mot de baron[2], était un titre de noblesse et de commandement.

Ainsi donc, quand les pirates du Nord visitèrent la Gaule, comme ils visitaient l'Angleterre, ils trouvèrent deux peuples différents par leur origine, différents par leur condition, ayant des noms différents dans le langage du pays, bien que les étrangers les confondissent sous la même dénomination nationale. Cette dénomi-

1. Senior, traduction latine du mot teutonique eldermann ou alter-mann, était, dans la langue vulgaire des Gaulois vaincus, synonyme de *dominus*, maître.

2. Bar, barn, bairn, beorn; un homme, un enfant mâle. (Gloss. de Wachter.) De là viennent les mots romans bers, bernez, bernage.

nation variait d'une manière assez remarquable. 841
Les Italiens, les Anglais et les peuples de la à 866.
Scandinavie, ne voyaient que des Franks dans la Gaule; ils l'appelaient France[1], et ses habitants Francisques ou Français[2]; les Germains, au contraire, réservant pour eux seuls le noble nom de Franks, s'obstinaient, dès le onzième siècle, à ne plus voir de Franks dans la Gaule, qu'ils nommaient dédaigneusement Wallonie, terre des Wallons ou des Welsches[3]. Au sein de la Gaule, on faisait une distinction plus fine. L'homme libre d'impôts, vivant à la campagne, dans une maison fortifiée, au milieu d'un grand domaine dont il régissait à sa guise les habitants et le sol, prenait le titre d'*homme franc;* et ce titre exprimait à la fois l'indépendance personnelle et la supériorité politique[4]. Quant à ceux qui, n'ayant point de demeure seigneuriale, habitaient pêle-mêle, à la manière romaine, dans

1. Franken-land. En latin *Francia.*

2. Frankiske, Frencisca.

3. Wallen-land, Welschen-land. Alamani et cæteri transrhenani populi magis proprie se Francos appellari jubent, et eos quos nos putamus Francos, Galwalas antiquo vocabulo, quasi Gallos romanos appellant. (Willelm. malm. Historia, p. 25.)

4. Vivere, habitare, succedere more Francorum. (Script. rerum francic. tom. VI, VII, VIII.)

841 à 866. les villes et dans les hameaux, ils tiraient de cette circonstance un nom spécial qui remplaça leur ancien nom de peuple : on les appelait *villains*[1], et ce nom, donné à un *homme franc*, eût été pour lui la plus cruelle injure. Tout homme franc avait un cheval de combat, et portait l'épée ; les noms de cavalier et d'homme de guerre étaient ses titres d'honneur[2], titres refusés aux villains, qui ne possédaient ni chevaux, ni armes, et n'avaient pas le droit d'en posséder.

Aussi les pirates danois ou normands eurent-ils bon marché des villes et des villages de la Gaule. On fortifia contre eux les châteaux et les palais ; l'on mit garnison dans les riches abbayes, et les hommes francs, les barons, les cavaliers, s'y cantonnèrent pour les défendre, pendant que la cité voisine était en flammes, et qu'à une portée d'arbalète passait la longue chaîne d'hommes et de femmes, que les Normands traînaient en esclavage[3]. Quelquefois, dans les traités que le roi

1. En latin *villani*. Le mot de *villa*, que les Romains n'employaient que pour désigner une maison de campagne, signifia de bonne heure, dans les langues néo-latines, toute espèce de lieux habités.

2. Miles, reiter, chevalier.

3. Adversus quos nullus rex, nullus dux, nullus defensor surrexit qui eos expugnaret. (Histoire de Bre-

de race franke faisait avec les brigands du Nord, 866
il s'engageait, sur le salut de son ame, à leur ra- à 897.
mener leurs esclaves échappés, et à lever pour eux l'impôt de guerre sur les villains, les manants et les colons ou laboureurs[1]. Placés entre le double danger d'être massacrés par les Danois, ou vendus aux Danois par les dominateurs du pays, les pauvres laboureurs s'animaient quelquefois d'une bravoure frénétique, et se jetaient, armés de bâtons, au milieu des haches normandes; quelquefois, pour conjurer la fureur de l'ennemi payen, ils renonçaient à leur baptême, et juraient sur le cadavre d'un cheval, immolé en sacrifice, d'adorer les dieux du Nord[2].

Beaucoup de paysans prirent ce dernier parti sur la côte occidentale des Gaules; plusieurs même se joignirent aux bandes danoises, et d'anciens historiens assurent que le fameux Hast-ing était le fils d'un laboureur des environs de Troies[3]. Hast-ing éprouva la joie de voir fuir devant lui ces cavaliers armés de toutes pièces, ces barons

tagne par Dom Lobineau, pièces justificatives, tom. II. pag. 45.)

1. Villani, manentes, coloni. (Sismondi, Histoire des Français, tom. III, p. 172.)

2. Script. rer. danicar. coll. Lungebeck.

3. Sismondi, Histoire des Français, tom. III.

866. orgueilleux, que ses pères lui avaient appris à
à ne jamais regarder en face. Après ses victoires,
897. quand il s'ennuya de courir le monde, et voulut
reposer sa tête dans le pays de ses aïeux, il alla
897. trouver le roi frank de la Gaule septentrionale : « Écoute, lui dit-il, Hast-ing veut devenir un de « tes comtes ; il te demande une de tes bonnes « villes. » Le roi ne jugea point à propos de rappeler au pirate qu'il était issu de la race que gouvernaient les comtes, et dont les comtes ne sortaient point ; il lui donna les clefs de la cité de Chartres, et le laissa marcher l'égal des fils des Franks[1].

897 Peu de temps après, une autre bande d'aven-
à turiers normands, conduite par Rolf[2], fils de
912. Regn-ald[3], remonta le cours de la Seine, et se cantonna sur les terres voisines de ce fleuve. Les hommes francs députèrent le nouveau comte de Chartres vers cette armée, afin de la reconnaître et de parlementer avec elle. « Qui êtes-vous? leur « demanda le vieux Hast-ing. — Nous sommes « Danois, répondirent-ils ; nous venons de Da- « nemark pour subjuguer la terre des Franks.

1. Willelm. gemeticensis Historia, p. 121.

2. Abreviation de Rad-holf, conseil et secours, ou conseiller secourable.

3. Regn, rekn, fort, puissant; ald, halt, hold, fidèle.

« — Quel titre porte votre chef? — Aucun; nous 897
« sommes tous égaux[1]. » Il paraît que les com- à 912.
pagnons de Rolf ne voulurent accepter aucune proposition pour leur retraite; ils s'avancèrent jusqu'à Rouen, dont ils se rendirent maîtres, et dont ils firent leur forteresse et leur entrepôt de pillage. Alors régnait dans la Gaule au nord de la Loire un chef de la famille de Karl-le-Grand, et appelé de ce même nom que les Gaulois prononçaient *Carles* ou *Charles*. La race des Gallo-francs choisissait encore ses rois dans cette vieille famille, par un reste d'habitude dont la plupart commençaient à se lasser. Le petit-fils de Charles sentait qu'il en serait bientôt de sa propre race comme de celle de Mere-wig, que ses aïeux avaient dégradée; et, pour éloigner ce moment fatal, il imagina de briguer l'appui de Rolf et des pirates campés autour de Rouen. Il leur demanda une conférence sur les bords de la ri-
vière d'Epte. Le chef des Normands s'y rendit 912.
avec les principaux de sa troupe, et là fut conclu un traité par lequel Charles céda authentiquement aux hommes du Nord, pour prix de l'amitié qu'ils lui jurèrent, tout le pays, les villes et les

1. Quo nomine vester senior fungitur? responderunt Nullo. (Dudo de Sancto-Quintino, p. 76.)

912. lieux forts qu'ils occupaient entre l'Epte et la mer[1].

Le roi avait une fille, appelée Ghisèle[2]; il l'offrit pour épouse au chef danois, et Rolf l'accepta, la trouvant, dit un vieux historien, d'une hauteur de taille convenable[3]. Rolf mit ses mains entre les mains du roi Charles, comme son fidèle, son soldat et comte de tout le territoire dont la possession lui était confirmée; il jura de conserver au roi sa vie, ses membres et sa dignité royale; et, en retour, le roi et les comtes franks jurèrent de conserver à Rolf sa vie, ses membres, sa dignité de comte et sa terre[4]. Afin d'être reconnu dans le monde chrétien comme chef légitime de sa nouvelle province, le Danois reçut le baptême, et, durant sept jours qu'il porta la robe blanche des cathécumènes, chaque matin les prêtres qui l'instruisaient lui firent donner quelque portion de terre aux églises et aux saints

1. Snorre Sturles on's heimskringla, t. I, p. 100. — Dudo de Sancto-Quintino, p. 70-83. — Guillem. pictaviensis, p. 162. — Script. rer. francic. t. XI, p. 324. — Flodoardi presbyteri Historia.

2. Ghesel, ghesell, compagnon, compagne.

3. Staturæ proceritate congrua. (Dudo de Sancto-Quintino, pag. 82.)

4. Vitam suam, et membra, et honorem, et terram denominatam. (Dudo de Sancto-Quintino, p. 84.)

du pays. Le nouveau territoire de Normandie fut 912
mesuré au cordeau[1], et partagé entre tous les à 1000.
Danois, capitaines et soldats, qui voulurent s'y fixer à demeure. Ils devinrent tous, selon leur grade, seigneurs des villes et des campagnes[2], propriétaires souverains de domaines, grands et petits. Tout nouveaux chrétiens, tout étrangers, tout brigands qu'ils étaient, leur domination parut plus douce aux indigènes que l'ancienne domination des fils des Franks. Beaucoup d'artisans et de laboureurs émigrèrent des terres de France vers le nouveau pays de Normandie[3].

Les fils des compagnons du vieux Rolf se montrèrent aussi avides de conquêtes territoriales, que leurs pères l'avaient été de pillage; ils agrandirent leurs frontières au nord et au sud, tantôt par de nouveaux traités avec les hommes de France, et tantôt par force, malgré ceux-ci; ils envahirent la contrée de Bayeux, où une ancienne peuplade saxonne habitait encore, et conservait son idiome germanique au milieu d'un

1. Funiculo divisa. (Ibid. p. 85.)

2. Seniores, domini.

3. Advenis gentibus referta....... lætabantur homines securi sub ejus tuitione morantes. (Dudo de Sancto-Quintino, p. 85, 86.)

912 à 1000. pays de langue romane[1]. Cette conquête fut bientôt suivie de celle de la péninsule de Coutances[2], jusqu'au-delà du mont Saint-Michel; et dès lors la Normandie devint contiguë à la terre des Bretons de la Gaule, ou à la petite Bretagne. Le peuple gallo-breton était toujours haï des Gallo-francs, contre lesquels il avait su maintenir son indépendance nationale, répondant aux rois qui lui demandaient le tribut : « Nous « vous le paierons, mais avec du fer[3]. » Ce petit peuple, en qui une ténacité indomptable suppléait à la force réelle, se vit bientôt exposé à un double péril; car aux attaques de ses vieux ennemis de France se joignit l'hostilité redoutable de ses nouveaux voisins de Normandie. Ces derniers, actifs et rusés, ne lui laissèrent aucun repos; après avoir dévasté le pays des Bretons à main armée, ils y semaient la division par leurs intrigues, et c'est de leur établissement que date le déclin progressif de la liberté bretonne[4].

1. Otlinga sax. (Diplom. Car. Calvi.) V. livre I, p. 49.

2. Constanciensis.

3. Ferrea dona. (Ermoldi Nigelli Carmen de Ludovico imperatore; apud scriptores rer. francic. tom. VI.)

4. Hist. de Bretagne, par Dom Lobineau, t. II, p. 31 à 47. — Dudo de Sancto-Quintino, p. 92, 93.

A la faveur des querelles qui leur survinrent avec les rois du pays frank, les Normands s'agrandirent, vers l'est, presque jusqu'au lieu où la rivière d'Oise se réunit à la Seine[1]; au nord, leur territoire avait pour limites la petite rivière de Bresle, et celle de Coësnon au sud-ouest. Les habitants de ce pays étaient tous appelés Normands par les gens de France et par les étrangers du sud et du nord, à l'exception des Danois et des Norwégiens, qui ne donnaient ce nom, honorable pour eux, qu'à la partie de la population qui était véritablement de race et de langue normande[2]. Cette portion, la moins nombreuse, jouait à l'égard de la masse, soit indigène, soit émigrée des autres parties de la Gaule, le même rôle que les fils des Franks à l'égard des fils des Gaulois. La simple qualification de Normand fut d'abord un titre de noblesse; c'était le signe de la liberté et de la puissance, du droit de lever des impôts sur les villains, les bourgeois et les serfs du pays[3]. Tous les Normands de nom et de race étaient égaux en droits civils, bien qu'inégaux en grades militaires ou politiques. Nul

912 à 1000.

1. Guillelm. gemeticensis, Hist. Normann. p. 316.

2. Normanni dacigenæ, de patre matreque dacigena. (Dudo de Sancto-Quintino, p. 152.)

3. Servi glebæ addicti, serfs de corps et de biens.

912 à 1000. d'entre eux n'était taxé que de son propre consentement; nul n'était assujetti au péage pour le charroi de ses denrées, ou pour la navigation sur les fleuves; tous jouissaient du privilège de chasse et de pêche, à l'exclusion des villains et des colons[1].

1000. Les colons, vivement frappés du contraste de ces deux existences si différentes, résolurent, un siècle après la fondation du nouvel état dont ils étaient la partie opprimée, de détruire l'inégalité des races, de conquérir le rang de Normands, et de s'y élever tous à la fois, de manière que le pays ne renfermât qu'un seul peuple, comme il ne portait qu'un seul nom. Pour l'exécution de ce dessein généreux, il se forma des assemblées secrètes dans tous les cantons de la Normandie[2]; chaque assemblée de canton nomma deux députés[3], chargés de porter ses réclamations à une grande assemblée centrale[4]. Mais, dès que le bruit de ces mouvements populaires parvint aux oreilles des fils des Danois, un corps d'hommes armés

1. Coloni, cultivateurs.

2. Per diversos totius Normanniæ comitatus plurima agentes conventicula. (Guillelm. gemetic. Hist. liv. V, c. II, p. 249.)

3. Ab unoquoque cœtu duo legati. (Ibid.)

4. Ad mediterraneum conventum. (Ibid.)

marcha vers le lieu où se tenait le grand conseil, 1000.
qui fut dispersé à coups de lances. Les députés des cantons furent tous saisis, et on leur coupa les pieds et les mains, pour servir d'exemple aux autres. La terreur étouffa le grand projet de délivrance des paysans de Normandie : se résignant pour eux et pour leurs fils au joug qu'ils ne pouvaient briser, ils ne tinrent plus de réunions nocturnes, et, comme s'exprime l'ancien historien, retournèrent à leurs charrues[1].

Quand eut lieu cet événement mémorable, la différence de langage, qui d'abord avait marqué la séparation des grands et des petits de la Normandie, n'existait déjà presque plus : c'était par sa généalogie que le Danois se distinguait du Gaulois. Dans la ville même où siégeaient les comtes successeurs de Rolf, où se tenait le conseil des chefs, et se décrétait la loi du pays, on ne parlait plus d'autre langage, au commencement du onzième siècle, que la langue indigène, appelée romane ou française. La seule ville de Bayeux, où les Danois, qui s'y établirent, rencontrèrent des hommes dont l'idiome saxon avait une grande affinité avec l'idiome des Scandinaves, conserva

1. Concionibus subito omissis, ad aratra sunt reversi. (Guillelm. gemet. Hist. liv. V, c. II., p. 249.)

950 à 1000. plus long-temps une langue mélangée de deux dialectes germaniques, mais encore intelligible pour les Danois d'outre-mer[1]. C'était là que les fils des chefs et des riches allaient apprendre à converser avec les habitants de leur ancienne patrie, qui les visitaient quelquefois[2]. Les hommes du Danemark et de la Norwège entretinrent avec la Normandie des relations d'alliance et d'affection, tant qu'ils y trouvèrent, dans la ressemblance de langage, le signe d'une ancienne fraternité nationale : mais, dès que ce signe eut entièrement disparu, les Normands ne furent plus pour les Danois des alliés naturels; ces derniers cessèrent même de les appeler Normands, et les nommèrent Français, Romains, ou Welsches, comme le reste des habitants de la Gaule[3].

Cette révolution était déjà accomplie quand

1. Lingua saxonica. (In capitul. Caroli Calvi.).... Rotomagensis civitas romana potius quam danisca utitur eloquentia, et Baiocensis fruitur frequentius danisca lingua quam romana. (Guill. gemet.)

2. .... Voil qu'il seit à tele escole
Que as Daneis sache parler,
Ci (à Rouen), ne savent rien fors romanz;
Mes à Baïues en a tanz
Qui ne savent si Daneis non.
(Roman de Rou, par maistre Wace, ou Gace.)

3. Voyez ci-après, livre VI, Francigenæ, Romani, Walli.

le roi d'Angleterre Ethel-red épousa la sœur du chef normand Rik-hard[1], ou Richard, selon la prononciation romane. On peut croire en effet que, sans une séparation totale de la branche gallo-normande de sa tige septentrionale, le roi saxon n'eût point conçu l'espérance d'être aidé par le petit-fils de Rolf contre les pirates scandinaves. Le peu d'empressement du Normand 1002 à
Richard à secourir son beau-frère ne provint 1013.
d'aucun scrupule ni d'aucune répugnance morale, mais de ce que Richard ne vit dans cette intervention rien de favorable à son intérêt propre, qu'il était habile à démêler et ardent à poursuivre, selon le caractère qui distinguait déjà les habitants de la Normandie.

Pendant qu'Ethel-red recevait l'hospitalité 1013 à
chez son beau-frère, les Anglais sujets de l'étranger 1014.
regrettaient, comme au temps de la fuite d'Elf-red, le règne de leur despote national. Swen à qui ils avaient laissé prendre, en l'année 1014, le titre de roi d'Angleterre, mourut dans cette même année, assez subitement pour qu'il y ait lieu d'attribuer sa mort à un élan d'indignation patriotique. Les soldats danois, cantonnés dans

1. Rik, puissant, robuste; hard, hart, fort, fortement.

1013 à 1014. les villes ou en station sur leurs vaisseaux à l'embouchure des rivières, choisirent pour succéder à Swen son fils Knut[1], alors en mission dans le pays voisin de l'Humber pour y déposer les impôts et les ôtages des Anglais du sud. Ceux-ci, 1014. encouragés par son absence, délibérèrent d'envoyer un messager à l'exilé de Normandie, lui dire, au nom du peuple anglo-saxon, que le peuple le reprendrait pour roi, s'il promettait de mieux gouverner[2].

Pour répondre à ce message, Ethel-red fit partir son fils Ed-ward, le chargeant de saluer en son nom toute la nation anglaise[3], et de promettre que, à l'avenir, il se conduirait en roi fidèle[4], amenderait ce qui ne plaisait point au peuple, et mettrait en oubli tout ce que le peuple avait fait ou dit contre sa personne. L'amitié jurée entre la nation et le roi fut confirmée de part et d'autre par des gages mutuellement don-

1. Cnut, knot, knyt, un nœud; en latin *Cnuto*, *Canutus*.

2. Modo eos rectius gubernaret. (Chron. saxon. Gibson, p. 145.) Heimskringla, p. 10 — Mathæus Westmon. p. 202.

3. Gretan ealne his Leodscipe. (Chronicon. saxon., pag. 145.)

4. Hold hlaford. (Ibid.)

nés[1], et l'assemblée des sages anglo-saxons pro- 1014.
nonça contre tout Danois qui s'intitulerait roi d'Angleterre une sentence perpétuelle de mise hors de la loi[2]. Ethel-red reprit ses honneurs; 1015.
on ne peut savoir exactement sur quelle étendue de territoire il régnait, car les garnisons danoises, chassées alors de quelques villes, en conservèrent beaucoup d'autres, et même la grande cité de Londres demeura en leur pouvoir. Peut-être le grand chemin appelé Wethling-street fut-il encore une fois la ligne de démarcation du pays libre et de la terre conquise. Knut, mécontent du partage que les Anglo-saxons le contraignaient d'accepter, revint, et, ayant débarqué près de Sandwich, fit mutiler sur le rivage les ôtages que son père avait reçus[3]. Cette cruauté fut le signal d'une guerre qu'Ethel-red, fidèle à son nouveau serment, soutint deux années, avec des chances diverses de succès et de revers. A sa 1016.
mort, les Anglais prirent pour roi, non point

1 Factis pignoribusque. (Chron. sax.)

2. Utlagede of Englaland. (Ibid. p. 145.) Lag, signifie à la fois, pays, état, statut, loi; du verbe lagen, poser, établir. Ut-lage (*out-law*) veut dire un banni et un homme mis hors de la loi.

3. Præcisis eorum manibus eorumque nasis. (Chronic. saxon. Gibson, p. 246.)

1016. l'un de ses enfants légitimes, demeurés en Normandie, mais Ed-mund, son fils bâtard, qu'on surnommait côte de fer[1], et qui avait donné des preuves de courage dans les combats livrés aux étrangers. Ed-mund releva par son activité la fortune chancelante du peuple anglais; il reprit Londres sur les Danois, et leur livra cinq grandes batailles[2].

Après une de ces batailles, donnée sur la frontière méridionale de la province de Warwic, l'un des capitaines danois, appelé Ulf[3], fuyant devant les Saxons, s'enfonça dans un bois dont il ignorait les détours. Après avoir marché en vain toute la nuit, il rencontra au point du jour un jeune paysan menant un troupeau de bœufs. Ulf le salua et lui demanda son nom. « Je m'appelle « God-win[4], fils d'Ulf-noth[5], répondit le berger, « et toi, si je ne me trompe, tu es de l'armée « danoise. » Le Danois, contraint d'avouer, pria

1. Iren-side, Iron-side. Les historiens danois remplacent ce surnom par Enn sterki, le fort.

2. Chron. saxon. p. 148 à 150. — Henrici hunting. pag. 362. — Willem. malmesbur. p. 72. — Math. West. pag. 204. — Ingulf. croyl. p. 892.

3. Ulf, wulf, hulf, secours, secourable.

4. God, bon; win, chéri, bien-aimé.

5. Noth, not, nod, nyd, utile, nécessaire.

le jeune homme de lui dire à quelle distance il 1016.
pouvait être encore des vaisseaux stationnés dans la Saverne ou dans les rivières voisines, et par quel chemin il lui serait possible de les rejoindre. « Bien fou est le Danois, reprit God-win, « qui attend son salut d'un Saxon[1]. » Ulf supplia le berger de quitter son troupeau et de lui enseigner la route, faisant les promesses les plus capables de gagner un homme simple et pauvre. « La route n'est pas longue, dit le jeune berger, « mais il serait dangereux de t'y conduire. Les « paysans encouragés par notre victoire d'hier « sont armés dans toute la campagne ; ils ne fe- « raient aucune grace ni à ton guide, ni à toi[2]. » Le chef tira de son doigt un anneau d'or et le présenta au Saxon, qui le prit, le contempla quelques moments, et le rendit en disant : « Je ne « veux rien de toi, mais j'essayerai de te con- « duire[3]. »

Ils passèrent le jour dans la cabane du père

1. Nulli Danorum merito auxilium ab Anglis requiri. (Torfæi Historia Norweg. tom. II, p. 37.)

2. Adeo ut nec ipsi, nec cuivis alii, nedum itineris duci, spes evadendi effulgeat, si a rusticis deprehendatur. (Ibid.)

3. Annulum non accepturum, operam tamen ei navaturum. (Ibid.)

1016. de God-win, et quand vint la nuit, au moment de se mettre en route, le vieux paysan dit au Danois : « Sache que c'est mon fils unique qui « se livre à ta bonne foi; il n'y aura plus de sû- « reté pour lui parmi ses compatriotes du mo- « ment qu'il t'aura servi de guide, présente-le « donc à ton roi pour qu'il le reçoive à son ser- « vice[1]. » Ulf promit de faire beaucoup plus pour God-win, et tint parole; à son arrivée au camp danois, il fit asseoir le fils du paysan dans sa tente, sur un siège aussi élevé que le sien, le traitant comme son propre fils[2]. Il obtint pour lui du roi Knut un grade militaire, et, dans la suite, le berger saxon s'éleva au rang de gouverneur de province dans la partie de l'Angleterre occupée par les Danois. Cet homme qui, de gardeur de troupeaux, devint chef politique dans son pays par la puissance des étrangers, était destiné à jouer deux fois dans ce même pays le rôle de destructeur de la suprématie étrangère. On le verra bientôt paraître sous ce nouveau caractère; et peut-être alors y aura-t-il quelque intérêt pour le lecteur à se rappeler

1. Neque enim ei amplius apud populares suos tutum.... ut famulitio ejus inseretur. (Torfæi. Historia Norweg. t. II, pag. 37.)

2. Filii loco habuit. (Ibid.)

l'aventure romanesque qui fit entrer le jeune 1016.
God-win dans les rangs des ennemis des siens, pour y acquérir un renom et une autorité sans lesquels il n'eût jamais pu rendre à ses compatriotes d'aussi éminents services.

Les victoires des Anglo-saxons sur les envahisseurs danois amenèrent un armistice et une trêve qui fut jurée solennellement en présence des deux armées par les rois Ed-mund et Knut. Ils se donnèrent mutuellement le nom de frère[1], et, d'un commun accord, fixèrent à la Tamise la
limite de leurs royaumes respectifs. A la mort 1017.
d'Ed-mund, le roi danois franchit cette limite, qui devait être inviolable, et surprenant les Anglo-saxons par la terreur et les intrigues, il étendit presque sans combat sa royauté sur les pays du sud et de l'ouest; les chefs anglais lui prêtèrent serment comme au roi de toute l'Angleterre. Knut leur jura en retour de se montrer juste et bienveillant, et il toucha leurs mains de sa main nue, en signe de sincérité[2]. Mais à peine l'étranger eut-il été salué du nom de roi des Anglais, qu'il se mit à proscrire ceux qu'il avait promis

1. Fratres adoptivi. (Henrici hunting. p. 365) — Encom. Emmæ, p. 171. — Willelm. malmesb. p. 72.

2. Accepto pignore de manu sua nuda. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 436.)

1017. d'aimer. Les principaux chefs, un grand nombre de ceux qu'en langue saxonne on appelait demi-rois ou rois subalternes, conducteurs d'armées, anciens du peuple, riches hommes, hommes de guerre [1], surtout les parents d'Ed-mund et d'Ethel-red, furent bannis ou livrés aux bourreaux. « Qui m'apportera la tête d'un de mes en- « nemis, disait le Danois en parlant d'eux, me « sera plus cher qu'un frère [2]. » Il fit déporter les enfants du dernier roi dans la Scandinavie, pour qu'ils y fussent assassinés; mais l'homme qui avait promis de s'acquitter de cet office les laissa libres, et ils se réfugièrent, au sud du pays des Allemands, chez les Hongrois, peuple slave dont le chef les accueillit [3].

Parmi les magistrats nationaux qui furent alors bannis de l'Angleterre, les historiens nomment un certain Ed-wig, qu'ils appellent *Kerla-Kyng*, le roi des paysans [4]. Cette locution saxonne est une preuve que le titre de *Kyng* ou de roi, n'a-

1. Reguli, subreguli, half-kyningas, here-togas, ealdermenn, yldestan, rice-menn, best-menn, eadigan, land-hlaforde, thegnas.

2. Florent. Wigorn. p. 390-391.

3. Chron. saxon. Gibson, p. 151. — Henrici hunting. p. 363. — Math. westim. p. 206.

4. Al. Ceorla-kyng, cheorla-kyng.

vait point alors, en Angleterre, le sens un et absolu que lui attribuent les modernes; que ce titre exprimait la qualité vague de commandant et de protecteur, à plusieurs degrés, et sous plusieurs formes. Les cultivateurs ou paysans anglo-saxons avaient leur roi particulier : peut-être parce que le roi de toute la nation était plus spécialement le roi des gens de guerre, le roi de ceux qui avaient assez de richesse pour s'équiper, à leurs propres frais, d'armes offensives et défensives; c'était vers les intérêts de la classe des guerriers ou des *Thegns*[1], au milieu de laquelle lui-même passait sa vie, que le roi des Anglais devait naturellement faire pencher la balance de son pouvoir. Afin donc que l'autre classe, la classe des laboureurs, des artisans et des pauvres, de ceux qui ne portaient point en langue saxonne le nom d'hommes d'épée, mais le simple nom d'hommes, *Kerls*[2], ne fût point entièrement sacrifiée à la première, elle avait besoin d'un représentant qui la fît valoir et la défendît auprès du chef du pays, et quelquefois même contre ce 1017.

1. Thegn, degn, deghen, une épée; et par extension, un homme d'épée, un brave, un homme de cœur, un homme vertueux.

2. Les Saxons écrivaient *Ceorlas*, les Franks *Karla*, et faisaient de ce mot un nom propre. Voyez plus haut.

1017. chef auprès du grand conseil public. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, c'est un fait historiquement démontré, qu'entre la classe des gens de guerre et celle des paysans saxons, il n'y avait point l'énorme distance qui se rencontrait dans la Gaule entre les hommes francs et les fermiers des francs. Les plus orgueilleux des rois de l'Angleterre saxonne, ceux que l'étendue de leur puissance et la majesté qu'ils affectaient, semblait placer dans une sphère inaccessible aux artisans et aux pauvres fermiers, reçurent plus d'une fois des adresses rédigées de la manière suivante : « Très-cher, toute la province de Kent, « évêques, magistrats, gens de guerre et paysans, « te rendent grace, comme à leur chef bien aimé, « de tes soins pour la paix générale, et pour « l'avantage commun de tous tant que nous som- « mes, riches et pauvres [1]. »

Les deux fils légitimes d'Ethel-red, auxquels l'assemblée des chefs anglais avait autrefois préféré le bâtard Ed-mund, étaient encore en Normandie avec leur mère Emma [2]. Leur oncle, le

1. Carissime, episcopi tui de Kent et omnis Kent-scire, Thaini, comites et *villani* tibi domino suo dilectissimo, gratias agunt. (Epistola ad Athelstanum regem. Jo. Brompton, p. 850.)

2. Les Saxons, à qui ce nom ne semblait pas assez con-

comte ou duc Richard (car les historiens lui 1017.
donnent indifféremment ces deux titres), ne prit en leur faveur aucune mesure capable d'engager le peuple saxon à les rappeler, en s'insurgeant contre le roi danois, leur ennemi et le sien. Au contraire, il entra en négociation intime avec cet ennemi de ses neveux, et, chose bizarre, lui offrit en mariage leur propre mère, sa sœur
Emma. Emma, flattée de redevenir femme d'un 1018.
roi, consentit à épouser Knut, laissant douter, disent les vieux auteurs, qui, de son frère ou d'elle, se déshonorait le plus [1]. Devenue bientôt mère d'un nouveau fils, auquel la puissance de son père promettait une toute autre fortune que celle des fils d'Ethel-red, la femme normande négligea et méprisa ses premiers-nés, et eux, retenus loin de l'Angleterre, devinrent peu à peu étrangers à leur propre pays et désapprirent la langue et les mœurs du peuple saxon.

Pendant ce temps, le danois Knut s'étudiait à faire oublier aux Anglais son origine étrangère; il ne cessait pas d'être pour eux un maître dur, mais il essayait de donner à son pouvoir

forme au génie de leur langue, l'appelaient Elf-gife ou Elf-give, d'elf, génie, et gif, give, donné ou donnée.

1. Ignores majori illius dedecore qui dederit, an feminæ quæ consenserit. (Will. malmes. p. 73.)

1018. à 1031. de conquérant la couleur d'un despotisme indigène. Sa langue maternelle différait peu de la langue saxonne, et il composait des vers intelligibles pour les deux races d'hommes qui habitaient l'Angleterre[1]. Fils d'un apostat du christianisme[2], il se montrait chrétien zélé, ami des moines, visiteur de reliques et fondateur de couvents. Il releva les églises que son père et lui-même avaient brûlées, quand ils étaient brigands de mer[3], bâtit une chapelle sur le tombeau d'Ed-mund, dernier roi des Saxons de l'est, tué à coup de flèches par les Danois, et, à la prière des évêques anglais, fit transporter de Londres à Canterbury le corps de l'archevêque Elf-eg, honoré comme Ed-mund des titres de saint et de martyr, pour avoir résisté jusqu'à la mort aux envahisseurs de l'Angleterre. Les habitants de Londres, qui avaient acheté à prix d'or les restes d'Elf-eg, refusèrent de s'en dessaisir; mais le fils du pirate les leur enleva militairement

1. Merie sungen the muneches binnen Ely, etc. (Ballade de Knut. Hist. des Anglo-saxons, par Turner, t. III, p. 317.)

2. Mallet, Hist. du Danemark.

3. Cùm terram Angliæ progenitores mei diris deprædationibus sæpius oppressissent. (Diplom. Chnuti apud Ingulf. croyl. p. 873.)

et les fit charger sur son vaisseau royal, armé 1018 à 1031.
en guerre et orné à la proue, comme le vaisseau
de Swen son père, d'une tête de dragon doré[1].

Le conquérant heureux de l'Angleterre ne tarda pas à désirer de faire alliance avec l'ami de tous les conquérants, avec celui qui versait de l'huile bénite sur la tête des forts pour leur conférer, par cette onction, un droit divin contre les faibles[2]. Knut parut digne de l'amitié du pape, et l'obtint, non sans la payer. Plusieurs des rois anglo-saxons, dans le temps du partage de l'Angleterre en souverainetés indépendantes, avaient envoyé annuellement quelques redevances à l'Église romaine, soit pour procurer un meilleur accueil aux pèlerins de leur pays[3], soit pour l'entretien des écoles où les Anglais allaient étudier, soit enfin pour les luminaires des apôtres saint Pierre et saint Paul[4]. Ces redevances ne se payaient alors qu'irrégulièrement,

1. Regia navis aureis rostrata draconibus. (Vita Elfegi, in Anglia sacra, tom. II, p. 146.) Snorre, p. 265. — Monastic. anglic. tom. I, p. 286. — Jo. Brompton, 709. — Ingulf. croyl. p. 892. — Guil. gemetic. p. 255. — Will. malm. p. 73.

2. Voyez plus haut, p. 155.

3. Rom-skat, rom-skeat, rom-scot.

4. Ad luminaria Petri et Pauli.

1018 au gré du zèle des peuples : les invasions da-
à 1031. noises les suspendirent; mais Knut, le fils d'un
payen, passant en largesses envers l'Église les
plus dévots des rois saxons, établit par toute
l'Angleterre un impôt uniforme et perpétuel,
qui, aux termes de ses ordonnances, devait
être levé chaque année, *à la louange et gloire
du Dieu-roi*, le jour de la fête de saint Pierre[1].
1031. Knut résolut aussi d'aller recevoir en personne
les remerciements de ses dons, et il partit pour
la ville des saints avec un grand cortège, portant
une besace sur l'épaule et un long bâton à la
main. A la fin de son pèlerinage, sur le point de
retourner dans le Nord, il adressa la lettre suivante à la nation anglaise[2].

« Knut, roi d'Angleterre et de Danemark, à
« tous les évêques et primats, et à tout le peuple
« anglais, salut. Je vous fais savoir que je suis
« allé à Rome pour la rédemption de mes fautes
« et pour le salut de mes royaumes. Je remercie

1. Rom-feh, id est Romæ census, quem beato Petro, singulis annis reddendum, ad laudem et gloriam Dei regis, nostra larga benignitas semper instituit, in festo sancti Petri reddatur. (Leges Cnuti apud. Jo. Brompton. pag. 919.)

2. Torfæi. Hist. Norweg. p. 225. — Scriptores rer. danic. Ditmarus, p. 495.

« très-humblement le Dieu tout-puissant de ce 1031.
« qu'il m'a octroyé une fois en ma vie la grace
« de visiter en personne ses très-saints apôtres,
« Pierre et Paul, et tous les saints qui ont leur
« habitation, soit au-dedans des murs, soit au-
« dehors de la cité romaine. Je me suis déterminé
« à ce voyage, parce que j'ai appris, de la bouche
« des sages, que Pierre l'apôtre possède une
« grande puissance de lier et de délier, et qu'il
« est le porte-clefs du royaume céleste; c'est
« pourquoi j'ai jugé utile de solliciter spéciale-
« ment sa faveur et son patronage [1].

« Il s'est tenu ici, dans la solennité pascale,
« une grande assemblée d'illustres personnes,
« savoir : le pape Jean, l'empereur Kun-rad [2],
« et tous les premiers des nations [3], depuis le
« mont Gargane jusqu'à la mer qui nous avoi-
« sine. Tous m'ont accueilli avec distinction, et
« m'ont honoré de riches présents : j'ai reçu des
« vases d'or et d'argent, des étoffes et des vête-
« ments de grand prix [4]. Je me suis entretenu

1. Clavigerumque esse regni cœlestis, et ideo valde utile duxi.... (Florentii Wigorn. Hist. p. 620.)

2. Kun, kuhn, chun, hardi; rad, red, conseiller.

3. Omnes principes gentium. (Florentii Wig. p. 620.)

4. Tam in vasis aureis atque argenteis, quam in palliis et vestibus valde pretiosis. (Ibid. p. 620.)

1031. « avec l'empereur, le seigneur pape et les autres « princes, sur les besoins de tout le peuple de « mes royaumes, tant anglais que danois. J'ai « tâché d'obtenir pour mes peuples justice et « sûreté dans leurs voyages à Rome, et surtout « qu'ils ne soient plus dorénavant retardés dans « leur route par les clôtures des monts, ni vexés « par d'énormes péages [1]. J'ai fait aussi mes « plaintes au seigneur pape sur l'énormité des « sommes d'argent exigées jusqu'à ce jour de « mes archevêques, quand ils se rendaient, sui- « vant l'usage, auprès du siége apostolique afin « d'obtenir le *pallium*. Il a été décidé que cela « n'aurait plus lieu à l'avenir [2].

« Je me propose de me rendre en Angleterre, « dans l'été même, et aussitôt que seront ache- « vés les préparatifs de mon embarquement. Je « vous prie et vous ordonne, vous tous, évêques « et officiers de mon royaume d'Angleterre, par « la foi que vous devez à Dieu et à moi [3], de « faire en sorte qu'avant mon retour toutes nos « dettes envers Dieu soient acquittées [4]; savoir :

1. Ne tot clausuris per viam arceantur, nec teloniis. (Flor. Wig. p. 620.)
2. Decretumque est ne id deinceps fiat. (Ibid.)
3. Per fidem quam Deo et mihi debetis. (Ibid. p. 620.)
4. Omnia debita quæ Deo debemus sint soluta. (Ibid.)

« les aumônes par charrues, la dîme des ani- 1031.
« maux nés dans l'année, et les deniers dus à
« saint Pierre par chaque maison des villes et
« des villages; de plus, à la mi-août, la dîme des
« moissons, et à la Saint-Martin, les prémices
« des semences[1]. Que si, à mon prochain débar-
« quement, ces redevances ne sont point entiè-
« rement payées, la puissance royale s'exercera
« contre les délinquants, selon la rigueur de la
« loi, et sans aucune grace[2]. »

L'amitié de l'Église profita au fils de Swen, comme elle avait profité jadis à la première et à la seconde race des envahisseurs de la Gaule[3].
Knut fut le conquérant de tous les pays du nord 1031 à 1035.
jusqu'à l'Elbe, comme Karl-le-grand l'avait été de ceux du midi. Il employa l'argent et les armes des Anglais à subjuguer les hommes de sa propre race; il détrôna les rois de la Norwège et des terres baignées par la Baltique, et s'intitula roi et empereur de tout le septentrion, par la grace du Christ, roi des rois[4]. A sa mort, les prêtres qu'il

1. Quæ anglice circe-sceat (Kirke-skæt) nominantur. (Flor. Wig.)

2. Districte absque venia. (Ibid.)

3. Voyez plus haut, pages 40 et 155.

4. Ego imperator Knuto, a Christo rege regum,

1035. enrichissait, et dont il ne visitait jamais les églises sans placer sur chaque autel un don en or, chantèrent dans leurs hymnes que les peuples étaient en larmes pour la mort du grand roi [1]. Mais la première pensée des nations du nord fut de dissoudre l'empire de Knut, comme les nations du sud avaient dissous l'empire de Karl [2]. Les Norwégiens expulsèrent le fils du conquérant danois, et se choisirent un chef de leur nation, dans une assemblée où votèrent en nombre immense les laboureurs du pays [3]. Une aussi complète révolution n'eut point lieu en Angleterre : l'appareil de la puissance danoise y était trop formidable pour que les vaincus osassent ouvertement rompre tout pacte avec les vainqueurs [4]; ils se contentèrent d'attaquer sourdement et par

regiminis potitus. (Diplomata. Knuti apud Wilkins concilia.)

1. Emmæ reginæ Encomium, p. 174.

2. Voyez plus haut, p. 158.

3. Indictis ibi comitiis, postquam eo accesserat magna colonorum turba. (Saga af magnusi, Snorre's Heimskringla. tom. III.)

4. Præsidia Danorum in Anglia ne Anglici a Danorum dominio liberarentur. (Script. rer. danic. tom. I, p. 207.) — Torfæi Hist. Norweg. tom. II, p. 156. — Heimskringla, Snorre, tom. II, p. 215. — Script. rer. danic. t. I. p. 159.

des voies détournées la domination étrangère. 1035.

Le roi danois laissait trois fils, dont un seul, nommé Hard-knut[1], c'est-à-dire Knut le fort ou le dur, était né d'Emma la Normande : les autres étaient enfants d'une première épouse. Knut avait désiré, en mourant, que le fils d'Emma devînt son successeur : une pareille désignation était ordinairement toute-puissante auprès de ceux qui choisissaient les rois; mais Hard-knut était en Danemark, et les Danois d'Angleterre, pressés d'avoir un chef, pour être unis et forts contre les Saxons mécontents, firent roi un autre fils de Knut, appelé Her-ald[2]. Cette élection, vœu de la majorité, trouva quelques opposants, auxquels les Anglais s'empressèrent de se joindre pour nourrir et envenimer la querelle domestique de leurs maîtres. Les provinces de l'ouest, qui, durant toute la durée de la conquête, furent toujours les premières à s'insurger et les dernières à se soumettre, proclamèrent roi Hard-knut, pendant que les soldats et les matelots danois installaient Her-ald dans Londres. Ce

1. Al. Harda-knut, Horda-knut, Hartha-knut.

2. Dani londoniences. (Ingulf. croyland. p. 905.) Tha Lithsmen on Lunden. (Chron. saxon. Gibson, p. 154.) Her, éminent, chef; ald, hold, fidèle. Les Saxons écrivent Har-old.

1035. schisme politique divisa de nouveau l'Angleterre en deux zones, séparées par la Tamise. Le nord fut pour Her-ald, le midi pour le fils d'Emma; mais la lutte engagée sous ces deux noms était en réalité la lutte des deux grands intérêts des vainqueurs tout-puissants au nord de la Tamise, et des vaincus moins faibles au midi [1].

L'ancienne province de West-sex, ou des Saxons occidentaux, avait alors pour gouverneur, sous l'autorité danoise, God-win, ce fils d'un paysan saxon, dont Knut avait fait la fortune. Soit que God-win eût long-temps nourri le projet de faire servir à la délivrance de sa nation le pouvoir qu'il avait reçu pour la tenir dans l'esclavage, soit que ce désir lui fût inspiré par l'occasion présente, soit même qu'il y eût en lui quelque affection personnelle pour le fils puîné de Knut, unie à un amour secret pour la liberté de son pays, il se mit à la tète des partisans saxons et danois de Hard-knut, et appela dans l'ouest la veuve du dernier roi. Elle vint accompagnée de quelques troupes danoises [2], et apportant avec elle une partie du trésor de son mari.

1. Guillelm. pictaviensis, p. 178. — Willelm. malm. pag. 76.

2. Mid huscarlum. (Chron. saxon. Gibson, p. 154.)

God-win prit l'emploi de généralissime et de protecteur du royaume au nom et en l'absence du fils d'Emma[1]; il reçut, pour Hard-knut, les serments de fidélité de toute la population du sud. Cette insurrection d'une nature ambiguë, et qui, sous une face, se présentait comme la lutte de deux prétendants, sous l'autre, comme une guerre de peuples, ne s'étendit point au nord de la Tamise. Au nord, la masse des habitants saxons jura, comme les Danois, fidélité au roi Her-ald; il n'y eut que des résistances individuelles, comme le refus d'Éthel-noth[2], Anglais de race et archevêque de Canterbury, de consacrer roi l'élu des étrangers et de lui remettre en cérémonie le bâton et le diadème des chefs saxons[3]. Her-ald se couronna de sa propre main, sans la bénédiction d'aucun prêtre; et, ranimant en lui-même le vieil esprit de ses aïeux, il prit en haine le christianisme. C'était à l'heure des offices et quand le peuple se rendait à l'église,

1035.

1036.

1. Tutorem pupillorum se professus, reginam Emmam et regias gazas custodiens. (Willelm. malmesb. p. 76.) Godwinus vero consul dux fuit in re militari. (Henric. hunting.) Se healdest man. (Chron. saxon.)

2. Ethel, noble; noth, utile.

3. Enconium Emmæ, p. 174.

1036. qu'il avait coutume de demander ses chiens de chasse ou qu'il faisait dresser sa table [1].

Une guerre acharnée entre le sud et le nord de l'Angleterre, entre la population saxonne et la population danoise paraissait inévitable. Cette attente produisit une sorte de terreur parmi les hommes de race anglo-saxonne qui habitaient le pays voisin de la rive gauche de la Tamise [2]; car ils savaient que les premiers coups de l'étranger irrité devaient tomber sur eux, bien qu'ils fussent demeurés paisibles. Un grand nombre de familles quittèrent leurs maisons, pour chercher des asiles plus sûrs dans les forêts et les lieux déserts. Des troupes de femmes et d'hommes, traînant avec eux leurs enfants et leur mobilier, gagnèrent les terrains marécageux qui se prolongeaient, dans un espace de plus de cent milles, sur les quatre provinces de Cambridge, de Huntingdon, de Hortampton et de Lincoln [3]. Ce pays, qui avait l'apparence d'un vaste lac

1. Dum alii ecclesiam, missam audire, intrarent. (Encomium Emmæ, p. 164.) Rogerius de Hoved. p. 438. — Chron. sax. p. 154.

2. Sola suspicione belli supervenientis. (Ingulf. croyland. p. 905.)

3. Cum suis parvulis ac catallis omnibus mobilibus, ad mariscorum uligines..... (Ibid.)

parsemé d'îles, n'était habité que par des moi- 1036.
nes, à qui d'anciens rois dévots avaient bâti de grandes maisons au milieu des eaux, sur des pilotis et de la terre apportée de loin [1]. Les pauvres fugitifs se cantonnèrent dans les bois de saules qui couvraient ces terres basses et fangeuses. Comme ils manquaient de beaucoup de choses nécessaires à la vie, et que tout le long du jour ils étaient oisifs, ils assaillirent de sollicitations ou de visites de simple curiosité les religieux de Crowland, de Péterborough et des autres abbayes voisines. Ils allaient et venaient sans cesse, pour demander des secours, des conseils ou des prières [2]; ils s'attachaient aux pas des moines ou des serviteurs du couvent pour les apitoyer sur leur sort [3]. Les moines, qui auraient cru déplaire à Dieu en sympathisant avec des créatures humaines, se tenaient renfermés dans leurs cellules et désertaient le cloître et l'église parce que la foule s'y rassemblait [4]. Un ermite, qui vivait seul dans les marais de Pegeland [5], fut si effrayé de se retrouver

1. Willelm. malmesb. Vitæ pontificum, p. 292.
2. Tota die in claustrum irruentes. (Ing. croyl. p. 905.)
3. De suis indigentiis cum blanditiis allicere. (Ibid.)
4. Vix de dormitorio ausi sunt descendere. (Ibid.)
5. Wulfinus anachorita. (Ibid.)

1036. subitement au milieu des hommes et du bruit, qu'il abandonna sa cabane et s'enfuit pour chercher d'autres déserts.

La guerre si désirée d'un côté de la Tamise, et si redoutée de l'autre, n'eut pas lieu, parce que l'absence de Hard-knut se prolongeant, ses partisans danois fléchirent[1], et que les Anglais du sud ne crurent pas le moment venu pour eux de lever leur drapeau national, non plus comme fauteurs d'un prétendant danois, mais comme ennemis de tous les Danois. La femme normande, dont la présence servait à donner à l'insurrection une couleur moins offensive aux yeux du pouvoir étranger, fit la paix avec ce pouvoir, et livra le trésor de Knut au rival de son propre fils. God-win et les chefs saxons de l'ouest, forcés, par sa désertion, de reconnaître Her-ald pour roi, lui jurèrent obéissance, et Hard-knut
1037. fut oublié[2]. Il arriva dans le même temps un événement bizarre, et dont le récit ne nous est parvenu qu'enveloppé de beaucoup d'obscurités. Une lettre d'Emma, qui vivait à Londres en bonne intelligence avec le roi Her-ald, fut en-

1. Quod in Danemarcia moras nexuerit. (Rogerii de Hoveden Annales, pag. 438.)

2. Rex plenarius.... Full kyng ofer eall Englaland. (Chron. saxon. Gibson.)

voyée, à ce qu'il paraît, aux deux fils d'Éthel- 1037
red en Normandie; leur mère les informait, par à 1039.
cette lettre, que le peuple anglo-saxon semblait disposé à faire roi l'un d'entre eux et à secouer le joug du Danois; elle les invitait à se rendre secrètement en Angleterre, afin de s'entendre avec elle et avec leurs amis [1]. Soit que la lettre fût vraie ou supposée, les fils d'Éthel-red la reçurent avec joie, et le plus jeune des deux, Elf-red, s'embarqua, du consentement de son frère, avec une troupe de soldats normands et boulonnais [2], ce qui était contraire aux instructions d'Emma, si toutefois il est vrai que l'invitation fût venue d'elle [3].

Le jeune Elf-red prit terre à Douvres, et s'avança au nord de la Tamise, pays où il devait rencontrer le moins de dangers et d'obstacles, parce que les Danois n'y habitaient pas en grand nombre. God-win vint à sa rencontre, peut-être pour éprouver ce dont il était capable, et concerter en commun avec lui quelque plan de

1. Rogo unus vestrûm ad me velociter et private veniat. (Encomium Emmæ, p. 174.)

2. Milites non parvi numeri. (Guill. gemeticensis, pag. 271.)

3. Jo. Brompton, pag. 399. ed. Selden. — Encomium Emmæ, p. 175-176.

1037 à 1039. délivrance nationale. Il le trouva entouré d'étrangers venus à sa suite pour partager la fortune que lui feraient les Anglais, et cette vue changea subitement en malveillance pour Elf-red les bonnes dispositions du chef de l'ouest. Un ancien historien fait tenir à God-win, dans cette circonstance et devant les chefs saxons rassemblés, un discours où il leur représente qu'Elf-red est venu escorté de trop de Normands, qu'il a promis à ces Normands des possessions en Angleterre, et qu'on ne doit point laisser s'impatroniser dans le pays cette race d'étrangers connue dans le monde pour son astuce et son audace [1]. Quoi qu'il en ait été de cette harangue, Elf-red fut abandonné, si non trahi, par God-win et par les Saxons [2], qui, à la vérité, ne l'avaient point appelé d'outre-mer, ni attiré d'avance dans le péril où ils le laissaient. Les officiers du roi danois, avertis de sa présence, le surprirent, avec ses Normands, dans la ville de Guildford, pendant qu'ils étaient désarmés et dispersés dans plusieurs maisons. Ils furent tous saisis et garot-

1. Nimiam Normannorum copiam secum adduxisse, gentem fortissimam et subdolam inter se instirpare Anglis non securum esse. (Henrici hunting. Hist.)

2. Compatriotarum perfidia et maxime Godwini. (Ibid.)

tés, sans que personne essayât de les défendre [1]. 1037 à 1039.

Sur dix des compagnons d'Elf-red, neuf furent décapités, et le dixième seul obtint grace de la vie. Lui-même, transféré dans l'île d'Ély, au cœur du territoire danois, fut traduit devant des juges qui le condamnèrent à perdre les yeux, comme violateur de la paix du pays. Emma, sa mère, ne fit aucune démarche pour le sauver de ce supplice, dont il mourut : « Elle délaissa l'orphelin, » dit un vieux chroniqueur [2], et d'autres historiens lui reprochent d'avoir été complice de sa mort [3]. On peut douter de cette dernière assertion; mais une circonstance singulière, c'est qu'Emma, exilée peu de temps après d'Angleterre par ordre du roi Her-ald, ne se rendit point en Normandie, auprès de ses propres parents et du second fils d'Éthel-red, mais qu'elle alla en Flandre, quêter un asile étranger [4], et

1. Rogerii de Hoved. Hist. p. 438. — Ethelredus rievallensis, ed. Selden. pag. 366. — Guill. pict. pag. 178.

2. Invidia deserti orphani. (Will. malmesb. pag. 56.) Eluredi casum scire nolebat, et Edwardo exuli penitus nil boni faciebat. (Monast. anglic. Dugdale, tom. I, pag. 24.)

3. Quidam dicunt Emmam in necem filii sui Alfredi consensisse. (Jo. Brompton, p. 937.)

4. Henrici hunting. p. 364.

1039. que, de là, elle s'adressa au fils de Knut, en Danemark, pour l'inviter à venger son frère maternel, le fils d'Éthel-red le Saxon, assassiné, disait Emma, par Her-ald et trahi par God-win [1].

La trahison de God-win fut le cri des Normands, qui, par un ressentiment aveugle, accusèrent plutôt les Saxons que les Danois du massacre de leurs compatriotes, victimes d'une entreprise trop hasardeuse. Il y a, d'ailleurs, une foule de versions de cette aventure [2], et aucune n'est appuyée d'un assez grand nombre de témoignages pour être regardée comme la seule vraie. L'un des historiens les plus dignes de foi commence son récit par ces paroles : « Je vais « dire ce que les conteurs de nouvelles répan- « dent sur la mort d'Elf-red [3]; » et, à la fin de sa narration, il ajoute : « Voilà ce que le bruit pu- « blic raconte; mais je n'en puis rien affirmer [4]. » Ce qui semble devoir être mis hors de doute, c'est le supplice du fils d'Éthel-red et de plusieurs

1. Rogerius de Hoveden, p. 438. — Henrici hunting. p. 365.

2. Diversimode et diversis temporibus. (Jo. Brompton, p. 937.)

3. Quod rumigeruli spargunt. (Will. malmesb. p. 77.)

4. Hæc, quia fama serit, non omisi, sed quia chronica tacet, pro solido non asserui. (Ibid.)

soldats normands venus à sa suite; l'entrevue 1039
de God-win avec ce jeune homme, et surtout la à 1040.
trahison préméditée dont beaucoup de narrateurs l'accusent, paraissent des circonstances fabuleuses ajoutées à un fond véritable. Quelque peu de foi que méritent ces fables, elles sont cependant d'une grande importance historique par le crédit qu'elles obtinrent, et par l'influence ultérieure qu'eut cette croyance mal fondée, sur la destinée du peuple anglais.

A la mort de Her-ald, les Anglo-saxons, encore trop peu hardis pour choisir un roi de leur propre race, concoururent avec les Danois à l'élection du fils d'Emma et de Knut[1]. Le premier acte public de Hard-knut, après son avénement, fut de déterrer le corps de Her-ald, de lui faire trancher la tête et de le faire jeter dans la Tamise. Des pêcheurs danois retrouvèrent le cadavre, et l'ensevelirent de nouveau à Londres, dans le cimetière réservé à leur nation, qui, même dans sa sépulture, voulait être distinguée des Anglais[2]. Après cette barbarie commise envers un frère mort, Hard-knut fit éclater sa tendresse fraternelle par une enquête judiciaire sur

1. Anglis et Danis in unam sententiam coeuntibus (Matthæi westmonasteriensis Hist. p. 76.)

2. In cæmeterio Danorum. (Ingulf. croyland. p. 905.)

1040. le meurtre du jeune Elf-red. Comme lui-même était Danois, aucun homme de race danoise ne fut sommé par ses ordres de comparaître en justice, et les Saxons furent seuls chargés d'un crime qui n'avait pu être utile qu'à leurs maîtres. God-win se présenta, suivant la loi anglaise, accompagné de plusieurs témoins, qui jurèrent avec lui qu'il n'avait pris aucune part ni directe ni indirecte à la mort du fils d'Éthel-red. Cette preuve légale ne suffit pas auprès du roi de race étrangère, et, pour lui donner de la valeur, il fallut que le chef saxon l'accompagnât de riches présents, dont le détail, s'il n'est pas fabuleux, peut faire croire que beaucoup d'Anglais aidèrent leur compatriote à se racheter de cette poursuite, intentée de mauvaise foi. God-win donna au roi danois un vaisseau orné de métal doré, monté par quatre-vingts soldats, portant des casques dorés, une hache dorée sur l'épaule gauche, un javelot à la main droite, et à chaque bras des bracelets d'or du poids de six onces [1]. Un évêque saxon, nommé Lef-win, accusé du même crime que God-win, se justifia comme lui par des présents [2].

1. Apposuit ille fidei juratæ exenium.... Navem auro rostratam.... (Willelm. malmesb. p. 77.)

2. Ibid. Al. Leof-win. Leof, lief, lieb, cher, bien-aimé.

Hard-knut était plus avide des richesses que du sang des vaincus, et son avarice surpassait encore celle des rois de mer, ses aïeux. Il accabla l'Angleterre de tributs, et plus d'une fois ses collecteurs de taxes furent victimes de la haine et du désespoir qu'ils excitaient. Les citoyens de Worcester en tuèrent deux, dans l'exercice de leurs odieuses fonctions : à la nouvelle de cette violence faite à la majesté des conquérants, deux chefs danois, Lef-ric[1], qui gouvernait le territoire des Marches, et Sig-ward[2], qui commandait en Northumbrie, réunirent leurs forces et marchèrent contre la ville rebelle, avec ordre de la dévaster par le fer et la flamme. Les habitants en masse abandonnèrent leurs maisons, et se réfugièrent dans une des îles que forme la Saverne; ils y élevèrent des retranchements, et résistèrent jusqu'au point de lasser les assaillants; qui leur permirent de retourner en paix dans leurs habitations incendiées[3]. 1040.

Ainsi, l'esprit d'indépendance, que les vainqueurs appelaient révolte, se ranimait peu à peu

1. Al. Leof-ric. Leof, comme ci-dessus; rik, ric, fort, brave.

2. Al. Sige-weard. Sig, victorieux; ward, gardien, vigilant.

3. Willelm. malmesb. pag. 77.

1040. chez les fils des Saxons et des Angles. D'ailleurs, pour éveiller en eux les regrets de la liberté perdue, les misères et les affronts ne manquaient pas [1]. Le Danois qui s'intitulait roi d'Angleterre, n'était pas seul despote, mais chef de tout un peuple de despotes. Ce peuple supérieur, dont les Anglais étaient sujets et non simples concitoyens, ne payait point d'impôts comme eux, et se partageait, au contraire, les impôts levés par son chef, recevant tantôt sept marcs d'argent, et tantôt vingt marcs par tête [2]. Quand le roi, dans ses revues militaires ou dans ses promenades de plaisir, prenait pour son logement la maison d'un Danois, le Danois était défrayé tantôt en argent [3], tantôt en bétail, que le paysan saxon avait engraissé pour la table de ses vainqueurs [4]. Mais la demeure du Saxon était l'hôtellerie du Danois : l'étranger y prenait gratuitement le feu, la table

1. Pro contemptibus quos Angli a Danis sæpius receperunt. (Jo. Brompton, pag. 934.)

2. Classiariis suis per singulas naves 20 marcas. (Will. malm. p. 76.) Singulis navium remigibus 7 marcas. (Chron. saxon. Gibson, p. 156.) 22 navibus 21,000 librarum. (Ibid.)

3. Danis 2,800 lib. ad sumptum hospitii regis. (Henric. Knyghton, p. 2325.)

4. Magna summa animalium benè crassorum. (Ibid.)

et le lit; il y occupait la place d'honneur comme maître[1]. Le chef de la famille ne pouvait boire sans la permission de son hôte, ni demeurer assis en sa présence. L'hôte insultait à son plaisir l'épouse, la fille, la servante[2], et, si quelque brave entreprenait de les défendre ou de les venger, ce brave ne trouvait plus d'asile; il était poursuivi et traqué comme une bête fauve; sa tête était mise à prix, comme celle des loups; il devenait *tête de loup*, selon l'expression anglo-saxonne[3], et il ne lui restait plus qu'à fuir vers la demeure des loups, qu'à se faire brigand dans les forêts, comme jadis le grand roi Elf-red, contre les conquérants étrangers et les indigènes, qui s'endormaient lâchement sous le joug de l'étranger[4]. 1040.

Toutes ces souffrances, long-temps accumulées, produisirent enfin leur fruit, à la mort de Hard-knut, qui arriva subitement au milieu d'un 1041.

1. Custos et magister domus super omnes alios hospitii. (Henric. Knyghton.)

2. Et sic defloraverunt uxores nostras et filias et ancillas. (Ibid.) — Jo. Brompt. pag. 934.

3. Wulf-heofod. C'était le nom donné par les Saxons aux hommes mis hors la loi pour quelque grand crime. (Wilkins, Collect. legum et concilior. passim.)

4. Voyez plus haut, p. 119.

1041. festin de noces. Avant que les Danois se fussent assemblés pour l'élection d'un nouveau roi, une grande armée insurrectionnelle se forma sous la conduite d'un Saxon, appelé Hown[1]. Les exploits patriotiques de cette armée sont aujourd'hui aussi inconnus que le nom de son chef est obscur ; tandis que l'histoire a retenu le souvenir des actions les plus insignifiantes des rois brigands, issus de Swen. God-win et son fils Her-ald (ou Har-old, selon l'orthographe saxonne) levèrent cette fois l'étendard pour la pure indépendance de leur pays contre tout Danois, roi ou prétendant, chef ou soldat. Les Danois, refoulés rapidement vers le nord, et chassés de ville en ville, partirent sur leurs vaiseaux, et abordèrent, diminués de nombre, aux rivages de leur ancienne patrie[2]. Ils firent à leur retour un récit de trahison, dont les circonstances romanesques se retrouvent d'une manière également fabuleuse dans l'histoire de plusieurs peuples ; ils dirent que Har-old, fils de God-win,

1. Collegerunt magnum exercitum qui Howne-here vocabatur a quodam Howne qui ductor eorum extiterat. (Henric. Knyghton, pag. 2325.) — Hown, hun, chun, kun, khun, hardi.

2. Danos occiderunt et de partibus Angliæ fugaverunt. (Henric. Knyghton, pag. 2325.)

avait invité les principaux d'entre eux à un grand banquet, où les Saxons vinrent armés, et les assaillirent à l'improviste[1]. 1041.

Ce ne fut point une surprise de ce genre, mais une guerre au grand jour qui mit fin en Angleterre à la domination danoise. Le fils de God-win et God-win lui-même jouèrent, à la tête de la nation soulevée, le premier rôle dans cette guerre nationale. Dans le moment de la délivrance, tout le soin des affaires publiques fut confié au fils du bouvier Ulf-noth, qui venait d'accomplir, en sauvant sa patrie des mains des étrangers, la fortune bizarre qu'il avait commencée en sauvant un étranger des mains de ses compatriotes[2]. God-win, s'il l'eût voulu, pouvait se faire nommer roi des Anglais; peu de suffrages lui eussent été refusés; mais il aima mieux tourner les regards du peuple sur un homme étranger aux événements récents, sans envieux, sans ennemis, inoffensif envers tous par son obscurité, intéressant aux yeux de tous par ses malheurs, sur Ed-ward, le second fils d'Éthel-red, celui-là même dont on disait qu'il

1. Fecit insimul congregatis magnum convivium. (Script. rer. danic. tom. II, pag. 208.)

2. Regni cura comiti Godwino committitur, donec qui dignus esset eligeretur in regem. (Mon. angl. t. I, p. 24.)

1041. avait trahi et fait mourir le frère. A l'instigation du chef de l'ouest[1], un grand conseil assemblé à Gillingham décida qu'un message national serait envoyé à Ed-ward, en Normandie, pour lui annoncer que le peuple l'avait fait roi, sous la condition de n'amener qu'un petit nombre de Normands[2].

Ed-ward obéit, dit la chronique contemporaine[3], et vint en Angleterre avec peu d'hommes. Il fut proclamé roi, et, selon les rites hébraïques, mis en crédit par l'église romaine, béni et consacré par un archevêque, dans la grande église
1042. de Winchester. Comme il était encore sans épouse, il choisit la fille de l'homme puissant et populaire à qui il devait la royauté. Différents bruits de malveillance coururent au sujet de ce mariage; on disait qu'Ed-ward, effrayé de l'immense autorité de God-win, l'avait pris pour beau-père, afin de ne pas l'avoir pour ennemi[4].

1. Godwini consilio.... Godwini rationibus. (Willelm. malmesb. p. 80.)

2. Populus universus.... Eall folc geceas Ead-weard to cyng. (Chron. sax. pag. 156.) Ita tamen ut paucissimos Normannos secum adduceret. (Henric. hunting. p. 365.) — Henr. Knyghton. 2329.

3. Chronic. sax. Gibson.

4. Metuens tanti viri potentia lædi. (Guil. gemeticensis, pag. 271.)

D'autres assuraient qu'avant de faire élire le nouveau roi, God-win avait exigé de lui, par serment sur Dieu et sur son âme, la promesse d'épouser sa fille[1]. Quoi qu'il en soit, Ed-ward reçut en mariage une jeune personne d'une grande beauté, instruite dans les lettres, pleine de modestie et de douceur; on l'appelait Édithe, diminutif familier des noms d'Ed-swithe ou Éthel-swithe[2]. « Je l'ai vue bien des fois dans mon « enfance, dit un contemporain, lorsque j'allais « visiter mon père employé au palais du roi. Si « elle me rencontrait au retour de l'école, elle « m'interrogeait sur ma grammaire, sur mes vers « ou bien sur ma logique, où elle était fort ha- « bile; et quand elle m'avait enlacé dans les « filets de quelque argument subtil, elle ne man- « quait jamais de me faire donner trois ou quatre « écus par sa suivante, et de m'envoyer rafraî- « chir à l'office[3]. » Édithe était douce et bienveillante pour tout ce qui l'approchait; ceux qui 1042.

1. Jura mihi in Deum et animam tuam, te filiam meam accepturum in conjugem, et ego tibi dabo regnum Angliæ. (Monast. anglic. tom. I, p. 24.)

2. Ed, heureux; éthel, noble; swinth, swith, leste, agile.

3. Ad regium penu transmisit, et refectum dimisit. (Ingulf. croyl. p. 905.)

1042. n'aimaient pas dans son père et son frère leur caractère de fierté un peu sauvage, la louaient de ne pas leur ressembler; c'est ce qu'exprimait, d'une façon poétique, un vers latin fort à la mode dans ce temps : « God-win a mis au « monde Édithe, comme l'épine engendre la « rose.[1]. »

1042 à 1048. A la retraite des conquérants danois, les lois et les coutumes nationales des Anglo-saxons, étouffées pendant tant d'années sous les décrets de la police étrangère, reprirent leur ancienne autorité, par le simple anéantissement du régime de la conquête. Ces lois antiques, ouvrage de plus d'un roi, de plus d'une assemblée des sages, avaient disparu depuis les règnes d'Éthel-red et de son fils Ed-mund[2]. Quand elles revinrent au jour, sous le règne d'Ed-ward, on les appela du nom du dernier chef qui les avait observées, et le peuple anglais dit vulgairement qu'Ed-ward avait restauré les bonnes lois de son père Éthel-red. Éthel-red n'avait point fait de lois, et, de son côté, Ed-ward ne décréta le rétablissement d'aucune loi antérieure; l'ancien

1. Sicut spina rosam, genuit Godwinus Eghitam.
(Ingulf. croyl.)

2. Leges ab antiquis regibus latas. (Guil. malm. p. 75.(

état légal se rétablit de lui-même, après trente 1042
ans d'obéissance forcée à une domination étran- à 1048.
gère[1]. L'impôt de la conquête, levé, durant trente ans, sous le nom de tribut danois, pour les soldats et les matelots étrangers[2], fut de même aboli, non point par la bienveillance gratuite du nouveau roi, mais parce qu'il n'y avait plus de Danois en Angleterre.

Il n'y avait plus de Danois vivant dans le pays comme dominateurs et comme maîtres; ceux-là furent tous expulsés; mais le peuple redevenu libre ne chassa point de leurs habitations les hommes laborieux et paisibles qui, jurant obéissance aux lois communes, se résignèrent à la simple existence de cultivateurs ou de bourgeois[3]. Le peuple saxon ne leva point sur eux de tributs par représailles, et ne rendit point leur condition plus mauvaise que n'était la sienne. Dans les provinces de l'est, et surtout

1. Sub nomine regis Edwardi jurantur, non quod ille statuerit, sed quod observaverit. (Will. malmesbur. pag. 75.)

2. Dæne-geld, Dæna-geold; al. heregeold, tribut de l'armée. (Chron. saxon. Gibson.)

3. Post finitum in Anglia Danorum imperium, reliquiæ Thingamannorum cohortis remanserunt. (Script. rerum danic. tom. II, p. 455.)

1042 à 1048. dans celles du nord, les enfants des Scandinaves continuèrent de surpasser en nombre les enfants des Anglo-saxons; ces provinces se distinguèrent de celles du centre et du midi par une légère différence d'idiome et de pratiques légales [1]; mais il ne s'y éleva pas la moindre résistance contre le gouvernement du roi saxon. L'égalité rapprocha et confondit les deux races autrefois rivales. Cette union, redoutable aux envahisseurs d'outre-mer, arrêta leurs projets d'ambition, et aucun roi du Nord n'osa venir revendiquer à main armée l'héritage des fils de Knut. Ces rois envoyèrent même à Ed-ward des messages de paix et d'amitié : « Nous vous laisserons, lui disaient-ils, « régner sans trouble sur votre pays, et nous « nous contenterons des terres que Dieu nous a « données à régir [2]. »

Mais, sous cette apparence extérieure de prospérité et d'indépendance, se développaient sourdement de nouveaux germes de servitude et de ruine. Ed-ward, fils d'une Normande, élevé depuis son enfance en Normandie, était revenu

1. Myrcna-laga, West-seaxna-laga, Dæna-laga. Vid. Hickesii Thesaur. linguar. septentrional.

2. Snorre's Heimskringla. tom. III, p. 52. — Ingulf. croyl. pag. 897. — Jo. Brompt. pag. 938.



presque étranger dans la patrie de ses aïeux [1]; le langage d'un peuple étranger avait été celui de sa jeunesse; il avait vieilli parmi d'autres hommes et d'autres mœurs que les mœurs et les hommes de l'Angleterre; ses amis, ses compagnons de plaisir et de peine, ses plus proches parents, l'époux de sa sœur étaient de l'autre côté de la mer. Il avait juré de n'amener qu'un petit nombre de Normands, il en amena peu en effet, mais beaucoup vinrent après lui : ceux qui l'avaient aimé dans son exil, ceux qui l'avaient secouru quand il était pauvre, accoururent assiéger son palais [2]. Il ne put se défendre de les accueillir à son foyer et à sa table, et même de les y préférer aux inconnus dont il tenait son foyer, sa table et son titre. Le penchant irrésistible des anciennes affections l'égara jusqu'au point de confier les hautes dignités et les grands emplois du pays à des hommes nés sur une autre terre, et sans amour pour la patrie anglaise. Les forteresses nationales furent mises sous la garde d'hommes de guerre normands; des prêtres normands devinrent les conseillers

1. Pæne in Gallicum transierat. (Ingulf. croyl. p. 895.)

2. Qui inopiam exulis pauculis beneficiis levârant. (Wilhelm. malmesb. p. 81.)

1042 à 1048. intimes, les directeurs religieux, les chapelains du roi des Anglais[1].

De prétendus parents d'Ed-ward passaient en foule le détroit, sûrs d'être bien accueillis. Quiconque sollicitait en langue normande[2] n'essuyait jamais un refus; cette langue bannit du palais la langue nationale, objet de risée pour les courtisans d'outre-mer, et les Anglais qui voulaient plaire à leur roi devaient balbutier leurs flatteries dans cet idiome favori. Les ambitieux et les intrigants l'étudiaient et le parlaient dans leurs maisons, comme le seul digne d'un homme bien né[3]; ils quittaient leurs longs manteaux saxons pour les casaques normandes; ils imitaient dans l'écriture la forme allongée des lettres normandes; au lieu de signer leur nom au bas des actes civils, ils y suspendaient des sceaux en cire à la manière normande. En un mot, tout ce qu'il y avait d'anciens usages nationaux, même dans les choses les plus in-

1. Attrahens de Normannia plurimos quos, variis dignitatibus promotos, in immensum exaltabat. (Ingulf. croyl. p. 895.) — Monast. anglic. tom. I. p. 35.

2. Gallicum idioma. (Ingulf.) Voyez plus haut, page 171 et suivantes.

3. Tanquam magnum gentilium. (Ingulfus croyl. pag. 895.)

différentes, était abandonné au bas peuple [1]. 1042 à 1048.

Mais le bas peuple, qui avait versé son sang pour que l'Angleterre fût libre, et qui était peu frappé des graces nouvelles de l'habit écourté et de l'écriture allongée, crut voir renaître sourdement et sous une apparence nationale le gouvernement de l'étranger. God-win, quoiqu'il fût parmi les siens le plus élevé en dignité et le premier après le roi, se souvint heureusement de son origine plébéienne, et entra dans le parti populaire contre les favoris normands. Le fils d'Ulf-noth et ses quatre fils, tous braves guerriers et jouissant de l'affection publique, levèrent ensemble le front contre l'influence normande, comme ils avaient tiré l'épée contre les conquérants danois [2]. Dans ce palais, où leur fille et leur sœur était dame et maîtresse, ils rendirent insolence pour insolence aux parasites et aux courtisans de la Gaule; ils tournèrent en dérision leurs modes exotiques, et blâmèrent la faiblesse du roi, qui leur livrait sa confiance et la fortune du pays [3].

1. Propriam consuetudinem in his et in aliis multis erubescere. (Ingulf. croyl. pag. 895.)

2. Godwinum et natos ejus, magnanimos viros et industrios. (Willelm. malmesb. p. 81.)

3. In familiares ejus et de illius simplicitate solitos nugari. (Ibid.)

1042 à 1048. Les Normands recueillaient soigneusement ces propos, et les envenimaient à loisir; ils criaient aux oreilles d'Ed-ward que God-win et ses fils l'insultaient sans ménagement, que leur arrogance n'avait pas de bornes, qu'on démêlait en eux l'ambition de régner à sa place et le projet de le trahir [1]. Mais, pendant que ces accusations avaient cours dans le palais du roi, dans les réunions populaires [2], on jugeait tout autrement le caractère et la conduite du chef saxon et de ses fils. « Est-il étonnant, disait-on, que l'au-« teur et le soutien du règne d'Ed-ward s'indigne « de voir s'élever au-dessus de lui des hommes « nouveaux et de nation étrangère? Et pourtant, « jamais il ne lui arrive de proférer un mot d'in-« jure contre l'homme que lui-même a fait roi [3]. »

1. Magna insolentia et infidelitate in regem egisse, æquas sibi partes in imperio vindicans, sæpe insignes facetias in illum jaculari. (Willelm. malm. p. 81.)

2. Folc-gemot, scire-gemot, assemblée de province. Burh-gemot, assemblée de ville. Wic-gemot, id. Hus-ting, maison de conseil. Hans-hus, maison commune. Gild-hall, club; gild-scipe, association. (Voyez Hickes, Thesaur. linguar. septentrion. sur les institutions sociales des Anglo-saxons.)

3. Nunquam tamen contra regem quem semel fastingaverint verbum etiam locutos. (Willelm. malmesb. pag. 81.)

On qualifiait les favoris normands des noms de 1042
délateurs infâmes, d'artisans de discorde et de à
trouble[1], et l'on souhaitait longue vie au grand 1048.
chef, au chef magnanime sur terre et sur mer[2].
On maudissait le fatal mariage d'Éthel-red avec une femme normande, cette union contractée pour sauver le pays d'une invasion étrangère[3], et de laquelle résultait maintenant une nouvelle invasion, une nouvelle conquête, sous le masque de la paix et de l'amitié.

La trace et peut-être même l'expression originale de ces malédictions nationales se retrouvent dans un passage d'un ancien historien, où la tournure bizarre des idées et la vivacité du langage semblent trahir le style du peuple : « Il faut « que le Dieu tout-puissant se soit proposé à la « fois deux plans de destruction pour la race « anglaise, et qu'il ait voulu dresser contre elle « une sorte d'embuscade militaire[4]; car, d'un « côté, il a déchaîné l'irruption danoise; de « l'autre, il a créé et cimenté avec soin l'alliance

1. Delatores, discordiæ seminatores. (Will. malm.)

2. Comes magnanimus per Angliam, terra marique. (Eadmeri, Hist. novorum, pag. 4.)

3. Ad tuitionem regni sui. (Henrici hunting. p. 359.)

4. Duplicem contritionem proposuit, et quasi militares insidias adhibuit. (Ibid.)

1042 à 1048. « normande, afin que, si par hasard nous échap-
« pions aux assauts livrés en face par les Danois,
« l'astuce imprévue des Normands fût encore là
« pour nous surprendre[1]. »

1. Ut si à Danorum manifesta fulminatione evaderent, Normannorum improvisam cautelam certe non evaderent. (Henric. hunting. p. 359.)

LIVRE III.

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE LES FAVORIS NORMANDS DU ROI ED-WARD, JUSQU'A LA BATAILLE DE HASTINGS.

1048 -- 1066.

PARMI les hommes qui vinrent de Normandie ou de France, pour visiter le roi Ed-ward, se trouvait un certain Eustache, qui, de l'autre côté du détroit, portait le titre de comte de Boulogne. Il gouvernait héréditairement, sous l'autorité supérieure des rois français, la ville de Boulogne avec un petit territoire voisin de l'Océan, et, pour signe de sa dignité de chef d'une contrée maritime, il attachait à son casque, lorsqu'il s'armait en guerre, deux longues aigrettes de fanons de baleine[1]. Eustache venait d'épouser la sœur d'Ed-ward, déjà veuve d'un autre Français nommé Gautier de Mantes[2]. Le nouveau 1048.

1. Guillelm. Brito, script. rer. francic. tom. XIII, pag. 263.

2. Walterus medentinus. (Willelm. malmesb. p. 81.)

1048. beau-frère du roi saxon séjourna auprès de lui quelque temps, avec une suite nombreuse. Il trouva le palais rempli d'hommes nés comme lui dans la Gaule et en parlant l'idiome, de façon qu'au retour, l'Angleterre lui semblait un pays conquis, où les Normands et les Français avaient le droit de tout oser. Après avoir pris du repos dans la cité de Canterbury, Eustache se dirigeait vers Douvres; à un mille environ de distance, il fit faire halte à son escorte, quitta son palefroi de voyage et monta le grand coursier qu'un de ses gens lui menait en main droite[1]; il endossa sa cotte de mailles, et tous ses compagnons firent de même. C'est dans cet attirail belliqueux qu'ils entrèrent à Douvres[2].

Ils se promenaient insolemment par la ville, marquant les meilleures maisons pour y passer la nuit, et s'y établissant d'autorité; les habitants murmurèrent; l'un d'entre eux eut le courage d'arrêter sur le seuil de sa porte un des Français qui prétendait prendre son quartier chez lui. L'étranger mit l'épée à la main et blessa l'Anglais, qui, s'armant à la hâte avec les gens de sa famille, attaqua et tua l'étranger. A cette nou-

1. Dextrarius, dextrier.

2. Chron. saxon. Gibson, p. 163. — Willem. malmesb. p. 81.

velle, Eustache et toute sa troupe quittèrent leurs 1048.
logements, remontèrent à cheval, et faisant le siège de la maison de l'Anglais, ils le massacrèrent, dit la Chronique saxonne, au sein de ses propres foyers[1]. Ensuite ils parcoururent la ville, l'épée nue à la main, frappant les hommes et les femmes, et écrasant les enfants sous les pieds de leurs chevaux[2]. Ils n'allèrent pas loin sans rencontrer un corps de citoyens en armes, et, dans le combat qui s'engagea bientôt, dix-neuf des Boulonais furent tués. Eustache prit la fuite avec le reste des siens; mais, n'osant gagner le port et s'embarquer, il retourna vers la ville de Glocester, où se tenait alors le roi Ed-ward avec ses favoris normands[3].

Le roi, disent les chroniques, donna sa paix à Eustache et à ses compagnons[4]. Il crut sur la seule parole de son beau-frère, que tout le tort était du côté des habitants de Douvres, et, enflammé contre eux d'une colère violente, il manda promptement God-win, dans le gouvernement

1. Binnan his agenan heorte. (Chron. sax. Gibson, pag. 163.)

2. Pueros et infantes suorum pedibus equorum contriverunt. (Roger de Hoved. Annales, p. 441.)

3. Chronic. saxon. fragmentum, apud Glossar. ed. Lye.

4. Et rex pacem eis dedit. (Chron. saxon. frag.)

1048. duquel cette ville était comprise. « Pars sans délai, « lui dit Ed-ward, et va châtier, par une exécution « militaire[1], ceux qui attaquent mes parents à « main armée et troublent la paix du pays. » Godwin, moins prompt à se décider en faveur d'un étranger contre ses compatriotes, proposa qu'au lieu d'exercer une vengeance aveugle sur la ville entière, on citât, selon les formes légales, les magistrats à comparaître devant le roi et les juges royaux, pour rendre raison de leur conduite. « Il ne vous convient pas, dit-il au roi, de con- « damner, sans les entendre, des hommes que « votre devoir est de protéger[2]. »

La colère d'Ed-ward, animée par les clameurs de ses courtisans et de ses favoris, se tourna tout entière contre le chef anglais, qui, accusé aussitôt lui-même de désobéissance et de rébellion, fut sommé de comparaître devant un grand conseil convoqué à Glocester. Godwin s'émut peu d'abord de cette accusation, pensant que le roi se calmerait, et que les autres chefs lui rendraient justice[3]. Mais il apprit bientôt, qu'à l'aide

1. Mid unfritha. (Chron. saxon. Gibson, p. 163.)

2. Quos tutari debeas, inauditos adjudices. (Willelm. malmesb. p. 81.)

3. Godwino parvipendente regis furorem ut momentaneum. (Ibid.)

de l'influence royale et des intrigues des étran- 1048.
gers, l'assemblée avait été séduite, et qu'elle devait rendre un arrêt de bannissement contre lui et contre ses fils. Le père et les fils résolurent d'opposer leur popularité à ces manœuvres, et de faire un appel aux Anglais contre les courtisans d'outre-mer, quoiqu'il fût loin de leur esprit, dit la chronique contemporaine, de vouloir faire aucune violence à leur roi national[1].

Godwin leva une troupe de volontaires dans le pays situé au sud de la Tamise, pays qu'il gouvernait dans toute son étendue. Harold, l'aîné de ses fils, rassembla beaucoup d'hommes sur les côtes de l'est, entre la Tamise et le golfe de Boston; son second fils, nommé Sweyn, engagea dans cette confédération patriotique les habitants des bords de la Saverne et des frontières galloises. Les trois corps d'armée se réunirent près de Glocester, et demandèrent au roi, par des messages, que le comte Eustache et ses compagnons, ainsi que plusieurs Normands et Boulonais qui se trouvaient en Angleterre, fussent livrés au jugement de la nation. Ed-ward ne ré-

1. Licet illis odiosum videretur adversus eorum dominum genuinum (Kyne Hlaforde) quicquam moliri. (Chron. saxon. Gibson, pag. 164.)

1048. pondit point à ces requêtes, et envoya aux deux grands chefs du nord et des provinces centrales, à Siward et à Leofric[1], tous les deux Danois de naissance, l'ordre de se mettre en marche vers le sud-ouest avec toutes les forces qu'ils pourraient rassembler. Les gens de la Northumbrie et du pays des Marches qui s'armèrent à l'appel fait par les deux chefs pour la défense de l'autorité royale, ne le firent point avec ardeur. Siward et Leofric entendaient murmurer par leurs soldats qu'on se trompait si l'on comptait sur eux pour verser le sang de la nation en faveur de l'intérêt étranger, et pour servir, sous le nom d'Ed-ward, d'instruments aux ennemis de l'Angleterre[2].

Leofric et Siward furent sensibles à ces remontrances; la distinction nationale entre les Anglo-saxons et les Anglo-danois était devenue assez faible pour que la vieille haine des deux races ne

1. Al. Sig-ward, Lef-ric. Les noms propres saxons et danois se trouvant, à cette époque, plus ou moins altérés par l'usage, seront désormais présentés sous la forme, quelquefois incorrecte, que leur prêtent les chroniques du temps.

2. Suggerebant nonnulli quod id valde inconsultum erat. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.) Ne ipsi cum suis compatriotis bellum inirent. (Rogerii de Hoved. Annales, pag. 441.)

pût désormais être exploitée au profit des ennemis du peuple. Les chefs et les guerriers des territoires du nord refusèrent positivement d'en venir aux mains avec les insurgés du sud; ils proposèrent un armistice entre le roi et Godwin, et que leur différend fût débattu devant une assemblée tenue à Londres. Edward fut contraint de céder; Godwin, qui ne souhaitait point la guerre pour elle-même, consentit volontiers; et, d'une part et de l'autre, dit la chronique saxonne, on se jura la paix de Dieu et une parfaite amitié[1]. C'était la formule du siècle; mais, d'un côté du moins, ces promesses furent peu sincères. Le roi profita du temps qui lui restait jusqu'à la réunion de l'assemblée, fixée à l'équinoxe d'automne, pour accroître la force de ses troupes, pendant que Godwin se retirait vers les provinces du sud-ouest, et que ses bandes de volontaires, n'ayant ni solde ni quartiers, retournaient dans leurs familles. Faussant, quoique indirectement, sa parole, Edward fit publier, dans l'intervalle, son ban pour la levée d'une armée, tant au sud qu'au nord de la Tamise[2].

1048.

1. Godes grith and fullne freondscipe. (Chron. saxon. Gibson, p. 164.)

2. Bannan ut here. (Chron. saxon. Gibson, p. 264.) — Chron. saxon. frag. ed. Lye.

1048. Cette armée, disent les chroniques, était la plus nombreuse qu'on eût vue depuis le nouveau règne[1]. Le roi en donna le commandement à ses favoris d'outre-mer; et parmi les principaux chefs, figurait un jeune fils de sa sœur Goda et du Français Gaultier de Mantes. Edward cantonna ses forces au dedans de Londres et près de la ville, de façon que le conseil national s'ouvrit au milieu d'un camp, sous l'influence de la terreur et des séductions royales. Godwin et ses deux fils furent sommés par ce conseil délibérant sans aucune liberté, de renoncer au bénéfice des serments qu'avaient prêtés entre leurs mains le peu d'hommes armés qui leur restaient[2], et de comparaître sans escorte et sans armes. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir au premier de ces deux ordres, mais qu'avant de se rendre à l'assemblée seuls et sans défense, ils réclamaient des ôtages pour garantie de leur sûreté personnelle à l'entrée et à la sortie[3]. Deux fois ils répétèrent cette demande que l'appareil militaire

1. Omnium qui hucusque fuerint optimum. (Chron. saxon. Gibson, p. 164.)

2. Servitium militum suorum regi contraderent. (Willel. malmesb. pag. 81.)

3. Rogabant pacem et obsides quo securi concilium ingrederentur, eoque egrederentur. (Chron. saxon. Gibs.)

déployé dans Londres justifiait pleinement de leur part[1], et deux fois on leur répondit par un refus et par la sommation de se présenter sans délai, avec douze témoins qui affirmeraient par serment leur innocence. Ils ne vinrent pas, et le grand conseil les déclara contumaces volontaires, ne leur octroyant que cinq jours de paix pour sortir d'Angleterre avec toute leur famille[2]. Godwin, sa femme Ghitha, ou Edithe, et trois de ses fils, Sweyn, Tostig et Gurth, se rendirent sur la côte de l'est, d'où ils s'embarquèrent pour la Flandre. Harold et son frère Leofwin allèrent vers l'ouest à Brig-stow, maintenant Bristol, et passèrent la mer d'Irlande. Avant l'expiration du délai de cinq jours, et au mépris du décret de l'assemblée, le roi fit courir à leur poursuite une troupe de cavaliers armés; mais le commandant de cette troupe, qui était un Saxon, ne put ou ne voulut pas les atteindre[3]. 1048.

Les biens de Godwin et de ses enfants furent saisis et confisqués. Sa fille, l'épouse du roi, fut 1048 à 1051.

1. Non posse ad conventiculum factiosorum sine vadibus et obsidibus pergere. (Will. malmesb. pag. 81.)

2. Five nihta grith. (Chron. saxon. p. 164.)

3. At illi non potuerunt aut noluerunt. (Chron. saxon. frag. ed Lye.) — Chron. Gibson. pag. 164. — Rog. de Hoved. pag. 442.

15.

1048 à 1051. dépouillée de tout ce qu'elle avait en terres, en meubles et en argent. Il ne convenait pas, disaient avec ironie les courtisans étrangers, que dans le temps où la famille de cette femme souffrait les chagrins de l'exil, elle-même dormît sur la plume[1]. Le faible Edward alla jusqu'à permettre qu'on l'emprisonnât dans un cloître; les favoris prétendaient qu'elle n'était sa femme que de nom, bien qu'elle partageât son lit, et lui-même ne démentait pas ce propos ridicule, sur lequel les Normands et les prêtres lui bâtirent, à peu de frais, une réputation de sainteté[2]. Les jours qui suivirent furent des jours d'allégresse et de fortune pour les parasites d'outre-mer, et la Normandie fournit plus que jamais des gouverneurs à l'Angleterre. Les Normands y obtenaient peu à peu la même suprématie que les Danois avaient conquise autrefois par l'épée. Un moine de Jumièges appelé Robert devint archevêque de Canterbury, un autre moine normand fut évêque de Londres; des prélats et des abbés saxons furent déposés pour faire place à des Français et à de prétendus parents du roi Edward par

1. Ne scilicet, omnibus suis parentibus patriam suspirantibus, sola sterteret in pluma. (Will. malmesb. p. 82.)

2. Nuptam rex hac arte tractabat ut nec thoro amoveret, nec vili more cognosceret. (Will. malmesb. p. 80.)

sa mère[1]; les gouvernements de Godwin et de ses fils furent le partage d'hommes portant des noms étrangers. Un certain Eudes devint chef des quatre provinces de Devon, de Sommerset, de Dorset et de Cornouailles, et le fils de Gaultier de Mantes, nommé Raulfe, eut la garde de la province de Hereford et des postes de défense établis contre les Gallois[2]. 1051.

Bientôt un nouvel hôte de Normandie, le plus considérable de tous, vint visiter le roi Edward et se promener avec une suite nombreuse à travers les villes et les châteaux de l'Angleterre[3] : c'était Guillaume, comte ou duc des Normands, fils bâtard du dernier duc nommé Robert. Robert l'avait eu d'une jeune fille de Falaise, qu'un 1024
jour, à son retour de la chasse, il rencontra près à 1031.
d'un ruisseau lavant du linge avec ses compagnes. Sa beauté frappa le duc, qui, souhaitant de l'avoir pour maîtresse, envoya, dit un chroniqueur en vers[4], l'un de ses plus discrets chevaliers faire

1. Tunc Sparhafocus abbas fuit pulsus suo episcopatu. (Chron. saxon. Gibs. p. 165.)

2. Rog. de Hoved. p. 442. — Will. malm. p. 80 à 82. — Th. Rudborne, in Anglia sacra, t. I, p. 291.

3. Cum multo militum conventu ad civitates et castella circumduxit. (Ingulf. croyl. p. 898.)

4. Beneit ou Benoît de Sainte-Maure.

1024 à 1031. des propositions à la famille. Le père reçut d'abord dédaigneusement de pareilles offres; mais, par réflexion, il alla consulter un de ses frères, ermite à la forêt voisine, homme de grande réputation religieuse[1]; celui-ci fut d'avis qu'on devait faire en tout point la volonté de l'homme puissant; la chose fut accordée, dit le vieux poète, et la nuit et l'heure convenues[2]. La jeune Normande s'appelait Arlete, nom corrompu en langue romane de l'ancien nom danois Her-leve[3]; le duc Robert l'aima beaucoup, et l'enfant qu'il eut d'elle fut élevé avec autant de soin que s'il eût été fils d'une épouse[4].

Le jeune Guillaume n'était encore âgé que de sept ans lorsqu'il prit fantaisie à son père d'aller en habit de pèlerin jusqu'à Jérusalem, pour la rémission de ses péchés. Les Normands voulurent le retenir en lui représentant qu'il serait mal pour eux de demeurer sans chef : « Par « ma foi, répondit Robert, je ne vous laisserai

1. Ne fust un suen frère, un seint hom,
Qu'il eust de grand religion....
(Nouveaux Dét. sur l'Hist. de Normandie, pag. 430 à 438.)

2. Benoît de Sainte-Maure. — Ibid.

3. En latin, *Herleva*. Her, éminent, éminemment; leve, live, lif, lieb, chéri, chérie.

4. Poëme de Benoît de Sainte-Maure. — Rog. de Hov. pag. 442.

« point sans seigneur. J'ai un petit bâtard qui 1031.
« grandira, s'il plaît à Dieu; choisissez-le dès à « présent, et je le saisirai devant vous de ce du- « ché, comme mon successeur[1]. » Les Normands firent ce que proposait le duc, parce que cela leur convenait, dit la chronique[2]; ils jurèrent fidélité à l'enfant, et placèrent leurs mains entre les siennes[3]. Mais plusieurs chefs, et surtout les parents des anciens ducs, protestèrent contre cette élection, en disant qu'un bâtard n'était pas digne de commander aux fils des Danois[4]. Les amis du bâtard leur firent la guerre et les vainquirent avec l'aide du roi de France. Guillaume, en avançant en âge, devint de plus en plus cher à ses partisans; le jour où il revêtit pour la première fois une armure, et monta, sans s'aider de l'étrier, sur son premier cheval de bataille, fut un jour de fête en Normandie. Dès sa jeunesse, il s'occupa de soins militaires et fit la guerre à ses voisins d'Anjou et de Bre-

1. Chron. de Normandie, Nouveaux Détails, pag. 100. — Recueil des historiens de la France et des Gaules, tom. XI, pag. 400.

2. Ibid.

3. Manibus illorum manibus ejus, vice cordis, datis (Dudo de Sancto-Quintino. Hist. pag. 157.)

4. Guil. gemeticensis. pag. 268.

1031 à 1051. tagne. Il aimait passionnément les beaux chevaux et en faisait venir, disent les contemporains, de Gascogne, d'Auvergne et d'Espagne, recherchant surtout ceux qui portaient des noms propres par lesquels on distinguait leur généalogie[1]. Le jeune fils de Robert et d'Arlete était ambitieux et vindicatif à l'excès; il appauvrit autant qu'il put la famille de son père, pour enrichir et élever en dignité ses parents du côté maternel[2]. Il punit souvent d'une manière sanglante les railleries que lui attirait la tache de sa naissance, soit de la part de ses compatriotes, soit de la part des étrangers. Un jour qu'il attaquait la ville d'Alençon, les assiégés s'avisèrent de lui crier du haut des murs, la peau! la peau! à la peau! et de battre des cuirs, pour faire allusion au métier du bourgeois de Falaise dont Guillaume était le petit-fils. Le bâtard fit aussitôt couper les pieds et les mains à tous les prisonniers qu'il avait en son pouvoir, et lancer leurs membres, par ses frondeurs, jusqu'au dedans des murs de la ville[3].

1. Qui nominibus propriis vulgo sunt nobilitati. (Guill. pictaviensis, pag. 181.)

2. Chronique de Normandie, Nouveaux Détails, p. 246.

3. Ibid. — Dudo de Santo-Quintino, p. 75. — Guill. gemet. lib. VII, cap. 18, pag. 44.

En parcourant la terre des Anglais, le duc de Normandie put croire un moment qu'il n'avait pas quitté sa propre terre; des Normands commandaient la flotte qu'il trouva en station près de Douvres; à Canterbury, des soldats normands formaient la garnison d'un fort bâti sur le penchant d'une colline[1]; d'autres Normands vinrent en foule le saluer, en habit de capitaines ou de prélats. Les favoris d'Edward se rangèrent avec respect autour du chef de leur pays natal, autour de leur seigneur naturel, pour parler comme on s'exprimait alors. Guillaume parut en Angleterre plus roi qu'Edward lui-même, et son esprit ambitieux ne tarda pas à concevoir l'espérance de le devenir sans peine, à la mort de cet homme esclave de l'influence normande. De pareilles pensées ne pouvaient manquer de naître dans l'esprit du fils de Robert; cependant, si l'on en croit le témoignage d'un contemporain, il n'en laissa rien entrevoir et n'en parla point à Edward, croyant que les choses se disposeraient d'elles-mêmes à souhait pour son ambition[2]. 1051.

1. Castellum in Doroberniæ clivo. (Roger. de Hoveden, pag. 441.)

2. De successione autem regni, spes adhuc aut mentio nulla facta inter eos fuit. (Ingulf. croyl. pag. 898.)

1051. Edward, de son côté, soit qu'il songeât ou non à ces projets, et à l'opportunité d'avoir un jour son ami pour successeur, ne l'en entretint pas dans cette visite. Il l'accueillit seulement avec une grande tendresse, lui donna des armes, des chevaux, des chiens, et des oiseaux de chasse[1], le combla de toutes sortes de présents et d'assurances d'affection. Tout entier au souvenir du pays où il avait passé sa jeunesse, le roi des Anglais se laissait ainsi aller à l'oubli de sa propre nation; mais cette nation ne s'oubliait pas elle-même, et ceux qui lui conservaient leur amour trouvèrent bientôt le moment d'attirer sur eux les regards du roi[2].

1052. Dans l'été de l'année 1052, Godwin partit de Bruges avec plusieurs vaisseaux et aborda sur le rivage de Kent. Il envoya secrètement des messagers à la garnison saxonne du port de Hastings, dans la province de Sussex; d'autres émissaires se répandirent au loin vers le sud et vers le nord. A leur sollicitation, beaucoup de gens en état de porter les armes se lièrent par serment à la cause du chef exilé, promettant tous d'une seule voix, dit un vieux historien, de vivre et de mou-

1. Roman de Rou, par maistre Gace ou Wace.
2. Chron. saxon. Gibson, p. 165.

rir avec lui [1]. La nouvelle de ce mouvement par- 1052.
vint à la flotte royale, qui croisait dans la mer de l'est sous la conduite des Normands Eudes et Raulfe; ils se mirent à la poursuite de Godwin, qui, se trouvant inégal en forces, recula devant eux et s'abrita dans la rade de Pevensey, pendant qu'une tempête arrêtait la marche des vaisseaux ennemis. Il côtoya ensuite le rivage du sud jusqu'à la hauteur de l'île de Wight, où ses deux fils Harold et Leofwin, venant d'Irlande, le rejoignirent avec une petite armée [2].

Lè père et les fils recommencèrent ensemble à pratiquer des intelligences parmi les habitants des provinces méridionales. Partout où ils abordaient on leur fournissait des vivres, on se liait à leur cause par serment, et on leur donnait des ôtages [3]; tous les corps de soldats royaux, tous les navires qu'ils rencontraient dans les ports désertaient à eux [4]. Ils firent voile vers Sandwich,

1. Omnes uno ore, aut vivere aut mori se paratos esse promiserunt. (Roger. de Hoved. p. 442.)

2. Chron. saxon. Gibson, p. 165. — Roger. de Hoved. pag. 442.

3. Dati sunt eis victus et obsides quibuscumque in locis postularent. (Chron. saxon. Gibson, pag. 167.)

4. Huscarlos omnes quos obvios invenerunt, secum legentes. (Roger. de Hobed. pag. 442.)

1052. où leur débarquement eut lieu sans obstacles, malgré la proclamation d'Edward qui ordonnait à tout habitant de fermer le passage au chef rebelle. Le roi était alors à Londres; il appela vers cette ville tous les guerriers de l'ouest et du nord. Peu obéirent à son appel, et ceux qui s'y rendirent vinrent trop tard[1]. Les vaisseaux de Godwin purent librement remonter la Tamise et arriver en vue de Londres, près du faubourg qu'on appelait alors et qu'on appelle encore Suthwerk[2]. Quand vint la marée basse, on jeta l'ancre, et des émissaires secrets se répandirent parmi les habitants de Londres, qui, à l'exemple des habitants des ports, jurèrent de vouloir tout ce que voudraient les ennemis de l'influence étrangère[3]. Les vaisseaux passèrent sans opposition sous le pont de Londres, et débarquèrent un corps de troupes qui se rangea sur le bord du fleuve[4].

Avant de tirer une seule flèche, les exilés[5] envoyèrent au roi Edward un message respectueux

1. At illi nimis tardantes ad tempus non venerunt. (Rog. de Hoved. p. 442.)

2. Suth-weorc. (Ibid.)

3. Ut omnes fere quæ volebat omnino vellent, effecit. (Ibid. 442.)

4. Chron. saxon. Gibson, pag. 167.

5. Elagati (tha utlaga.) Ibid.

pour lui demander la révision de la sentence qui 1052.
les avait frappés. Edward refusa d'abord; d'autres messagers se succédèrent, et, durant ces retards, Godwin eut peine à contenir l'irritation de ses amis[1]. De son côté Edward trouva les hommes qui restaient sous ses drapeaux peu disposés à en venir aux mains avec des compatriotes[2]. Ses favoris étrangers, qui prévoyaient que la paix entre les Saxons serait leur ruine, pressaient le roi de donner le signal du combat; mais la nécessité le rendant plus sage, il cessa d'écouter les Normands et consentit à ce que voudraient résoudre les chefs anglais des deux partis. Ceux-ci se réunirent sous la présidence de Stigand, évêque de l'Est-anglie. D'un commun accord, ils décidèrent que le roi devait accepter de Godwin et de ses fils le serment de paix et des ôtages, en leur offrant de son côté des garanties équivalentes[3].

Au premier bruit de cette réconciliation, les

1. Adeo ut ipse comes suos ægre sedaret. (Chron. saxon. pag. 167.)

2. Angli pugnare adversus propinquos et compatriotas pæne omnes abhorrebant. (Rog. de Hoveden, pag. 442.)

3. Decreverunt ut pax sex obsidibus confirmaretur ex utraque parte. (Chron. saxon. Gibson, p. 167.)

1052. courtisans de Normandie et de France [1] montèrent à cheval en grande hâte, et s'enfuirent de divers côtés; les uns gagnèrent vers l'ouest un fort gardé par le Normand Osbert surnommé Pentecoste, d'autres coururent vers un château du nord commandé aussi par un Normand. Les Normands Robert, archevêque de Canterbury, et Guillaume, évêque de Londres, sortirent par la porte orientale, suivis de gens d'armes de leur nation qui, tout en fuyant, massacrèrent quelques Anglais [2]. Ils se rendirent sur la côte et s'y embarquèrent dans de petits bateaux de pêcheurs; l'archevêque, dans son trouble et son empressement, laissa en Angleterre ses effets les plus précieux, et, entre autres choses, le *pallium* qu'il avait reçu de l'église romaine comme insigne de sa dignité [3].

Un grand conseil des sages fut convoqué hors de Londres, et, cette fois, s'assembla librement. Tous les chefs et les meilleurs hommes du pays y assistèrent, disent les chroniques saxonnes [4];

1. And tha frencisce menn. (Chron. saxon. Gibson. pag. 167-168.)

2. Egressi sunt orientali porta, occiderunt et alias confecerunt multos juvenes. (Ibid.)

3. Vili navicula propere transfretavit, et reliquit pallium suum in hac terra. (Ibid. pag. 168.)

4. Tha bestan menn the wæron on thison lande. (Ibid.)

Godwin porta la parole pour sa défense et se justifia de toute accusation devant le roi et le peuple[1]; ses fils se justifièrent de même. Leur sentence d'exil fut cassée, et une autre sentence, unanimement rendue, bannit d'Angleterre tous les Normands comme ennemis de la paix publique, fauteurs de discordes et calomniateurs des Anglais auprès de leur roi[2]. Le plus jeune des fils de Godwin, appelé Ulfnoth comme son aïeul le bouvier du pays de l'ouest, fut remis avec l'un des fils de Sweyn entre les mains d'Edward comme ôtage de la paix jurée. Entraîné encore, dans ce moment même, par son fatal penchant d'amitié pour les hommes d'outre-mer, le roi les envoya tous les deux en garde à Guillaume, duc de Normandie. La fille de Godwin sortit de son cloître et revint habiter le palais; tous les membres de cette famille populaire rentrèrent dans leurs honneurs, à l'exception d'un seul, de Sweyn, qui y renonça volontairement. Il avait autrefois commis un meurtre sur la personne d'un Danois son parent, et crut apaiser ses remords en se condamnant lui-même à voyager pieds nus jus- 1052.

1. Et coram universa gente (ealle land-leodan.) (Chron. saxon. Gibson, p. 168.)

2. Quod statum regni conturbarent, animum regis in provinciales agitantes. (Willelm. malmesb. p. 82.)

1052. qu'à Jérusalem. Il accomplit rigoureusement ce pénible pèlerinage, mais une prompte mort en fut la suite[1].

L'évêque Stigand, qui avait présidé l'assemblée tenue pour la grande réconciliation, prit la place du Normand Robert dans l'archevêché de Canterbury, et, en attendant qu'il eût obtenu pour lui-même de l'église romaine l'ornement du *pallium*, il officia dans sa messe pontificale, revêtu du *pallium* que Robert avait laissé à son départ. Les Normands Hugues et Osbert Pentecoste rendirent les clefs des châteaux dont ils avaient la garde et obtinrent des sauf-conduits pour sortir d'Angleterre[2]; mais, à la requête du faible Edward, quelques infractions furent faites au décret de bannissement porté contre les étrangers en masse. Raulfe, fils de Gaultier de Mantes et de la sœur du roi, Robert surnommé le Dragon, et son gendre Richard fils de Scrob, Onfroy, écuyer du palais, Onfroy surnommé Pied-de-geai, et d'autres pour lesquels le roi avait une amitié particulière et qui s'étaient peu signalés par leur haine contre la cause du peuple, obtinrent le

1. Chron. saxon. p. 168.—Willelm. malmesb. p. 82. — Script. franc. tom. XI, p. 174. — Roger. de Hoveden, p. 442. — Eadmeri Hist. p. 4.

2. Reddiderunt sua castella. (Rog. de Hoveden, p. 443.)

privilège d'habiter en Angleterre et d'y conserver 1052.
des emplois[1]. Guillaume, l'évêque de Londres, fut rappelé aussi, quelque temps après, et rétabli dans son siège épiscopal; un Flamand, nommé Herman, demeura évêque de Wilton. Godwin s'opposa de tout son pouvoir à cette tolérance contraire à la volonté publique[2]; mais sa voix ne prévalut point, parce que beaucoup d'hommes voulaient faire preuve de bonne grace envers le roi, peut-être afin de succéder au crédit des courtisans étrangers. La suite prouva qui de ces gens de cour ou de l'austère Godwin était meilleur politique[3].

Il est difficile d'apprécier exactement le degré de sincérité d'Edward dans son retour vers l'intérêt national et sa réconciliation avec la famille de Godwin. Entouré de ses compatriotes, peut-être se croyait-il en esclavage, peut-être regardait-il comme une gène son obéissance aux vœux

1. Anfridum cognomento Ceokesfoot (al Ceousfoot.)... Et quosdam alios quos plus cæteris rex dilexerat, eique et omni populo fideles extiterant. (Rog. de Hov. p. 443.)

2. Godwinus comes obstiterat. (Ranulphus Higden, p. 281.)

3. Rog. de Hoved. p. 442, 443. — Gervasius cantuariensis, pag. 1651. —Ranulph. Higdeni Polychronicon, pag. 281.)

1052. du peuple qui l'avait choisi pour roi, étant libre de choisir un autre[1]. Ses relations ultérieures avec le duc de Normandie, ses entretiens particuliers avec les Normands qu'il gardait près de lui, sont la partie secrète de cette histoire. Tout ce que disent les chroniques du temps, c'est qu'une amitié apparente existait entre le roi et son beau-père, et qu'en même temps Godwin était détesté au dernier point en Normandie. Tous les étrangers que son retour avait chassés de leurs postes de profit et d'honneur, tous ceux à qui la facile et brillante carrière de courtisans du roi des Anglais était maintenant fermée, ne nommaient jamais Godwin sans l'appeler traître, ennemi de son roi, meurtrier du jeune Alfred[2].

Cette dernière inculpation était la plus accré-
1053. ditée, et elle poursuivit le patriote saxon jusqu'à l'heure de sa mort. Un jour, à la table d'Edward, il tomba subitement en défaillance, et l'on bâtit sur cet accident un récit romanesque et fort douteux, quoique répété par plusieurs historiens. Ils racontent qu'un des serviteurs, versant à boire,

1. Gecas to cynge. (Chron. saxon. Gibson.)

2. Plus correctement Ælfred ou Elfred. Voyez livre II, pages 114 et suiv. — Will. malmesb. pag. 80, 81.

posa un pied à faux, trébucha, mais se retint 1053.
dans sa chute en appuyant l'autre jambe. « Eh « bien! dit Godwin au roi en souriant, le frère « est venu au secours du frère. — Sans doute, « reprit Edward jetant sur le chef saxon un re- « gard significatif, le frère a besoin de son frère, « et plût à Dieu que le mien vécût encore! — « O roi, s'écria Godwin, d'où vient qu'au moin- « dre souvenir de ton frère, tu me fais toujours « mauvais visage? Si j'ai contribué même indi- « rectement à son malheur, fasse le Dieu du ciel « que je ne puisse avaler ce morceau de pain[1]! » Godwin mit le pain dans sa bouche, disent les auteurs qui rapportent cette aventure, et sur-le-champ il s'étrangla. La vérité est que sa mort ne fut point si prompte; que tombé de son siège et emporté hors de la salle par deux de ses fils, Tostig et Gurth, il expira cinq jours après[2]. En général, le récit de tous ces événements varie selon que l'écrivain est Normand ou Anglais de race. « Je vois toujours devant moi deux routes et « deux versions opposées, dit un historien pos- « térieur de moins d'un siècle; que mes lecteurs

1. Henrici huntingd. p. 360. — Will. malmesb. p. 81.

2. Quinta posthac feria vita decessit. (Rog. de Hoved. Hist. p. 443.)

1053. « soient avertis du péril où je me trouve moi-« même[1]. »

1054. Peu de temps après la mort de Godwin, mourut Siward, chef de la Northumbrie, qui d'abord avait suivi le parti royal contre Godwin, et qui ensuite avait voté pour la paix et pour l'expulsion des favoris étrangers. Il était Danois de naissance, et la population de même origine à laquelle il commandait l'avait surnommé Siward le Fort[2]; on montra long-temps un rocher de granit qu'il avait fendu d'un coup de hache[3]. Attaqué par la dyssenterie et sentant sa fin approcher, « Le-« vez-moi, dit-il à ceux qui l'entouraient; que je « meure debout comme un soldat et non accroupi « comme une vache; revêtez-moi de ma cuirasse « de mailles, couvrez ma tête de mon casque, « mettez mon bouclier à mon bras gauche et « ma hache dorée dans ma main droite, afin que « j'expire sous les armes[4]. » Siward laissait un fils appelé Waltheof, trop jeune encore pour lui

1. Periclitatur oratio..... lectorem præmonitum velim quod hic quasi ancipitem viam narrationis video, quia veritas factorum pendet in dubio. (Will. malmesb. p. 80.)

2. Sig-ward Digr. (Script. rer. danic. t. III, pag. 302.)

3. Ibid.

4. Henrici hunting. pag. 366. —Ranulph. Higden Polychron. pag. 281.

succéder dans son gouvernement de Northum- 1054.
brie ; cet emploi fut donné à Tostig, le troisième des enfants de Godwin : Harold, qui était l'aîné, remplaça son père dans le commandement de tout le pays situé au sud de la Tamise, et remit à Alfgar, fils de Leofric, chef du pays des Marches, l'administration des territoires de l'est qu'il avait gouvernés jusque-là[1].

Harold était alors le premier parmi les hommes puissants et les braves de l'Angleterre ; il resserra dans leurs anciennes limites les Gallois qui firent vers ce temps plusieurs irruptions en Angleterre, encouragés par la mauvaise défense du Français Raulfe, neveu d'Edward, et de ses soldats étran-
gers cantonnés à Hereford[2]. Raulfe se montrait 1055.
peu vigilant pour la garde d'un pays qui n'était pas le sien, ou si, en vertu de son pouvoir de chef, il appelait les Saxons aux armes, c'était pour les dresser malgré eux à la tactique du continent, et les faire combattre à cheval, contre l'usage de leur nation[3]. Les Anglais, embarrassés de leurs montures et abandonnés par leur géné-

1. Roger. de Hoved. p. 443. — Ingulf. croyl. p. 898.

2. Voyez plus haut, page 228.

3. Anglos contra morem in equis pugnare jussit. (Rog. de Hoved. pag. 444.)

1055. ral qui prit la fuite au premier combat périlleux,
ne résistèrent point aux Gallois; les lieux voisins
de Hereford furent envahis et la ville même fut
1055 pillée[1]. C'est alors que Harold vint du sud de
à
1063. l'Angleterre; il chassa les Cambriens jusque par-
delà leurs frontières, il les contraignit de jurer
qu'ils ne les repasseraient plus, et d'accepter
comme loi que tout homme de leur nation trouvé
en armes à l'est du retranchement d'Offa, aurait
1063. la main droite coupée. Il paraît que les Saxons
élevèrent de leur côté un autre retranchement
parallèle, et que l'intervalle du milieu devint une
sorte de terrain libre pour les commerçants des
deux nations. Les antiquaires croient distinguer
encore les traces de cette double ligne de défense,
et, de part et d'autre, sur les hauteurs, quelques
restes d'anciens postes fortifiés, établis par les
Bretons à l'ouest et par les Anglais à l'orient[2].

Pendant que Harold grandissait ainsi en renommée et en popularité auprès des Anglo-saxons du sud, son frère Tostig était loin de s'attirer l'amour des Anglo-danois du nord. Tostig,

1. Sed cum prælium essent commissuri, comes cum suis Francis et Normannis primus fugam capessit. (Rog. de Hoved. pag. 444.)

2. Wat's dike. (Pennant's tour in Wales.) — Rog. Hov. p. 444.

bien que Danois par sa mère, soit par instinct de despotisme personnel, soit par un faux orgueil national, traitait ses subordonnés en sujets plutôt qu'en citoyens volontairement réunis, et leur faisait sentir le joug d'un conquérant au lieu de l'autorité d'un chef. Il violait à plaisir leurs coutumes héréditaires, levait des tributs énormes et faisait mettre à mort, sans jugement légal, les hommes qui lui portaient ombrage[1]. Après plusieurs années d'oppression, la patience des Northumbriens se lassa, et une troupe d'insurgés, conduite par deux hommes d'un grand nom dans le pays, se présenta subitement aux portes d'York où était la demeure de Tostig. Le chef s'enfuit, mais ses officiers et ses ministres, Saxons et Danois de race, furent mis à mort en grand nombre.

1063.

1064.

Les insurgés se saisirent des armes et des trésors du despote; puis, assemblant un conseil national, ils le déclarèrent publiquement déchu de son pouvoir et mis hors de la loi[2]. Ils élurent pour lui succéder Morkar, l'un des fils de cet Alfgar qui, après la mort de Leofric son père,

1. Sub pacis fœdere per insidias occidi præcepit.... pro immanitate tributi quod de tota Northumbria injuste acceperat. (Rog. de Hoved. pag. 446.)

2. Exlegaverunt. (Ibid.)

1064. était devenu chef de toute la Mercie. Le fils d'Alfgar se rendit à York, prit le commandement de l'armée northumbrienne, et chassa Tostig vers le sud. L'armée s'avança sur les terres de Mercie jusqu'à la ville de Northampton, et beaucoup d'habitants de la contrée s'y joignirent. Edwin, frère de Morkar, qui avait un commandement sur la frontière du pays de Galles, leva pour la cause de son frère quelques troupes de sa province, et même un corps de Cambriens, engagés sous la condition d'une solde, et peut-être par le désir de satisfaire leur haine nationale en combattant contre des Saxons, même sous une bannière saxonne[1].

A la nouvelle de ce grand mouvement, le roi Edward fit marcher Harold, avec les guerriers du sud et de l'est, à la rencontre des insurgés. L'orgueil de famille blessé dans la personne d'un frère, joint à l'aversion naturelle aux gens puissants contre tout acte énergique d'indépendance populaire, semblait devoir faire de Harold un ennemi impitoyable pour le peuple qui avait chassé Tostig, et pour le chef qu'avait élu ce peuple. Mais le fils de Godwin se montra supé-

1. Multi item Britones (Bryttas) cum eo venerunt. (Chron. sax. Gibson. p. 171.) — Rog. de Hoved. p. 446.

rieur à ces passions vulgaires, et, avant de tirer 1064.
l'épée contre des compatriotes, il proposa aux Northumbriens une conférence pour la paix. Ils exposèrent leurs griefs et le motif de leur insurrection. Harold essaya de disculper son frère, et promit au nom de Tostig une meilleure conduite pour l'avenir, si le peuple l'accueillait de nouveau; mais les Northumbriens protestèrent d'une voix unanime contre toute réconciliation avec celui qui les avait tyrannisés[1]. « Nous sommes « nés libres, dirent-ils, et élevés dans la liberté, « un chef orgueilleux est pour nous une chose « insupportable, car nous avons appris de nos « ancêtres à vivre libres ou à mourir[2]. » Ils chargèrent Harold lui-même de porter leur réponse au roi. Harold, préférant la justice et le repos du pays à l'intérêt de son propre frère[3], se rendit auprès d'Edward; et ce fut encore lui qui, à son retour, jura aux Northumbriens la paix que le roi leur octroyait, en sanctionnant l'expulsion de

1. Omnes unanimi consensu contradixerunt. (Roger. de Hoved. p. 446.)

2. Se homines libere natos, libere educatos nullius ducis ferociam pati posse, à majoribus didicisse aut libertatem aut mortem. (Will. malm. p. 83.)

3. Qui magis quietem patriæ quam fratris commodum attenderet. (Ibid.)

1064. Tostig et l'élection du fils d'Alfgar[1]. Tostig, mécontent du roi Edward, de ses compatriotes qui l'abandonnaient, et surtout de son frère qu'il croyait tenu de défendre sa cause, juste ou injuste, sortit de l'Angleterre, la haine dans le cœur, et se rendit auprès du comte de Flandre, dont il avait épousé la fille.

1042 à 1058. Depuis que l'Angleterre était délivrée de la domination danoise, la loi de Knut pour la levée d'un tribut annuel au profit de saint Pierre et de l'Église romaine avait subi le sort des autres lois décrétées par l'étranger[2]. La force publique ne contraignait personne à l'observer, et Rome ne recevait plus que les offrandes et les dons volontaires de la dévotion individuelle. Aussi, l'ancienne amitié des prêtres romains pour le peuple anglais déclinait-elle rapidement. On tenait sur lui et sur son chef des propos injurieux en style mystique, dans les salles de Saint-Jean-de-Latran[3]; l'on accusait les évêques saxons de se rendre coupables de simonie[4], c'est-à-dire d'acheter leurs sièges à prix d'argent, reproche singulier dans

1. Id eis narravit, et manu data confirmavit. (Chron. sax. pag. 171.)

2. Voyez livre II, pag. 178 et suivantes.

3. Membra mali capitis. (Epistola Hildebrandi card.)

4. Vitæ pontificum, a Wil. malmesb. lib. III, p. 1…

la bouche des Romains qui avaient coutume de 1042
tout vendre[1]. L'archevêque d'York, Eldred, es- à 1058.
suya les premières marques de l'inimitié de la
cour de Rome. Il vint dans la ville éternelle pour
solliciter le pallium, insigne obligé de la haute
prélature catholique, comme les manteaux de
pourpre transmis par les Césars étaient, pour les
rois vassaux de l'ancienne Rome, le signe de la
royauté. Les prêtres romains refusèrent à Eldred 1058.
le manteau archiépiscopal; mais un chef saxon
qui l'accompagnait menaça de faire prohiber,
par représailles, tout envoi d'argent à la ville
sainte[2], et les Romains cédèrent, en gardant au
fond du cœur le ressentiment d'avoir été contraints, et le désir de se venger.

Le Normand Robert de Jumièges, expulsé par le peuple anglais de l'épiscopat de Canterbury, vint à Rome après le bannissement des étrangers, se plaindre de ce qu'on avait violé en lui un caractère sacré, et dénoncer comme usurpateur et comme intrus le Saxon Stigand que le vœu populaire avait élevé à sa place. Le pontife romain et ses prêtres cardinaux accueillirent avidement ces plaintes; ils firent un crime capital

1. Ubi venalitas multum operatur. (Ran. Higden, pag. 280.)

2. Will. malmesb. Vitæ pontificum, lib. III, p. 100.

1058. au prélat saxon de s'être revêtu du pallium que le Normand avait abandonné dans sa fuite[1], et le plaignant retourna en Normandie avec des lettres papales qui le déclaraient légitime archevêque de Canterbury contre la volonté du peuple anglais[2].

Stigand, l'élu de ce peuple, sentant le danger de n'être point reconnu à Rome, négocia sur ces entrefaites, et adressa au pape régnant la demande du pallium ; mais un hasard impossible à prévoir fit naître de cette demande même d'autres embarras fâcheux. Au moment où elle parvint à la cour pontificale, la papauté se trouvait aux mains d'un homme élu par les citoyens romains contre le gré du roi des Allemands, lequel, en vertu du titre de César dont un ancien pape avait décoré le Frank Karl[3], prétendait que nul souverain pontife ne devait être créé sans son aveu. Ce pape était Benoît, dixième du nom : mieux disposé que son prédécesseur à respecter des droits nationaux qu'un étranger attaquait en lui-même, il ne refusa point le pal-

1. Voyez plus haut, p. 238.

2. Cum apostolicis litteris rediens. (Ranulphi Higden. p. 280.) — Will. malmesb. p. 82.

3. Voyez livre II, page 156.

lium au Saxon Stigand. Mais bientôt une armée 1059.
de Germains, menant à sa suite un pape choisi à 1065.
par elle, vint expulser Benoît de Rome et introniser son rival, qui se para, sans aucun scrupule, des ornements pontificaux abandonnés par le vaincu, le dégrada, l'excommunia, et annula tous ses actes. Stigand se trouva donc encore une fois sans pallium, chargé, aux yeux de la puissance papale, du crime d'usurpation et d'un nouveau crime beaucoup plus grave, pour avoir sollicité les bonnes graces d'un faux pape et d'un excommunié[1]. Le voyage de Canterbury à Rome était pénible dans ce siècle; Stigand ne s'empressa pas d'aller se justifier devant le rival heureux de Benoît X, et l'ancien ferment de haine contre le peuple anglais s'aigrit encore[2].

Un autre incident fournit aux Romains l'occasion d'associer leur haine au désir de vengeance qu'avait excité chez beaucoup de Normands la prétendue trahison de Godwin, et aux projets ambitieux du duc Guillaume. Lanfranc, moine de Normandie, Lombard de nation, et fameux dans le monde chrétien par des écrits, d'abord

1. Stigandus accipit pallium a Benedicto antipapa. (Anglia sacra, tom. I, pag. 791.)

2. De Potter, Esprit de l'Église, tom. V, p. 312 et 314. — Ingulf croyland. pag. 898.

1059 à 1065. suspects d'hérésie, puis consacrés à la défense des dogmes catholiques, encourut la disgrace de Guillaume pour avoir blâmé le mariage du duc normand avec Mathilde, fille de Baudoin, comte de Flandre, sa parente à l'un des degrés prohibés par l'église. Chassé de la présence du Normand, dont il avait été le conseiller intime, le Lombard se rendit à Rome auprès du pape Nicolas, qui refusait de reconnaître et de sanctionner l'union des deux époux. En courtisan habile des deux puissances rivales, Lanfranc, loin de se plaindre de Guillaume, plaida respectueusement, auprès du pontife, la cause de ce mariage que, de lui-même, il n'avait pas voulu approuver [1]. A force de prières et d'adresse, il obtint une dispense en forme, et, pour ce service signalé, son ancien patron le reçut en plus grande intimité qu'auparavant. Il devint l'ame de ses conseils et son plénipotentiaire auprès de Rome. Les prétentions respectives des prêtres romains et du duc normand sur l'Angleterre, la possibilité de les faire valoir et réussir ensemble, furent dès lors, à ce qu'il paraît, le sujet de sérieuses négociations. L'on ne songeait peut-être point encore à

1. Ut ageret pro duce Normannorum et conjuge ejus. (Mabillon. Annales benedictini.)

un envahissement par les armes; mais la parenté 1059
de Guillaume avec Edward semblait un grand à 1065.
moyen de succès, en même temps qu'un titre incontestable aux yeux des Romains, qui favorisaient par toute l'Europe les maximes de l'hérédité royale contre la pratique de l'élection[1].

Les usages des Anglo-saxons étaient en opposition sur ce point avec les maximes romaines; ils faisaient roi le fils bâtard quoiqu'il y en eût de légitimes, le frère quoiqu'il y eût des fils, et n'admettaient le fils aîné lui-même, qu'après avoir discuté son mérite et celui des autres candidats[2]. Mais qu'importaient aux ultramontains les usages et les lois des nations étrangères? Ils ignoraient ou méprisaient ces lois; et ce qu'eux-mêmes jugeaient conforme à leur intérêt, ce qu'ils avaient retenu par tradition des coutumes du vieil empire, ou appris dans l'histoire hébraïque, était, selon eux, la loi suprême des peuples de toute race et de tout langage, la loi universelle et sacrée que tout homme devait reconnaître sous peine d'excommunication et de guerre, sous peine de mort dans ce monde et dans l'autre.

1. Mabillon, Annales benedictini, tom. IV, pag. 58.
2. Voyez livre II, pages 114, 176.

1065. Il y avait deux années qu'en Angleterre la paix intérieure durait sans aucun trouble. L'aigreur du vieux Edward contre les fils de Godwin disparaissait faute d'aliments et par l'habitude de vivre au milieu d'eux. Harold, le nouveau chef de cette famille populaire, rendait pleinement au roi cette déférence de respect et de soumission dont il était si jaloux. Quelques anciens récits disent qu'Edward l'aimait et le traitait comme son propre fils[1], mais du moins n'éprouvait-il point à son égard l'espèce d'aversion mêlée de crainte que Godwin lui avait inspirée, et n'avait-il plus de prétexte pour retenir, comme des garanties contre le fils, les deux ôtages qu'il avait reçus du père. On se rappelle que ces ôtages avaient été confiés par le soupçonneux Edward à la garde du duc de Normandie. Ils étaient depuis plus de dix ans loin de leur pays, dans une sorte de captivité. Vers la fin de l'année 1065, Harold, leur frère et leur oncle, croyant le moment favorable pour obtenir leur délivrance, demanda au roi la permission d'aller les réclamer en son nom, et de les ramener d'exil. Edward, sans montrer aucune répugnance à se dessaisir des ôtages, parut fort alarmé du projet que formait

1. Et eum loco filii habuit. (Snorre, tom. III, p. 143.)

Harold d'aller lui-même en Normandie. « Je ne 1065.
« veux pas te contraindre, lui dit-il, mais si tu « pars, ce sera sans mon aveu, car certainement « ton voyage doit attirer quelque malheur sur « toi et sur notre pays. Je connais le duc Guil- « laume et son esprit astucieux ; il te hait, il ne « t'accordera rien à moins d'y voir un grand pro- « fit, et le moyen de lui faire rendre les ôtages, « serait d'envoyer un autre que toi[1]. »

Le Saxon, brave et plein de confiance, ne se rendit point à cet avis ; il partit pour la traversée comme pour un voyage de plaisir, entouré de gais compagnons, avec son oiseau sur le poing et ses chiens de chasse courant devant lui[2]. Il s'embarqua dans un des ports de la province de Sussex. Le vent contraire écarta ses deux vaisseaux de leur route et les poussa vers l'embouchure de la Somme, sur les terres de Guy, comte de Ponthieu. C'était la coutume de ce pays maritime, comme de beaucoup d'autres au moyen âge, que tout étranger jeté sur la côte par une tempête, au lieu d'être humainement secouru,

1. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, pag. 223. — Wace, Roman de Rou, ibid. — Eadmeri Hist. pag. 4.

2. Tapisserie de Bayeux.

1065. fût emprisonné et mis à rançon. Harold et ses compagnons subirent cette loi rigoureuse; après avoir été dépouillés du meilleur de leur bagage, ils furent enfermés par le seigneur du lieu dans sa forteresse de Belram, aujourd'hui Beaurain, près de Montreuil[1].

Pour échapper à l'ennui d'une longue captivité, le Saxon se déclara porteur d'un message du roi d'Angleterre pour le duc de Normandie, et envoya demander à Guillaume de le faire sortir de prison afin qu'il pût se rendre auprès de lui. Guillaume n'hésita point, et réclama de son voisin de Ponthieu la liberté du captif, d'abord avec de simples menaces, sans nullement parler de rançon. Le comte de Ponthieu fut sourd aux menaces, et ne céda qu'à l'offre d'une grande somme d'argent et d'une belle terre sur la rivière d'Eaune[2]. Harold se rendit à Rouen, et le bâtard de Normandie eut alors la joie de tenir chez lui, en sa puissance, le fils du grand ennemi des Normands, l'un des chefs de la ligue nationale qui avait fait bannir d'Angleterre les courtisans étran-

1. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII. — Eadmeri, Histor. novorum, p. 5. — Aluredus beverlacensis, p. 125.

2. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII.

gers, les amis et les parents de Guillaume, appuis 1065.
de ses espérances et fauteurs de ses prétentions sur la royauté des Anglais[1]. Guillaume accueillit le chef saxon avec de grands honneurs et une apparence de franche cordialité : il lui dit que les deux ôtages étaient libres sur sa seule demande, qu'il pouvait repartir avec eux sur-le-champ; mais qu'en hôte courtois il ne devait point tant se presser, et demeurer au moins quelques jours à voir les villes et les fêtes du pays. Harold se promena de ville en ville, de château en château, et, avec ses jeunes compagnons, prit part à des joûtes militaires. Le duc Guillaume les fit chevaliers, c'est-à-dire membres de la haute milice normande, espèce de fraternité guerrière où tout homme riche qui se vouait aux armes était introduit sous les auspices d'un ancien affilié, qui lui offrait en cérémonie une épée, un baudrier plaqué d'argent et une lance ornée d'une flamme. Les guerriers saxons reçurent en présent de leur parrain en chevalerie de belles armes et des chevaux de grand prix[2]. Ensuite, Guillaume leur proposa,

1. Fuerant enim antea inimici ad invicem. (Mathæus parisiensis, tom. I, pag. 1.) — Henric. hunting. p. 367.
2. Armes et draps lui fit bailler. (Wace, Roman de

1065. pour essayer leurs éperons neufs, de le suivre dans une expédition qu'il entreprenait contre ses voisins de Bretagne.

Le fils de Godwin et ses amis, follement jaloux d'acquérir un renom de courage parmi les hommes de Normandie, firent pour leur hôte, aux dépens des Bretons, des prouesses qui, un jour, devaient coûter cher à eux-mêmes et à leur pays. Harold et Guillaume, tant que dura la guerre, n'eurent qu'une même tente et qu'une même table[1]. Au retour, ils chevauchaient côte à côte, égayant la route par un entretien amical[2] que Guillaume, une fois, fit tomber sur ses liaisons de jeunesse avec le roi Edward : « Quand « Edward et moi, dit-il au Saxon, nous vivions « comme deux frères sous le même toit, il me « promit, si jamais il devenait roi en Angleterre, « de me faire héritier de son royaume; Harold, « j'aimerais que tu m'aidasses à réaliser cette « promesse; et sois sûr que si, par ton secours, « j'obtiens le royaume, quelque chose que tu me

Rou.) Armis militaribus et equis delectissimis. (Guill. pictav. p. 191.) — Tapisserie de Bayeux.

1. Hospitem quasi contubernalem habens. (Guill. pict. pag. 191.)

2. Tales togeder thei told, ilk on a good palfray. (Robert Brunne's Chronicle, p. 68.)

« demandes, je te l'accorderai aussitôt[1]. » Harold, 1065.
quoique surpris à l'excès de cette confidence inattendue, ne put se défendre d'y répondre par des paroles vagues d'adhésion, et Guillaume reprit en ces termes : « Puisque tu consens à me « servir, il faut que tu t'engages à fortifier le « château de Douvres, à y creuser un puits d'eau « vive et à le livrer à mes gens d'armes ; il faut « aussi que tu me donnes ta sœur, pour que je « la marie à l'un de mes chefs, et que toi-même « tu épouses ma fille Adèle ; de plus, je veux « qu'à ton départ, tu me laisses pour garant de « ta promesse, l'un des deux ôtages que tu ré- « clames ; il restera sous ma garde, et je te le ren- « drai en Angleterre, quand j'y arriverai comme « roi[2]. » Harold sentit à ces paroles tout le péril où il était, et où, sans le savoir, il avait mis ses deux jeunes parents. Pour sortir d'embarras, il acquiesça de bouche à toutes les demandes du Normand[3], et celui qui avait deux fois pris les armes pour chasser les étrangers de son pays, promit de livrer à un étranger la principale for-

1. Eadmeri, Hist. p. 5. — Chron. de Normandie. — Guill. pictav. p. 291.

2. Chron. de Normandie. — Eadmeri, Hist. p. 5.

3. Sensit Haroldus periculum, nec intellexit quo evaderet. (Ibid.)

1065. teresse de ce même pays. Il se réservait de manquer plus tard à cet indigne engagement, croyant acheter par un mensonge son salut et son repos. Guillaume n'insista plus, mais il ne laissa pas long-temps le Saxon en paix sur ce point.

Dans la ville d'Avranches ou dans celle de Bayeux, car les témoignages varient, le duc normand convoqua un grand conseil des chefs et des riches de Normandie, de tous les personnages supérieurs qu'on appelait *bers* ou *barons*, à la manière des grands du pays frank[1]. La veille du jour fixé pour l'assemblée, Guillaume fit apporter de tous les lieux d'alentour des ossements et des reliques de saints, assez pour en remplir une grande huche ou une cuve que l'on plaça, couverte d'un drap d'or, dans la salle du conseil[2]. Quand le duc se fut assis dans son siège de cérémonie, tenant à la main une riche épée, couronné d'un cercle à fleurons d'or, et environné de la foule des chefs normands parmi lesquels était le Saxon, on apporta un Missel qui fut ou-

1. Voyez livre II, page 159.

2. Tout une cuve en fit emplir,
Pois la fit d'une paille covrir,
Que Herart ne sout ne ne vit.

(Wace, Roman de Rou, Mémoires de l'académie des inscriptions, tom. VIII.)

vert à l'évangile, et posé sur la cuve aux reliques. 1065.
« Harold, dit alors Guillaume, je te requiers, « devant cette noble assemblée, de confirmer, « par serment, les promesses que tu m'as faites, « savoir : de m'aider à obtenir le royaume d'An- « gleterre après la mort du roi Edward, d'épou- « ser ma fille Adèle et de m'envoyer ta sœur pour « que je la marie à l'un des miens[1]. » L'Anglais, pris encore une fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha du Missel avec un air de trouble, étendit la main dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, pourvu qu'il vécût et que Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : *Que Dieu l'aide*[2]! Aussitôt Guillaume fit un signe; le livre fut ôté, le drap fut levé, et l'on découvrit les ossements et les corps dont la cuve était remplie jusqu'au bord, et sur lesquels le fils de Godwin avait juré à son insu. Les historiens normands disent qu'il frissonna en voyant cet amas énorme[3]. Peu de temps après Harold repartit, emmenant son neveu, mais laissant malgré lui son jeune frère au pouvoir du Normand. Guillaume l'accompagna

1. Wace, Roman de Rou. Mém. de l'acad. des inscriptions. t. VIII. — Eadmer. p. 5. — Guill. pictav. p. 191.
2. Plusours dient que Diex li dont. (Wace, Rom. de Rou.)
3. Ibid. Mém. de l'académie des inscriptions, t. VIII.

1065. jusqu'à la mer et lui fit de nouveaux présents, joyeux d'avoir, par surprise et par fraude, arraché à l'homme d'Angleterre le plus capable de nuire à ses projets, le serment public et solennel de le servir et de l'aider[1].

Lorsque Harold, de retour dans son pays, se présenta devant le roi Edward, et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le duc Guillaume, le roi devint pensif et dit : « Ne t'avais-je pas « averti que je connaissais ce Guillaume, et que « ton voyage attirerait de grands malheurs sur « toi-même et sur notre nation? Fasse le ciel que « ces malheurs n'arrivent pas durant ma vie[2]! » Ces paroles et cette tristesse sembleraient prouver qu'en effet, dans des jours de jeunesse et d'imprudence, Edward avait fait à un étranger la folle promesse d'une dignité qui n'appartenait qu'au peuple anglais, seul maître de la donner et de la transmettre. On ne sait si depuis son avénement il avait entretenu, par quelques paroles, l'espérance ambitieuse de Guillaume, mais à défaut de paroles expresses, son amitié constante pour le Normand avait tenu lieu à ce der-

1. Guill. pictav. p. 192. — Eadm. Hist. p. 5.

2. Nonne dixi tibi me nosse Willelmum? (Eadmeri, Hist. p. 5.) — Roger. de Hov. p. 449. — Aluredus beverlacensis, p. 126.

nier d'assurances positives, et de motifs pour 1065.
croire Edward toujours favorable à ses vues et complice de son ambition.

Quelles qu'eussent été jusqu'à ce moment les négociations secrètes du duc de Normandie avec l'Église romaine, elles purent dès lors avoir une base plus fixe et suivre une direction plus certaine. Un serment prêté sur des reliques, quelque absurde que fût ce serment, appelait, s'il était violé, la vengeance de l'Église; et dans ce cas, selon l'opinion vulgaire du siècle, l'Église frappait légitimement. Soit par un sentiment secret des périls dont cette vengeance ecclésiastique, associée à la vengeance et à l'ambition des Normands, semblait menacer l'Angleterre, soit par une impression vague de terreur superstitieuse, un grand abattement d'esprit s'empara de la nation anglaise. Des bruits sinistres couraient de bouche en bouche; l'on craignait et l'on s'alarmait sans sujet positif d'alarmes; l'on exhumait des prédictions attribuées à des saints du vieux temps. L'un d'eux prophétisait des infortunes telles que les Saxons n'en avaient jamais subi depuis leur départ des rives de l'Elbe[1]; un autre

1. Venient super Anglorum gentem mala qualia non passa est ex quo venit in Angliam usque ad tempus illud.

1065. annonçait l'invasion d'un peuple d'une langue inconnue, et la servitude du peuple anglais sous des maîtres venus d'outre-mer[1]. Toutes ces rumeurs, jusque-là sans crédit, ou forgées au moment même, étaient recueillies avidement, et entretenaient les esprits dans l'attente de quelque malheur inévitable.

La vie d'Edward, homme d'une nature débile et devenu plus sensible, à ce qu'il paraît, à la destinée de son pays, déclina depuis ces événements. Il ne pouvait se cacher à lui-même que son amour pour les étrangers était la seule cause du péril qui semblait menacer l'Angleterre : son courage en fut plus accablé encore que celui du peuple. Afin d'étouffer les pensées et peut-être les remords qui l'obsédaient, il se livra tout entier au détail des pratiques religieuses, il donna beaucoup aux églises et aux monastères, et sa dernière heure vint le surprendre au milieu de

(Joan. Fordun Historia. in collect. XXX. scriptor. Gale, tom. II, pag. 681.)

1. Insperatum eis a Francia adventurum domitium, quod et eorum excellentiam deprimeret in perpetuum, et honorem, sine termino restitutionis, eventilaret. (Henric. hunting. pag. 359. — Jo. Brompt. p. 909.) — Dira et diuturna ab exteris gentibus. (Anglia sacra, tome II, pag. 118.)

cette vie triste et oisive. Sur son lit de mort, il 1065.
s'entretint sans cesse de ses sombres pressentiments; il eut des visions effrayantes, et, dans ses extases mélancoliques, les passages menaçants de la Bible lui revenaient à la mémoire involontairement et d'une manière confuse. « Le « Seigneur a tendu son arc, s'écriait-il, le Seigneur « a préparé son glaive; il l'agite et le brandit « comme un guerrier; son courroux se mani- « festera par le fer et par la flamme [1]. » Ces paroles glaçaient de terreur ceux qui entouraient le lit du roi [2]; mais l'archevêque de Canterbury, Stigand, ne put s'empêcher d'en rire, et se moqua des hommes que faisaient trembler les rêves d'un vieillard malade [3].

Quelque faible que fût l'esprit du vieux Edward, il eut le courage de déclarer avant de mourir, aux chefs qui le consultaient sur le choix de son successeur, qu'à son avis l'homme le plus digne de régner était Harold, fils de Godwin [4]. En prononçant le nom de Harold dans cette circonstance, le roi se montrait supérieur

1. Ethelredus rievallensis, p. 359.

2. Robert of Gloster's Chronicle. p 350.—Will. malm. p. 93.

3. Etholred. rieval. p. 349. — Will. malmesb. p. 93.

4. Chron. saxon. p. 172.

1065. à ses préjugés d'habitude, et même à l'ambition d'avancer sa propre famille, car il y avait alors en Angleterre un petit-fils d'Edmund Côte-de-Fer, né en Hongrie, où son père s'était réfugié dans le temps des proscriptions danoises. Ce jeune homme, appelé Edgar, n'avait ni talents ni gloire acquise, et ayant passé toute son enfance dans un pays étranger, il parlait à peine la langue saxonne[1]. Un pareil candidat ne pouvait lutter de popularité avec Harold, le brave, le riche, le destructeur de la puissance étrangère[2]. Harold était l'homme le plus capable de tenir tête à tous les dangers qui semblaient menacer l'Angleterre, et quand bien même le roi mourant ne l'eût pas désigné d'avance au choix des autres chefs, son nom devait sortir de toutes
1066. les bouches. Il fut élu le lendemain même de la pompe funèbre d'Edward, et sacré par l'archevêque Stigand, le même que désavouait l'église romaine[3]. On présenta au nouveau roi, avec la couronne d'or et le sceptre doré, une grande hache de bataille, vieux symbole de la patrie saxonne. Le petit-fils du bouvier Ulfnoth se

1. Historia Daniæ Isaaci Pontani, p. 184.
2. Order. Vital. p. 492.
3. Tapisserie de Bayeux.—Guill. pict.—Order. Vital.

montra, dès son avénement, juste, sage, affable, 1066.
actif pour le bien du pays, ne s'épargnant, dit un vieux historien, aucune fatigue ni sur terre ni sur mer [1].

Il lui fallut beaucoup de soins et de peines pour vaincre le découragement public qui se montrait de différentes manières. L'apparition d'une comète, visible en Angleterre pendant près d'un mois, produisit sur les esprits une impression extraordinaire d'étonnement et d'effroi. Le peuple s'attroupait dans les rues et sur les places des villes et des villages pour considérer ce phénomène qu'on regardait comme la confirmation des pressentiments nationaux. Un moine de Malmesbury qui s'occupait d'astronomie composa sur la nouvelle comète une sorte de déclamation poétique où se trouvaient ces paroles : « Te voilà donc enfin revenue, toi qui feras « pleurer tant de mères! Il y a bien des années « que je t'ai vue briller, mais tu me parais plus « terrible aujourd'hui que tu m'annonces la « ruine de mon pays [2]. »

Harold abolit les dernières traces du règne des favoris normands. L'ancienne signature saxonne

1. Roger de Hov. p. 447. — Will. malmesb. p. 73.
2. Ran. Hygd. p. 283-284.

1066. remplaçait, dans ses chartes, les sceaux pendants à la mode normande, qui avaient été en usage durant tout le règne précédent[1]. Le nouveau roi ne poussa cependant point la réforme jusqu'à destituer de leurs emplois, ou chasser du pays les Normands qu'avait épargnés, malgré la loi, une sorte de condescendance pour les vieilles affections d'Edward[2]. Ces étrangers continuèrent de jouir de tous les droits civils; mais peu reconnaissants envers le roi et le peuple qui les toléraient, ils se mirent à intriguer au dedans et au dehors pour le prétendant d'outre-mer. Ce fut d'eux que le duc Guillaume reçut le message qui lui annonçait la mort d'Edward et l'élection du fils de Godwin. Au moment où il apprit cette grande nouvelle, il était dans son parc près de Rouen, tenant à la main un arc et des flèches neuves qu'il essayait[3]. Tout à coup il parut pensif, remit son arc à l'un de ses gens, et passant la Seine, se rendit à son hôtel de Rouen; il s'arrêta dans la grande salle et s'y promena de long en large, tantôt s'asseyant, tantôt se levant, changeant de siège et de

1. Ducarrel's, norman Antiquities, t. IV.

2. Voyez plus haut, p. 240-241.

3. Chronique de Normandie, recueil. des hist. de la France, tom. XIII.

posture, et ne pouvant rester en aucun lieu. 1066.
Aucun de ses gens n'osait l'aborder; tous se tenaient à l'écart et se regardaient l'un l'autre en silence[1]. Un officier admis d'une manière plus intime dans la familiarité de Guillaume, venant à entrer alors, les assistants l'entourèrent pour apprendre de lui la cause de cette grande agitation qu'ils remarquaient dans le duc. « Je n'en « sais rien de certain, répondit l'officier, mais « nous en serons bientôt instruits ; » puis s'avançant seul vers Guillaume : « Seigneur, dit-il, à « quoi bon nous cacher vos nouvelles? qu'y ga- « gnerez-vous? Il est de bruit commun par la « ville que le roi d'Angleterre est mort, et que « Harold s'est emparé du royaume, mentant à sa « foi envers vous. — L'on dit vrai, répondit le « duc; mon dépit vient de la mort d'Edward, « et du tort que m'a fait Harold. — Eh bien, « sire, reprit le courtisan, ne vous courroucez « d'une chose qui peut être amendée ; à la mort « d'Edward il n'y a remède, mais il y en a aux « torts de Harold ; à vous est le bon droit, à vous « les bons soldats; entreprenez hardiment : chose « bien entreprise est à demi faite[2]. »

1. Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII.

2. Ibid. p. 225.

1066. Un homme de race saxonne et le propre frère de Harold, ce Tostig, que les Northumbriens avaient chassé du commandement, et que Harold, devenu roi, n'avait point voulu leur imposer de nouveau, vint de Flandre exhorter Guillaume à ne pas laisser régner en paix celui qu'il appelait son parjure[1]. Tostig se vantait auprès des étrangers d'avoir en Angleterre plus de crédit et de puissance réelle que le roi son frère, et promettait d'avance la possession certaine de ce pays à quiconque voudrait s'unir à lui pour en faire la conquête[2]. Guillaume, trop prudent pour s'engager dans une grande démarche sur la simple parole d'un aventurier, donna au Saxon, pour éprouver ses forces, quelques vaisseaux, avec lesquels, au lieu de débarquer en Angleterre, Tostig se rendit vers la Baltique, afin de quêter d'autres secours et de réveiller contre sa patrie l'ambition des rois du nord. Il eut une entrevue avec Swen, roi des Danois, son parent du côté maternel, et lui demanda de l'aider contre son frère et sa nation. Mais le Danois ne répondit à cette demande que par un refus durement

1. Ne perjurum suum regnare sineret. (Ordericus Vitalis, pag. 493.)

2. Snorre Sturleson, tom. III, p. 147.

exprimé. Tostig se retira mécontent et alla chercher ailleurs un roi moins délicat sur la justice [1]. 1066.
Il trouva en Norwège Herald ou Harold, fils de Sigurd, le dernier chef scandinave qui eût mené la vie aventureuse des anciens rois de mer, et visité en pirate les contrées méridionales qu'habitaient les nations riches. Ses navires avaient passé le détroit de Gibraltar et croisé dans les mers de Sicile; il avait enlevé de Constantinople une jeune fille du sang impérial [2]. Il était poète, comme la plupart des corsaires septentrionaux qui, dans les longues traversées, et quand le calme de la mer ralentissait leur marche, s'amusaient à chanter en vers leurs succès ou leurs espérances. Au retour des longs voyages où, comme il le disait lui-même dans ses chansons, il avait promené au loin son vaisseau l'effroi des laboureurs, son vaisseau noir rempli de guerriers [3], Harold devint, par élection, roi de la moitié des terres norwégiennes. Afin de gagner cet homme à ses projets, Tostig l'aborda avec des paroles flatteuses : « Le monde entier sait, « lui dit-il, qu'il n'y a pas dans tout le nord un

1. Torfæi. Hist. Norveg. tom. II, pag. 347-349.
2. Snorre's Heimskringla. tom. III, p. 79.
3. Bartholinus, p. 79. — Adamus bremensis.

1066. « guerrier qui t'égale, tu n'as qu'à vouloir, et « l'Angleterre est à toi[1]. » Le Norwégien se laissa persuader, et promit de mettre sa flotte en mer, aussitôt que la fonte annuelle des glaces aurait rendu l'Océan libre[2].

En attendant le départ de son allié de Norwège, Tostig vint tenter la fortune sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, avec une bande d'aventuriers rassemblés en Frise, en Hollande et dans le pays des Flamands. Il pilla et dévasta quelques villages; mais les deux grands chefs des provinces voisines de l'Humber, Morkar et Edwin, se réunirent, et, poursuivant ses vaisseaux, le forcèrent de chercher une retraite sur les rivages de l'Écosse[3]. Pendant ce temps, Harold fils de Godwin, tranquille dans les contrées méridionales de l'Angleterre, vit arriver près de lui un messager de Normandie qui lui parla en ces termes : « Guillaume, duc des Normands, te « rappelle le serment que tu lui as juré, de ta « bouche et de ta main, sur de bons et saints

1. Non esse bellatorem tibi parem. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 149.)

2. Ut primum glaciem verna tempestas dissolvit. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 149.)

3. Ibid. pag. 150. — Roger. de Hoved. pag. 448.

« reliquaires[1]. — Il est vrai, répondit le roi saxon, 1066.
« que j'ai fait ce serment à Guillaume, mais je « l'ai fait me trouvant sous la force ; j'ai promis « ce qui ne m'appartenait pas, ce que je ne pou- « vais nullement tenir : car ma royauté n'est « point à moi et je ne saurais m'en démettre sans « la volonté du pays ; de même, sans la volonté « du pays, je ne puis prendre une épouse étran- « gère. Quant à ma sœur que le duc réclame pour « la marier à l'un de ses chefs, elle est morte dans « l'année, veut-il que je lui envoie son corps[2] ? » L'ambassadeur normand porta cette réponse, et Guillaume répliqua par un second message et des paroles de reproche, douces et modérées, sur la violation du pacte conclu entre Harold et lui[3], priant le roi, s'il ne consentait pas à remplir toutes les conditions, d'en exécuter au moins une seule, et de prendre en mariage la jeune fille qu'il avait promis d'épouser. Harold

1. Sur bons saintuaires. (Chron. de Normandie, Hist. de la France, tom. III, p. 229.) That he swore mid his ryght honde. (Robert of Glocester, tom. II, p. 352.) — Et lingua et manu. (Guill. pictav. p. 192.)

2. Eadmeri Hist. p. 5. — Roger. de Hoved. p. 449. — Math. Paris, tom. I, p. 3. — Ranulph. Higden, p. 28.

3. Iterum amica familiaritate mandavit. (Eadmeri Hist.)

1066. répondit de nouveau qu'il n'en ferait rien, et pour preuve, il épousa une femme saxonne, la sœur d'Edwin et de Morkar. Alors les derniers mots de rupture furent prononcés; Guillaume jura que dans l'année il viendrait exiger toute sa dette, et poursuivre son parjure jusqu'aux lieux où il croirait avoir le pied le plus sûr et le plus ferme[1].

Aussi loin que la publicité pouvait aller dans le onzième siècle, le Normand publia ce qu'il appelait l'insigne mauvaise foi du Saxon[2]. L'influence générale des idées superstitieuses empêcha les spectateurs désintéressés dans cette dispute de comprendre la conduite patriotique du fils de Godwin, et sa déférence scrupuleuse pour la volonté du peuple qui l'avait fait roi. L'opinion de la plupart des hommes, sur le continent, fut pour Guillaume contre Harold, pour l'homme qui avait fait servir les évangiles et les reliques de pièges dans un guet-à-pens et réclamait une trahison, contre celui qui refusait de la commettre. Les négociations entamées auprès

1. Se ferro debitum vindicaturum, et illuc iturum quo Haroldus tutiores se pedes habere putaret. (Will. malmesb. p. 97.) Ingulf. croyl. p. 900. — Math. Paris, t. I, p. 2. — Aluredus beverlac. p. 128.

2. Haroldi injustitia. (Eadmer. p. 5.)

de l'Église romaine par Robert de Jumièges et 1066.
par Lanfranc se poursuivirent avec activité, du moment qu'un diacre de Lisieux eut porté par-delà les monts la nouvelle du prétendu crime de Harold et de toute la nation anglaise. Le serment violé devint la base d'une alliance entre l'Église apostolique et le duc de Normandie[1]. L'Église adjugeait au Normand l'Angleterre par droit d'héritage, et le Normand s'engageait envers l'Église à replacer les Anglais sous l'obéissance de Rome, et à lever en Angleterre, comme Knut le Danois, un tribut annuel pour saint Pierre. Quatre motifs d'agression devaient être publiquement allégués : le meurtre du jeune Alfred et des Normands ses compagnons[2], l'expulsion de Robert de Jumièges de l'archevèché de Canterbury[3], l'ancienne promesse faite par Edward à Guillaume de lui léguer la royauté, et enfin le serment de Harold. Tous ces points furent discutés dans le conclave de Latran par le pape et ses cardinaux; le duc normand affectait auprès d'eux l'air d'un plaignant en instance devant des juges reconnus

1. Cum Guillelmus præpropera querela papam consuleret. (Willelm. malmesb.) Ad apostolicum misit. (Ibid pag. 100.)

2. Voyez livre II, p. 199.

3. Ran. Higden, page 285.

1066. par son adversaire, mais Harold ne s'avouait point justiciable de ce tribunal[1]. Il n'y députa aucun ambassadeur, trop fier pour répondre devant des étrangers des décisions libres du peuple qui l'avait élu, ou trop sensé pour ne pas voir que cet appareil de jugement impartial n'était qu'une vaine comédie, et le masque d'une confédération déjà toute formée entre l'avarice romaine et l'ambition du Normand[2].

Nicolas III était mort depuis plusieurs années, et, à sa place, régnait Anselme, évêque de Lucques, sous le nom d'Alexandre II. Les étrangers qui avaient élevé Nicolas sur le siège papal n'avaient eu aucune part à l'élection de son successeur; il était l'élu des Romains, mais d'une faction parmi les Romains, de la faction des moines mendiants à la tête de laquelle s'était placé Hildebrand, homme ambitieux, habile en intrigues, doué d'une grande force de volonté et d'une
1061. persévérance infatigable. Hildebrand, aidé de la classe des prêtres la plus pauvre et la plus méprisée, avait obtenu, en dépit des riches, la promotion de son ami. Des gens vêtus d'un froc sans

1. Judicium papæ parvipenderet. (Willelm. malmesb. pag. 93.).

2. Math. westmonast. p. 285.

manches, portant un sac sur l'épaule droite et 1061
une calebasse au côté gauche[1], promenèrent en à 1066.
triomphe le pape de leur choix au milieu de la foule qui, selon le récit d'un contemporain, lui criait vainement aux oreilles : « Va-t'en, lépreux ; « va-t'en, porte-besace[2] ! » Alexandre fit princes de l'église, prêtres ou frères cardinaux, la plupart de ses partisans, et c'est devant ce conseil que furent apportées les plaintes de Guillaume contre Harold et le peuple anglais. L'élu des moines mendiants et sa cour décidèrent, d'un accord presque unanime, que Guillaume de Normandie étant cousin du roi Edward, et par conséquent son héritier, pouvait légitimement s'intituler roi
des Anglais et s'emparer de l'Angleterre[3]. 1066.

Un diplôme pontifical, signé de la croix et scellé, suivant l'usage romain, d'un sceau de plomb de forme ronde[4], fut envoyé au duc normand, et, afin de lui donner encore plus de

1. Eorum panniculi erant sine utraque manica, in sinistro latere pendebat cucurbita, in dextro mantica. (Benzo, évêque d'Albe, cité par M. de Potter, tome V, pag. 47.)

2. Vade, leprose ; vade, bavose ; vade, perose. (Ibid.)

3. Chronique de Normandie, pag. 227.

4. En latin *bulla*, d'où vient le nom vulgaire des lettres papales.

1066. confiance et de sécurité dans son invasion, on joignit à l'envoi de la bulle celui d'un étendard béni, et d'un anneau contenant un cheveu de saint Pierre enchâssé dans un diamant de prix. Quelques voix, dans l'assemblée même des cardinaux, combattirent cette absurde décision, soit par esprit d'opposition au pape régnant et à ses amis, soit par un sentiment de pudeur et de justice; mais la majorité, conduite par Hildebrand, triompha de ces faibles clameurs. Celui-ci ne s'émut point des reproches injurieux qu'il essuya dans cette circonstance, et plus tard même, il porta ces affronts en compte parmi les services exigeant salaire qu'il avait rendus à Guillaume. « Tu n'ignores pas, lui écrivit-il postérieure-« ment, combien de peines j'ai prises pour le « succès de tes affaires, et que surtout j'ai subi, « à cause de toi, la note d'infamie de la part de « quelques-uns de mes collègues. Ils murmu-« raient de me voir déployer tant de chaleur « d'ame et tant de zèle pour la cause de l'homi-« cide[1]; mais Dieu le sait, mon intention fut

1. Qua pro re a quibusdam fraitrbus pæne infamiam pertuli, submurmurantibus quod ad tanta homicidia perpetranda tanto favore operam meam impendissem. (Epistola Gregorii VII, apud scriptores rerum franc. tom. XIV, p. 648.)

« bonne; je te croyais ami de la sainte Église, et 1066.
« j'espérais que, par la grace d'en-haut, ta bienveillance pour l'Église croîtrait avec ton pouvoir[1]. »

Avant que la bulle, la bannière et l'anneau fussent arrivés en Normandie, le duc Guillaume assembla en conseil de cabinet ses amis les plus intimes, pour leur demander avis et secours. Ses deux frères maternels, dont l'un était évêque de Bayeux et l'autre comte de Mortain, avec Guillaume fils d'Osbert, sénéchal de Normandie, c'est-à-dire lieutenant du duc pour l'administration civile[2], assistaient à cette conférence. Tous furent d'opinion qu'il fallait descendre en Angleterre, et promirent à Guillaume de le servir de corps et de biens, jusqu'à vendre ou engager leurs héritages. « Mais ce n'est pas tout, lui dirent-ils, il vous faut demander aide et conseil « à la généralité des habitants de ce pays, car il « est de droit que qui paie la dépense soit appelé

1 Epistola Gregorii VII, apud script. rer. franc. t XIV, p. 648. — Guill. pictav. p. 197. — Math. Paris, p. 2.

2. Ce mot, dérivé de la langue franke, signifie proprement serviteur gardien des troupeaux ou gardien de la famille, seucs-skalch. C'était un office de la maison des rois franks, et, par suite de la conquête, une dignité politique en Gaule.

1066. « à la consentir[1]. » Guillaume, alors, fit convoquer, disent les chroniques, une grande assemblée d'hommes de tous états de la Normandie, gens de guerre, d'église et de négoce, les plus considérés et les plus riches. Le duc leur exposa son projet et sollicita leur concours; puis l'assemblée se retira afin de délibérer plus librement hors de toute influence[2].

Dans le débat qui suivit, les opinions parurent fortement divisées; les uns voulaient qu'on aidât le duc de navires, de munitions et de deniers; les autres refusaient toute espèce d'aide, disant qu'ils avaient déjà plus de dettes qu'ils n'en pouvaient payer. Cette discussion n'était pas sans tumulte, et les membres de l'assemblée, hors de leurs sièges et partagés en groupes, parlaient et gesticulaient avec grand bruit[3]. Au milieu de ce désordre, le sénéchal de Normandie, Guillaume fils d'Osbert, éleva la voix et dit : « Pourquoi vous disputer de la sorte? Il est votre « seigneur, il a besoin de vous, votre devoir se« rait de lui faire vos offres et non d'attendre « sa requête. Si vous lui manquez et qu'il arrive

1. Chronique de Normandie, hist. de la France, t. XIII. p. 225.

2. Ibidem.

3. Ibidem.

« à ses fins, de par Dieu, il s'en souviendra; 1066.
« montrez donc que vous l'aimez, et agissez de « bonne grace. — Nul doute, s'écrièrent les « opposants, qu'il soit notre seigneur, mais n'est-« ce pas assez pour nous de lui payer ses rentes? « Nous ne lui devons point d'aide pour aller outre « mer; il nous a déjà trop grevés par ses guerres; « qu'il manque sa nouvelle entreprise et voilà « notre pays ruiné[1]. » Après beaucoup de discours et de répliques en différents sens, l'on décida que le fils d'Osbert, qui connaissait les facultés de chacun, porterait la parole pour excuser l'assemblée de la modicité de ses offres[2].

Les Normands retournèrent tous vers le duc, et le fils d'Osbert parla ainsi : « Je ne crois pas « qu'il y ait au monde des hommes plus zélés « que ceux-ci; vous savez les aides qu'ils vous ont « fournies, les services onéreux qu'ils vous ont « faits, hé bien, sire, ils veulent faire davantage; « ils se proposent de vous servir au-delà de la « mer comme en deçà. Allez donc en avant, et « ne les épargnez en rien; tel qui jusqu'à présent

1. Chron. de Normandie, p. 225.—Guil. pictav. p. 98.
2. Chron. de Normandie. — Henric. hunting. p. 367. — Henric. knyghton. pag. 2342.

1066. « ne vous a fourni que deux bons soldats à cheval, « va faire la dépense du double[1].... — Eh! non, « eh! non, s'écrièrent à la fois les assistants, nous « ne vous avons point chargé d'une telle réponse, « nous n'avons point dit cela, cela ne sera pas! « Qu'il ait affaire dans son pays, et nous le servi- « rons comme il lui est dû, mais nous ne sommes « point tenus de l'aider à conquérir le pays d'au- « trui. D'ailleurs, si nous lui faisions une seule « fois double service, et si nous le suivions outre- « mer, il s'en ferait un droit et une coutume pour « l'avenir; il en greverait nos enfants; cela ne « sera pas, cela ne sera pas!! » Les groupes de dix, de vingt, de trente, recommencèrent à se former, le tumulte fut général et l'assemblée se sépara[2].

Guillaume, surpris et courroucé au-delà de toute mesure, dissimula cependant sa colère et eut recours à un artifice, qui presque jamais n'a manqué son effet quand des personnages

1. Chron. de Normandie, recueil des hist. de France, tom. XIII, pag. 226. — Roberti de Monte appendix ad Sigebertum. Ibid. tom. XI, p. 168.

2. Chron. de Normandie, p. 226.

Moult oïssiez court estourmir,
Noises lever, barons frémir.

(Wace, Roman de Rou.)

puissants ont voulu vaincre les résistances populaires. Le duc appela séparément auprès de lui les hommes que d'abord il avait convoqués en masse; commençant par les plus riches et les plus influents, il les pria de venir à son aide de pure grace et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard, par des lettres scellées de son grand sceau [1]. Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut enregistré aussitôt; et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne; les prêtres donnèrent leur argent, les négociants leurs étoffes et les paysans leurs vivres [2]. 1066.

Bientôt arriva de Rome le drapeau consacré et la bulle qui autorisait l'agression contre l'Angleterre. A cette vue l'empressement redoubla;

1. Et teles lettres come ils en vouldroient deviser, il lor en feroit. (Chron. de Normandie, pag. 226.)

2. Ibid. rec. des hist. de la France, tom. XIII.

1066. chacun apportait ce qu'il pouvait; les mères envoyaient leurs fils s'enrôler pour le salut de leurs ames [1]. Guillaume fit publier son ban de guerre dans des contrées voisines; il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète [2]. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, du pays français et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe accoururent à grandes journées; les uns étaient cavaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons et servants d'armes, comme on s'exprimait alors; les uns demandaient une solde en argent, les autres seulement le passage et tout le butin qu'ils pourraient faire. Plusieurs voulaient de la terre chez les Anglais, un domaine, un château, une ville; d'autres enfin souhaitaient simplement quelque

1. Chron. de Norm. p. 226, rec. des hist. de la France, tom. XIII.

2. Proceri corpore, præstantes robore. (Will. malm. p. 99.)—Anglicæ prædæ inhiantes. (Order. Vital. p. 495.)

riche saxonne en mariage[1]. Tous les vœux, toutes les prétentions de l'avarice humaine se présentèrent : Guillaume ne rebuta personne, dit la chronique normande, et fit plaisir à chacun, selon son pouvoir[2]. Il alla jusqu'à vendre d'avance à un certain Remi de Fescamp, un évêché en Angleterre pour un navire et vingt hommes d'armes[3]. 1066

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce furent employés à construire et à équiper des vaisseaux; les forgerons et les armuriers fabriquaient des lances et des cottes de mailles, et des portefaix allaient et venaient sans cesse pour transporter les armes des ateliers sur les navires[4]. Pendant que ces préparatifs se poursuivaient en grande hâte, Guillaume se rendit à Saint-Germain auprès de Philippe, roi des Français, et, le saluant d'une formule de déférence que ses aïeux avaient souvent omise envers les rois du pays franc : « Vous êtes mon « seigneur, lui dit-il, s'il vous plaît de m'aider,

1. Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, t. XIII.

2. Ibid. pag. 227.

3. Anonym. edit. a Taylor. — Orderic Vitalis, p. 494.

4. Tapisserie de Bayeux.

1066. « et que Dieu me fasse la grace d'obtenir mon « droit sur l'Angleterre, je promets de vous en « faire hommage, comme si je la tenais de vous [1]. » Philippe assembla son conseil de barons ou de francs-hommes, sans lequel il ne lui était permis de décider aucune affaire, et les barons furent d'avis qu'il ne fallait en nulle façon aider Guillaume dans sa conquête. « Vous savez, dirent-ils « à leur roi, combien peu les Normands vous « obéissent aujourd'hui, ce sera bien autre chose « quand ils posséderont l'Angleterre. D'ailleurs, « secourir le duc coûterait beaucoup à notre « pays, et s'il venait à faillir dans son entreprise, « nous aurions la nation anglaise pour ennemie « à tout jamais [2]. »

Guillaume ainsi éconduit se retira mécontent du roi Philippe, et adressa la même demande de secours à Baudoin, comte de Flandre, son beau-frère, qui refusa pareillement [3]. Le chef ou duc des Bas-Bretons, nommé Conan, envoya de son côté au duc de Normandie un message pour le requérir, puisqu'il allait être roi d'Angleterre, de rendre son duché aux descendants

1. Chron. de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII, pag. 227.

2. Ibid.

3. Ibid.

légitimes de Rolf, dont le Breton se disait issu 1066.
par les femmes. L'homme qui fit cette requête indiscrète n'y survécut pas long-temps, et sa mort subite par le poison fut généralement, et surtout en Bretagne, imputée à Guillaume le Bâtard. Le successeur de Conan, nommé Eudes, loin d'alarmer comme lui le Bâtard dans ses droits sur la Normandie, envoya deux de ses fils pour le servir dans sa guerre contre les Anglais. Ces deux jeunes Bretons, appelés Brian et Allan, vinrent au rendez-vous des troupes normandes, accompagnés d'une troupe d'hommes de leur pays qui leur donnaient le titre de Mactierns[1], pendant que les Normands les appelaient comtes. D'autres riches Bretons, qui n'étaient point de pure race celtique, et portaient des noms à tournure française, comme Robert de Vitry, Bertrand de Dinan et Raoul de Gaël, se rendirent aussi près de Guillaume, pour lui offrir leurs services, comme volontaires et comme soldats de fortune[2].

Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan entre la Seine et l'Orne.

1. Fils de chef. *Tiern*, chef; en gallois *Teyrn*. (Hist. de Bretagne par Dom Lobineau.)

2. Ibid. tom. I, p. 97, 98.—Chron. de Norm. p. 126.

1066. Durant un mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à Saint-Valéry près de Dieppe : là les mauvais temps recommencèrent; il fallut jeter l'ancre et attendre plusieurs jours.

Durant ce retard, la tempête fracassa quelques vaisseaux et fit périr les hommes de l'équipage; cet accident causa une grande rumeur parmi les troupes fatiguées d'un long campement. Dans l'oisiveté de leurs journées, les soldats passaient les heures à converser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions sur les périls du voyage et les difficultés de l'entreprise[1]. Il n'y avait point encore eu de combat, disait-on, et déjà plusieurs hommes étaient morts; l'on calculait et l'on exagérait le nombre des cadavres que la mer avait rejetés sur le sable. Ces bruits abattaient l'ardeur des aventuriers d'abord si pleins de zèle; quelques-uns même rompirent leur engagement et se retirèrent[2]. Pour arrêter cette disposition funeste à ses projets, Guillaume faisait enterrer

1. Per tabernacula mussitabant. (Willelm. malmesb. pag. 100.)

2. Pavida fuga multorum qui fidem spoponderant. (Guill. pictav. pag. 198.)

secrètement les morts, et augmentait les rations 1066.
de vivres et de liqueurs fortes[1]. Mais le défaut d'activité ramenait toujours les mêmes pensées de tristesse et de découragement. « Bien fou, di-« saient les soldats en murmurant, bien fou est « l'homme qui prétend s'emparer de la terre d'au-« trui ; Dieu s'offense de pareils desseins, et il le « montre en nous refusant le bon vent[2]. »

Soit par conviction et pour tenter une dernière ressource, soit pour fournir aux esprits quelque distraction nouvelle, les chefs normands firent promener en grande pompe, au travers du camp, les reliques de saint Valéry, patron du lieu ; toute l'armée se mit en oraisons, et, la nuit suivante, les vents changèrent, et la flotte eut le temps à souhait. Quatre cents navires à grandes voiles et plus d'un millier de bateaux de transport s'éloi-gnèrent de la rive au même signal. Le vaisseau de Guillaume marchait en tête, portant, au haut de son mât, la bannière envoyée par le pape, et une croix sur son pavillon. Ses voiles étaient de diverses couleurs, et l'on y avait peint en plusieurs endroits les trois lions, enseigne des Nor-

1. Guil. pictav. p. 198.

2. Insanire hominem qui vellet alienum solum in jus suum refundere ; Deum contra tendere, qui ventum arceret. (Willelm. malmesb. p. 100.)

1066. mands; à la proue était sculptée une figure d'enfant portant un arc tendu, avec la flèche prête à partir[1]. Ce bâtiment, meilleur voilier que les autres, les précéda durant tout le jour, et, la nuit, les laissa loin en arrière. Au matin le duc fit monter un matelot au sommet du grand mât, pour voir si les autres vaisseaux venaient: « Je « ne vois que le ciel et la mer, dit le matelot, » et aussitôt on jeta l'ancre[2]. Le duc affecta une contenance gaie, et, de peur que le souci et la crainte ne se répandissent parmi l'équipage, il fit servir un repas somptueux et des vins fortement épicés[3]. Le matelot remonta, et dit que cette fois il apercevait quatre vaisseaux; la troisième fois, il s'écria: « Je vois une forêt de mâts et de « voiles[4]. »

Pendant que ce grand armement se préparait en Normandie, Harold le Norwégien, fidèle à ses engagements envers le Saxon Tostig, avait

1. Dr Strutt's norman Antiquities, pl. XXXII.—Wace. — Thom. Rudborne, in Anglia sacra, p. 247. — Tapisserie de Bayeux.

2. Nihil aliud præter pelagus et aera. (Guill. pictav. pag. 199.)

3. Nec baccho pigmentato carens. (Ibid.)

4. Arborum veliferarum nemus. (Ibid.) — Chronique de Normandie, p. 128. — Script. franc. tom. XI, p. 360. — Guill. gemet. pag. 286.

rassemblé ses soldats avec plusieurs centaines 1066.
de vaisseaux de guerre et de transport. La flotte resta quelque temps à l'ancre, et l'armée norwégienne, attendant le signal du départ, campait sur le rivage, comme les Normands à l'embouchure de la Dive. Des impressions vagues de découragement et d'inquiétude s'y manifestèrent de même, mais sous des apparences plus sombres, et conformes à l'imagination rêveuse des habitants du Nord. Plusieurs soldats crurent avoir dans leur sommeil des révélations prophétiques. L'un d'eux songea qu'il voyait ses compagnons débarqués sur la côte d'Angleterre et en présence de l'armée des Anglais; que devant le front de cette armée courait, à cheval sur un loup, une femme de taille gigantesque; le loup tenait dans sa gueule un cadavre humain dégouttant de sang, et quand il avait achevé de le dévorer, la femme lui en donnait un autre[1]. Un second soldat rêva que la flotte partait, et qu'une nuée de corbeaux, de vautours et d'autres oiseaux de proie, étaient perchés sur les mâts et sur les vergues des vaisseaux; sur un rocher voisin était une femme assise, tenant un sabre nu, regardant et comptant les navires: « Allez, disait-elle aux oiseaux,

1. Snorre's Heimskringla, tom III, p. 152

1066. « allez sans crainte, vous aurez à manger, vous « aurez à choisir; car je vais avec eux, j'y vais[1]. » On remarqua, non sans terreur, qu'au moment où Harold mit le pied sur sa chaloupe royale, le poids de son corps la fit enfoncer beaucoup plus que de coutume[2].

Malgré ces auspices sinistres, l'expédition se mit en route vers le sud-ouest sous la conduite du roi et de son fils Olaf. Avant d'aborder dans l'île de Bretagne, ils relâchèrent aux Orcades, îles peuplées d'hommes de race scandinave, et deux chefs ainsi qu'un évêque de ces îles se joignirent à eux. Ils côtoyèrent ensuite le rivage oriental de l'Écosse, et c'est là qu'ils rencontrèrent Tostig et ses vaisseaux. Ils firent voile ensemble et attaquèrent en passant la ville maritime de Scarborough. Voyant les habitants disposés à se défendre opiniâtrément, ils s'emparèrent d'un rocher à pic qui dominait la ville, y élevèrent un bûcher énorme de troncs d'arbres, de branches et de chaume, qu'ils firent rouler sur les maisons, puis, à la faveur de l'incendie, forcèrent les portes de la ville et la pillèrent[3]. Relevés, par

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, pag. 152.
2. Ibid. — Torfæi, Hist. norweg. tom. II, p. 351.
3. Ibid. — Torfæi, Hist. tom. II. p. 351.

ce premier succès, de leurs terreurs supersti- 1066
tieuses, ils doublèrent gaiement la pointe de Holderness, à l'embouchure de l'Humber, et remontèrent le courant du fleuve.

De l'Humber ils passèrent dans l'Ouse, qui s'y jette et coule près d'York, la plus grande ville de toute la Northumbrie. Tostig, qui dirigeait le plan de campagne des Norwégiens, voulait avant tout reconquérir, avec leur aide, la capitale de son ancien gouvernement, afin de s'y installer de nouveau comme chef du pays. Morkar, son successeur, Edwin, frère de celui-ci, et le jeune Waltheof, fils de Siward, chef de la province de Huntingdon, rassemblèrent les habitants de toute la contrée voisine, et livrèrent bataille aux étrangers, au sud d'York, sur la rive de l'Humber; d'abord vainqueurs, ensuite forcés à la retraite, ils se renfermèrent dans York, où les Norwégiens les assiégèrent. Tostig prit le titre de chef du Northumberland, et fit des proclamations datées du camp des étrangers; quelques hommes faibles le reconnurent, et un petit nombre d'aventuriers se rendirent à son appel[1].

Pendant que ces choses se passaient dans le

1. Torfæi. Hist. norweg. tom. II, pag. 351.—Snorre's Heimskringla. tom. III, pag. 157.

1066. nord, le roi des Anglo-saxons était avec toutes ses forces sur les côtes du sud pour observer les mouvements de Guillaume, dont l'invasion, à laquelle on s'attendait depuis long-temps, causait d'avance beaucoup d'alarmes. Harold avait passé tout l'été sur ses gardes, près des lieux de débarquement les plus voisins de la Normandie[1], mais le retard de l'expédition commençait à faire croire qu'elle ne serait point prête avant l'hiver. D'ailleurs les périls étaient plus grands de la part des ennemis du nord, déjà maîtres d'une partie du territoire anglais, que de la part de l'autre ennemi, qui n'avait point encore mis le pied en Angleterre; et le fils de Godwin, hardi et vif dans ses projets, espérait, en peu de jours, avoir chassé les Norwégiens et être de retour à son poste, pour recevoir les Normands. Il partit à grandes journées, à la tête de ses meilleures troupes, et arriva de nuit sous les murs d'York, au moment où la ville venait de capituler pour se rendre aux alliés de Tostig. Les Norwégiens n'y avaient pas encore fait leur entrée; mais, sur la parole des habitants, et dans leur conviction

1. Haroldus interea promptus ad decernendum sive navali, sive terrestri prælio, ad littus maritimum opperiens. (Guill. pictav. pag. 197.)

de l'impossibilité où l'on était de rétracter cette 1066.
parole, ils avaient rompu les lignes de siège et fait reposer leurs soldats. De leur côté, les habitants d'York ne songeaient qu'à recevoir le lendemain même Tostig et le roi des gens du Nord, qui devaient tenir dans la ville un grand conseil, y régler le gouvernement de toute la province, et distribuer aux étrangers et aux transfuges les terres des Anglais rebelles à la domination du vainqueur [1].

L'arrivée imprévue du roi saxon, qui avait marché de manière à éviter les postes ennemis, et n'avait rencontré aucun traître pour les avertir de son approche, changea toutes ces dispositions. Les citoyens d'York reprirent les armes, et les portes de la ville furent fermées et gardées de façon qu'aucun homme ne pût en sortir pour se rendre au camp des Norwégiens. Le jour suivant fut un de ces jours d'automne où le soleil se montre encore dans toute sa force; la portion de l'armée norwégienne qui sortit du camp sur l'Humber, pour accompagner son roi vers York, ne croyant point avoir d'adversaires à combattre, vint sans cottes de mailles, à cause de la cha-

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 157. — Roger. de Hoveden, p. 448. — Henric. Knyghton, pag. 2341.

1066. leur, et ne garda pour armes défensives que des casques et des boucliers. A quelque distance de la ville, les Norwégiens aperçurent tout à coup un grand nuage de poussière, et sous ce nuage, quelque chose de brillant comme l'éclat du fer au soleil. « Quels sont ces hommes qui marchent « vers nous? » dit le roi à Tostig. « Ce ne peut « être, répondit le Saxon, que des Anglais qui « viennent demander grace et implorer notre « amitié[1]. » La masse d'hommes qui s'avançait, grandissant à mesure, parut bientôt comme une armée nombreuse, rangée en ordre de bataille. « L'ennemi! l'ennemi! » crièrent les Norwégiens, et ils détachèrent trois cavaliers pour aller porter aux gens de guerre restés au camp et sur les navires, l'ordre de venir en diligence. Le roi déploya son étendard qu'il appelait le ravageur du monde[2]; les soldats se rangèrent autour, sur une ligne longue, peu profonde, et courbée vers les extrémités. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, et leurs lances étaient plantées en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi; il leur manquait à tous la partie la plus importante de leur armure. Harold, fils de Sigurd, en parcou-

1. Snorre, tom. III, pag. 158, 159.

2. Land-eyda. Al. Land-œde. Snorre, pag. 159.

rant les rangs sur son cheval noir, chanta des 1066.
vers improvisés dont un fragment nous a été transmis par les historiens du Nord : « Combattons, disait-il, marchons, quoique sans cuirasses, sous le tranchant du fer bleuâtre ; nos « casques brillent au soleil, c'est assez pour des « gens de cœur[1]. »

Avant le choc des deux armées, vingt cavaliers saxons, hommes et chevaux couverts de fer, s'approchèrent des lignes des Norwégiens ; l'un d'entre eux cria d'une voix forte : « Où est Tostig, « fils de Godwin ? — Le voici, répondit le fils de « Godwin lui-même. — Si tu es Tostig, reprit le « messager, ton frère te fait dire par ma bouche « qu'il te salue, et t'offre la paix, son amitié et « tes anciens honneurs. — Voilà de bonnes pa- « roles, et bien différentes des affronts et des « hostilités qu'on m'a fait subir depuis un an. « Mais si j'accepte ces offres, qu'y aura-t-il pour « le noble roi Harold, fils de Sigurd, mon fidèle « allié ? — Il aura, reprit le messager, sept pieds « de terre anglaise, ou un peu plus, car sa taille « passe celle des autres hommes[2]. — Dis donc à

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, pag. 161. — Gesta Danorum, tom. II, p. 164, 165.

2. Quid ex Anglia ei concessum velit ; spatium (nimi-

1066. « mon frère, repliqua Tostig, qu'il se prépare à « combattre : un menteur seul pourra jamais ra- « conter que le fils de Godwin a délaissé le fils « de Sigurd[1]. »

Le combat commença aussitôt, et, presque au premier choc des deux armées, le roi norwégien reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge; Tostig prit le commandement de l'armée, et alors son frère Harold envoya une seconde fois lui offrir la paix et la vie, pour lui et pour les Norwégiens[2]. Mais tous s'écrièrent qu'ils aimaient mieux mourir que de rien devoir aux Saxons. Dans ce moment les hommes des vaisseaux arrivèrent, armés de cuirasses, mais fatigués de leur course sous un soleil ardent. Quoique nombreux, ils ne soutinrent point l'attaque des Anglais, qui avaient déjà rompu la première ligne de combattants et pris le drapeau royal. Tostig fut tué avec la plupart des chefs norwégiens, et, pour la troisième fois, Harold offrit la paix aux vaincus. Ceux-ci l'acceptèrent; Olaf fils du roi mort, l'évêque et le chef des îles Orcades se retirèrent

rum) terræ septem pedum, aut nonnihil majus. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 160.)

1. Ibidem.

2. Pacem et vitam obtulit. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 168)

avec vingt-trois navires, après avoir juré amitié 1066.
à l'Angleterre[1]. Le pays des Anglais fut ainsi délivré d'une nouvelle conquète des hommes du Nord. Mais pendant que ces ennemis s'éloignaient pour ne plus revenir, d'autres ennemis s'approchaient, et le même souffle de vent qui agitait alors les bannières saxonnes victorieuses gonflait aussi les voiles normandes, et les poussait vers la côte de Sussex.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient long-temps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres[2]. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des coiffures de fer, des tuniques et des chausses de mailles, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, char-

1. Snorre's Heimskringla, tom. III, pag. 161 à 167. — Chron. saxon. frag. ed. Lye. — Hist. Danor. Isaaci Pontani. 186.

2. Victu deficiente. (Roger de Hoveden, p. 448.)

1066. pentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva, des voix crièrent, « Dieu nous garde! voilà un mauvais signe[1] »; mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'a-« vez-vous? quelle chose vous étonne? J'ai saisi « cette terre de mes mains, et, par la splendeur « de Dieu, aussi loin qu'elle puisse s'étendre, elle « est à moi, elle est à vous[2]. » Cette repartie vive arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons[3]. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises

1. Mal signe a chi. (Wace, Roman de Rou; Nouveaux Détails sur l'Hist. de Norm. p. 290.)

2. Seignour, par la resplendour Dé....
Tout est vostre quanque y a. (Ibid.)

3. Tapisserie de Bayeux.

et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les Normands, qui voulaient *gaaingner*, comme s'exprime un vieux narrateur [1], tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile [2]. 1066.

Harold était à York, blessé, et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire saxon [3]. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai; celles du nord tardèrent à cause de la distance; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais serait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands en

1. Wace, Roman de Rou.

2. Chronique de Normandie, Histoire de la France, t. XIII, p. 228. — Will. malmesb. pag. 100. — Henric. Knyghton, p. 2341. — Monast. anglic. tom. I, p. 311.

3. .... That duc William to Hastinges was ycome,
His bannere had the yerd, and the contrey ally nome.
(Rob. of Glos'ter's Chronicle, p. 359.)

—Suppletio Historiæ regni Angliæ. Mss. musæi britannici.

1066. faveur desquels on avait violé autrefois la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes[1]. Harold, trop prompt dans ses mouvements, n'attendit pas les quatre jours; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp[2]. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui, une fois déjà, lui avait procuré la victoire, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie[3].

Mais le camp de Guillaume était soigneuse-

1. Chronique de Normandie, p. 228. — Guill. pictav. p. 199.

2. Quod propinqua castris Normannorum vastari audierat. (Guill. pictav. p. 201.)

3. Modico stipatus agmine quadruplo congressus exercitu. (Mss. abbatiæ Waltham in musæo britan.) — Florent. Wigorn. p. 634. — Gervas. tilbur. p. 945. — Rog. de Hoved. p. 448. — Ingulf. croyl. pag. 900.

1066.

ment gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des corps de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui leur semblait, à ce qu'ils disaient, marcher comme un furieux [1]. Le Saxon, prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, fut contraint de modérer sa fougue; il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent avec étonnement qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume, que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : « Ceux que vous « avez trouvés, dit-il, en si grand nombre, « ne sont point des prêtres, mais de braves « gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils

1. Rex furibundus. (Guill. pictav. p. 201.)

1066. valent[1]. » Plusieurs des capitaines saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. « Moi, répondit Ha-« rold, que je ravage le pays qui s'est confié à ma « garde! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois « tenter plutôt les chances de la bataille avec le « peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma « bonne cause[2]. »

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine appelé Hugues Maigrot vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du Normand, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold

1. Wace, Roman de Rou ; Mémoires de l'Académie des Inscript. tom. VIII. — Math. Paris, tom. I, p. 3.

2. Par ma foi, dit Hérault, je ne destruirai pas le pays que j'ay à garder. (Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, p. 229.)

répondit brusquement : « Je ne me démettrai 1066.
« point de mon titre, ne m'en rapporterai point « au pape, et n'accepterai point le combat[1]. » Guillaume, sans se rebuter des refus du roi des Anglais, lui envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que s'il veut « tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisse« rai tout le pays qui est au-delà du fleuve de « l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth « toute la terre que tenait Godwin; que s'il « s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, « tu lui diras, devant tous ses gens, qu'il est par« jure et menteur, que lui et tous ceux qui le « soutiendront sont excommuniés de la bouche « du pape, et que j'en ai la bulle[2]. »

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la Chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs anglais s'entreregardèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : « Nous « devons combattre, dit-il, quel qu'en soit pour

1. Chronique de Normandie, p. 230. — Guill. pictav. pag. 201.

2. Chronique de Normandie, recueil des historiens de la France, tom. XIII, p. 231.

1066. « nous le danger; car il ne s'agit pas ici d'un nou-
« veau seigneur à accepter et à prendre comme « si notre roi était mort; il s'agit de bien autre « chose. Le Normand a donné nos terres à ses « capitaines, à ses cavaliers, à tous ses gens, et « la plus grande partie lui en ont déjà fait hom-« mage : ils voudront tous avoir leur don, si le duc « devient notre roi, et lui-même sera tenu de « leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles : « tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent « pas seulement pour nous ruiner, mais pour « ruiner aussi nos descendants, pour nous en-« lever le pays de nos ancêtres; et que ferons-« nous, où irons-nous quand nous n'aurons plus « de pays[1]? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trève, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands[2].

Tout un jour se passa dans l'allée et le retour de ces messages inutiles. C'était le dix-huitième jour depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York; la marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes

1. Chonique de Normandie, rec. des hist. de la France, tom. XIII.

2. Ibid. pag. 231.

de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, 1066.
les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. On vit arriver parmi ces derniers Leofric, chef de l'abbaye de Peterborough, près d'Ély (riche monastère qu'on surnommait emphatiquement la ville dorée[1]), ainsi que l'abbé du couvent de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais[2]. L'heure du combat paraissait prochaine; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient choisi leur poste auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. « Harold, disait le jeune « homme, tu ne peux nier que, soit de force, « soit de bon gré, tu aies fait au duc Guillaume « un serment sur les corps des saints; pourquoi

1. Se gyldene burh. (Chron. saxon. Gibson.)

2. De domo sua 12 monachos, et 20 milites pro servitio. (Monastic. anglican. tom. I, p. 210.)

1066. « t'aventurer aux hasards du combat avec un « parjure contre toi ? Nous qui n'avons rien juré, « la guerre est pour nous de toute justice, car « nous défendons notre patrie. Laisse-nous donc « seuls livrer bataille ; tu nous secourras si nous « plions, et si nous mourons, tu nous vengeras[1]. » A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie[2] : trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat[3].

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de lieu de la bataille[4], les lignes des Anglo-saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de com-

1. Fugientes restituere, vel mortuos vindicare. (Math. Paris, tom. I, p. 2.) — Will. malmesb. p. 100.

2. Ibid. — Torfæi, Hist. norweg.

3. Nimis præceps et virtute sua præsumens. (Mss. abbatiæ Waltham.)

4. Bataille, batayl, ou battle, selon l'orthographe anglaise moderne ; en latin, locus belli. — Monastic. anglican. tom. I, p. 311. — Guill. pictav. pag. 201.

bat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi 1066.
en grand nombre l'armée envahissante, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin[1], se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin[2].

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu,

1. Gratia commodi ecclesiæ suæ, cum reliquis se exercitui immiscuerat. (Monast. anglic. tom. I, p. 311.)

2. Wace, Roman de Rou.— Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, t. XIII, pag. 231, 232.

1066. avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde; à la seconde, se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée et portant des arcs longs d'un corps d'homme, ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-blanc[1]. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à « mort; car si nous les vainquons, nous serons « tous riches. Ce que je gagnerai, vous le ga- « gnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si « je prends la terre, elle sera à vous. Sachez pour- « tant que je ne suis pas venu ici seulement pour

1. Appendit suo collo reliquias.... (Guill. pictav. p. 201.) — Roman de Rou. — Chron. de Normandie, p. 231, 232.

« prendre mon dû, mais pour venger notre na- 1066.
« tion entière des félonies, des parjures et des « trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les « Danois, hommes et femmes, dans la nuit de « Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons « d'Auvré [1], mon parent, et l'ont fait périr. Allons « donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous « leurs méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat [2]. Un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : Dieu aide! Dieu aide [3]!

1. C'est ainsi que les Normands prononçaient et écrivaient le nom d'Alfred. Voy. Chron. de Norm. rec. des hist. de la France, t. XIII, p. 232.—Wace, Roman de Rou.

2 .... Pour orer,
Et pour la bataille esgarder.
(Roman de Rou.)

3. Diex aïe! (Ibid.)—Chron. de Normandie, p. 234. — Henric. hunting. p. 368.

1066. A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux[1]; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances, et la cavalerie, s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles[2]. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de

1. Quadrelli.
2. Scævissimas secures. (Guill. pictav. pag. 201.)

combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide[1]! Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre[2]. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance[3], puis se découvrant la tête, « Me voilà, leur cria-t-il, « regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai, avec « l'aide de Dieu[4] ». 1066.

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette

1. Chronique de Normandie.— Math. Paris. p. 2.
2. Monastic. anglic. t. I, p. 311.— Guill. pictav. p. 201.
3. Verberans aut minans hasta. (Ibid. pag. 202.)
4. Vivo et vincam, opitulante Deo. (Ibid.) Chronique de Normandie, pag. 234, 235.

1066. déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou[1]. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage[2].

Après avoir, dit un vieil historien, rendu à la patrie tout ce qu'ils lui devaient[3], les restes des

1. Chronique de Normandie, p. 234, 235.

2. Ibid. — Guill. pictav. p. 202, 203. — Monastic. anglic. tom. I, p. 312. — Math. westmonast. pag. 224. — Eadmer. pag. 6.

3. Will. malmesb. p. 102.

compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup restèrent gisants sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les Normands, dans la joie de leur victoire, faisaient bondir leurs chevaux sur les cadavres des vaincus[1]. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au lever du jour, Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valéry. Un grand nombre d'entre eux gisaient morts ou mourants à côté des Saxons[2]. Les heureux qui survivaient eurent pour premier gain de leur victoire la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'était l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants[3]. 1066.

Les mères, les femmes, les enfants de ceux qui s'étaient rendus, de la contrée voisine, au

1. Cursus super jacentes. (Guil. pictav. p. 203.)

2. Chronique de Normandie, p. 236, 237.

3. Monast. anglican., t. I. pag. 210. — Guil. pictav. pag. 203. — Will. malmesb. pag. 102.

1066. champ de bataille, pour y mourir avec le roi de leur choix, vinrent en tremblant ensevelir les corps dépouillés par les étrangers. Celui du roi Harold fut demandé humblement au duc par deux religieux du monastère de Waltham, fondé par le fils de Godwin. En abordant le conquérant, les moines saxons lui offrirent dix marcs d'or, pour la permission d'enlever les restes de l'homme qui avait été leur bienfaiteur. Le duc la leur octroya, et ils allèrent à l'amas des corps morts, les examinèrent soigneusement l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Édithe, et on la surnommait poétiquement la Belle au cou de cygne[1]. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événements sont racontés par les chroniqueurs anglais de race avec un ton d'abat-

1. Swanes-hals. (Mss. abbatiæ Waltham.)—Jo. Speed's Chronicle, pag. 426.

tement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves[1]. 1066.
« Angleterre, que dirai-je de toi, s'écrie l'histo-
« rien de l'Église d'Ély, que raconterai-je à nos
« descendants? que tu as perdu ton roi national
« et que tu es tombée sous la main de l'étranger;
« que tes fils ont péri misérablement, que tes
« conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou
« déshérités[2]. » Bien long-temps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol. Le vainqueur fit vœu d'élever en cet endroit un couvent dédié à saint Martin, le patron des soldats de la Gaule[4]; et lorsque, dans la suite,

1. Hæc congressio tam lethalis, tam amara, tot generosorum sanguine maculata. — (Math. westmonast. pag. 224.)

2. De te quid dicam, quid posteris referam? Væ tibi est Anglia!.... (Hist. Eliensis, pag. 516.)

3. Verum sanguinem quasi recentem exsudat. (Guil. neubrigensis, Hist. p 6.)

4. Chartæ Willelmi conquæst. apud Monastic. anglic. tom. I, p. 310 à 312.

1066. il accomplit son vœu, le grand autel du nouveau monastère fut établi au même lieu où l'étendard saxon avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye qu'on appela, en langue normande ou française, l'*Abbaye de la Bataille*[1]. Des moines venus du grand couvent de Marmoutier, près de Tours, y établirent leur demeure; ils furent dotés avec les biens des Saxons morts en combattant, et prièrent pour le repos de leurs ames, en même temps que pour la prospérité et la longue vie de ceux qui les avaient tués[2].

On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de l'édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait; ils vinrent apporter à Guillaume cette nouvelle désagréable : «Travaillez, travaillez tou-

1. Cum leuga circumquaque adjacente, sicut illa quæ mihi coronam tribuit. (Charta Willelmi conquæstoris inter not. ad Eadmer. ed. Selden. p. 165.) — En latin *Abbatia de bello*

2. Monastic. anglic. tom. I, p. 312.

« jours, répliqua celui-ci ; car, si Dieu me prète 1066.
« vie, il y aura plus de bon vin chez les religieux
« de la Bataille, qu'il n'y a d'eau claire dans le
« meilleur couvent de la chrétienté[1]. »

1. Eidem loco ita prospiciam, ut magis ei vini abundet copia quam aquarum in alia præstanti abbatia. (Monastic. anglic. tom. I, p. 312.)

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

N° 1.

Décret des empereurs Théodose et Valentinien, relatif à la soumission des évêques des Gaules au pape de Rome. (An de J.-C. 445.)

Impp. Theodosius et Valentinianus AA. Aetio viro inl. comiti et magistro utriusque militiæ et patricio.

Certum est, et nobis et imperio nostro unicum esse præsidium in supernæ divinitatis favore, ad quem promerendum præcipue christiana fides et veneranda nobis religio suffragatur. Cum igitur sedis apostolicæ primatum sancti Petri meritum, qui princeps est episcopalis coronæ et romanæ dignitas Civitatis, sacræ etiam synodi firmârit auctoritas, ne quid præter auctoritatem sedis istius inlicitum præsumptio adtentare nitatur. Tunc enim demum ecclesiarum pax ubique servabitur, si rectorem suum

agnoscat universitas. Hæc cùm hactenus inviolabiliter fuerint custodita, Hilarius Arelatensis, sicut venerabilis viri Leonis romani papæ fideli relatione comperimus, contumaci ausu inlicita quædam præsumenda tentavit, et ideo transalpinas ecclesias abominabilis tumultus invasit; quod recens maxime testatur exemplum. Hilarius enim, qui episcopus arelatensis vocatur, ecclesiæ romanæ Urbis inconsulto pontifice, indebitas sibi ordinationes episcoporum sola temeritate usurpans invasit. Nam alios incompetenter removit, indecenter alios, invitis et repugnantibus civibus, ordinavit. Qui quidem quoniam non facile ab his qui non elegerant non recipiebantur, manum sibi contrahebat armatam, et claustra murorum in hostilem morem, vel obsidione cingebat, vel aggressione reserabat, et ad sedem quietis pacem prædicaturus per bella ducebat. His talibus, et contra imperii majestatem, et contra reverentiam apostolicæ sedis admissis, per ordinem religiosi viri Urbis papæ cognitione discussis, certa in eum ex his, quæ male ordinaverat, lata sententia est. Et erat quidem ipsa sententia per Gallias etiam sine imperiali sanctione valitura. Quid enim tanti pontificis auctoritati in ecclesias non liceret? Sed nostram quoque præceptionem hæc ratio provocavit, ne ulterius vel Hilario, quem adhuc episcopum nuncupari sola mansueti præsulis permittit humanitas, nec cuiquam alteri ecclesiasticis rebus arma miscere, aut præceptis romani antistitis liceat obviare. Ausibus etiam talibus fides et reverentia nostri violatur imperii. Nec hoc solum, quod est maximi criminis, submovemus: verum ne levis saltem inter ecclesias turba nascatur, vel in aliquo minui religionis disciplina videatur, hoc perenni sanctione decernimus, ne quid tam episcopis gallicanis, quam aliarum provinciarum, contra consuetudinem veterem liceat sine viri venerabilis papæ

Urbis æternæ auctoritate tentare : sed illis omnibusque pro lege sit, quidquid sanxit aut sanxerit apostolicæ sedis auctoritas. Ita ut quisquis episcoporum ad judicium romani antistitis evocatus venire neglexerit, per moderatorem ejusdem provinciæ adesse cogatur, per omnia servatis quæ divi parentes nostri romanæ ecclesiæ detulerunt, Aëti P. K. A. Unde inlustris et præclara magnificentia tua præsentis edictalis legis auctoritate, faciet quæ sunt superius statuta servari, decem librarum auri multa protinus exigenda ab unoquoque judice, qui passus fuerit præcepta nostra violari. *Et manu divina* Divinitas te servet per multos annos, parens carissime. Datum VIII. idus junias Romæ Valentiniano Augusto VI Consule.

N° 2.

Conférence des évêques catholiques et ariens pour la conversion du roi des Burgondes.

Plusieurs évêques du pays des Burgondes se rassemblèrent à la sollicitation de St. Remi, pour aviser au moyen de ramener Gondebaud et son peuple arien à l'unité de la religion catholique. Afin que la chose ne parût point avoir été préparée d'avance, le seigneur Étienne écrivit aux évêques, les invitant à la fête de saint Juste, où la multitude des miracles attirait un concours immense de peuple. Arrivèrent donc successivement Avitus de Vienne, Aonius d'Arles, les évêques de Valence, de Marseille, et un grand nombre d'autres, professant tous la foi catholique. Ils se rendirent aussitôt, sous la conduite du sei-

gneur Étienne, à Sardiniacum (bourg situé non loin de Lyon), pour saluer le roi, qui s'y trouvait avec quelques ariens des plus considérables. Après que les évêques catholiques eurent salué le roi, le seigneur Avitus, pour qui l'on avait beaucoup de déférence, quoiqu'il ne fût le plus élevé ni en âge, ni en dignité, lui dit : « Si votre excellence « désire sincèrement la paix de l'Église, nous sommes prêts « à lui démontrer clairement deux choses : la première, « que notre foi est conforme à l'Évangile et aux apôtres ; « la seconde, que la vôtre n'est ni selon Dieu ni selon « l'Église. Vous avez ici des vôtres qui sont instruits dans « toutes les sciences, ordonnez-leur de conférer avec nous. « et qu'ils voyent s'ils peuvent répondre à nos raisons « comme nous sommes prêts à répondre aux leurs. » Le roi dit : « Si votre foi est la véritable, pourquoi vos évê- « ques n'empêchent-ils pas le roi des Francs, qui m'a « déclaré la guerre et s'est allié à mes ennemis, de dévas- « ter mon pays et de me nuire; car il n'y a point de foi là « où se trouve avidité du bien d'autrui et soif du sang des « hommes. Qu'il montre sa foi par ses œuvres. » Le seigneur Avitus, dont le visage et les discours étaient empreints d'une douceur angélique, lui repartit humblement : « O roi, nous ignorons pour quelle cause le roi des « Francs agit ainsi ; mais l'Écriture nous enseigne que « souvent l'abandon de la loi de Dieu a causé la chute des « royaumes, et que ceux qui s'établissent ennemis de « Dieu voient s'élever autour d'eux une foule d'ennemis. « Revenez avec votre peuple à la loi du Seigneur, et il « placera la paix sur vos frontières ; car si vous êtes en « paix avec lui vous le serez avec les autres, et vos enne- « mis ne prévaudront pas contre vous. » Le roi reprit : « Est-ce que je ne professe pas la loi de Dieu ? Parce que « je ne veux pas reconnaître trois dieux, vous dites, vous,

« que je ne professe pas la loi de Dieu. J'ai lu, dans l'Écri-
« ture sainte, qu'il y en a un seul, et non pas trois. » Alors Avitus lui expliqua fort au long la consubstantialité des trois personnes qui composent la Trinité; et voyant que le roi l'écoutait tranquillement, il s'écria : « O roi, si votre
« sagacité pouvait connaître sur quelle base inébranlable
« repose notre foi, quelle source de biens en découlerait
« sur vous et sur votre peuple! la gloire céleste vous se-
« rait réservée là-haut, la paix et l'abondance habiteraient
« dans vos tours! mais les vôtres, étant ennemies du Christ,
« allument les feux de sa colère sur votre puissance et sur
« votre peuple; ce qui n'arriverait pas si vous vouliez
« écouter nos avertissements, et ordonner que vos prêtres
« discutent avec nous, en présence de votre sublimité et
« de votre peuple, afin que vous sachiez que le Seigneur
« Jésus est fils éternel du Père éternel, et que co-éternel
« à l'un et à l'autre est le Saint-Esprit. »

Ayant prononcé ces paroles, il se jeta aux pieds du roi, qu'il embrassait en pleurant amèrement, et à son exemple tous les évêques se prosternèrent. Le roi se penchant vers eux avec émotion, releva le seigneur Avitus, et leur dit que le lendemain il leur répondrait sur toutes leurs demandes. Le lendemain, comme il allait s'embarquer sur la Saône pour retourner à Lyon, il manda près de lui les seigneurs Étienne et Avitus, et leur dit : « Vous avez
« ce que vous demandez, car mes prêtres sont disposés à
« vous prouver que nul être ne peut être éternel ni con-
« substantiel à Dieu. Je ne veux pas que tout cela se passe
« devant la multitude, de peur qu'il ne s'ensuive quelque
« tumulte; mais seulement en présence de mes sénateurs
« et de quelques autres personnes de mon choix : choisis-
« sez de votre côté un petit nombre des vôtres. La con-
« férence aura lieu demain dans l'endroit où nous som-

« mes. » A ces mots, les évêques, ayant salué le roi, se retirèrent et allèrent avertir leurs collègues. C'était alors la vigile de la solennité de Saint-Juste, et bien qu'ils eussent souhaité que la conférence eût lieu le jour même de la fête, ils ne voulurent pas différer davantage ce qu'ils regardaient comme un grand bien, et résolurent unanimement de passer la nuit près du tombeau du saint, pour obtenir son intercession. Or il arriva, cette nuit-là, que que le lecteur, suivant la coutume, commençant les leçons par Moïse, tomba sur ces paroles du Seigneur : « *J'endurcirai son cœur, et je multiplierai les signes et les prodiges sur la terre d'Égypte, et il ne vous entendra pas.* » Ensuite comme, après le chant des psaumes, on récitait les leçons des prophètes, ces paroles du Seigneur à Isaïe se présentèrent, « *Aveugle le cœur de ton peuple, bouche ses oreilles et ferme ses yeux, de peur que ses yeux ne voyent, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, qu'il ne se convertisse, et que je ne vienne le guérir.* » Et comme il ouvrait l'Évangile, le lecteur tomba sur ces paroles par lesquelles le Sauveur reproche aux Juifs leur incrédulité : « *Malheur à toi, Corrazaïme; malheur à toi, Bethraïda, parce que si Tyr et Sidon avaient été témoins des prodiges opérés chez vous; depuis long-temps elles auraient fait pénitence dans la cendre et sous le cilice.* » Enfin, comme on faisait une lecture de l'Apôtre, ces paroles furent prononcées : « *Par la dureté et l'impénitence de ton cœur, tu amasses un trésor de colère pour le jour de la vengeance.* » Tous les évêques remarquèrent que ces phrases s'étaient présentées par la volonté de Dieu, afin qu'ils connussent bien que le cœur du roi était endurci, et que Dieu l'abandonnait dans son impénitence. Tristes et émus de pitié, ils passèrent la nuit dans les

larmes; mais ils ne renoncèrent point pour cela à discuter la vérite de la foi contre les ariens. L'heure de la conférence arrivée, on se rendit d'un côté et de l'autre au palais. Avitus parla pour les catholiques, et Boniface pour les ariens : celui-ci proposa des questions difficiles à résoudre, et, pressé à son tour par Avitus, il promit de détruire le lendemain toutes ses objections; du reste, il se laissa emporter à des paroles injurieuses, traitant les catholiques de magiciens, de payens qui adoraient une multitude de dieux. Le roi, pour mettre fin à cette scène tumultueuse, se leva de son siège et ajourna la conférence.

Les évêques catholiques, s'attribuant la victoire, allèrent rendre graces à Dieu, dans la basilique de Saint-Juste; mais comme ils se présentèrent le lendemain au palais du roi, Aridius vint au devant d'eux, et s'efforçant de les éloigner : « Les disputes, leur dit-il, exaspèrent « l'esprit de la multitude et ne peuvent produire rien « de bon. » Mais le seigneur Étienne, qui n'ignorait pas qu'Aridius, quoique catholique, favorisait les ariens dans la vue de plaire au roi, lui répondit, qu'il ne fallait pas redouter les discussions qui prenaient leur source dans l'amour de la vérité, que rien au contraire n'était plus favorable à la sainte union des ames que de connaître où est la vérité, parce que là où elle se trouve, il faut l'aimer, et respecter ceux qui la professent. Il ajouta, qu'au reste, ils ne venaient que d'après le désir du roi : ces derniers mots mirent fin aux instances d'Aridius. Les évêques entrèrent donc, et le roi, sitôt qu'il les aperçut, se leva et s'avança à leur rencontre; puis s'étant placé entre le seigneur Étienne et le seigneur Avitus, il leur parla longtemps contre le roi des Francs, qui, disait-il, sollicitait son frère à se révolter contre lui. Les évêques ayant ré-

pondu que la conformité de croyance serait le meilleur moyen de rétablir la paix, et ayant proposé leurs bons offices pour concourir à une alliance si désirable, Gondebaud se tut, et chacun occupa de nouveau la place qu'il tenait le jour précédent. Lorsqu'ils furent tous assis, Avitus démontra que les catholiques n'adoraient pas plusieurs dieux, et la lucidité et la chaleur de son éloquence furent telles, que les ariens aussi bien que les catholiques en restèrent stupéfaits. Quant à Boniface, il ne put que répéter ce qu'il avait dit la veille, accumulant injure sur injure, criant et s'emportant à tel point qu'il s'enroua et faillit être suffoqué ; le roi se leva, regardant Boniface d'un air courroucé ; mais le seigneur Avitus lui dit : « Que votre « sublimité permette à ceux-ci de nous répondre, afin « qu'elle puisse juger quelle foi il lui convient de choisir. » Mais ni Boniface ni les autres ariens ne purent trouver aucun argument, tant la science et l'éloquence du seigneur Avitus les avaient frappés de stupeur. Celui-ci, voyant leur silence, reprit : « Puisque les vôtres ne peuvent rien ré- « pondre à nos raisons, qui s'oppose encore à ce que nous « nous réunissions dans la même croyance ? » Et comme les ariens murmuraient : « Eh bien ! s'écria-t-il, si la « raison est impuissante pour les convaincre, remettons « à un signe d'en-haut la décision de cette conférence ; « que votre sublimité ordonne que les ariens et nous, « nous nous rendions au tombeau de l'homme de Dieu, « le bienheureux Juste ; nous l'interrogerons sur notre « foi, Boniface le consultera sur la sienne, et le Seigneur « prononcera entre lui et nous, par la bouche de son ser- « viteur. » Le roi paraissait y consentir, mais les ariens s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas faire, pour manifester la vérité de leur croyance, ce qui avait attiré à Saül les malédictions de Dieu, et recourir à la magie, et qu'ils se

contentaient de l'Écriture, plus respectable à leurs yeux que tous les enchantements. Il ne fut jamais possible de tirer autre chose de leurs docteurs. Le roi, qui s'était déjà levé, prenant par la main les seigneurs Étienne et Avitus, les conduisit jusque dans sa chambre, et les embrassa en les suppliant de prier pour lui, leur faisant connaître par là la perplexité et les angoisses de son cœur; mais il ne se convertit pas encore à la foi catholique. (*Script. rer. franc. et gal.*, t. IV, p. 99, 100 et 101).

N° 3.

Discours d'un des chefs du Northumberland.

(Extrait de la traduction de l'Histoire ecclésiastique de Bède par le roi Alfred.)

Thyslic me is gesewen, Cyning, this andwarde lif manna on eorthan, to withmetenysse thæse tide the us uncuth is, swa gelic, swa thu æt swæthendum sitte mid thinum ealdormannum and thegnum on winter tide and sy fyr onæled, and thin heall gewyrmed. and hit rine and sniwe and styrme ute. Cume thonne an spearwa and hrædlice the hus thurh fleo and cume thurh othre duru in; thurh othre ut gewite·.· hwet he on tha tid the he inne bith, ne bith hrined mid thy storme thæs wintres, ac that bith an eagan bryhtm and the læste fæc. ac he sona of wintra in winter eft cymeth·.· Swa tonne this monna lif to medmyclum fæce ætyweth. Hwæt thær foregange. oththe hwæt thær æfterfylige we ne cunnon·.· Forthon gif theos niwe lær owiht cuthlicre and gerisenlicre bringe. heo thær wyrthe is that we thære fyligean·.·

N° 4.

Détail de la querelle de saint Colomban avec le roi des Francs.

(Extrait de la Chronique de Frédegaire, traduction de M. Guizot.)

La quatorzième année du règne de Théodoric, la réputation de saint Colomban s'était accrue dans les cités et dans toutes les provinces de la Gaule et de la Germanie ; il était tellement célèbre et vénéré de tous, que le roi Théodoric se rendait souvent auprès de lui à Luxeuil, pour lui demander avec humilité la ferveur de ses prières. Comme il y allait très-souvent, l'homme de Dieu commença à le tancer, lui demandant pourquoi il se livrait à l'adultère avec des concubines, plutôt que de jouir des douceurs d'un mariage légitime ; de telle sorte que la race royale sortît d'une honorable reine et non pas d'un mauvais lieu. Comme déjà le roi obéissait à la parole de l'homme de Dieu et promettait de s'abstenir de toutes choses illicites, le vieux serpent se glissa dans l'ame de son aïeule Brunehault, qui était une seconde Jézabel, et l'excita contre le saint de Dieu, par l'aiguillon de l'orgueil : voyant Théodoric obéir à l'homme de Dieu, elle craignit que si son fils, méprisant les concubines, mettait une reine à la tête de la cour, elle ne se vît retrancher par là une partie de sa dignité et de ses honneurs. Il arriva qu'un certain jour saint Colomban se rendit auprès de Brunehault, qui était alors dans le domaine de Bourcheresse ; la reine l'ayant vu venir dans la cour, amena au saint de Dieu les fils que Théodoric avait eus de ses adultères ; les ayant vus, le

saint demanda ce qu'ils lui voulaient, Brunehault lui dit : « Ce sont les fils du roi, donne-leur ta bénédiction. » Colomban lui dit : « Sachez qu'ils ne porteront jamais le « sceptre royal, car ils sont sortis de mauvais lieux. » Elle, furieuse, ordonna aux enfants de se retirer. L'homme de Dieu étant sorti de la cour de la reine, au moment où il passait le seuil, un bruit terrible se fit entendre, mais ne put réprimer la fureur de cette misérable femme, qui se prépara à lui tendre des embûches. Elle fit ordonner par des messagers, aux voisins du monastère, de ne permettre à aucun des moines d'en dépasser les limites, et de ne leur accorder ni retraite, ni quelque secours que ce fût. Saint Colomban, voyant la colère royale soulevée contre lui, se rendit promptement à la cour, pour réprimer par ses avertissements cet indigne acharnement. Le roi était alors à Epoisse, à sa maison de campagne. Colomban y étant arrivé au soleil couchant, on annonça au roi que l'homme de Dieu était là, et qu'il ne voulait pas entrer dans la maison du roi; alors Théodoric dit qu'il valait mieux honorer à propos l'homme de Dieu, que de provoquer la colère du Seigneur, en offensant un de ses serviteurs : il ordonna donc de préparer toutes choses avec une pompe royale, et d'aller au devant du serviteur de Dieu. Ils vinrent donc; et, selon l'ordre du roi, offrirent leurs présents. Colomban, voyant qu'on lui présentait des mets et des coupes avec la pompe royale, demanda ce qu'ils voulaient; on lui dit : « C'est ce que t'envoie le « roi. » Mais les repoussant avec malédiction, il répondit : « Il est écrit : le Très-haut réprouve les dons des im- « pies; il n'est pas digne que les lèvres des serviteurs de « Dieu soient souillées de ses mets, celui qui leur interdit « l'entrée, non-seulement de sa demeure, mais de celle des « autres. » A ces mots, les vases furent mis en pièces, le

vin et la bière répandus sur la terre, et toutes les autres choses jetées çà et là; les serviteurs épouvantés allèrent annoncer au roi ce qui arrivait. Celui-ci, saisi de frayeur, se rendit, au point du jour, avec son aïeule, auprès de l'homme de Dieu; ils le supplièrent de leur pardonner ce qui avait été fait, promettant de se corriger par la suite. Colomban, apaisé par ces promesses, retourna au monastère; mais ils n'observèrent pas long-temps leurs promesses; leurs misérables péchés recommencèrent, et le roi se livra à ses adultères accoutumés. A cette nouvelle, saint Colomban lui envoya une lettre pleine de reproches, le menaçant de l'excommunication s'il ne voulait pas se corriger. Brunehault, de nouveau irritée, excita l'esprit du roi contre saint Colomban, et s'efforça à le perdre de tout son pouvoir. Elle pria tous les seigneurs et tous les grands de la cour d'animer le roi contre l'homme de Dieu: elle osa solliciter aussi les évêques, afin qu'élevant des soupçons sur sa religion, ils accusassent la règle qu'il avait imposée à ses moines; les courtisans obéissant aux discours de cette misérable reine excitèrent l'esprit du roi contre le saint de Dieu, l'engageant à le faire venir pour prouver sa religion. Le roi, entraîné, alla trouver l'homme de Dieu à Luxeuil, et lui demanda pourquoi il s'écartait des coutumes des autres évêques, et aussi pourquoi l'entrée de l'intérieur du monastère n'était pas ouverte à tous les chrétiens. Saint Colomban, d'un esprit fier et plein de courage, répondit au roi qu'il n'avait pas coutume d'ouvrir l'entrée de l'habitation des serviteurs de Dieu à des hommes séculiers et étrangers à la religion; mais qu'il avait des endroits préparés et destinés à recevoir tous les hôtes; le roi lui dit: « Si tu désires t'acquérir les dons de notre largesse et le secours « de notre protection, tu permettras à tout le monde

« l'entrée de tous les lieux du monastère. » L'homme de Dieu répondit : « Si tu veux violer ce qui a été jusqu'à « présent soumis à la rigueur de nos règles, sache que « je me refuserai à tes dons et à tous tes secours; et si tu « es venu ici pour détruire les retraites des serviteurs « de Dieu et renverser les règles de la discipline, sache « que ton empire s'écroulera de fond en comble, et que « tu périras avec toute la race royale ; » ce que l'événement prouva dans la suite. Déjà, d'un pas téméraire, le roi avait pénétré dans le réfectoire ; épouvanté de ces paroles, il retourna promptement dehors. Il fut ensuite assailli des vifs reproches de l'homme de Dieu, à qui Théodoric dit : « Tu espères que je te donnerai la couronne « du martyre ; sache que je ne suis pas assez fou pour « faire un si grand crime ; mais reviens à des conseils plus « prudents, qui te vaudront beaucoup d'avantages, et « que celui qui a renoncé aux mœurs de tous les hommes « séculiers rentre dans la voie qu'il a quittée. » Les courtisans s'écrièrent tous d'une même voix qu'ils ne voulaient pas souffrir dans ces lieux un homme qui ne faisait pas société avec tous. Mais Colomban dit qu'il ne sortirait pas de l'enceinte du monastère, à moins d'en être arraché par la force. Le roi s'éloigna donc, laissant un certain seigneur, nommé Baudulf, qui chassa aussitôt le saint de Dieu du monastère et le conduisit en exil à la ville de Besançon, jusqu'à ce que le roi décidât, par une sentence, ce qui lui plairait.

Le saint de Dieu s'aperçut qu'il n'était gardé ni outragé par personne ; car tout le monde voyait briller en lui la vertu de Dieu, ce qui empêchait qu'on ne lui fît aucune injure, de peur de participer au crime commis contre lui. Il monta un dimanche sur une cime escarpée, car telle est la position de la ville, que les maisons sont bâties sur

le penchant rapide de la montagne, franchissant des lieux d'un difficile accès et entourés de tous côtés par le fleuve du Doubs; le saint attendit là jusqu'au milieu du jour, regardant au loin si quelqu'un était posté pour l'empêcher de retourner au monastère. Comme personne ne paraissait, il traversa la ville avec les siens et rentra dans sa retraite. A la nouvelle qu'il avait quitté le lieu de son exil, Brunehault et Théodoric, animés d'une plus violente colère, envoyèrent, pour le chercher sans retard, le comte Berthaire, et Baudulf dont nous avons parlé plus haut, avec une troupe de guerriers. Ils trouvèrent saint Colomban dans l'église, chantant des psaumes et des oraisons avec toute la communauté des frères, et ils parlèrent ainsi à l'homme de Dieu : « Nous te prions d'obéir aux « ordres du roi et aux nôtres, et de retourner à l'endroit « d'où tu es revenu ici. » Mais il répondit : « Je ne crois « point qu'il plaise au Créateur que je retourne dans un « lieu d'où je me suis éloigné pour obéir à la voix terrible « du Christ. » Voyant que l'homme de Dieu n'obéissait pas, Berthaire se retira, laissant quelques hommes d'un esprit plus hardi. Ceux-ci prièrent l'homme de Dieu d'avoir pitié d'eux, qui avaient été malheureusement désignés pour accomplir un si cruel dessein, et d'avoir égard à leur danger, car ils couraient risque de la mort s'ils ne l'enlevaient par force; mais il leur dit qu'il avait déjà assez souvent répété que la violence seule pourrait le faire sortir. Les soldats, au milieu d'un double péril, et en proie à plus d'une peur, saisirent le manteau dont le saint était enveloppé; d'autres, s'étant jetés à genoux, le supplièrent, en pleurant, de leur pardonner un si grand crime, car ils obéissaient non à leur volonté, mais aux ordres du roi. L'homme de Dieu, voyant qu'il pourrait y avoir du danger s'il n'écoutait que la fierté de son cœur,

sortit en pleurant et se désolant, accompagné de gardes qui ne devaient pas le quitter avant de l'avoir mis hors des terres soumises au pouvoir du roi. Le chef de ces soldats était Ragamond, qui le conduisit jusqu'à Nantes. Ainsi chassé du royaume de Théodoric, le saint se disposa à retourner en Irlande; mais, comme nul prêtre ne doit prendre une route ou une autre qu'avec la permission du Seigneur, saint Colomban alla en Italie, et construisit dans un endroit nommé Bobbio un monastère consacré à une sainte vie, et, plein de jours, il monta vers le Christ.

LIVRE SECOND.

N° 1.

Noms des provinces et des principales villes d'Angleterre, telles qu'elles sont orthographiées dans la Chronique saxonne.

Cant (Kent); Cantwaraburh (Canterbury.)
Suthseaxe (Sussex); Cissanceaster (Chichester.)
Sudrige (Surrey);
Middelseaxe (Middlessex); Lundene (London.)
Eastseax (Essex); Colneceaster (Colchester.)
Heortfordscyre (Hertfordshire);
Buccinggahamscyre (Buckinghamshire.)
Oxnafordscyre (Oxfordshire.)
Bearwukscyre (Berkshire.)

Hamtunscyre (Hantschire); Wintanceaster (Winchester.)

Wiltunscyre (Wiltshire.) Searbyrig (Salisbury.)

Dornsetas (Dorset.)

Sumurset (Somerset.)

Defnascyre (Devonshire); Exanceaster (Exeter.)

Cornweallas (Cornwallis.)

Gleawanceasterscyre (Glocestershire.)

Wigreceasterscyre (Worcestershire.)

Weringwicscyre (Warwickshire.)

Nordhamtunscyre; (Northamptonshire.)

Huntandunescyre (Huntingdonshire.)

Bedanfordscyre (Bedfordshire.)

Grantanbrycgscyre (Cambridgeshire.)

Suthfolc (Suffolk); Gipeswic (Ipswick.)

Northfolc (Norfolk); Northwic (Norwich.)

Lygraceaster (Leicester.)

Steffordscyre (Staffordshire.)

Scrobscyre (Shropshire); Scrobbesbyrig (Shrewsbury.)

Ceasterscyre (Chestershire.)

Deorabyscyre (Derbyshire.)

Snotingahamscyre (Nottinghamshire.)

Lincolnescyre (Lincolnshire.)

Eoforwicscyre (Yorkshire.)

Westmoringaland (Westmoreland.)

Cumbraland (Cumberland.)

Northanhumbraland (Northumberland.)

N° 2.

Fragment d'un chant saxon sur la bataille de Brunan-burh.

(Extrait de la Chronique saxone publiée par Gibson, pages 112 et 113.)

Her Æthelstan cyning,
Eorla Drihten,
Beorna beah-gyfa,
And his brothor eac
Eadmund ætheling,
Ealdor, langne tyr
Geslohgon æt secce
Sweorda ecgum
Ymbe Brunan-burh.
Bord-weal clufan,
Heowan heatholinde:
Hamora lafan,
Afaran Eadweardes.
Swa him geæthele wæs
From cneo-mægum,
That hie æt campe oft
With lathra gehwæne
Land ealgodon
Hord and hamas hettend
crungun.

Sceotta leoda
And scip-flotan
Fæger feollan
Feld dynede,
Secgas hwate.
Syththan sunne
Up on morgen tid
Mære tuncgol,
Glad ofer grundas,
Godes condel beorht
Eces dryhtnes
Oww sio æthele gesceaft
Sah to setle.

Hær læg secg mænig
Garum ageted,
Guma northerna
Ofer scyld scoten.
Swilce Scittisc eac
Werig wiges sæd.

West-Seaxe forth
Ond longne dæg,
Eorod cystum,
On last legdun
Lathum thiodum.
Heowan here-flyman
Hindan thearle
Mecum mylen scearpan.

Myrce ne wyrndon
Heordes hond plegan
Hæle tha nanum thara
Thé, mid Anlafe,
Ofer æra geblond,
On lides bosme,
Land gesohtun
Fæge to gofeohte.

Fife legun
On tham camp-stede,
Cyninges geonge,
Sweordum aswefede.
Sweoice seofene
Eac eorlas Anlafes
Unrim heriges
Flotan and Sceotta.

Thær geflemed wearth
Northmanna bregu,
Nyde gebæded
To lides stefne
Litle werede
Cread cnearon
Flot cyning
Ut gewat on fealene flod
Feorh generede, etc.

LIVRE TROISIÈME.

Description de la tapisserie de Bayeux, par M. Lancelot.

(Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, tom. VIII, pag. 602.)

C'est une pièce de toile de lin de dix-neuf pouces de haut, sur deux cent dix pieds onze pouces de long, sur laquelle on a tracé des figures avec de la laine couchée et

croisée, à peu près comme on hache une première pensée au crayon. Elle n'est point séparée par pièces, elle n'en forme qu'une, que l'on expose dans la nef de la cathédrale de Bayeux, pendant l'octave qu'on y appelle *des Reliques*. Il y a apparence qu'elle n'a jamais été achevée; l'extrémité commence à se gâter; et c'est pour éviter le dépérissement total d'un morceau aussi digne d'être conservé, que le chapitre de cette Église a pris, depuis peu, la résolution de la faire doubler, et a fait déposer dans ses archives une copie des inscriptions qu'elle contient. On l'appelle ordinairement dans le pays, la toilette du duc Guillaume : c'est à la tradition seule que cette dénomination est due. J'avais cru qu'on pourrait trouver dans les registres du chapitre quelque titre qui nous apprît à quel usage, quand et par qui cette tapisserie avait été faite; mais la même personne qui s'est donné beaucoup de peine pour faire ces recherches dans les archives n'a rien trouvé qui ait rapport à cette tapisserie.

La même tradition qui a donné à ce monument le nom de toilette du duc Guillaume veut aussi que ce soit Mathilde de Flandre, reine d'Angleterre, duchesse de Normandie, femme de ce prince, qui l'ait tissue elle-même avec ses femmes, pendant que son mari était à la guerre, ou à gouverner le royaume qu'il avait conquis (1).

Cette tapisserie commence par représenter un roi assis

(1) L'abbé de la Rue, professeur d'histoire à l'académie de Caen, et plusieurs antiquaires anglais, attribuent cette tapisserie à l'impératrice Mathilde, fille de Henri 1er. L'opinion la plus probable est celle de M. Le Prévost, membre de la société des antiquaires de Rouen. Il pense qu'un pareil ouvrage n'a pu être entrepris que par un contemporain des premiers événements de la conquête, et que sa destination spéciale était d'orner l'église de Bayeux, dont l'évêque était frère de Guillaume-le-Conquérant.

sur son trône, la couronne sur la tête, son sceptre en la main gauche, et semblant parler à deux hommes qui sont devant lui. C'est le roi Édouard qui ordonne ou qui permet à Harold de passer en Normandie. Au-dessus de ces figures sont inscrits les mots, *Edward, rex*. A l'endroit où commence l'inscription suivante, il s'est fait à la toile un trou que l'on a anciennement recouvert d'une pièce; et cette pièce, grossièrement cousue, a non-seulement supprimé une lettre du premier mot de la seconde inscription, mais encore a dérangé, en tiraillant le fond de la toile, quatre autres lettres qui sont à présent de travers. A cette seconde inscription on lit BI (il y avait apparemment VBI). *Harold. Dux Anglorum, et sui milites equitant ad Bosham.* C'est Harold qui, après avoir eu son audience du roi, se met en marche avec sa suite; il est à cheval, l'oiseau sur le poing, des chiens courant devant lui. Bosham est à présent un petit village situé dans le comté de Sussex, près de Chichester; c'était autrefois un port fréquenté. La tapisserie représente ensuite une chapelle ou église; au-dessus il y a *Ecclesia*. Harold y paraît en action d'homme qui prie le Seigneur pour la prospérité de son voyage. Cette église est suivie d'un appartement où l'on voit des gens qui sont à table: les uns boivent dans des coupes, les autres dans des cornes; ce repas fini, Harold s'avance vers la mer, et s'embarque; pour inscription il y a: *Hic Harold mare navigavit, et, velis vento plenis, venit in terram Widonis comitis.* Le comte Guy, sur les terres duquel Harold vint échouer, et dont il devint prisonnier, était Guy, comte de Ponthieu: cet événement est expliqué par cette autre inscription: *Hic apprehendit Wido Haroldum, et duxit eum ad Belrem, et ibi eum tenuit.* Je crois que ce *Belrem* est Beaurain sur la Canche.

Harold devenu prisonnier du comte de Ponthieu, il dut

être question de sa rançon; c'est peut-être le sujet de leur entretien, qui a pour inscription : *Ubi Harold et Wido parabolant.* Guillaume-le-Bâtard apprit bientôt la triste aventure de Harold. Il dépêcha deux ambassadeurs au comte de Ponthieu pour redemander le prisonnier ; *Ubi nuntii Willelmi ducis venerunt ad Widonem.*

On voit un officier ou domestique qui tient des chevaux par la bride, et au-dessus de sa tête il y a *Turold.* Rien ne contribue à nous le faire connaître; tout ce qu'on peut dire, est que ce nom était commun en ces temps-là, et que le gouverneur de Guillaume dans son bas âge portait ce nom : *Turoldus, teneri ducis pædagogus.* Mais il avait été tué dans les premières années de l'avénement de son élève au duché de Normandie : ainsi ce ne peut point être lui que la tapisserie représente avec les ambassadeurs envoyés au comte de Ponthieu. Sur le refus que fit le comte de rendre Harold, le duc Guillaume envoya de nouveaux députés. Le monument les représente marchant à cheval : *Ubi nuntii Guillelmi.* Sur cette seconde députation de Guillaume au comte Guy, ce dernier se détermine à rendre Harold. Un courrier en apporte la nouvelle à Guillaume. La tapisserie exprime ainsi cet événement : le duc Guillaume est assis sur son trône, tenant son épée de la main gauche, et avançant sa main droite fort près d'un homme qui semble ne lui parler qu'en tremblant; ce personnage est probablement le comte Guy. L'inscription porte : *Hic venit nuntius ad Wilgelmum ducem.* Après cette audience donnée au député du comte Guy, on voit un château ou forteresse ; au-dessus de la porte sont deux hommes, dont l'un a une lance ; ils paraissent être en sentinelle. Je crois qu'on a voulu représenter le château de Beaurain, d'où le comte, après en avoir tiré Harold, part pour aller le remettre au duc de Normandie. Guy,

qui est à la tête de la troupe, est à cheval, il porte sur le poing gauche l'oiseau, ayant le bec en avant avec ses grillets, et de la main droite il montre à Guillaume, en se retournant un peu, Harold qui est aussi à cheval, et qui, remis en liberté, a repris les marques d'honneur, c'est-à-dire qu'il porte aussi son oiseau sur le poing, le bec en avant et avec les grillets. Derrière Harold sont deux rangs de cavaliers, portant la lance qu'ils présentent en avant, et leur bouclier : c'est apparemment la suite du comte Guy. D'un autre côté. Guillaume s'avance aussi, suivi des siens à cheval, avec leurs boucliers et la lance qu'ils portent sur leurs épaules. Il n'y a que Guillaume, le comte Guy et Harold, qui soient en manteau ouvert et attaché sur l'épaule droite, tous les autres ont un habillement court et léger. Pour inscription il y a : *Hic Wido adduxit Haroldum ad Wilgelmum, Normannorum ducem.* Eadmer, Roger de Hoveden, et plusieurs autres historiens d'Angleterre, disent que le comte Guy se contenta de renvoyer Harold au duc de Normandie, sans se donner la peine de le ramener lui-même. La tapisserie est plus exacte, et en cela conforme à Guillaume de Poitiers, auteur contemporain d'une vie du duc Guillaume; à Guillaume de Malmesbury et à Mathieu Paris, qui tous assurent que le comte de Ponthieu le remit lui-même entre les mains du duc. Guillaume de Poitiers dit même positivement le lieu où se fit cette entrevue : *Apud Aucense castrum*, à Eu, qui set rouve effectivement sur la frontière des deux états de Normandie et de Ponthieu; le comte Guy fut bien récompensé par le duc de sa générosité, et en eut des présents de différentes espèces : la Chronique de Normandie rapporte qu'il y eut un beau manoir qui était en la rivière d'Eaune, et autres choses. Le duc Guillaume emmena aussitôt Harold à Rouen :

Heraldum vero sufficientissime cum honore in urbem sui principatus caput Rothomagum introduxit. C'est Guillaume de Poitiers qui nous apprend cette circonstance ; la tapisserie se sert d'une expression plus générale : *Hic dux Wilgelmus cum Haroldo venit ad palatium suum.* La marche se fait en cette manière : Guillaume à cheval, le manteau sur l'épaule, est à la tête. Harold le suit, tenant toujours son oiseau sur le poing, ses chiens courent devant lui ; il ne paraît qu'un cavalier à sa suite. En avant est un autre homme à cheval, ce doit être un des écuyers du duc, qui s'avance le premier pour faire ouvrir la porte du palais, et qui parle pour cela à une sentinelle qui est sur la porte d'un château.

On voit ensuite un appartement ou salle, dans laquelle un homme qui est seul assis, et appuyé sur son épée, en écoute un autre qui lui parle ; derrière celui-ci sont plusieurs gens armés de lances et de boucliers. C'est peut-être l'instant où le duc Guillaume déclare à Harold le projet qu'il a fait de succéder à Édouard roi d'Angleterre, et exige de lui qu'il lui soit favorable dans cette entreprise : Harold le lui promet, et s'engage à recevoir en mariage Adèle, fille de Guillaume ; ce n'est peut-être aussi qu'une simple conversation du duc Guillaume et de Harold. Il n'y a point d'inscription à ce morceau de la tapisserie, et il n'y en a jamais eu, l'élévation de la salle qui y est représentée, remplissant toute la hauteur de la pièce. Il est suivi d'un autre où l'on voit un homme sans armes, un manteau pendant sur ses épaules, qui étend la main, et parle à une femme ; cette femme semble être à la porte d'un appartement ; au-dessus on lit : *Ubi Clericus et Aelfgyva.* C'est tout ce que représente ce morceau de la tapisserie, et tout ce que contient son inscription. Il doit être regardé comme complet, et détaché de ceux

qui le précèdent et qui le suivent, puisqu'il est terminé à droite et à gauche par une portion de maison et de château, qui, dans tout le cours de cette tapisserie, servent à distinguer les événements les uns des autres. Il est difficile de dire précisément ce qui nous est désigné par ces figures et ces mots : Aelfgyva était un nom commun dans ce temps-là en Angleterre.

Notre tapisserie passe ensuite au voyage que Guillaume fit faire à Harold en Bretagne contre le comte Conan. Ce dernier l'avait défié, et lui avait fait dire qu'il entrerait, un certain jour qu'il désignait, en Normandie. Guillaume n'était pas homme à se laisser prévenir dans ces sortes d'expéditions : il marcha vers son ennemi ; et, connaissant la bravoure d'Harold et de ceux qui l'avaient suivi, il leur proposa ce voyage comme une partie propre à leur faire acquérir de l'honneur. Guillaume de Poitiers est le seul historien qui ait un peu détaillé cette guerre : mais il s'en faut beaucoup que son récit en soit aussi circonstancié que ce qui se voit dans la tapisserie. On voit premièrement Guillaume et Harold marchant avec d'autres cavaliers vers le mont Saint-Michel. Ils ne sont plus avec leurs oiseaux et leurs chiens, comme s'ils allaient à une partie de plaisir ou à un voyage ordinaire : ils sont en équipage de guerre. Cet équipage est composé de différentes parties : habillement de corps, armes défensives et offensives, harnois de chevaux, etc. Comme ce sont toujours à peu près les mêmes pièces et les mêmes armures qui se trouvent dans tout le cours de cette tapisserie, je crois qu'il convient de les décrire ici.

Il paraît deux sortes d'habillements pour le corps : l'un est simple, consistant en un habit ordinaire très-étroit ; ceux qui portent cet habit n'ont qu'un bonnet, on n'en voit aucun avec le casque. Les gens armés de cette ma-

nière simple et légère forment toujours les troupes qui suivent les principales personnes représentées dans la tapisserie : ainsi on ne peut douter que ce ne soit la milice subalterne, ou les hommes et officiers des seigneurs. L'autre habillement est de mailles de fer, il couvre depuis les épaules jusqu'aux genoux. On en voit la figure exacte dans le morceau de la tapisserie où l'on porte les provisions de guerre et de bouche dans les vaisseaux que l'on prépare pour le passage en Angleterre. Ils n'ont point de camail ou capuchon, ni coiffes de mailles, pour couvrir la tête : ces capuchons doivent n'avoir été introduits qu'après le siècle du duc Guillaume. En place de ce capuchon, ils avaient un casque ou heaulme; ces casques ne ressemblent point à ceux que l'on voit dans les miniatures de la bible et du livre de prières de Charles-le-Chauve, qui tiennent encore de l'antique. Ils étaient étroits, et se terminaient par le haut en pointe aigüe; ils descendaient par derrière sur le cou, et par-devant il y avait une avance qui garantissait le nez du cavalier des coups qu'il aurait pu y recevoir. Cette avance faisait corps avec le reste du casque, et en cela elle était différente du nasal, partie du casque mise en usage dans les temps postérieurs et servant au même usage; celui-ci se levait quand on voulait ou se rafraîchir, ou se procurer de l'air à respirer; au lieu que cette partie du casque représenté dans la tapisserie ne pouvait point se lever : aussi cela aurait-il été inutile, puisque la respiration était libre, la plus grande partie du visage étant à découvert. On trouve un hauber et un casque à peu près semblables dans le sceau de Charles, comte de Flandre, qui fut tué en 1126. Par-dessus cette cotte de mailles ou hauber, on ne mettait point encore de cottes d'armes que le luxe introduisit dans la suite. Entre ces cavaliers ainsi armés de

fer, il s'en trouve qui ont des chaussures, d'autres qui n'en ont point; ces chaussures sont de la même matière et du même goût que l'armure du corps. Leurs boucliers ont peu de convexité, sont à peu près ovales par le haut, et se terminent en pointe par le bas; il y en a cependant trois ou quatre, dans le cours de cette tapisserie, qui ont une forme différente; ils sont plus concaves, ronds, à pans, et ont dans le milieu une pointe aigüe, assez allongée pour servir d'arme offensive. Comme le duc Guillaume et tous ceux qui sont à sa suite n'en ont jamais de cette sorte, et qu'on n'en voit que lors de la bataille de Hastings, je crois que ce sont des Anglais que l'on a voulu désigner par cette arme, qui leur était alors particulière. Tous ces boucliers, soit ronds, soit ovales, étaient passés dans le bras gauche, par le moyen d'une courroie qui y était attachée; il y a sur quelques-uns de ces boucliers des figures de lions, de dragons, ou autres animaux féroces: voilà à peu près leurs armes défensives. Les offensives consistent principalement en épées, haches, lances ou javelots, et en flèches. Ces épées sont assez longues et assez larges, et cette largeur est égale dans toute la longueur, si on excepte l'extrémité, qui se termine tout d'un coup en pointe; les gardes sont grosses et fortes; ils les portent tous au côté gauche. Les haches ne paraissent pas avoir rien de singulier. Les lances sont assez longues, et le fer aigu dont elles sont armées fait environ la sixième partie du fût; on les lançait en l'air, quoi qu'en dise l'historien de la milice française, comme il est aisé de s'en convaincre par plusieurs endroits de notre tapisserie, principalement à la levée du siège de Dol et à la bataille de Hastings, et on y voit aussi en l'air des flèches, et même des corps plus solides qui doivent être des quarreaux. Dans la bordure qui est au-dessus de l'endroit où

les premiers ambassadeurs de Guillaume viennent vers le comte de Ponthieu, on voit un homme qui jette avec une fronde une pierre sur des oiseaux volants. La fronde pouvait encore servir à la chasse; mais on ne voit dans aucune occasion militaire représentée dans la tapisserie, qu'on y fasse usage de cette arme. On y trouve des bâtons qui, étant plus gros par un bout que par l'autre, sont ce qu'on appelait des pieux ou des massues; ces armes ne servaient ordinairement qu'aux serfs et aux paysans; l'épée et la lance étaient les armes des hommes libres. Presque tous les cavaliers ont des étriers; il y en a cependant quelques-uns qui n'en ont point, et cela indifféremment pour ceux qui sont armés des cottes de mailles, et pour ceux qui ne sont habillés qu'à l'ordinaire : ainsi il est à croire que cette omission n'a rien de singulier, et ne vient que des ouvrières; il en est de même des éperons, ils sont assez courts, la mode en introduisit dans la suite de très-longs. Cette diversité dans les cavaliers d'avoir ou de n'avoir pas des étriers et des éperons, se rencontre de même dans les sceaux de ce siècle. Les selles des chevaux paraissent grossières et très-simples, et ressemblent assez à des bâts, c'est-à-dire que le cavalier se trouvait emboîté entre deux pommeaux ou parties assez élevées. On ne voit dans cette tapisserie qu'une sorte d'étendard; il est à trois queues ou pointes, et est toujours au bout d'une lance; c'est ce qu'on appelait gonfanon, que les princes, ou ceux qui les représentaient, pouvaient seuls avoir.

Nous avons laissé Guillaume et Harold se mettant en marche pour l'expédition de Bretagne. La troupe est composée de six ou sept cavaliers; dans le milieu on en voit trois marchant de front, dont deux sont armés de leurs cottes de mailles et de leurs casques. Je crois que celui

qui est à la gauche et qui porte une lance est Harold; celui qui est à la droite porte le gonfanon, qui est appuyé sur son étrier: ce doit être Guillaume. Le cavalier du milieu n'a point de cotte de mailles, ni de casque, mais il est habillé simplement, et a un bonnet. Derrière eux sont deux hommes à cheval, habillés et armés à l'ordinaire; c'est, comme je l'ai dit, ce qui désigne l'armée du duc. En avant des trois cavaliers que je viens de décrire, en est un autre qui a bien la cotte et la chaussure de mailles; mais au lieu de casque il n'a que le bonnet, et, pour toute arme, une espèce de bâton ou massue: ce ne peut être un homme du commun ou un vilain, comme le roman de Rou appelle ceux qui se servaient de ces armes, puisqu'il est armé de mailles, et que cette armure était l'apanage de la condition noble. Cet exemple est une preuve que ces armes roturières étaient aussi portées par d'autres que des serfs et des paysans. Cet homme armé si singulièrement, qui a la cotte d'armes des nobles, sans en avoir le casque, qui n'a point de lance, ni d'épée, mais seulement un bâton, quel est-il? Serait-ce un des massiers du duc Guillaume, ou quelque autre des officiers de sa maison? Au-dessus de cette marche, il y a pour inscription : *Hic Willelm. dux et exercitus ejus venerunt ad montem Michaëlis*. Le mont Saint-Michel est figuré par un château posé sur un rocher. On voit ensuite cette troupe passer un gué, *et hic transierunt flumen Cosnonis*; c'est la rivière de Coesnon, qui sépare encore à présent la Normandie de la Bretagne. Les flots de la mer et les sables font changer souvent le lit de cette rivière, ce qui en rend le gué difficile. La tapisserie représente le passage de cette rivière par les troupes de Guillaume, avec une exactitude très-détaillée : on voit des hommes à pied qui la traversent en

portant leurs boucliers et leurs armes sur leur tête ; un cavalier relève ses jambes sur sa selle, pour n'être point mouillé ; d'autres sont renversés par des sables mouvants. Un homme en retire quelques-uns par la main, et en prend d'autres sur ses épaules ; c'est Harold qui leur rend ce service, *hìc Haroldus trahebat eos de arena :* aussi Orderic Vital nous le représente comme un homme très-grand et très-vigoureux : il semble même que la tapisserie ait voulu faire entendre qu'il y eut des hommes qui périrent à ce passage. On voit dans la bordure inférieure un homme étendu comme s'il était mort.

L'armée de Guillaume étant entrée en Bretagne, ce prince et Harold marchèrent à Dol, ville que Conan assiégeait. Un groupe de cavaliers qui sont tous dans l'action de lancer leurs javelots, courent à grands pas vers un château ; ce château est sur une éminence. Le plus avancé des cavaliers est déjà sur le pont, ou plutôt sur les degrés par lesquels on y entre. A l'autre côté opposé, on voit un homme de guerre, son casque en tête, grimpé à une corde attachée aux créneaux des murailles ; on ne peut dire si c'est pour escalader la place ou pour en sortir. A quelques pas, des cavaliers s'enfuient à toute bride, portant leurs lances à la main ou sous leurs bras, en attitude de gens qui ne songent qu'à échapper à ceux dont ils craignent la poursuite. C'est ainsi que la tapisserie représente la levée du siège de Dol, l'entrée de Guillaume dans cette ville, et la retraite de Conan ; actions qu'elle a exprimées par cette inscription, *et venerunt ad Dol, et Conam fuga vertitur.* La tapisserie nous indique ensuite le château de Rennes, jusqu'où Conan poussa quand il eut appris que Guillaume était entré en Bretagne. Ce château paraît être, de même que celui de Dol, sur une élévation ; il est crénelé et surmonté d'un donjon, avec ce nom pour inscrip-

tion, *Rednes*. Je ne doute point qu'on n'ait voulu mettre *Redones :* ce nom est coupé en deux, *Red* et *nes*, et entre ces deux portions se trouve le château, c'est ce qui a fait perdre la lettre *O*. La plus ancienne et la plus commune dénomination de Rennes a été *Redones*; dans le moyen âge, on s'est aussi servi de *Redonis*.

On trouve ensuite dans la tapisserie une autre expédition faite par l'armée de Guillaume, c'est la prise de Dinan, ville de Bretagne, à six lieues de Dol : aucun historien du temps n'en a parlé. Des cavaliers armés de fer, comme ils ont été décrits ci-dessus, avec leurs lances, qu'ils jettent, sont en présence d'un château fort élevé, sur la porte et les murailles duquel sont d'autres gens aussi armés de la même manière, en action d'empêcher l'entrée, et de jeter aussi leurs javelots; de part et d'autre on voit de ces dards en l'air. Aux pieds du château il y a deux hommes à pied et armés, qui, ayant chacun deux flambeaux ou brandons à la main, mettent le feu aux palissades : pour inscription il y a, *hic milites Willelmi ducis pugnant contra Dinantes*. Cette façon de s'exprimer pourrait induire à croire que Guillaume ne se trouva point à cette expédition, et qu'il la fit faire par un détachement de ses troupes, à la tête duquel peut-être Harold était lui-même; ce qui conviendrait assez avec ce que Guillaume de Poitiers rapporte, que le duc de Normandie ne jugea pas à propos de s'engager trop avant dans le pays, parce qu'il craignait que son armée ne pût pas subsister, les habitants s'étant tous retirés dans les lieux forts, et les grains n'étant pas encore mûrs. Les efforts des assiégés ne purent empêcher la prise de la place, il fallut la rendre, et la tapisserie exprime cette circonstance en représentant Conan lui-même debout sur l'autre porte du château opposée au côté attaqué, qui, au bout de sa

lance, garnie de son gonfanon, présente des clefs à un cavalier armé, qui les reçoit au bout de la sienne : ce cavalier, qui est accompagné de deux autres, serait Harold, si ma conjecture peut avoir lieu. *Et Cunan claves porrexit.* Ce morceau de la tapisserie nous apprend plusieurs choses : 1° la prise de Dinan en 1065, qui, comme je viens de le dire, ne se trouve dans aucun historien que je connaisse ; 2° la manière de rendre alors une ville, et d'en présenter les clefs au bout d'une lance aux assiégants, qui les reçoivent de la même façon ; enfin, que la ville de Dinan s'est aussi appelée *Dinantes,* quoique M. de Valois assure qu'il n'a jamais trouvé dans les auteurs d'autre nom pour cette ville que Dinannum. C'est par cette conquête que l'expédition de Bretagne est terminée dans la tapisserie. Guillaume voulut donner des marques de sa reconnaissance à Harold, et récompenser en même temps la valeur que lui et ses compagnons de voyage avaient montrée dans cette guerre. Le monument que nous expliquons ne parle que d'armes données à Harold : *Hic Willelm. dedit arma Haroldo.* Guillaume est debout armé de pied en cap, son épée à son côté ; il porte une de ses mains sur le casque de Harold, et une autre sur son bras : Harold, qui est aussi debout et armé, s'appuie sur sa lance, à laquelle est attaché son gonfanon, et a son épée à son côté. S'il faut regarder cette cérémonie faite par Guillaume envers Harold, comme s'il l'eût alors créé chevalier, ainsi que l'expression *arma dare* employée en ce sens semble l'emporter, et que le Roman de Rou le dit expressément dans le passage que je rapporterai ci-après, on peut remarquer que cette cérémonie de faire un chevalier était alors à peu près la même que celle qui a été observée dans la suite. On ceignait l'épée, on mettait le casque et l'habillement de fer,

on donnait la lance, et on imposait les mains; le Roman de Rou marque que cet événement se passa à Avranches avant l'expédition de Bretagne. Après cette cérémonie remplie, Guillaume et Harold viennent à Bayeux; et, selon notre tapisserie, Harold y jura sur les reliques des saints qu'il tiendrait inviolablement la parole qu'il avait donnée à Guillaume pour la succession d'Angleterre. Presque tous les historiens varient sur le lieu où se fit ce serment: Guillaume de Poitiers dit que ce fut dans une assemblée que le duc Guillaume tint *apud Bonamvillam*, avant que d'aller en Bretagne. Il n'est pas facile de découvrir quel est ce Bonneville, il y en a plusieurs en Normandie. Orderic Vital rapporte, au contraire, que cela se passa à Rouen, et la Chronique de Normandie, à Sainte-Marguerite près Jumièges. Cette variation me paraît décidée par le témoignage de la tapisserie et par celui du Roman de Rou, qui, s'accordant tous deux à dire que ce fut à Bayeux, me paraissent préférables aux autres historiens. On peut ajouter, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, qu'Eudes, frère utérin de Guillaume, étant alors évêque de Bayeux, il est assez vraisemblable que le duc de Normandie se porta volontiers à choisir cette église pour cette cérémonie. La Chronique de Normandie rapporte que Guillaume employa une petite supercherie dans la prestation de ce serment. Il lui aura été plus facile de la faire exécuter à Bayeux que partout ailleurs, son frère étant à portée de lui fournir tous les moyens propres à faire réussir son projet.

Selon ce témoignage, Guillaume employa cette espèce de ruse pour faire prêter à Harold un serment plus solennel, en le faisant jurer sur un plus grand nombre et un plus grand choix de reliques que celui-ci ne croyait: il en fit emplir une cuve, ou un coffre ou huche, suivant

la Chronique de Normandie, qu'il couvrit d'un drap précieux, et par-dessus mit une reliquaire ordinaire. Harold fit son serment avec la formule usitée : *Ita me Deus adjuvet et hæc sancta, etc.* Après qu'il eut prêté ce serment, Guillaume, pour lui inspirer plus de respect, et l'obliger à être plus religieux à le garder, lui montra le trésor des reliques sur lequel il avait juré sans qu'il le sût. Je ne garantis point la vérité de ce récit; les autres historiens contemporains n'en font aucune mention, et il me semble qu'on ne peut tirer de la tapisserie aucune induction qui puisse le favoriser; elle se contente de représenter Guillaume et Harold arrivant dans leur équipage de guerre à Bayeux, *hic Willelm. venit Bagias.* Bayeux est désigné, comme tous les autres lieux dessinés dans ce monument, par un château situé sur une élévation, et auquel il faut monter par des degrés.

Guillaume est ensuite représenté assis sur son trône, un manteau sur ses épaules; il tient son épée haute dans la main droite, et étend la gauche vers Harold; derrière lui sont deux de ses courtisans ou officiers. Harold, aussi en manteau, est debout entre deux reliquaires montés sur des pieds couverts de tapis, pailles (pallium), ces reliquaires sont en forme d'oratoire ou petite chapelle; il pose une de ses mains sur un de ces reliquaires, et l'autre sur l'autre; pour inscription : *Ubi Harold sacramentum fecit Willelmo duci.* Au-delà du dernier reliquaire, sont deux hommes armés de leurs lances; leur chaussure de jambes est faite de bandelettes; ce qui n'est pas commun pour des gens armés comme le sont ceux-ci; ce qui me ferait croire que le monument a voulu les distinguer du commun des autres assistants, tels que sont ceux qui sont derrière Guillaume, et qu'ils représentent ici les principaux seigneurs et vassaux de sa cour. Ces bandelettes,

23.

fasciolæ, que l'on voit aussi aux jambes de Guillaume et de Harold, faisaient la chaussure ordinaire de la seconde race, comme on peut voir aux figures qui nous sont restées de Charlemagne, de Lothaire et de Charles-le-Chauve. Par notre monument, il paraît qu'elles étaient encore en usage du temps de Guillaume, avec cette différence cependant qu'elles n'allaient plus jusqu'à l'extrémité du pied comme dans ces premiers temps, et qu'on avait pour le pied une autre chaussure, semblable à peu près à nos pantoufles. Il paraît encore, comme je viens de l'insinuer, qu'elle n'était la chaussure que des plus grands seigneurs; du moins on ne la trouve employée dans la tapisserie que pour le comte de Ponthieu, le duc Guillaume et Harold, et pour un très-petit nombre d'autres personnes qui désignent apparemment les principaux barons de leurs états.

Par ce serment Harold s'engagea, si nous en croyons Guillaume de Poitiers, qui l'avait appris d'honnêtes gens qui y avaient été présents, qu'il deviendrait le vicaire ou procureur du duc Guillaume à la cour d'Édouard, tant que celui-ci vivrait; qu'il ferait tout son possible, tant par ses conseils que par ses présents, pour que la couronne d'Angleterre fût assurée sur la tête de Guillaume après la mort d'Édouard; que cependant il remettrait non-seulement le château de Douvres, mais encore les autres forteresses que le duc désirerait pour être gardées par ses troupes, à qui même il fournirait tous les vivres nécessaires. Cette promesse de remettre Douvres à la disposition de Guillaume est aussi rapportée par Guillaume de Malmesbury, par Eadmer, et son copiste Roger de Hoveden. Ingulfe, Orderic Vital, Guillaume de Jumièges, Mathieu Paris, et les autres historiens anglais n'en parlent point; ils conviennent seulement presque tous que Harold

s'obligea de prendre en mariage la fille de Guillaume. La Chronique de Normandie l'appelle Adèle ou Aèle, et Guillaume de Jumièges Adélize. Il n'y a qu'Orderic Vital qui la nomme Agathe ; il lui donne pour sœur une Adélaïde, qu'il dit s'être consacrée à Dieu et avoir vécu saintement sous la conduite de Roger de Beaumont. On pourrait croire qu'il s'est trompé dans le nom de ces deux sœurs, et que ce fut la seconde, Adèle ou Adélaïde, qui avait été promise à Harold. Quoi qu'il en soit, malgré ce serment solennel prêté sur tout ce qu'il y avait de plus respectable en reliques alors, *super sanctissimas reliquias,* dit Orderic Vital, *super reliquias sanctorum multas et electissimas*, dit Henri de Hundington, Harold ne tint point ses promesses. A peine eut-il satisfait de bouche à ce que Guillaume exigea de lui, qu'il repassa en Angleterre. La tapisserie représente un vaisseau avec son mât, une voile et des matelots ; il semble qu'il soit près d'aborder à terre. Le château qui se trouve ensuite de cette navigation, en même temps qu'il sert à séparer un événement d'avec le suivant, peut désigner aussi le port où Harold débarqua. On voit deux cavaliers tenant leurs lances à la manière de simples voyageurs, l'un desquels a un manteau ; c'est le même Harold, qui, descendu en Angleterre, va rejoindre le roi Édouard : *Hic Harold dux reversus est ad anglicam terram, et venit ad Edwardum regem,* pour exprimer ce dernier événement, c'est-à-dire l'audience qu'Édouard donna à Harold à son retour. Édouard est dans son trône, son manteau sur ses épaules et une couronne sur la tête. Il semble que ceux qui ont donné le dessein de cette tapisserie aient voulu le représenter vieux et affaibli par les infirmités, comme sa longue barbe et son air de tête le peuvent insinuer. Derrière lui est un de ses officiers, debout, armé de sa hache d'armes ; Harold, qui est sur le

devant, aussi en manteau, et suivi d'un autre homme appuyé sur une hache semblable, parle à Édouard, et semble lui rendre compte de son voyage. Orderic Vital dit qu'il déguisa en cette occasion la vérité, et qu'il assura Édouard, qui était déjà malade, que Guillaume lui avait donné sa fille en mariage, et qu'en cette qualité de gendre, il lui avait abandonné les droits qu'il pouvait avoir sur son royaume. Eadmer au contraire, ou ses continuateurs, et les autres historiens anglais qui l'ont suivi, pour faire plus d'honneur à la sincérité d'Harold, veulent qu'il rendit un fidèle compte de ce qui lui était arrivé en Normandie, et de la violence qui lui avait été faite par le duc Guillaume pour l'obliger par serment à l'aider de toutes ses forces dans la conquête de l'Angleterre ; qu'Édouard lui répondit qu'il avait bien prévu que cela se passerait ainsi, et qu'il l'en avait averti lorsqu'il lui vint faire part du voyage qu'il avait résolu de faire en Normandie. C'est un fait que les deux partis ajustent suivant leurs intérêts. Les historiens normands prétendent que non-seulement Harold a manqué a sa foi jurée si solennellement, mais encore que Guillaume avait été déclaré par Édouard son héritier, et que Harold n'avait été député vers lui que pour notifier cette déclaration. Les Anglais soutiennent, de leur côté, que Guillaume, qui n'avait point de droit sur la succession d'Édouard, avait extorqué de Harold des promesses que sa violence lui avait fait faire.

Il y a ici un dérangement dans la tapisserie, dont il n'est pas facile d'imaginer la raison. Immédiatement après l'audience de Harold, que je viens de décrire, on voit l'enterrement du corps d'Édouard ; après quoi ce prince est représenté parlant à ses courtisans ou à ses sujets dans son lit, et enfin on voit l'instant de sa mort. J'avais cru que ce dérangement venait de la faute de ceux qui avaient

assemblé les morceaux de la tapisserie où se trouvaient ces événements, mais on me mande qu'il ne faut attribuer ce renversement d'ordre à aucun défaut d'assemblage des pièces qui la composent, puisqu'il n'y a point de couture. Cela s'est-il fait dans quelque vue particulière, ou serait-ce seulement un dessein pris à rebours, et qui, ayant été commencé par méprise de cette façon, n'a pas été regardé comme une faute assez considérable pour ne pas continuer de même? Ce qui pourrait appuyer cette dernière conjecture, c'est que les figures qui représentent l'enterrement d'Édouard, peut-être même celles qui représentent sa maladie et sa mort, sont renversées, c'est-à-dire qu'elles vont de droite à gauche, contre ce qui se pratique en tapisserie, et en particulier dans celle-ci, où les sujets sont toujours traités de gauche à droite. Je proposerai ci-après une autre idée sur cet ordre singulier; et, ne croyant pas dans cette explication qu'il me soit permis de m'écarter de l'ordre naturel, je commencerai par décrire le morceau où Édouard est représenté malade dans son lit; il est en longue barbe, a sa couronne sur la tête; un homme le soutient entre ses bras, deux autres sont à côté de son lit, qui expriment leur douleur en étendant les mains. Vers les pieds du lit est une autre figure qui semble être celle d'une femme qui pleure : *Hic Eadwardus rex in lecto alloquitur suos fideles.* C'est dans cette audience, donnée par Édouard à ses principaux amis et sujets, que, sur les vives instances des partisans que Harold avait pratiqués, il consentit malgré lui qu'il fût élu roi d'Angleterre. Au-dessous de cette audience, la tapisserie représente Édouard mort et étendu sur une espèce de drap mortuaire parsemé de larmes, dans lequel deux hommes, l'un placé à la tête, l'autre aux pieds, arrangent le corps. A côté est un autre homme debout, tenant deux

doigts de la main droite élevés ; cette attitude et son habillement, qui me paraît ressembler à une chasuble, me font croire que c'est un prêtre qui lui donne les dernières bénédictions. Pour inscription il y a : *Et hìc defunctus est.* Cette mort arriva le 5 janvier 1066. Le lendemain sixième (jour des Rois), le corps fut porté à Saint-Pierre de Westminster : *Hic portatur corpus Edwardi regis ad ecclesiam S^ti Petri apli.* Édouard venait de rétablir cette église et le monastère de fond en comble, et la dédicace ne s'en était faite que huit jours auparavant, c'est-à-dire le jour de la fête des Innocents. Cette église paraît dans la tapisserie grande et spacieuse. Sa principale porte est accompagnée de deux grandes portes et de deux autres plus petites ; à l'extrémité est une autre tour, à côté de laquelle un homme, monté sur le toit de l'église, touche d'une main au faîte ou sommité de cette tour, et de l'autre au coq qui est sur une espèce de flèche ou de perche : je crois qu'on a voulu désigner par cet homme les sonneurs de cloches. Au-dessus de l'église on voit une main qui sort des nues. On trouve fréquemment cette main dans les médailles des derniers empereurs de Constantinople. Elle est aussi au-dessus de la tête de Charles-le-Chauve, dans la belle Bible que ce prince avait donnée à l'Église de Metz, et dans son livre de prières.

On croit communément que cette main, ainsi posée sur la tête de ces empereurs, est pour désigner qu'ils tenaient leur couronne de Dieu : cette explication ne convient guère à la place qu'elle tient dans notre tapisserie. Elle est non au-dessus de la tête du prince, mais au-dessus d'une église. Peut-être a-t-on voulu exprimer plus particulièrement par là la sainteté de ce lieu. La bière est portée par huit hommes ; elle est d'une figure presque quarrée, traversée de plusieurs bandes, et chargée de petites croix

et autres ornements. De ces huit hommes, quatre sont en devant, et les quatre autres derrière; ils la portent sur leurs épaules par le moyen de longs bâtons excédant la bière, deux à chaque bâton : c'était alors la manière de porter les morts. Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours, et les hanouars ou porteurs de sel, qui avaient le privilège de porter les corps ou les effigies de nos rois, portèrent encore le corps ou l'effigie de Henri IV de la même manière, sur leurs épaules, en 1610. Aux deux côtés de la bière paraissent deux autres hommes qui ont une sonnette en chaque main. L'usage d'avoir des porteurs de sonnettes dans les pompes funèbres, et qui subsiste encore en la personne des jurés-crieurs lorsqu'ils vont faire leurs semonces, est très-ancien. A la suite du cercueil on voit un groupe de personnes qui semblent toutes fondre en pleurs et en gémissements. Tous les auteurs conviennent qu'Édouard fut très-regretté de ses sujets.

Harold ne perdit pas un moment de temps pour s'emparer du trône. A peine le corps d'Édouard fut déposé à Westminster, que le jour même il se fit proclamer roi. Cet événement n'a pas été oublié dans la tapisserie. On voit Harold, son manteau sur les épaules, appuyé sur sa hache d'armes; deux hommes aussi en manteau sont devant lui; l'un lui présente d'une main une couronne, et l'autre semble lui montrer que c'est la couronne d'Édouard. L'instant de la maladie, par le dérangement que j'ai dit ci-dessus, se trouve être placé à côté de cet autre instant de la proclamation; serait-ce pour rapprocher ces deux faits, et faire entendre qu'aussitôt qu'Édouard eut rendu les derniers soupirs Harold se fit décerner la couronne par ses partisans, sans attendre même qu'il fût enterré, que Mathilde ou ses ouvrières auraient imaginé ce petit renversement d'ordre? En cela notre monument se trouverait contraire

à ce que plusieurs historiens assurent, que la royauté ne fut donnée à Harold qu'après l'enterrement d'Édouard. L'autre homme qui est devant Harold, et qui semble lui parler, tient une hache d'armes. *Hic dederunt Haroldo coronam regis.*

Le morceau qui suit immédiatement représente Harold séant sur le trône. Il est en manteau, une couronne à trois fleurons sur la tête; de la main droite il tient un sceptre, et de la gauche un globe surmonté d'une croix : *Hìc residet Harold, rex Anglorum.* A côté de lui, sur la gauche, est un homme étendant les deux mains; son habillement de dessous est long, traînant jusqu'aux pieds; par-dessus en est un autre qui ressemble à une chasuble avec un *pallium;* on voit aussi les deux cordons d'une ceinture : au-dessus de sa tête il y a : *Stigand archiepiscopus.* Ingulfe et son copiste Florent de Worcester, disent que ce fut Aldred, archevêque d'Yorck, qui fit la cérémonie du couronnement d'Harold; Guillaume de Poitiers et Orderic Vital rapportent, au contraire, que ce fut Stigand, archevêque de Cantorbéry, quoique les autres prélats et barons du royaume n'eussent point donné leur consentement à cette élection, et que cet archevêque fût lui-même en interdit prononcé contre lui par le pape Alexandre II, à cause de plusieurs irrégularités, et pour accusation de simonie. Ce témoignage de ces deux historiens, appuyé par la tapisserie, me paraît préférable à tout autre, d'autant plus que dans la conduite que le duc Guillaume, devenu roi d'Angleterre par la victoire remportée sur Harold, tint avec Stigand, il paraît que ce prince était mécontent de ce prélat. Il ne voulut point être couronné par lui, quoique cela lui appartînt de droit, comme le remarque Ingulfe, et il déféra cet honneur à Aldred, archevêque d'Yorck. Il fit plus, il le fit déposer dans le concile de Win-

chester, tenu deux ans après, en 1068, et donna son archevêché à Lanfranc, premier abbé de Saint-Étienne de Caen.

Aux deux côtés du trône de Harold on voit ses nouveaux sujets dans l'action de le reconnaître pour leur prince ; à droite deux hommes, ayant le manteau sur l'épaule, l'un desquels tient une épée haute, me paraissent représenter la haute noblesse et les barons. A gauche un groupe de gens présentant leurs mains et baissant la tête, représente parfaitement la situation où la plus grande partie des Anglais se trouva alors, si l'on s'en tient au récit d'Orderic Vital. Ce grand événement est suivi d'un autre dont tous les historiens ont fait mention : j'entends parler de la comète qui parut dans le mois d'avril de cette même année 1066, et qui donna lieu à ces deux vers léonins :

> Anno milleno sexageno quoque deno
> Anglorum metæ flammas sensere cometæ.

Il y a quelque variation entre eux sur le jour du commencement de son apparition et sur sa durée. La Chronique saxonne la place au 14 des calendes de mai, c'est-à-dire au 18 avril ; Florent de Worcester et Bertold de Constance (qui a continué la Chronique d'Hermannus Contractus jusqu'à l'année 1100, temps auquel on croit qu'il mourut) la mettent au 8 des mêmes calendes (24 avril). Le P. Labbe corrige Bertold, qui est l'unique auteur qu'il cite, et veut que ce fût la veille, 23 du même mois. S'il en faut croire Florent de Worcester, elle dura sept jours ; selon le Roman de Rou, quatorze ; selon Orderic Vital et Guillaume de Jumièges, quinze ; enfin Bertold, et après lui le P. Labbe, disent qu'elle parut pendant trente jours.

Les spéculatifs du temps ne manquèrent pas d'attribuer à ce phénomène le changement que l'expédition de Guillaume en Angleterre y causa peu de temps après. C'est ce

que font entendre les deux vers léonins cités ci-dessus, et ces autres vers rapportés dans une chronique donnée au public par le P. Labbe :

> Sexagenus erat sextus millesimus annus
> Cùm pereunt Angli stellâ monstrante cometâ.

C'est aussi dans le même sens qu'en parle Ingulfe, Orderic Vital, le Roman de Rou, Mathieu de Westminster.

Cette comète, qui partait de l'occident, avait sa direction vers le midi. Elle est représentée dans notre tapisserie par une grande étoile, du bord de laquelle sortent des rayons qui forment aussi un cercle rayonnant. On voit des gens très attentifs à la regarder, un d'entre eux détourne la tête; aurait-on voulu désigner par-là la terreur qu'elle imprima sur les esprits du plus grand nombre? *Isti miranṫ stellā*, Deux lignes tirées, l'une au-dessus du *t* de *mirant,* et l'autre au-dessus de l'*a* de *stella*, déterminent à lire, *isti mirantur stellam.*

Il est difficile de dire précisément ce que le morceau suivant indique. Harold est dans son trône, appuyé sur sa lance, une couronne sur la tête; il paraît approcher son oreille d'un homme qui lui parle. Pour inscription il n'y a que Harold; mais comme, dans la bordure sous ses pieds, il paraît qu'on a voulu représenter la mer couverte de petits bâtiments, et que l'on sait d'ailleurs que Tosti, frère aîné de Harold, mécontent de ce que celui-ci lui refusait la part qui lui revenait de la succession de Godwin leur père commun, après avoir engagé les Norwégiens dans son parti, fit une descente dans le nord de l'Angleterre, avec plus de soixante vaisseaux, il y a apparence que c'est cette invasion qu'un courrier vient apprendre à Harold, invasion qui l'obligea de se transporter vers ces quartiers-là avec précipitation, et qui l'y retenait encore lorsque Guillaume

débarqua près de Hastings. La nouvelle de l'usurpation de la couronne d'Angleterre par Harold parvint bientôt jusqu'au duc de Normandie. Ce fait est désigné dans la tapisserie par un vaisseau qui aborde à terre : un matelot marchant sur la grève y vient jeter l'ancre, d'autres ploient les voiles : *Hic navis anglica venit in terram Willelmi ducis*. Si on en croit Orderic Vital, ce fut Tosti lui-même, frère de Harold, et beau-frère du duc Guillaume, parce qu'il avait épousé la sœur de sa femme, qui détermina ce dernier à passer en Angleterre pour revendiquer une couronne qui lui avait été promise, et pour l'assurance de laquelle Harold s'était engagé avec lui par serment solennel. Le Roman de Rou et la Chronique de Normandie s'étendent assez au long sur les conseils qu'il tint à cette occasion, sur les expédients dont il se servit pour obtenir des secours considérables de ses sujets et de ses alliés. Je n'entrerai point dans ces détails, tant parce que Guillaume de Poitiers ni Orderic Vital n'en parlent point, que parce que la tapisserie passe aussi tout d'un coup aux ordres qu'il donna pour faire construire des vaisseaux et travailler aux préparatifs nécessaires pour son embarquement : *Hic Wilelm. jussit naves ædificare*. Il est assis sur son trône, son manteau rejeté entièrement sur ses épaules, les mains sur ses côtés; à sa gauche est un autre homme, aussi en manteau, assis, qui, en étendant la main vers un ouvrier qui tient un instrument à peu près semblable à une cognée, paraît ordonner, du moins détailler les ordres de Guillaume. Je crois qu'on a voulu désigner Robert, comte de Mortain, frère utérin du duc, et frère de l'évêque de Bayeux, qui eut très grande part à toute cette expédition, et à qui sa naissance d'ailleurs donnait beaucoup de crédit à la cour du duc. Il est assez vraisemblable que Mathilde et ses ouvrières l'aient représenté ici comme partageant

avec ce prince les soins qu'il fallait se donner pour la construction de ses vaisseaux et pour leurs provisions. A la droite de Guillaume est un autre homme debout; il a un manteau : cet habillement me fait croire que c'est quelqu'un des barons ou principaux officiers du duc.

Le morceau suivant nous représente l'exécution de ces ordres : deux hommes abattent à coups de hache des arbres, un troisième les ébranche, un quatrième les dole, les équarrit; d'autres travaillent à construire les bâtiments mêmes. J'ai déjà dit qu'un des instruments qu'on voit ici ressemblait à une hache ou cognée; il a le manche court, et le fer à deux côtés, un peu recourbé par un bout : c'est peut-être ce qu'ils appellent besaguës. Un des constructeurs appuie les deux mains sur un outil; ce peut être une tarrière ou doloire. Tout ce morceau, représentant les travailleurs, n'a point d'inscription; celui qui suit en a une : *Hic trahunt naves ad mare.* On voit des hommes tirant avec des câbles des bâtiments qui n'ont point leurs mâtures. Ces hommes paraissent dans l'eau jusqu'à mi-jambes. On n'avait point encore imaginé d'autre manière de lancer les vaisseaux à la mer. Ces bâtiments ne paraissent pas avoir beaucoup de hauteur, et par leur forme ressemblent assez à nos galères. On voit ensuite transporter dans ces bâtiments les provisions de guerre et de bouche. Des hommes portent deux à deux, sur leurs épaules, des habillements de fer, et dans leurs mains des haches, des casques, des épées, des massues, des lances; d'autres portent des sacs, des barils. Un char à quatre roues, chargé d'un tonneau et de beaucoup d'armes, est tiré par deux autres hommes. Pour inscription on lit : *Isti portant armas ad naves, et hic trahunt currum cum vino et armis.* Ce n'est pas seulement dans ce passage où l'on trouve *arma* au féminin. Quelques auteurs de la moyenne latinité l'ont employé en ce genre.

Enfin, tout étant prêt pour l'embarquement, Guillaume se rendit au port de Dive, qui est apparemment celui de Saint-Sauveur, à l'embouchure de cette rivière dans la mer : c'était le quartier d'assemblée. On voit ce prince à cheval, son manteau rejeté sur l'épaule gauche; de la main droite il porte sa lance, au bout de laquelle est attaché un gonfanon; il a derrière lui un groupe de cavaliers armés de leurs lances et de leurs boucliers. Il faut remarquer que Guillaume et sa suite ne sont point en habillement de guerre, parce qu'il ne s'agit encore ici que d'aller sur ses terres au rendez-vous où ses troupes l'attendaient.

La navigation se fit fort heureusement; elle est représentée dans la tapisserie par des bâtiments voguant à pleines voiles; l'exactitude de l'ouvrier a été jusqu'à en représenter de petits et de grands; les premiers ne sont chargés que d'hommes, les autres le sont d'hommes et de chevaux.

Le grand vaisseau que le duc monte se trouve dans le milieu de cette flotte; il est distingué des autres par une bannière chargée d'une croix. On a voulu apparemment désigner le gonfanon que le pape Alexandre II lui avait envoyé comme un témoignage qu'il approuvait son entreprise.

La tapisserie représente cet événement par le débarquement des chevaux : *Hic exeunt caballi de navibus*. On voit un vaisseau sans voiles et dont on abbat les mâts, il est sur la grève; un homme qui est descendu à terre, tient par la bride deux chevaux qui en sortent. De la manière dont se fait cette descente de chevaux, ces vaisseaux devaient être fort plats; il y en a d'autres à côté qui sont déjà déchargés, et qui sont sans mâts et sans autres agrès, rangés les uns à côté des autres. Au morceau qui suit, on voit quatre

hommes à cheval, qui galoppent à toutes jambes. Ils sont armés en guerre, l'habillement de fer, le bouclier, la lance en avant; deux d'entre eux ont au bout de leurs lances des penons ou étendards. La tapisserie n'a point assez distingué dans tout son cours ces deux différentes espèces d'étendards, pour qu'on puisse y reconnaître le baron d'avec le simple chevalier. L'inscription nous apprend à quel dessein se fait cette course : *Et hìc milites festinaverunt Hastingas ut cibum raperent.* Guillaume de Poitiers dit que le vaisseau sur lequel le duc Guillaume était monté, ayant fait plus de diligence que les autres, arriva le premier à Pevensey; que dans la crainte que ce prince eut que ceux qui étaient avec lui sur ce bâtiment ne fussent frappés du danger qu'ils couraient de se trouver seuls sur une côte étrangère, il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire pour leur ôter toute inquiétude, que de les amuser par un grand festin qu'il leur donna.

La fermeté et l'adresse que Guillaume témoigna en cette occasion n'a pas dû être oubliée dans la tapisserie : aussi ce festin et ces préparatifs y sont-ils très-détaillés. Après avoir représenté ces cavaliers qui galopent jusqu'à Hastings, petite ville éloignée d'environ trois lieues de Pevensey, pour y chercher des vivres, on voit des hommes à pied qui reviennent avec le butin qu'ils ont pris: l'un porte un cochon, l'autre mène un mouton, un troisième a sa hache levée pour tuer un bœuf qui a la cuisse percée d'une flèche, un quatrième semble avoir sur ses épaules un paquet de hardes ou de toile.

Ce qui suit est bien moins facile à expliquer C'est un homme à cheval tout armé de fer, avec une espèce de chaperon ou bonnet aussi de mailles de fer sur la tête, portant son bouclier dans le bras gauche, et à sa main droite un long bâton, ayant pour chaussure aux jambes des ban-

delettes, comme j'ai déjà remarqué ci-dessus que Guillaume, Harold et les principaux de sa cour en portaient. Devant lui est un autre homme à pied et éperonné, tenant un cheval par la bride, et sa hache d'armes sur l'épaule. Pour inscription il n'y a que *Hic est Wadard.* On a examiné attentivement cet endroit de la tapisserie, et il est certain qu'il n'y a jamais eu que ces trois mots. Ils ne suffisent pas pour nous faire entendre ce qu'elle a voulu représenter. Serait-ce le sénéchal de Guillaume qui donne ses ordres pour la retraite des coureurs, ou serait-ce quelque autre baron ou principal officier qui irait à la découverte ? C'est ce qui me paraît difficile à deviner. On ne trouve rien dans les auteurs contemporains qui puisse mener à aucune conjecture raisonnable ; et de cet endroit comme encore de quelques autres, où la tapisserie a conservé des faits et des noms propres inconnus aux autres écrivains de la conquête d'Angleterre, il est aisé d'inférer que, n'ayant copié aucun historien, elle doit être regardée comme un morceau original, et fait dans le temps même de ce celèbre événement.

Immédiatement après ce Wadard, on voit des gens travailler au repas. On peut y remarquer la manière de cuire les viandes, et les instruments dont on se servait alors. Ils sont encore plus simples que ceux qui sont dépeints dans les miniatures des réglements que Jacques II, roi de Majorque, donna pour sa maison, et qui ont été imprimés à la tête du troisième volume des actes des saints du mois de juin des bollandistes ; soit que ce siècle de Guillaume n'eût pas encore fait des recherches sur les commodités de la vie, qui ne sont dues qu'à des temps postérieurs, soit que la conjoncture dans laquelle ses officiers de bouche se trouvaient ne leur permit pas de travailler autrement. Quoi qu'il en soit, deux bâtons fourchus, traversés par un

autre, soutiennent une espèce de chaudière qui est sur le feu, deux hommes sont occupés à la poser : *Hic coquitur caro.* Il semble que celui qui les suit, retire, avec un instrument crochu, des gâteaux ou autre pâtisserie. On en voit d'autres qui présentent le rôt à des officiers qui arrangent les mets sur une table : *Et hìc ministraverunt ministri.* Entre ces officiers, qui sont tous debout autour de cette première table, il y en a un qui boit dans une corne. Il fait apparemment l'essai des liqueurs. J'ai déjà observé, dans l'explication du premier morceau de cette tapisserie, que l'usage de boire dans des cornes de bœuf dorées était commun en Angleterre et dans les pays du nord. J'en ai rapporté quelques preuves. La table du duc vient ensuite; il y a plusieurs choses à remarquer, 1° elle est en demi-cercle. Le R. P. D. Bernard de Montfaucon en a rapporté plusieurs exemples chez les anciens, et l'usage n'en est pas encore absolument aboli. 2° Elle est fort chargée de différentes choses; on y distingue des poissons, du pain ou gâteau, des tasses ou petites bouteilles ou burettes. 3° Le service se fait par le devant de cette table; on voit un officier à genoux, présentant une espèce d'écuelle couverte. Il y a pour inscription au-dessus de ce morceau de la tapisserie : *Hìc fecerunt prandium, et hìc episcopus cibum et potum benedixit.* Il est vraisemblable que cet évêque est Eudes, évêque de Bayeux. On distingue facilement dans ce prélat l'action de bénir : on l'a représenté élevant deux doigts sur une coupe qu'il tient; à sa droite est le duc, on le reconnaît au manteau que lui seul porte à cette table. Le repas étant fini, et toute la flotte de Guillaume arrivée, il était naturel que ce prince délibérât sur le parti qu'il avait à prendre dans cette conjoncture. Guillaume de Poitiers rapporte qu'un seigneur normand, qu'il appelle Robert, fils de Guimare, dame d'une grande naissance, qui était établi

sur ces côtes, craignant que le duc, son souverain naturel, pour qui il avait une amitié très-tendre, n'eût formé une entreprise trop hardie de descendre en Angleterre, lui envoya un exprès pour l'avertir du danger auquel il s'était exposé, et des forces et prospérités de Harold.

Guillaume tint un conseil sur ce qu'il avait à faire. Pour désigner ce conseil, la tapisserie représente un appartement dans lequel trois personnes sont assises, et parlent entre elles. Ce n'est pas que ce conseil ne dût être plus nombreux : y a-t-il apparence que, dans une pareille conjoncture, Guillaume eût négligé de prendre l'avis des plus considérables d'entre les seigneurs et les généraux qui l'avaient suivi? Mais on s'est contenté d'y mettre les trois principaux, et leurs noms sont écrits au-dessus de leurs têtes. Celui du milieu, c'est le duc lui-même; il a son manteau retroussé à l'ordinaire sur ses épaules, et il tient son épée élevée, en marque de commandement, la pointe en haut. Pour inscription, *Willelm.* A sa droite est un autre homme, aussi en manteau, sans épée : *Odo eps*, c'est Eudes, son frère utérin, évêque de Bayeux. Celui qui est à sa gauche n'a point de manteau, il tient son épée sur ses genoux : *Rotbert*, c'est Robert, comte de Mortain, autre frère utérin. Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler d'eux. Le résultat de ce conseil fut qu'on se fortifierait dans les environs du lieu où l'on avait débarqué. Hastings, petite ville avec un port de mer, qui n'en était éloignée qu'environ de deux lieues, était ce qu'il y avait de plus convenable. Guillaume ne perdit point de temps pour l'exécution de ce dessein. On voit ce prince avec son manteau et sa chaussure en bandelettes, debout, s'appuyant sur la lance à laquelle est attaché un gonfanon chargé d'une croix; il donne ses ordres à un homme qui porte des outils propres à remuer la terre. D'autres, chargés de pareils in-

struments, marchent vers Hastings ; il y en a deux qui paraissent s'assommer à coups de massue, du moins ont-ils chacun la leur appuyée sur la tête de l'autre ; serait-ce un jeu ou exercice de ce temps-là, ou l'auteur de la tapisserie aurait-il voulu faire entendre qu'il y eut quelque petit combat entre les soldats de Guillaume et les habitants de Hastings, ou des environs ? Les historiens n'en ont point point parlé ; ils conviennent tous, au contraire, que Guillaume ne trouva aucune résistance de la part des peuples. La tapisserie représente ensuite les travaux qu'on fait à Hastings. Le duc y préside, il est dans la même attitude que ci-dessus, lorsqu'il donne ses premiers ordres. Entre les travailleurs, l'un creuse la terre avec un outil semblable à nos pics ; d'autres l'enlèvent avec des pelles faites à peu près comme celles dont on se sert encore, un peu plus étroites à la vérité ; on peut aussi y remarquer notre bêche, puisqu'on y voit un instrument large et aigu par un bout, et avec lequel un homme, qui est dans la même posture que nos bêcheurs, ouvre la terre. Au-dessus de ces travailleurs est un château palissadé. Pour inscription il y a : *Castra.* Pendant que Guillaume se fortifiait ainsi, il apprit que Harold s'avançait avec des troupes ; la tapisserie n'a pas oublié ce fait : *Hic nuntiatum est Willelmo de Harold.* Ce prince, assis sur un siége à dos arrondi, et tenant son gonfanon en main, écoute un homme qui a le geste de quelqu'un qui parle avec action ; celui-ci ne doit pas être du commun, il a un manteau, une épée, et s'appuie sur sa lance. A la suite de cette audience, on voit dans la tapisserie l'incendie d'une maison ; deux hommes y mettent le feu avec des flambeaux ou brandons, et une mère effrayée, tenant son enfant par la main, paraît en sortir ; on peut remarquer les manches larges de l'habillement de cette femme : *Hic domus incenditur.*

Le duc de Normandie était trop brave et trop habile pour attendre Harold dans ses retranchements; à peine eut-il appris sa marche, qu'il se détermina aussitôt à en sortir : c'est cet événement que la tapisserie représente immédiatement après l'incendie dont j'ai parlé. On voit ce prince donnant ses ordres pour marcher; il n'est plus en habit ordinaire, il n'a plus de manteau, ni de chaussures à bandelettes, comme on l'a vu depuis son débarquement, il a toute son armure à mailles de fer, son casque en tête; il semble sortir de la porte d'une forteresse et s'appuie sur sa lance, à laquelle est attaché son gonfanon croisé, il parle à un homme à pied qui tient un cheval par la bride; cet homme est sans armes, ce doit être un des valets du duc qui lui amène son cheval de bataille.

On voit ensuite cette marche, qui est indiquée par ces autres mots : *Et venerunt ad prœlium contra Haroldum regem.* Toute la troupe est à cheval, et elle marche en cet ordre. Le duc a son armure de mailles de fer, son casque à nasal, et porte en sa main une massue, ou plutôt son bâton de commandement : celui qui le suit porte aussi une massue, qui ressemble assez à une main de justice; je crois que c'est l'évêque de Bayeux : le troisième a un bouclier et sa lance; ce pourrait être Robert, comte de Mortain : le quatrième porte au bout de sa lance un cercle à rayons. Il n'est pas facile de deviner ce qu'on a voulu désigner par là; ce ne doit pas être une arme, de quel usage pourrait-elle être? Il faut plutôt que ce soit quelque pièce honorable ou ornement de dignité; serait-ce la couronne ducale de Guillaume? M. du Cange a prouvé qu'elles étaient déjà connues avant ce temps-là; mais en faisait-on parade dans les expéditions militaires? Enfin, a-t-on voulu indiquer, par cette marque de distinction, le sénéchal du duc, charge qui mettait celui qui en était revêtu

à la tête des armées, de la justice et de la maison de son prince? Guillaume la conféra pour cette occasion à Guillaume, fils d'Osber son parent; Orderic Vital en parle avec éloge. Le reste de la troupe de cavaliers qui suit Guillaume n'a rien de singulier : ils marchent de front trois à trois; leur armure, leurs casques, leurs boucliers, leurs lances qu'ils présentent en avant, sont semblables à celles que j'ai déjà décrites.

Dans le cours de cette marche, un cavalier que Guillaume avait envoyé à la découverte, revient au grand galop lui rapporter ce qu'il avait vu : *Hic Willelmus dux interrogat Vital. si vidisset exercitum Haroldi.* Le cavalier, qui a sa lance sur l'épaule droite, lui répond, et semble montrer par le geste qu'il fait de la main gauche, que Harold avec son armée n'est qu'à une très-petite distance. La tapisserie seule appelle ce cavalier ou seigneur Vital; c'est une de ces circonstances qui lui sont particulières, et qui prouvent qu'elle n'a pu être travaillée que dans le temps même de l'événement où l'on savait jusqu'aux moindres particularités. En avant de ce même Vital, on voit deux cavaliers, dont l'un porte un étendard ordinaire sans croix; il est armé, et a un casque avec le nasal, l'autre, aussi armé, au lieu de casque a un bonnet ou chaperon maillé, tel que celui que porte le Wadard que nous avons dit ci-dessus nous être inconnu; ils sont tous deux sur une éminence : sont-ils là en observation? Sont-ce des gens envoyés pour reconnaître la disposition des troupes de Harold? Je serais fort porté à le croire. *Intereà exploratum directi ducis jussu probatissimi equites, hostem adesse citò nuntiant.*

Harold, de son côté, ne devait pas être moins curieux d'apprendre en quel état était l'armée de Guillaume; plusieurs espions furent détachés pour cela. La tapisserie en

représente un qui est à pied, armé de mailles de fer, de sa lance, de son épée et de son bouclier; il est monté sur une éminence, dans l'action d'un homme qui regarde avec attention; il lève la main droite comme s'il était étonné, soit de la bonne contenance et du nombre des troupes de Guillaume, soit de quelque autre chose extraordinaire; on le voit ensuite descendre de cette hauteur et courir vers son prince, à qui il rend compte de ce qu'il a observé, et annonce par un geste de sa main, que Guillaume s'avance avec son armée : *Iste nunciat Haroldum de exercitu Wilelmi ducis*. Je viens au morceau qui suit immédiatement la réponse de l'espion de Harold à son maître : il représente l'instant où Guillaume harangua ses troupes avant la bataille.

Cette circonstance de la harangue de Guillaume est représentée par ce prince, armé comme nous l'avons vu ci-dessus, tenant son bâton de commandement dans sa main droite, et étendant sa gauche en action d'homme qui parle; le seul cavalier qui est immédiatement devant lui, tourne la tête pour l'écouter. tout le reste de sa troupe s'avance au galop vers l'ennemi. C'est ici que la bataille commence.

Guillaume de Poitiers, Orderic Vital, etc., disent que Guillaume rangea son armée de la manière suivante. Il forma sa première ligne des archers à pied, qui étaient armés de flèches et de dards. A la seconde, d'autres gens à pied, mais mieux armés et garnis de cuirasses. La cavalerie faisait la troisième : c'est à celle-ci qu'il se tint lui-même. La tapisserie semble avoir observé le même ordre de bataille. On voit premièrement des archers à pied qui ne sont point cuirassés; derrière eux, d'autres archers couverts d'armures à mailles de fer; ils sont suivi de la cavalerie. Les mêmes auteurs dont je viens parler ajoutent que les Anglais,

s'étant emparés d'une hauteur, abandonnèrent leurs chevaux et formèrent un corps serré. Guillaume de Malmesbury, qui enchérit volontiers sur ce que les autres ont dit avant lui, leur fait faire à peu près, avec leurs boucliers, ce que les anciens appelaient tortue; il semble que la tapisserie l'ait voulu aussi représenter. On voit un gros d'Anglais très-pressés les uns contre les autres, armés comme tous les autres que nous avons déja décrits; ils sont couverts de leurs boucliers du côté qu'ils présentent à l'ennemi; la plupart ont des haches, un seul archer à pied est sans armure et sans bouclier; l'air est rempli de lances, de dards et de carreaux. On peut remarquer une des pierres ou carreaux au bout d'un fust ou bâton; la terre est jonchée de corps; la bordure inférieure de la tapisserie en est remplie dans toute la suite de cette bataille; entre ces corps étendus à l'endroit que j'explique à présent, en est un dont le bouclier est rond, élevé à pans, et armé d'une pointe aigue dans le milieu. J'ai dit ci-dessus que cette forme devait être particulière aux Anglais, puisque les troupes de Guillaume n'en portent jamais que d'ovales, sans pointes et peu concaves.

Notre monument ne pouvait pas oublier la mort de Lewrine et de Gurh, frères de Harold, qui périrent, en ce combat: aussi en fait-elle un des événements. Rien cependant ne les distingue, à proprement parler, que l'inscription : *Hic ceciderunt Lowrine et Gurde, fratres Haroldi regis.* On voit seulement deux hommes armés qui sont renversés par terre. Au reste, il faut observer que la tapisserie, plaçant ainsi la mort de ces deux princes dès le commencement du combat, s'éloigne en cela du sentiment des autres historiens, qui ne la mettent qu'après celle de Harold.

Le morceau suivant représente le moment où les Normands, s'étant engagés dans des herbes qui couvraient un

ancien retranchement, y furent repoussés vivement par les Anglais; il en périt beaucoup en cette occasion; les Anglais y perdirent aussi des leurs, que les Normands entraînèrent avec eux; on entrevoit dans la tapisserie ces herbes, on voit des hommes et des chevaux culbutés, d'autres sont précipités de dessus une hauteur : *Hic ceciderunt simul Angli et Franci in prælio.*

Peu s'en fallut que cette aventure ne mît le désordre dans toute l'armée de Guillaume; l'évêque de Bayeux lui fut d'une grande ressource en cette occasion importante; il arrêta les fuyards, les ramena par ses discours, et les exhorta de revenir au combat. On voit ce prélat, qui, élevant sa massue, parle à un cavalier qui tourne le dos à l'ennemi, et qui a sa lance sur son épaule, comme s'il fuyait : *Hic Odo episcopus baculum tenens confortat pueros.* Car c'est ainsi que, dans le dernier examen que M. l'évêque de Bayeux a fait faire de cette tapisserie, on a découvert qu'il fallait lire les lettres qui étaient presque effacées en cet endroit.

Les exhortations de ce prélat eurent tout l'effet qu'il pouvait souhaiter : les Normands revinrent avec ardeur au combat. On les voit s'avancer au galop en contenance fière, et tous l'épée nue à la main, rejoindre Guillaume. Ce prince savait que le bruit de sa mort s'était déjà répandu; il avait été effectivement blessé, et avait eu déjà deux chevaux tués sous lui; il se porte en différents endroits, ôte son casque, et, à visage découvert, se fait voir à toutes ses troupes. C'est précisément cette action que la tapisserie représente après celle de l'évêque Eudes. On voit Guillaume qui lève son casque, et qui, se montrant aux cavaliers qui le suivent, leur dit ce que l'inscription porte : *Hic est Willelm dux.* A côté de lui est son porte-gonfanon, qui semble leur répéter la même chose.

Les Normands, excités par la présence de leur prince, tombèrent avec tant de furie sur les Anglais, qu'ils les mirent en déroute, et percèrent jusqu'à l'endroit où Harold s'était retiré avec son étendard; il avait été blessé à l'œil dès le commencement de la bataille. C'est le dernier événement qui soit bien distinct dans la tapisserie : *Hic Haroldus interfectus est.* On voit ce prince tombant par terre; près de lui sont trois hommes à pied, l'un desquels semble tenir un étendard, auquel est attaché la figure d'un dragon ou autre animal extraordinaire. On peut aussi remarquer quelque différence dans leurs boucliers, un entre autres est à pans, et a une pointe aigüe dans le milieu. Je crois qu'on a voulu désigner les Anglais que Harold avait près de lui pour la garde de sa personne, et celle de l'étendard. Immédiatement après eux, est un cavalier, qui donne un coup d'épée dans la cuisse d'un corps étendu. Cette action, ainsi représentée, peut convenir à la manière dont Guillaume de Malmesbury rapporte la mort de Harold; il dit qu'un chevalier ayant trouvé le corps de Harold parmi les morts, il lui coupa la cuisse, et que pour ce trait, si indigne de son état, il fut chassé du nombre des chevaliers. On ne voit plus dans ce qui reste de la tapisserie, que des traits qui tracent des figures; peut-être n'y a-t-il jamais eu que ces traits, l'ouvrage dessiné et tracé fut interrompu par la mort de la princesse Mathilde; peut-être aussi le temps et les différents accidents qu'a essuyés cette extrémité de la tapisserie, ont rongé le tissu; on entrevoit cependant, à la faveur de ces traits, des hommes à pied armés de haches et d'épées qui combattent contre des cavaliers, d'autres s'enfuient à toutes jambes. L'inscription qui explique cette circonstance se peut encore lire : *Fuga verterunt Angli;* ces mots, peu conformes à la bonne latinité, *fuga verte-*

runt, étaient du goût de celui qui a fait les inscriptions de ce monument; il les avait déjà employés dans l'expédition faite par Guillaume en Bretagne : *Et Conam fuga vertit.*

J'ai dit ci-dessus qu'on pouvait raisonnablement conjecturer que le dessein de Mathilde n'était pas de terminer son ouvrage à cette déroute des Anglais, et qu'apparemment elle l'aurait au moins continué jusqu'au couronnement de son mari.

FIN DES NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU TOME PREMIER.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE

DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES BRETONS JUSQU'AU IXe SIÈCLE.

LIVRE II.

DEPUIS LE PREMIER DÉBARQUEMENT DES DANOIS EN ANGLETERRE, JUSQU'A LA FIN DE LEUR DOMINATION.

787—1048.

LIVRE III.

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE LES FAVORIS NORMANDS DU ROI EDWARD, JUSQU'A LA BATAILLE DE HASTINGS.

1048—1066.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE DU TOME PREMIER.

